NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

00099987

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from
Government of Maharashtra
on 30 January, 2020

Gresset, M

Oeuvres

Vol 2

London, 1758.

99987

00099987

00 C 2

LETTRES DE M. ROUSSEAU,

Sur Ver-Vert; La Chartreuse, &c.

A MONSIEUR DE LASSERE,
Conseiller au Parlement.

J'AI lû le Poëme que vous m'avez envoyé, je vous avouerai sans flaterie, Monsieur, que je n'ai jamais vû production qui m'ait autant surpris que celle-là. Sans sortir d'un stile familier, que l'Auteur a choisi, il y étale tout ce que la Poësie a de plus éclatant, & tout ce qu'une connoissance consommée du monde pourroit fournir à un homme qui y auroit passé toute sa vie; il n'étoit point fait pour le rôle qu'il a quitté, & je suis ravi de voir ses talens affranchis de l'esclavage d'une profession qui lui convenoit aussi peu.

Je ne sçaurois trop vous remercier, Monsieur, de la peine que vous avez pris de me copier vous-même une Piéce si excellente: quelque longue qu'elle soit, je l'ai trouvée trop courte, quoique je l'aye lûe deux fois; il me tarde déja de la pouvoir joindre à celle que vous me promettez de la

même main. Je ne sçai si tous mes Confréres modernes & moi, ne ferions pas mieux de renoncer au métier que de le continuer, après l'apparition d'un Phénoméne aussi surprenant que celui que vous venez de me faire observer, qui nous efface tous dès sa naissance, & sur lequel nous n'avons d'autre avantage que l'ancienneté, que nous serions trop heureux de ne pas avoir. Je suis, &c.

AU PERE BRUMOY, JESUITE.

PArmi les Phénoménes littéraires que vous m'indiquez, vous n'avez point voulu m'en citer un qui a été élevé parmi vous, & que vous venez de rendre au monde; vous voyez bien que je veux parler du jeune Auteur des Poëmes du Perroquet & de la Chartreuse: je n'ai vû de lui que ces deux Ouvrages; mais, en vérité, je les aurois admirés, quand ils m'auroient été donnés comme le fruit d'une étude consommée du monde & de la Langue Françoise. Je ne crois pas qu'on puisse trouver nulle part plus de richesses jointes à une plus liberale facilité à les prodiguer. Quel prodige dans un homme de vingt-six ans! & quel desespoir pour tous nos prétendus beaux esprits modernes! J'ai toujours trouvé Chapelle très-estimable, mais beaucoup moins, à dire vrai, qu'il n'étoit estimé; ici c'est le naturel de Chapelle, mais son naturel épuré, embelli, orné, & étalé en dans toute sa perfection. Si jamais il peut parvenir à faire des Vers un peu plus difficilement, je prévois qu'il nous effacera tous tant que nous sommes.

A M. DE LASSERE'.

A Ne juger du mérite de l'Epitre nouvelle, * Je qu'en qualité d'Ouvrier, peut-être lui donnerois-je moins de louanges; elle est plus négligée que les deux autres Piéces que j'ai admirées du même Auteur : mais à cela près, on reconnoît la même main, & le même génie; c'est-à-dire, l'un des plus heureux & des plus beaux qui ait jamais existé. Il seroit fâcheux que la trempe en fut altérée par le mauvais exemple de quelques petits esprits d'aujourd'hui, qui comptent l'exactitude & la regularité pour rien, comme s'il pouvoit y avoir de la différence entre faire de bons vers, & les faire bien; & que pécher contre la rime en François, ne fut pas la même chose que pécher contre la quantité en Latin. Cette fausse maxime des génies paresseux ou impuissans, doit être proscrite chez les génies aussi supérieurs que celui de notre jeune Auteur. Ce n'est point un excuse de dire qu'on ne fait des vers que pour son plaisir : c'est pour le plaisir des Lecteurs qu'on en doit faire; & ce plaisir n'est point complet, quand on peut s'appercevoir qu'il manque quelque chose à la façon. Il ne suffit pas qu'une boëte soit d'or, & que le dessein en soit neuf & agréable, il faut qu'elle soit finie & achevée dans toute sa perfection. Cet air facile qui fait le mérite d'un Ouvrage ne consiste point dans l'inobservation des regles, au contraire, cette inobservation fait voir l'impuissance où l'on est de surmonter les difficultés de l'Art; & je ne veux point d'autre preuve de ma proposition, que les vers mêmes de no-

* Les Adieux.

tre aimable Auteur, dont les plus corrects sont sans doute ceux où il regne un plus grand air de facilité; en un mot le seul moyen de faire des vers faciles, c'est de les faire difficilement; & si vous ne m'en croyez pas sur ma parole, vous en conviendrez avec notre maître Horace, dont voici les propres termes.

Nec virtute foret clarisve potentiùs armis,
Quam Linguâ Latium, si non offenderet unum.
Quemque Poëtarum limæ labor, & mora. Vos ô,
Pompilius sanguis, carmen reprehendite quod non
Multa dies, & multa litura coërcuit, atque
Præfectum decies non castigavit ad unguem.

Tâchez, mon cher Monsieur, de lui inspirer cette maxime, sans lui dire qu'elle vienne de moi, car les conseils d'un homme inconnu ne seroient peut-être pas aussi bien reçus que les vôtres, quoiqu'ils ne partent que du zéle sincére que j'ai pour sa gloire & pour sa reputation, qui m'est aussi chere que la mienne propre.

Remerciez bien, je vous prie, Monsieur l'Evêque de Luçon de la bonté qu'il a eu de me communiquer par vos mains ces deux dernieres * Epitres, que j'ai déja lûes trois fois depuis vingt-quatre heures, qu'il y a que je les ai reçues, & où je ne me lasse point d'admirer le génie surprenant, & la riche fecondité qui les a produites. Si le Ver-Vert qui est imprimé vous tombe entre les mains, vous me ferez grand plaisir de me l'envoyer, car je ne le possede point en propre. Selon moi cet ouvrage a sur ses cadets l'avantage de l'invention, & même celui de l'exactitude. C'est un véritable Poëme, & le plus agréable badinage que nous ayons dans notre langue.

* *Les Ombres & les Adieux.*

EPITRE

A L'AUTEUR.

Sur le Parnaſſe il eſt un lieu
Dont avoit hérité Chapelle,
Et que ſon diſciple fidele
Prêta quelquefois à Chaulieu.
C'eſt là que le galant Voiture
Fit exécuter, ce dit-on,
Le Codicile d'Epicure,
Conforme aux loix d'Anacréon.
Ce reduit du ſacré Vallon
Eſt loin des glaces de * * *
Des fréquens éclairs de V * * *,
Et des volcans de V * * *
On craint dans ce reduit paiſible
Le merveilleux & le terrible :
La Nature en fait les honneurs,
L'Art y vient rendre ſon hommage ;
Mais c'eſt dans le ſimple équipage
D'un Berger couronné de fleurs.
On y préfere un païſage

Rendu d'après le naturel,
Au pinceau, quoique docte & sage;
De Rubens & de Raphaël.
La voix d'une aimable Bergere,
Unie au son d'un chalumeau,
Y touche l'ame de maniere
A nous faire oublier Rameau.
C'est là que les Graces naïves
Qu'on vit regner au siécle d'or
Cessent du moins d'être captives,
Et peuvent se montrer encor.
Ce qu'on nomme ailleurs une image;
Finesse d'esprit, ornement,
Y produit l'effet d'un nuage,
Il obscurcit le sentiment.
Ce n'est qu'à la simple nature
Qu'on veut devoir l'art d'être heureux;
Et la plus sçavante imposture
Du cœur y remplit mal les vœux.
Ce joli canton du Parnasse
Depuis Chaulieu vaquoit toujours;
Et sous la garde des Amours,
Tibulle défendoit la place.
En vain mille nouveaux Auteurs
Croyant suivre les pas d'Horace,
Montrant moins de goût que d'audace;
Sont venus surchargés de fleurs:

Ces fleurs n'étoient point naturelles ;
Et par leur éclat emprunté,
Ils n'avoient pû des sentinelles
Corrompre la naïveté.
Enfin GRESSET vient de paraître ;
Nouveau César dans ce sejour ;
Venir le voir, s'en rendre maître,
N'est pour lui que l'œuvre d'un jour ;
Graces, Amours, à ce spectacle,
On crût revoir Anacréon :
C'est son air, son stile, son ton,
Il a même trompé l'oracle :
Et l'ancien Anacréon,
Qui se plaisoit au paralelle,
Se cachoit derriere Chapelle,
Chaulieu, La Fare, & Bachaumon.
O toi ! nouveau propriétaire
De ce sejour délicieux,
Où l'unique talent de plaire
Rend tous les momens précieux ;
Cher Favori de la Nature,
Enfant adoptif d'Epicure,
Qui joins l'exemple à la leçon ;
Conduis toi-même ma raison,
Forme mon goût sur ta maniére ;
Tes expressions, tes couleurs,
Ton art de répandre des fleurs ;

Sans en accabler la matiére.
Du moins, l'Editeur de VER-VERT
Doit obtenir le privilége
De trouver l'attelier ouvert ;
Non pour qu'une main sacrilége
Ose y prophaner ton pinceau,
Mais pour le former à connaître
Tous les desseins d'un si grand Maître ;
Et les premiers traits du vrai Beau.

VER-VERT.

A MADAME L'ABBESSE D***

CHANT PREMIER.

Vous, près de qui les Graces solitaires
Brillent sans fard, & regnent sans fierté;
Vous, dont l'esprit né pour la vérité,
Sçait allier à des vertus austeres
Le goût, les ris, l'aimable liberté;
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble Oiseau la touchante disgrace,
Soyez ma Muse, échauffez mes accens,
Et prêtez-moi ces sons interessans,

Ces tendres ſons que forma votre lyre,
Lorſque Sultane, * au printems de ſes jours,
Fut enlevée à vos triſtes amours,
Et deſcendit au ténébreux Empire :
De mon Héros les illuſtres malheurs
Peuvent auſſi ſe promettre vos pleurs.
Sur ſa vertu par le ſort traverſée,
Sur ſon voyage & ſes longues erreurs,
On auroit pu faire un autre Odiſſée,
Et, par vingt Chants, endormir les Lecteurs :
On auroit pu, des Fables ſurannées,
Reſſuſciter les Diables & les Dieux,
Des faits d'un mois, occuper des années,
Et, ſur des tons d'un ſublime ennuyeux
Pſalmodier la cauſe infortunée
D'un Perroquet non moins brillant qu'*Enée* :
Non moins dévot, plus malheureux que lui ;
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les Muſes ſont des Abeilles volages :
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages ;
Et ne prennant que la fleur d'un ſujet,
Vole bientôt ſur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puiſé ces maximes :
Puiſſent vos loix ſe lire dans mes rimes !
Si, trop ſincére, en [illegible] ces portraits,
J'ai dévoilé les myſtéres ſecrets,

* *Epagneule.*

L'art des parloirs, la ſcience des grilles,
Les graves riens, les myſtiques vétilles,
Votre enjoûment me paſſera ces traits;
Votre raiſon, exempte de foibleſſes,
Sçait vous ſauver ces fades politeſſes,
Sur votre eſprit, ſoumis au ſeul devoir,
L'illuſion n'eut jamais de pouvoir:
Vous ſçavez trop qu'un front que l'art déguiſe,
Plaît moins au Ciel qu'une aimable franchiſe.
Si la vertu ſe montroit aux mortels,
Ce ne ſeroit, ni par l'art des grimaces,
Ni ſous des traits farouches & cruels;
Mais ſous votre air, ou ſous celui des Graces,
Qu'elle viendroit mériter nos autels.
Dans maint Auteur de ſcience profonde,
J'ai lû qu'on perd à trop courir le monde:
Très-rarement en devient-on meilleur:
Un ſort errant ne conduit qu'à l'erreur,
Il nous vaut mieux vivre au ſein de nos Lares,
Et conſerver, paiſibles Caſaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains & barbares:
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux deſtin du Héros que je chante,
En éterniſe une preuve touchante:
Tous les échos des parloirs de Nevers,

Si l'on en doute, attesteront mes Vers.
A Nevers donc, chez les Visitandines
Vivoit n'a guère un Perroquet fameux,
A qui son art & son cœur généreux,
Ses vertus même & ses graces badines,
Auroient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les beaux cœurs étoient toujours heureux.
Ver-Vert (c'étoit le nom du personnage)
Transplanté là, de l'Indien rivage,
Fut, jeune encor: ne sçachant rien de rien,
Au susdit Cloître enfermé pour son bien;
Il étoit beau, brillant, leste & volage,
Aimable & franc comme on l'est au bel âge;
Né tendre & vif, mais encore innocent;
Bref, digne Oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être en couvent.
Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des Sœurs, des Nones, c'est tout dire;
Et chaque Mere, après son Directeur,
N'aimoit rien tant; même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un Chroniqueur sincére,
Souvent l'Oiseau l'emporta sur le Pere.
Il partageoit, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher Pere en Dieu,
Grace aux bienfaits des Nonettes sucrées,
Reconfortoit ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,

CHANT I.

VER-VERT étoit l'ame de ce ſejour :
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouſes ſurveillantes,
Il étoit cher à toute la maiſon.
N'étant encor dans l'âge de raiſon,
Libre, il pouvoit & tout dire & tout faire ;
Il étoit sûr de charmer & de plaire.
Des bonnes Sœurs égayant les travaux,
Il becquetoit & guimpes & bandeaux ;
Il n'étoit point d'agréable partie,
S'il n'y venoit briller, caracoller,
Papillonner, ſiffler, roſſignoler ;
Il badinoit, mais avec modeſtie,
Avec cet air timide & tout prudent,
Qu'une Novice a même en badinant.
Par pluſieurs voix interrogé ſans ceſſe,
Il répondoit à tout avec juſteſſe :
Tel autrefois Ceſar, en même temps,
Dictoit à quatre, en ſtiles différens.
Admis par tout, ſi l'on en croit l'Hiſtoire ;
L'Amant chéri mangeoit au Refectoire ;
Là, tout s'offroit à ſes friands déſirs ;
Outre qu'encor pour ſes menus plaiſirs,
Pour occuper ſon ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il paſſoit hors de table ;
Mille bonbons, mille exquiſes douceurs
Chargeoient toujours les poches de nos Sœurs.

Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines;
L'heureux VER-VERT l'éprouvoit chaque jour.
Plus mitonné qu'un Perroquet de Cour,
Tout s'occupoit du beau Pensionnaire,
Ses jours couloient dans un noble loisir:
Au grand Dortoir il couchoit d'ordinaire;
Là, de cellule il avoit à choisir;
Heureuse encor, trop heureuse la Mere
Dont il daignoit, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit!
Très-rarement les antiques Discrettes
Logeoient l'Oiseau; des Novices proprettes
L'alcove simple étoit plus de son goût;
Car remarquez qu'il etoit propre en tout.
Quand chaque soir le jeune anachorette
Avoit fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'Astre de Vénus
Il réposoit sur la boëte aux Agnus:
A son reveil, de la fraîche Nonette,
Libre témoin, il voyoit la Toilette.
Je dis Toilette & je le dis tout bas;
Oui, quelque part, j'ai lû qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fidéles,
Qu'aux fronts ornés de pompons & dentelles:
Ainsi qu'il est pour le Monde & les Cours,
Un art, un goût de modes & d'atours,

Il eſt auſſi des modes pour le voile ;
Il eſt un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus ſimple toile.
Souvent l'eſſain des folâtres amours,
Eſſain qui ſçait franchir grilles & tours :
Donne aux bandeaux une grace piquante ;
Un air galant à la guimpe flottante ;
Enfin, avant de paroître au parloir,
On doit au moins deux coups d'œil au miroir.
Ceci ſoit dit, entre nous, en ſilence :
Sans autre écart revenons au Héros.
Dans ce ſejour de l'oiſive indolence,
VER-VERT vivoit ſans ennuis, ſans travaux ;
Dans tous les cœurs il regnoit ſans partage,
Pour lui Sœur Thecle oublioit les moineaux ;
Quatre ſerins en étoient morts de rage,
Et deux matous, autrefois en faveur,
Dépériſſoient d'envie & de langueur.

Qui l'auroit dit ! en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivoit ſes mœurs ;
Qu'un tems viendroit, tems de crime & d'allarmes,
Où ce VER-VERT, tendre idole des cœurs,
Ne ſeroit plus qu'un triſte objet d'horreurs !
Arrête, Muſe, & retarde les larmes
Que doit coûter l'aſpect de ſes malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos Sœurs.

CHANT SECOND.

On juge bien qu'étant à telle école
Point ne manquoit du don de la parole
L'Oiseau disert; hormis dans les repas,
Tel qu'une None, il ne déparloit guère
Bien est-il vrai qu'il parloit comme un livre,
Toujours d'un ton confit en sçavoir vivre.
Il n'étoit point de ces fiers Perroquets
Que l'air du siécle a rendus trop coquets,
Et qui, siflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines.
Ver-Vert étoit un Perroquet dévot,
Une belle ame innocemment guidée;
Jamais du mal il n'avoit eu l'idée,
Ne disoit onc un immodeste mot:
Mais en revanche il sçavoit des Cantiques,
Des *Oremus*, des Colloques mistiques,
Il disoit bien son *Benedicite*,
Et *notre Mere* & *votre Charité*;
Il sçavoit même un peu du Soliloque,
Et des traits fins de Marie à la Coque:
Il avoit eû dans ce docte manoir,
Tous les secours qui menent au sçavoir.

Il étoit là maintes filles sçavantes,
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
Tous les Noëls anciens & nouveaux.
Instruit, formé par leurs leçons fréquentes;
Bientôt l'Eléve égala ses Regentes;
De leur ton même adroit imitateur,
Il exprimoit la pieuse lenteur,
Les saints soupirs, les notes languissantes
Du chant des Sœurs, colombes gémissantes;
Finalement, VER-VERT sçavoit par cœur
Tout ce que sçait une Mere de Chœur.

Trop resserré dans les bornes d'un Cloître;
Un tel mérite au loin se fit connoître;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'étoit bruit que des scènes mignones
Du Perroquet des bienheureuses Nones;
De Moulins même on venoit pour le voir.
Le beau VER-VERT ne bougeoit du parloir;
Sœur Melanie, en guimpe toujours fine,
Portoit l'Oiseau: d'abord, aux spectateurs
Elle en faisoit admirer les couleurs,
Les agrémens, la douceur enfantine;
Son air heureux ne manquoit point les cœurs.
Mais la beauté du tendre Néophite
N'étoit encor que le moindre mérite;
On oublioit ses attraits enchanteurs,
Dès que sa voix frappoit les auditeurs.

Orné, rempli de saintes gentillesses
Que lui dictoient les plus jeunes Professes;
L'illustre Oiseau commençoit son recit;
A chaque instant de nouvelles finesses,
Des charmes neufs varioient son débit:
Eloge unique & difficile à croire,
Pour tout parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormoit dans tout son Auditoire;
Quel Orateur en pourroit dire autant?
On l'écoutoit, on vantoit sa mémoire;
Lui, cependant, stilé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeoit toujours dévotement,
Et triomphoit toujours modestement:
Quand il avoit débité sa science,
Serrant le bec & parlant en cadence,
Il s'inclinoit d'un air sanctifié,
Et laissoit là son monde édifié.
Il n'avoit dit que des phrases gentilles;
Que des douceurs, exceptés quelques mots
De médisance, & tels propos de filles
Que par hazard il apprenoit aux grilles,
Ou que nos Sœurs traitoient dans leur enclos.
Ainsi vivoit dans ce nid délectable,
En maître, en saint, en sage véritable,
Pere Ver-Vert, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un Moine, & non moins vénérable;

Beau comme un cœur, ſçavant comme un Abbé;
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civiliſé, muſqué, pincé, rangé,
Heureux enfin, s'il n'eut pas voyagé.
Mais vint ce tems d'affligeante mémoire;
Ce tems critique où s'éclipſe ſa gloire.
O crime! O honte! O cruel ſouvenir!
Fatal voyage aux yeux de l'avenir!
Que ne peut-on en dérober l'hiſtoire?
Ah qu'un grand nom eſt un bien dangereux!
Un ſort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple, on peut ici m'en croire;
Trop de talens, trop de ſuccès flateurs
Traînent ſouvent la ruine des mœurs.
Ton nom, VER-VERT, tes proüeſſes brillantes
Ne furent point bornés à ces climats;
La Renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire juſqu'à Nantes.
Là, comme on ſçait, la Viſitation
A ſon bercail de Révérendes Meres,
Qui, comme ailleurs, dans cette Nation;
A tout ſçavoir ne ſont pas les derniéres;
Parquoi bientôt, apprenant des premiéres
Ce qu'on diſoit du Perroquet vanté,
Déſir leur vint d'en voir la vérité.
Déſir de fille eſt un feu qui dévore,
Déſir de None eſt cent fois pis encore.

Déja les cœurs s'envolent à Nevers ;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un Oiſeau. L'on écrit tout-à-l'heure
En Nivernois à la Supérieure,
Pour la prier que l'Oiſeau plein d'attraits,
Soit, pour un tems, amené par la Loire ;
Et que, conduit au rivage Nantais,
Lui-même il puiſſe y jouir de ſa gloire,
Et ſe prêter à de tendres ſouhaits.
La Lettre part. Quand viendra la réponſe ?
Dans doûze jours : quel ſiécle juſques-là !
Lettre ſur Lettre, & nouvelle ſemonce :
On ne dort plus ; Sœur Cécile en mourra.
Or, à Nevers arrive enfin l'Epître.
Grave ſujet ; on tient le grand Chapitre.
Telle Requête effarouche d'abord.
Perdre VER-VERT ! O Ciel, plutôt la mort !
Dans ces Tombeaux, ſous ces Tours iſolées,
Que ferons-nous, ſi ce cher Oiſeau ſort ?
Ainſi parloient les plus jeunes voilées,
Dont le cœur vif, & las de ſon loiſir
S'ouvroit encore à l'innocent plaiſir :
Et, dans le vrai, c'étoit la moindre choſe
Que cette troupe étroitement encloſe,
qui, d'ailleurs, tout autre Oiſeau manquoit,
Eût, pour le moins, un pauvre Perroquet.
L'avis, pourtant, des Meres aſſiſtantes,

De ce Sénat antiques Présidentes,
Dont le vieux cœur aimoit moins vivement,
Fut d'envoyer le Pupile charmant
Pour quinze jours; car, en têtes prudentes,
Elles craignoient qu'un refus obstiné
Ne les brouillât avec nos Sœurs de Nantes;
Ainsi jugea l'Etat embéguiné.
Après ce Bill des Milledis de l'Ordre,
Dans la Commune arrive grand désordre:
Quel sacrifice? Y peut-on consentir?
Est-il donc vrai? (dit la Sœur Seraphine)
Quoi nous vivons, & VER-VERT va partir!
D'une autre part, la Mere Sacristine
Trois fois pâlit, soupire quatre fois,
Pleure, frémit, se pâme, perd la voix:
Tout est en deüil, je ne sçai quel présage,
D'un noir crayon, leur trace ce voyage;
Pendant la nuit, des songes pleins d'horreur,
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets! L'instant funeste arrive;
Ja, tout est prêt sur la fatale rive;
Il faut enfin se résoudre aux adieux,
Et commencer une absence cruelle:
Ja, chaque Sœur gémit en Tourterelle,
Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux.
Que de baisers au sortir de ces lieux
Reçut VER-VERT! Quelles tendres allarmes

On se l'arrache, on le baigne de larmes:
Plus il est prêt de quitter ce séjour,
Plus on lui trouve & d'esprit & de charmes;
Enfin, pourtant, il a passé le Tour:
Du Monastére, avec lui, fuit l'Amour.
Pars, va, mon Fils, vole où l'honneur t'appelle;
Reviens charmant, reviens toujours fidéle;
Que les Zéphirs te portent sur les flots,
Tandis qu'ici dans un triste repos,
Je languirai forcement exilée,
Sombre, inconnue, & jamais consolée;
Pars, cher VER-VERT; & dans ton heureux cours,
Sois pris par-tout pour l'Aîné des Amours.
Tel fut l'adieu d'une Nonain poupine,
Qui, pour distraire & charmer sa langueur,
Entre deux draps avoit à la sourdine,
Très-souvent fait l'Oraison dans Racine,
Et qui, sans doute, auroit de très-grand cœur,
Loin du Couvent, suivi l'Oiseau parleur.
Mais c'en est fait, on embarque le Drôle,
Jusqu'à présent vertueux, ingénu,
Jusqu'à présent modeste en sa parole:
Puisse son cœur, constamment défendu,
Au Cloître, un jour, rapporter sa vertu!
Quoiqu'il en soit, déja la rame vole,
Du bruit des eaux les airs ont retenti,
Un bon vent soufle, on part, on est parti.

CHANT TROISIÉME.

LA même Nef légére & vagabonde
Qui voituroit le saint Oiseau sur l'onde,
Portoit aussi deux Nimphes, trois Dragons,
Une Nourice, un Moine, deux Gascons:
Pour un Enfant qui sort du Monastére,
C'étoit écheoir en dignes compagnons!
Aussi VER-VERT, ignorant leurs façons,
Se trouva là comme en terre étrangére;
Nouvelle langue & nouvelles leçons.
L'Oiseau surpris n'entendoit point leur stile;
Ce n'étoit plus paroles d'Evangile,
Ce n'étoit plus ces pieux entretiens,
Ces traits de Bible & d'Oraisons mentales
Qu'il entendoit chez nos douces Vestales,
Mais de gros mots, & non des plus chrétiens;
Car les Dragons, race assez peu dévote,
Ne parloient là que langue de Gargotte:
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtoient que le Patron du Vin;
Puis les Gascons & les trois Perronelles
Y concertoient sur des tons de ruelles:
De leur côté, les Bateliers juroient,

Rimoient en Dieu, blasphêmoient & sacroient;
Leur voix stilée aux tons mâles & fermes,
Articuloit sans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus, embarassé,
VER-VERT gardoit un silence forcé;
Triste, timide, il n'osoit se produire,
Et ne sçavoit que penser ni que dire.
Pendant la route on voulut par faveur
Faire causer le Perroquet rêveur;
Frere Lubin, d'un ton peu Monastique,
Interrogea le beau mélancolique;
L'Oiseau benin prend son air de douceur,
Et vous poussant un soupir méthodique,
D'un ton pédant répond, *Ave ma Sœur* :
A cet *Ave*, jugez si l'on dût rire;
Tous en *chorus* bernent le pauvre sire;
Ainsi berné, le Novice interdit,
Comprit en soi qu'il n'avoit pas bien dit,
Et qu'il seroit mal mené des comméres,
S'il ne parloit la langue des confréres:
Son cœur né fier, & qui jusqu'à ce tems
Avoit été nourri d'un doux encens,
Ne pût garder sa modeste constance
Dans cet assaut de mépris flétrissans;
A cet instant, en perdant patience,
VER VERT perdit sa premiere innocence.
Dès-lors ingrat, en soi-même il maudit

Les cheres Sœurs ses premiéres maîtresses,
Qui n'avoient pas sçu mettre en son esprit
Du beau François les brillantes finesses,
Les sons nerveux & les délicatesses.
A les apprendre il met donc tous ses soins,
Parlant très-peu, mais n'en pensant pas moins.
D'abord l'Oiseau, comme il n'étoit pas bête,
Pour faire place à de nouveaux discours,
Vit qu'il devoit oublier pour toujours,
Tous les gaudés qui farcissoient sa tête;
Ils furent tous oubliés en deux jours,
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de None.
En moins de rien l'éloquent animal,
Hélas! jeunesse apprend trop bien le mal!
L'animal, dis-je, éloquent & docile,
En moins de rien fut rudement habile.
Bien vîte il sçut jurer & maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier:
Il démentit les célébres maximes,
Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par dégrés. Il fut un scélérat
Profès d'abord, & sans noviciat.
Trop bien sçut-il graver en sa mémoire
Tout l'alphabet des Bateliers de Loire;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchoit un *mot*... VER-VERT faisoit l'écho:

Lors applaudi par la bande fuſdite,
Fier & content de ſon petit mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De ſçavoir plaire au monde ſuborneur,
Et dégradant ſon généreux organe,
Il ne fut plus qu'un Orateur profane:
Faut-il, qu'ainſi l'exemple ſéducteur,
Du Ciel au diable emporte un jeune cœur!
Pendant ces jours, durant ces triſtes ſcènes;
Que faiſiez-vous dans vos Cloîtres déſerts,
Chaſtes Iris du Couvent de Nevers?
Sans doute, hélas! vous faiſiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, ſoumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faiſoit plus de cas.
Sans doute, alors, l'accès du Monaſtére
Etoit d'ennuis triſtement obſedé;
La grille étoit dans un deuil ſolitaire,
Et le ſilence étoit preſque gardé.
Ceſſez vos vœux, VER-VERT n'en eſt plus digne
VER-VERT n'eſt plus cet Oiſeau revérend,
Ce Perroquet d'une humeur ſi bénigne,
Ce cœur ſi pur, cet eſprit ſi fervent;
Vous le dirai-je? il n'eſt plus qu'un brigand;
Lâche apoſtat, blaſphémateur inſigne;
Les vents legers, & les Nymphes des eaux

Ont moissonné le fruit de vos travaux.
Ne vantez point sa science infinie :
Sans la vertu, que vaut un grand génie ?
N'y pensez plus : l'infâme, a sans pudeur,
Prostitué ses talens & son cœur.

Déja, pourtant, on approche de Nantes,
Où languissoient nos Sœurs impatientes :
Pour leurs désirs le jour trop tard naissoit,
Des Cieux, trop tard, le jour disparoissoit.
Dans ces ennuis, l'esperance flateuse,
A nous tromper toujours ingénieuse,
Leur promettoit un esprit cultivé,
Un Perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des sentimens, un mérite achevé ;
Mais ô douleur ! O vaine & fausse attente !

La Nef arrive, & l'équipage en sort.
Une Touriere étoit assise au port.
Dès le départ de la premiere lettre,
Là, chaque jour, elle venoit se mettre ;
Ses yeux errans sur le lointain des flots,
Sembloient hâter le vaisseau du Héros.
En débarquant auprès de la Béguine,
L'Oiseau madré la connut à la mine,
A son œil prude, ouvert en tapinois,
A sa grand'coëffe, à sa fine étamine,
A ses gands blancs, à sa mourante voix ;

Et, mieux encore, à sa petite Croix:
Il en frémit, & même il est croyable,
Qu'en militaire, il la donnoit au Diable;
Trop mieux aimant suivre quelque Dragon,
Dont il sçavoit le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les Litanies,
La Révérence & les Cérémonies:
Mais force fut au Grivois dépité
D'être conduit au gîte détesté.
Malgré ses cris la Touriere l'emporte:
Il l'a mordoit, dit-on, de bonne sorte,
Chemin faisant; les uns disent au cou;
D'autres, au bras: on ne sçait pas bien où;
D'ailleurs, qu'importe? A la fin, non sans peine,
Dans le Couvent la Béate l'emmeine;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premiéres nouvelles
La cloche sonne. On étoit lors au Chœur:
On quitte tout, on court, on a des ailes:
C'est lui, ma Sœur, il est au grand Parloir.
On vole en foule, on grille de le voir;
Les vieilles même, au marcher simétrique,
Des ans tardifs ont oublié le poids:
Tout rajeûnit; & la Mere Angélique
Courut alors pour la premiére fois.

CHANT QUATRIÉME.

ON voit enfin, on ne peut se repaître
Assez les yeux des beautés de l'Oiseau.
C'étoit raison, car le fripon pour être
Moins bon garçon, n'en étoit pas moins beau.
Cet œil guerrier, & cet air Petit-Maître
Lui prêtoient même un agrément nouveau.
Faut-il, Grand Dieu, que sur le front d'un traître,
Brillent ainsi les plus tendres attraits!
Que ne peut-on distinguer & connoître
Les cœurs pervers à de difformes traits?
Pour admirer les charmes qu'il rassemble,
Toutes les Sœurs parlent toutes ensemble;
En entendant cet essain bourdonner,
On eût, à peine, entendu Dieu tonner:
Lui, cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Rouloit les yeux d'un air de jeune Carme.
Premier grief. Cet air trop effronté
Fut un scandale à la Communauté.
En second lieu, quand la Mere Prieure,
D'un air auguste, en fille intérieure,
Voulut parler à l'Oiseau libertin;

Pour premiers mots, & pour toute réponse,
Nonchalamment, & d'un air de dédain,
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce,
Mon Gars répond, avec un ton faquin,
Par la corbleu! Que les Nones sont folles?
L'histoire dit qu'il avoit, en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début, la Sœur Saint Augustin,
D'un air sucré, voulant le faire taire,
Et lui disant: Fi donc, mon très-cher Frere!
Le très-cher Frere indocile & mutin,
Vous la rima très-richement en tain.
Vive Jesus! Il est sorcier, ma Mere,
Reprend la Sœur; Juste Dieu! Quel coquin!
Quoi! C'est donc là ce Perroquet divin?
Ici VER-VERT, en vrai gibier de Gréve,
L'apostropha d'un *La peste te creve.*
Chacune vint pour brider le caquet
Du Grenadier, chacune eut son paquet;
Turlupinant les jeunes précieuses,
Il imitoit leur courroux babillard;
Plus déchainé sur les Vieilles grondeuses,
Il bafoüoit leur sermon nazillard:
Ce fut bien pis, quand d'un ton de Corsaire;
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colére,
Il entonna tous les horribles mots

Qu'il avoit ſçu rapporter des bateaux ;
Jurant, ſacrant d'une voix diſſolue,
Faiſant paſſer tout l'enfer en revûë,
Les B, les F voltigeoient ſur ſon bec.
Les jeunes Sœurs crurent qu'il parloit grec.
Jour de Dieu !... mor !... mille pipes de diables !
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur; les Nonettes ſans voix
Font, en fuyant, mille ſignes de Croix :
Toutes penſant être à la fin du monde,
Courent en poſte aux caves du Couvent ;
Et, ſur ſon nez, la Mere Cunegonde
Se laiſſant cheoir, perd ſa derniere dent.
Oyant à peine un ſépulchral organe ;
Pere Eternel ! dit la Sœur Bibiane,
Miſéricorde ! Ah ! Qui nous a donné
Cet Antechriſt, ce démon incarné ?
Mon doux Sauveur ! En quelle conſcience
Peut-il ainſi jurer comme un damné ?
Eſt-ce donc là l'eſprit & la ſcience
De ce VER-VERT ſi chéri, ſi prôné ?
Qu'il ſoit banni, qu'il ſoit remis en route.
O Dieu d'amour, reprend la Sœur-Ecoute,
Quelles horreurs ! Chez nos Sœurs de Nevers,
Quoi ! parle-t-on ce langage pervers ?
Quoi ! c'eſt ainſi qu'on forme la jeuneſſe ?
Quel hérétique ! O divine ſageſſe !

Qu'il n'entre point avec ce Lucifer,
En garnifon nous aurions tout l'enfer.
Conclufion. VER-VERT eft mis en cage;
On fe refout, fans tarder davantage,
A renvoyer le parleur fcandaleux.
Le pélérin ne demandoit pas mieux :
Il eft profcrit, déclaré déteftable,
Abominable, atteint & convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des faintes Sœurs : toutes de l'exécrable
Signent l'arrêt en pleurant le coupable ;
Car, quel malheur qu'il fût fi dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de fon âge,
Et qu'il portât fous un fi beau plumage,
La fiére humeur d'un efcroc achevé,
L'air d'un Payen, le cœur d'un réprouvé.
Il part enfin, porté par la Touriére,
Mais fans la mordre, en retournant au port;
Une cabane emporte le compère,
Et fans regret, il fuit ce trifte bord.
De fes malheurs telle fut l'Iliade.
Quel défefpoir! Lorfqu'enfin de retour,
Il vint donner pareille férénade,
Pareil fcandale en fon premier féjour.
Que refoudront nos Sœurs inconfolables?
Les yeux en pleurs, les fens d'horreur troublés;
En manteaux longs, en voiles redoublés,

Au Discrétoire, entrent neuf Vénérables ;
Figurez-vous neuf siécles assemblés.
Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage,
Privé des Sœurs qui plaideroient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans sa cage,
VER-VERT paroît sans gloire & sans appui.
On est aux voix ; déja deux des Sybilles,
En billets noirs, ont crayonné sa mort ;
Deux autres Sœurs, un peu moins imbécilles,
Veulent, qu'en proie à son malheureux sort,
On le renvoye au rivage prophane
Qui le vit naître avec le noir Bracmane :
Mais, de concert, les cinq derniéres voix,
Du châtiment déterminent le choix.
On le condamne à deux mois d'abstinence,
Trois de retraite, & quatre de silence,
Jardins, toilette, alcoves & biscuits,
Pendant ce temps, lui seront interdits.
Ce n'est point tout ; pour comble de misére,
On lui choisit pour garde, pour geoliére,
Pour entretien, l'Aleéton du Couvent,
Une Converse, infante douairiere,
Singe voilé, squélete octogenaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un Pénitent.
Malgré les soins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables Sœurs,
Venant le plaindre avec un air sensible,

De ſon exil ſuſpendoient les rigueurs.
Sœur Roſalie, au retour de Matines,
Plus d'une fois lui porta des pralines;
Mais, dans les fers, loin d'un libre deſtin,
Tous les bonbons ne ſont que chicotin.
Couvert de honte, inſtruit par l'infortune,
Ou las de voir ſa compagne importune,
L'Oiſeau contrit ſe reconnut enfin:
Il oublia les Dragons & le Moine;
Et pleinement remis à l'uniſſon
Avec nos Sœurs, pour l'air & pour le ton,
Il redevint plus devot qu'un Chanoine.
Quand on fut ſûr de ſa converſion,
Le vieux Divan deſarmant ſa vengeance,
De l'Exilé borna la pénitence.
De ſon rappel, ſans doute, l'heureux jour
Va, pour ces lieux, être un jour d'allégreſſe,
Tous ſes inſtans donnés à la tendreſſe,
Seront filés par la main de l'Amour.
Que dis-je? Hélas! O plaiſirs infidèles!
O vains attraits de délices mortelles!
Tous les Dortoirs étoient jonchés de fleurs;
Caffé parfait, chanſons, courſe légère,
Tumulte aimable & liberté pleniére,
Tout exprimoit de charmantes ardeurs;
Rien n'annonçoit de prochaines douleurs;
Mais de nos Sœurs, ô largeſſe indiſcrette!

Du sein des maux d'une longue diette,
Passant trop-tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre & brûlé de liqueurs,
VER-VERT, tombant sur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ses roses changées.
En vain les Sœurs tâchoient de retenir
Son ame errante & son dernier soupir;
Ce doux excès hâtant sa destinée,
Du tendre amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admiroit ses paroles derniéres.
Venus enfin, lui fermant les paupiéres;
Dans l'Elisée, & les sacrés bosquets,
Le méne au rang des héros Perroquets,
Près de celui dont l'Amant de Corine
A pleuré l'ombre & chanté la doctrine.

Qui peut narrer combien l'illustre mort
Fut regretté! La Sœur Dépositaire
En composa la lettre circulaire,
D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature:
Plus d'une main, conduite par l'Amour,
Sçut lui donner une seconde vie
Par les couleurs & par la broderie;
Et la douleur, travaillant à son tour,
Peignit, broda des larmes à l'entour.

On lui rendit tous les honneurs funébres
Que l'Hélicon rend aux Oiseaux célébres.
Au pied d'un myrthe on plaça le tombeau,
Qui couvre encor le Mausole nouveau ;
Là, par la main des tendres Arthémises,
En lettres d'or, ces rimes furent mises
Sur un porphire environné de fleurs,
En les lisant on sent naître ses pleurs.

Novices, qui venez causer dans ces Bocages
A l'insçu de nos graves Sœurs,
Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages;
Apprenez nos malheurs.
Vous vous taisez : si c'est trop vous contraindre,
Parlez, mais parlez pour nous plaindre :
Un mot vous instruira de nos tendres douleurs ;
Ci gît VER-VERT, Ci gissent tous les cœurs.

On dit pourtant (pour terminer ma glose
En peu de mots) que l'Ombre de l'Oiseau
Ne loge plus dans le susdit tombeau ;
Que son esprit dans les Nones repose,
Et qu'en tout temps, par la Métempsycose ;
De Sœurs en Sœurs l'immortel Perroquet
Transportera son ame & son caquet.

VERS
ADRESSÉS
A MONSEIGNEUR L'EVÊQUE
DE LUÇON

VOUS dont l'esprit héréditaire,
Et par les graces même orné,
Aux talens d'un illustre pere
Joint l'agrément de SEVIGNE';
Vous dont le tendre caractére
Sçait unir par d'aimables noeuds
A l'avantage d'être heureux
Le plaisir délicat d'en faire;
Mortel plus charmant que les Dieux,
D'une Muse ressuscitée,
De vos soins généreux, de vous-même enchantée,
Et qui n'a point encor paré l'autel des Grands,
Recevez le premier encens;

Protéger Euterpe & Minerve ;
Parmi les noms fameux que Clio nous conserve ;
Ses fastes en comptent plus d'un :
Mais être au bord de l'Hypocrène,
Assis entre les Rois amis de Melpomène,
Et les tendres Auteurs des accens les plus doux;
Horace à la fois & Mecéne,
Cet accord n'étoit dû qu'aux rives de la Seine,
Et l'Eloge commence à vous.

ADIEUX AUX JESUITES.

A Monsieur l'Abbé MARQUET.

LA prophétie est accomplie,
Cher Abbé, je reviens à toi;
La métamorphose est finie,
Et mes jours enfin sont à moi.
Victime, tu le sçais, d'un âge où l'on s'ignore,
Porté du Berceau sur l'Autel,
Je m'entendois à peine encore
Quand j'y vins bégayer l'engagement cruel....
Nos goûts sont nos destins, l'Astre de ma naissance
Fut la paisible Liberté;
Pouvois-je en fuir l'attrait? Né pour l'indépendance,
Devois-je plus long-tems souffrir la violence
D'une lente captivité?
C'en est fait; à mon sort ma raison me raméne:
Mais, Ami, t'avourai-je un tendre sentiment
Que ton cœur généreux reconnoîtra sans peine:
Oui, même en la brisant, j'ai regretté ma chaîne,
Et je ne me suis vu libre qu'en soupirant:
Je dois tous mes regrets aux Sages que je quitte,
J'en perds avec douleur l'entretien vertueux;
Et si dans leurs foyers désormais je n'habite:

Mon cœur me ſurvit auprès d'eux :
Car ne les crois point tels que la main de l'Envie
Les peint à des yeux prévenus :
Si tu ne les connois que ſur ce qu'en publie
La ténébreuſe Calomnie,
Ils te ſont encore inconnus ;
Lis, & vois de leurs mœurs des traits plus ingenus :
Qu'il m'eſt doux de pouvoir leur rendre un témoignage
Dont l'Intérêt, la Crainte & l'Eſpoir ſont exclus !
A leur ſort le mien ne tient plus,
L'impartialité va tracer leur image.
Oui, j'ai vu des Mortels, j'en dois ici l'aveu,
Trop combattus, connus trop peu ;
J'ai vu des eſprits vrais, des cœurs incorruptibles,
Voüés à la Patrie, à leur Roi, à leur Dieu,
A leurs propres maux inſenſibles,
Prodigues de leurs jours, tendres, parfaits amis,
Et ſouvent bienfaiteurs paiſibles
De leurs plus fougeux ennemis,
Trop eſtimés enfin pour être moins haïs.
Que d'autres s'exhalant, dans leur haine inſenſée,
En reproches injurieux,
Cherchent en les quittant, à les rendre odieux :
Pour moi, fidéle au vrai, fidele à ma penſée,
C'eſt ainſi qu'en partant je leur fais mes adieux.

LE CARESME IN-PROMPTU.

SOUS un Ciel toujours rigoureux;
Au sein des flots impétueux,
Non loin de l'Armorique plage,
Il est un Isle, affreux rivage,
Habitacle marécageux,
Moitié peuple, moitié sauvage,
Dont les Habitans malheureux
Séparés du reste du monde,
Semblent ne connoître que l'Onde,
Et n'être connus que des Cieux:
Des nouvelles de la nature
Viennent rarement sur ces bords;
On n'y sçait que par avanture,
Et par de très-tardifs rapports
Ce qui se passe sur la terre,
Qui fait la paix, qui fait la guerre,
Qui sont les vivans & les morts.
De cette étrange résidence

Le Curé sans trop d'embarras,
Enseveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance,
Vit de Baptême & de trépas;
Et d'Offices qu'il n'entend pas.
Parmi les Notables de l'Isle,
Il est regardé comme habile,
Quand il peut dire quelquefois,
Le mois de l'an, le jour du mois.
On va penser que j'exagére,
Et que j'outre ce caractére;
„ Quel apparence dira-t-on;
„ Quelle Isle assez abandonnée
„ Ignore le tems de l'année?
„ Non, ce trait ne peut être bon
„ Que dans un Isle imaginée
„ Par le fabuleux Robinson.
De grace, Censeur incrédule,
Ne jugez point sur ce soupçon;
Un fait narré sans fiction
Va vous enlever ce scrupule,
Il porte la conviction;
Je n'y mettrai que la façon.
Le Curé de l'Isle susdite,
Vieux Papa, bon Israëlite,
(N'importe quand advint le cas,)
N'avoit point, avant les étrennes

Fait apporter de nos climats
De *Guid'ânes* ni d'Almanachs,
Pour le guider dans ses Antiennes,
Et regler ses petits Etats.
Il reconnut sa négligence ;
Mais trop tard vint la prévoyance.
La saison ne permettoit pas
De faire voile vers la France ;
Abandonnée aux noirs frimats,
La mer n'étoit plus praticable,
Et l'on n'espéroit les bons vents,
Qui rendent l'Onde navigable,
Et le Continent abordable,
Qu'à la naissance du printems.
Pendant ces trois mois de tempête,
Que faire sans Calendrier ?
Comment placer les jours de Fête ?
Comment les différencier ?
Dans une pareille méprise
Quelqu'autre Curé plus sçavant
N'auroit pu régir son Eglise ;
Et peut-être dévotement,
Bravant les fougues de la bise,
Se seroit livré, sans remise,
Aux perils du moite Element :
Mais pour une telle imprudence,
Doüé d'un trop bon jugement,

Notre bon Prêtre aſſurement,
Cheriſſoit trop ſon exiſtence;
C'étoit d'ailleurs un vieux routier
Qui s'étant fait une habitude
Des fonctions de ſon métier,
Officioit ſans trop d'étude,
Et qui dans ſa décrépitude,
Dégoiſoit Pſeaumes & Leçons
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc ſon parti ſans peine;
Il annonce le premier mois,
Et recommande, par trois fois,
A ſon Aſſiſtance Chrétienne,
De ne point finir la ſemaine
Sans chommer la Fête des Rois.
Ces premiers points étoient faciles;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en penſant qu'il ne ſçauroit pas
Où ranger les Fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin? Peu ſcrupuleux,
Il décida ne pouvant mieux,
Que ces Fêtes, comme ignorées,
Ne ſeroient chez lui célébrées
Que quand, au retour du Zéphir,
Lui-même il auroit pu venir
Prendre langue dans nos contrées;
Il crut cet avis ſelon Dieu,

Ce fut celui de son Vicaire,
De Javotte sa ménagére,
Et de son Magister Mathieu,
La plus forte tête du lieu.
Ceci posé, Janvier se passe;
Plus agile encor dans son cours,
Février fuit, Mars le remplace,
Et l'Aquillon regnoit toujours:
Du printems avec patience,
Attendant le prochain retour,
Et sur l'annuelle abstinence,
Prétendant cause d'ignorance,
Ou bonnement & sans détour,
Par faute de reminiscence,
Notre vieux Curé, chaque jour,
Se mettoit sur la conscience
Un Chapon de sa basse-cour:
Cependant, poursuit la Chronique,
Le Carême, depuis un mois,
Sur tout l'univers Catholique
Etendoit ses austeres loix:
L'Isle seule, grace au bon-homme,
A l'abri des statuts de Rome,
Voyoit ses libres Habitans
Vivre en gras pendant tout ce tems:
De vrai, ce n'étoit fine chére;
Mais cependant chaque insulaire,

Mi-Payſan, & mi-Bourgeois
Pouvoit parer ſon ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du Presbytére ;
Tous dans cette erreur ſalutaire,
Soupoient pour nous d'un cœur joyeux
Tandis que nous jeûnions pour eux.
Enfin, pourtant le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée ;
Voyant qu'il étoit plus que tems
D'inſtruire nos impénitens,
Le Diable, content de lui-même,
Ne retarda plus le printems ;
C'étoit lui, qui, par ſtratagême,
Leur rendant contraire tout vent,
Avoit voulu, chemin faiſant,
Leur eſcamoter un Carême,
Pour ſe divertir en paſſant.
Le calme rétabli ſur l'onde,
Mon Curé, ſelon ſon ſerment,
Pour voir comment alloit le monde,
S'embarque ſans retardement ;
S'étant bien leſté la bedaine
De quatre tranches de jambon,
(Fait digne de réflexion)
Car de la ſainte quarantaine
Déja la cinquiéme ſemaine

Venoit de commencer son cours.)
Il vient : il trouve avec surprise
Que dans l'empire de l'Eglise
Pâques revenoit dans dix jours.
„ Dieu soit loué! Prenons courage,
„ Dit-il en enfonçant son castor,
„ Grace au Seigneur, notre voyage
„ Se trouve fait à temps encor
„ Pour pouvoir dans mon hermitage
„ Fête Pâques selon l'usage. „
Content, il rentre sur son bord;
Après avoir fait ses emplettes
Et d'almanachs & de lunettes,
Il part, il arrive à bon port
Dans ses solitaires retraites.
Le lendemain, jour des Rameaux,
Prônant avec un zéle extrême,
Il notifie à ses Vassaux
La date de notre Carême ;
„ Mais poursuit il, j'ai mon systême,
„ Mes frères, nous n'y perdrons rien,
„ Et nous le ratraperons bien :
„ D'abord, avant notre abstinence,
„ Pour garder l'usage ancien,
„ Et bien remplir toute observance,
„ Le Mardi gras sera Mardi,
„ Le jour de Cendres, Mercredi;

„ Suivront trois jours de pénitence ;
„ Dans toute l'Isle on jeûnera ;
„ Et Dimanche unis à l'Eglise ,
„ Sans plus craindre aucune méprise
„ Nous chanterons l'*Alleluia*. „

LE LUTRIN VIVANT.

A Mr. L'ABBÉ DE SEGONZAC.

De mes Ecrits, aimable confident,
Cher SEGONZAC, ma Muse solitaire,
De ses ennuis brisant la chaîne austère,
Vient près de toi retrouver l'enjoûment:
Je m'en souviens, lorsqu'un sort plus charmant
Nous unissoit sur les rives de Loire,
Aux champs heureux dont Tours est l'ornement,
Lieux toujours chers au Dieu de l'agrément,
Je te promis qu'au Temple de Mémoire,
Je placerois le Pupitre vivant,
Dont je t'appris la naissance & la gloire.
Je l'ai promis, je remplis mon serment;
A dire vrai, cette moderne Histoire
Est un peu folle, il en faut convenir:
Est-ce un défaut? Non, si c'est un plaisir.
Dans les langueurs de la mélancolie,

Quoi ! la ſageſſe eſt-elle de ſaiſon ?
Un trait comique, une vive ſaillie,
Marqués au coin de l'aimable folie,
Conſolent mieux qu'une froide Oraiſon
Que prêche en vain l'ennuyeuſe raiſon.
Quoiqu'il en ſoit, ma Minerve ſévére
Adoucira ces groteſques portraits,
Et les voilant d'une gaze légére,
Ne montrera que la moitié des traits.
Venons au fait : Honni qui mal y penſe !
Attention : j'ai touſſé ; je commence.

Non loin des bords du Cher & de Lauron,
Dans un climat dont je tairai le nom,
Eſt un vieux Bourg dont l'Egliſe ſans vitres
A pour Clergé le plus gueux des Chapitres ;
Là, ne ſont point de ces mortels fleuris,
Qui dans les bras d'une heureuſe indolence,
Exempts d'étude & libres d'abſtinence,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris ;
On ne voit là que pâles effigies
Qui du Champagne onc ne furent rougies,
Que maigres Clercs, Chanoines avortons,
Sans rabats fins & ſans triples mentons,
Contraints d'aller, trainant leurs faces blêmes,
A chaque Office, & de chanter eux-mêmes.

Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
Un Chapelain & quatre enfans de Chœur ;

Ces Jouvenceaux ont leur gîte arrêté
Chez Dame Barbe : elle leur ſert de Mere
Et de ſoutien ; le public eſt leur pere.
Il faut ſçavoir, pour plus grande clarté,
Que Dame Barbe eſt une Octogénaire,
Fille jadis, aujourd'hui Douairiere
Qui, dès ſeize ans, d'un ſiécle corrompu
Craignant l'écueil, pour mettre ſa vertu
Mieux à couvert des Mondains & des Moines,
Crut devoir vivre auprès d'un des Chanoines ;
D'abord ſervante : enſuite, adroitement
Elle parvint juſqu'au gouvernement :
Déja trois fois elle a vû dans l'Egliſe
De Pere en Fils chaque Charge tranſmiſe.
Barbe, en un mot, au Chapitre ſuſdit,
De race en race a gardé ſon credit.
Or, chez ladite, arriva notre hiſtoire
En Juin dernier ; l'avanture eſt notoire
Par cas fortuit, l'Enfant de Chœur Lucas
Avoit *uſé l'étui des Pays-Bas* :
Vous m'entendez, ſa culotte trop mûre
Le trahiſſoit par mainte découpûre ;
Déja la bréche augmentant tous les jours,
Démenteloit la Place & les Fauxbourgs.
Barbe le voit, s'attendrit ; mais que faire !
Elle étoit pauvre, & l'étoffe étoit chére ;
D'une autre part le Chapitre étoit gueux ;

Et puis, d'ailleurs le petit malheureux,
Ouvrage né d'un Auteur anonime,
Ne connoissant Parens ni Légitime,
N'avoit en tout, dans ce stérile lieu,
Pour se chauffer, que la grace de Dieu.
Il languissoit dans une triste attente,
Gardant la chambre & rarement debout:
Enfin, pourtant, l'habile Gouvernante
Sçut lui forger une armure décente,
A peu de frais & dans un nouveau goût.
Nécessité tire parti de tout;
Nécessité d'Industrie est la Mere.
Chez Barbe étoit un vieux Antiphonaire,
Vieux Graduel, ample & poudreux Bouquin
Dont aux bons jours on paroit le Lutrin;
D'épais lambeaux d'un parchemin gothique,
Formoient le corps de ce Grimoire antique:
De ces feuillets de la crasse endurcis
L'âge avoit fait une étoffe en glacis.
La Vieille crut qu'on pouvoit sans dommages,
Du Livre affreux détacher quelques pages;
Elle en prend quatre, & les coud proprement
Pour rélier un volume vivant:
Mais le hazard voulut que l'Ouvriére,
Très-peu sçavante en pareille matiére,
Dans les feuillets qu'elle prit sans façon,
Prit justement la Messe du Patron.

L'ouvrage fait, elle en coëffe, à la Diable,
L'humanité du petit miſérable:
Par quoi Lucas chamarré de plein-chant,
Ne craignoit plus les inſultes du vent.
Or, cependant, arrive la Saint Brice,
Fête d'honneur, Fête du grand Office;
Le Maître-Chantre, Intendant du Lutrin,
Vient au grand Livre, il cherche, mais en vain;
A feuilleter il perd & tems & peines:
Il jure, il ſacre, & s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats à mangé les Antiennes;
Mais par bonheur, dans ce triſte embarras,
Ses yeux diſtraits rencontrent mon Lucas,
Qui de grimauds renforçant une troupe,
Sans le ſçavoir, portoit l'Office en croupe:
Le Chantre lit, & retrouve au niveau
Tous ſes Verſets ſur ce livre nouveau.
Sur l'heure il fait ſon rapport au Chapitre;
On délibére, on décide ſoudain
Que le Marmot braqué ſur le Pupitre,
Y ſervira de Livre & de Lutrin.
Sur cet Arrêt, on le ſtile au ſervice;
En quatre tours il apprend l'exercice;
Déja d'un air intrépide & dévot,
Lucas s'accroche à l'Aigle du pivot;
Livre ouvert, le Chapier en lunettes
Vient entonner; un groupe de mazettes

Très-gravement pourſuit ce chant fallot,
Concert groteſque & digne de Callot.
Tout alloit bien juſques à l'Evangile :
Ferme, & plus fier qu'un Senateur Romain,
Lucas tenant ſa façade immobile,
Avec ſuccès auroit gagné la fin :
Mais, par malheur, une guêpe incivile,
Par la couture entrouvant le vélin,
Déconcerta le ſenſible Lutrin.
D'abord il ſouffre, il ſe fait violence,
Et tenant bon il enrage en ſilence.
Mais l'aiguillon allant toujours ſon train ;
Pour éviter l'inſecte impitoyable,
Le Lutrin fuit en criant comme un Diable ;
Et loin de là, va partant comme un trait,
Pour ſe guérir, retourner le feuillet.
Le fait eſt ſûr, ſans peine on peut m'en croire;
De deux Gaſcons je tiens toute l'Hiſtoire.
C'eſt pour toi ſeul, ami tendre & charmant
Que j'ai permis à ma Muſe exilée,
Loin de tes yeux triſtement iſolée,
De s'égayer ſur cet amuſement,
Fruit d'un caprice, ouvrage d'un moment ;
Que loin de toi, jamais il ne tranſpire.
Si par hazard, il vient à d'autres yeux,
Les eſprits francs qui daigneront le lire,
Sans s'appliquer, follement ſcrupuleux,

A me trouver un crime dans mes jeux,
Honoreront peut-être d'un sourire
Ce libre essor d'un aimable délire,
Délassement d'un travail sérieux.
Pour les bigots & les froids précieux,
Peuple sans goût, gens qu'un faux zéle inspire;
De nos chansons critiques ténébreux,
Censeurs de tout, exempts de rien produire,
Sans trop d'effroi je m'attens à leur ire.
Déja j'en vois un trio langoureux
S'ensevelir dans un réduit poudreux;
Fronder mes Vers, foudroyer & proscrire
Ce badinage, en faire un monstre affreux,
Je les entends gravement s'entredire,
D'un air capable & d'un ton doucereux:
„ Y pense-t-il? Quel écrit scandaleux!
„ Quel tems perdu! pourquoi s'il veut écrire,
„ Ne prend-il point des sujets plus pompeux,
„ Des traits moraux, des eloges fameux?...
Mais dédaignant leur absurde satire,
Aimable Abbé, nous ne ferons que rire
De voir ainsi ces graves ennuyeux
Perdre, à gronder, à me chercher des crimes;
Bien plus de tems & de peines entr'eux,
Que je n'en perds à façonner ces rimes.
Pour toi, fidéle au goût, au sentiment,
Franc des travers de leur aigre doctrine,

Tu n'iras point péser ſtoïquement,
Au grave poids d'une raiſon chagrine,
Les jeux légers d'une Muſe badine.
Non, la raiſon, celle que tu chéris,
A ſes côtés laiſſe marcher les ris,
Et laiſſe au froc ces vertus trop fardées,
Qu'un plaiſir fin n'a jamais déridées.
Ainſi penſoit l'amuſant du Cerceau;
Sage enjoué, vertueux ſans rudeſſe,
Des Sages faux évitant la triſteſſe
Il badina ſans s'écarter du beau,
Et ſans jamais effrayer la ſageſſe.
Ainſi les traits de ſon heureux pinceau
Plairont toujours, & de races en races
Vivront gravés dans les faſtes des Graces;
Et ſes Cenſeurs obſtinés à ternir
Son art chéri, par l'ennui pédanteſque
D'un François fade ou d'un latin tudeſque;
Endormiront les ſiécles à venir.

LA CHARTREUSE.

EPITRE A M. D. D. N.

POURQUOI de ma sage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours?
Soit raison, soit indifférence
Dans une douce négligence,
Et loin des Muses pour toujours,
J'allois racheter en silence
La perte de mes premiers jours...
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Helicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allois jouir de ma raison,
Et m'arracher malgré moi même,
Aux délicieuses erreurs
De cet art brillant & suprême
Qui malgré ses attraits flateurs,
Toujours peu sûr & peu tranquille,

Fait de ſes plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécille
Des pédans, des prudes, des ſots;
Et la victime des cagots.
Mais votre Epitre enchantereſſe,
Pour moi trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du Permeſſe,
Vient encore enyvrer mes ſens;
Vainement j'abjurois la rime;
L'haleine legére des vents
Emportoit mes foibles ſermens;
Aminte, votre goût ranime
Mes accords & ma liberté:
Entre Uranie & Therpſicore,
Je reviens m'amuſer encore
Au Pinde que j'avois quitté:
Tel par ſa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il ſemble changer ſon cours,
Autour de la flamme infidèlle
Le Papillon revient toujours.
Vous voulez qu'en rimes legéres
Je vous offre des traits ſincéres
Du gîte où je ſuis tranſplanté;
Mais comment faire en vérité?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je de couleurs aimables

Egayer le sombre tableau
De mon domicile nouveau?
Y répandrai-je cette aisance,
Ces sentimens, ces traits diserts,
Et cette molle négligence
Qui, mieux que l'exacte cadence,
Embellit les aimables Vers?
Je ne suis plus dans ces bocages,
Où plein de riantes images,
J'aimai souvent à m'égarer;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même pour m'inspirer.

Quand arraché de vos rivages
Par un destin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs sauvages,
Dieux! Quel contraste douloureux!
Au premier aspect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur secrette,
Mon cœur subitement flétri,
Dans une surprise muette
Resta long-tems enseveli:
Quoiqu'il en soit, je vis encore,
Et malgré vingt sujets divers
De regrets & de tristes airs,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces vers:
De l'assoupissante Elegie

Je mépriſe trop les fadeurs,
Phœbus me plonge en léthargie
Dès qu'il frédonne des langueurs ;
Je ceſſe d'eſtimer Ovide,
Quand il vient ſur de foibles tons
Me chanter, pleureur inſipide,
De longues lamentations.
Un eſprit mâle & vraiment ſage,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triſte avantage
De ſe faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre & le ſort,
Et joint aux mépris de la vie
Un égal mépris de la mort.
Mais ſans cet âpreté ſtoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penſer,
Je ſçais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer ;
Ainſi l'aimable Poëſie,
Qui dans le reſte de la vie
Porte aſſez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'auſtérité,
Et nous ſauve au moins par la Fable,
Des ennuis de la vérité.

C'eſt par cette vertu magique
Du Téleſcope poëtique
Que je retrouve encor les ris
Dans la lucarne infortunée,
Où la bizarre deſtinée
Vient de m'enterrer à Paris.
Sur cette montagne empeſtée,
Où la foule toujours crotée
De Preſtolets provinciaux,
Trotte ſans cauſe & ſans repos,
Vers ces demeures odieuſes
Où regnent les longs argumens
Et les harangues ennuyeuſes;
Loin du ſéjour des agrémens:
Enfin pour fixer votre vûe,
Dans cette pédanteſque rue,
Où trente faquins d'Imprimeurs
Avec un air de conſéquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques Auteurs,
Il eſt un édifice immenſe
Où dans un loiſir ſtudieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des Héros & des Dieux:
Là, du toit d'un cinquiéme étage
Qui domine avec avantage,
Tout le climat Grammairien,

S'éleve un antre aërien,
Un aſtrologique hermitage,
Qui paroît mieux dans le lointain,
Le nid de quelque oiſeau ſauvage,
Que la retraite d'un humain.
C'eſt pourtant de cette guérite,
C'eſt de ce céleſte tombeau
Que votre ami nouveau Stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Panché ſur un lit ſans rideau,
Dans un deshabillé d'hermite,
Vous griffone aujourd'hui ſans fard,
Et peut-être ſans trop de ſuite,
Ces vers enfilés au hazard;
Et tandis que pour vous je veille
Long-tems avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux bourdon.
Si ma chambre eſt ronde ou quarrée,
C'eſt ce que je ne dirai pas:
Tout ce que j'en ſçais ſans compas,
C'eſt que depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage reſſerrée,
On peut former juſqu'à ſix pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une goutiére livrée

À d'interminables sabats,
Où l'Université des chats,
A minuit, en robe fourrée
Vient tenir ses bruyans états;
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats;
Six brins de paille délabrée,
Tressés sur deux vieux échalas;
Voilà les meubles délicats,
Dont ma *Chartreuse* est décorée,
Et que les freres de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche étherée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats;
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimats,
Qui versent sur chaque contrée
Les catharres & le trépas.
Je n'outre rien; telle est en somme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple Gnôme,
Des Sylphides & des follets;
Telles on nous peint les tanniéres
Où gissent, ainsi qu'au tombeau,
Les Pythonisses, les Sorciéres
Dans le donjon d'un vieux château;

Ou tel eſt le ſublime ſiége,
D'où flanqué, des trente-deux vents,
L'Auteur de l'Almanach de Liége
Lorgne l'hiſtoire du beau tems,
Et fabrique avec privilége
Ses aſtronomiques Romans.
Sur ce portrait abominable,
On penſeroit qu'en lieu pareil,
Il n'eſt point d'inſtant délectable
Que dans les heures du ſommeil.
Pour moi, qui d'un poids équitable,
Ai peſé des foibles mortels,
Et les biens & les maux réels,
Qui ſçai qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux;
Que le Palais le plus pompeux
Souvent renferme un miſérable,
Et qu'un déſert peut être aimable,
Pour quiconque ſçait être heureux,
De ce Caucaſe inhabitable
Je me fais l'Olympe des Dieux.
Là dans la liberté ſuprême,
Sémant de fleurs, tous mes inſtans,
Dans l'empire de l'hyver même
Je trouve les jours du Printemps.
Calme heureux! loiſir ſolitaire!
Quand on jouit de ta douceur,

[library stamp]

Quel antre n'a pas de quoi plaire ?
Quelle cavérne est étrangére
Lorsqu'on y trouve le bonheur ;
Lorsqu'on y vit sans spectateur
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur ;
Loin de ces troupes doucereuses,
Où d'insipides précieuses
Et de petits fats ignorans
Viennent, conduits par la folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en complimens ;
Loin de ces plattes cotteries
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau,
La bigotterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,
Et la reforme en grand chapeau ;
Loin de ce médisant infâme
Qui de l'imposture & du blâme
Est l'impur & bruyant écho ;
Loin de ces fous atrabilaires
Qui, cousus de petits mysteres,
Ne nous parlent qu'*incognito* ;
Loin de ces ignobles Zoïles,

De ces enfileurs de dactyles,
Coëffés de phrases imbécilles
Et de classiques préjugés,
Et qui de l'enveloppe épaisse
Des pédans de Rome & de Grece
N'étant point encor dégagés,
Portent leur petite sentence
Sur la rime & sur les Auteurs,
Avec autant de connoissance
Qu'un aveugle en a des couleurs;
Loin de ces voix acariâtres,
Qui dogmatisant sur des riens,
Apportent dans les entretiens,
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques,
Où l'on s'insulte à l'unisson,
Pour des miséres pédantesques,
Qui sont bien moins la vérité
Que les rêves creux & burlesques
De la crédule antiquité;
Loin de la gravité chinoise
De ce vieux Druide empesé,
Qui sous un air symétrisé
Parle à trois temps, rit à la toise;
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuye avec dignité;

Loin de tous ces faux Cénobites
Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proscrites,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont dans d'équivoques visites
Porter leurs faces parasites,
Et le dégoût de leurs Moutiers ;
Loin de ces fausses du Parnasse
Qui pour avoir glapi par fois
Quelque épithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois,
Ne causent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégase & de Cupidon,
Et telles fadeurs synonimes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relegué dans l'ombre des classes,
N'est plus aujourd'hui de saison
Chez la brillante fiction ;
Que les tendres lyres des Graces
Se montent sur un autre ton ;
Et qu'enfin, de la foule obscure
Qui rampe au marais d'Hélicon,
Pour sauver ses vers & son nom,
Il faut être sans imposture
L'interpréte de la nature,
Et le peintre de la raison ;

Loin enfin, loin de la présence
De ces timides discoureurs
Qui, non guéris de l'ignorance,
Dont on a pétri leur enfance,
Restent noyés dans mille erreurs,
Et damnent toute ame sensée
Qui, loin de la route tracée,
Cherchant la persuasion,
Ose soustraire sa pensée
A l'aveugle prévention.
A ces traits je pourrois, Aminte,
Ajouter encor d'autres mœurs :
Mais sur cette légére empreinte
D'un peuple d'ennuyeux causeurs,
Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez si toute solitude
Qui nous sauve de leurs vains bruits,
N'est point l'asyle & le pourpris
De l'entière béatitude :
Que dis-je ? Est-on seul, après tout,
Lorsque touché des plaisirs sages
On s'entretient dans les ouvrages
Des Dieux de la lyre & du goût ?
Par une illusion charmante
Que produit la verve brillante
De ces Chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux;

Non, sous ces vêtemens funébres,
Non, sous ces déhors odieux
Qu'apportent du sein des ténébres
Les Phantômes des malheureux,
Quand vengeurs des crimes célébres,
Ils montent aux terrestres lieux ;
Mais sous cette parure aisée,
Sous ces lauriers vainqueurs du sort
Que les Citoyens d'Elisée
Sauvent du souffle de la mort.

Tantôt de l'azur d'un nuage,
Plus brillant que les plus beaux jours ;
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon ce tendre sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le Patriarche des Amours ;
Epris de son doux badinage,
Horace accourt à ses accens,
Horace, l'ami du bon sens,
Philosophe sans verbiage,
Et Poëte sans fade encens.
Autour de ces Ombres aimables,
Couronnés de roses durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshoulieres
Viennent unir leurs voix legéres,
Et font badiner la raison ;

Tandis que le Tasse & Milton,
Pour eux des trompettes guerriéres,
Adoucissent le double ton.
Tantôt à ce folâtre Groupe
Je vois succéder une troupe
De morts un peu plus sérieux;
Mais non moins charmans à mes yeux;
Je vois Saint Réal & Montagne
Entre Seneque & Lucien;
Saint Evrêmont les accompagne;
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumiére;
La Rochefoucault, la Bruyere
Viennent embellir l'entretien.
Bornant aux doux fruits de leurs plumes
Ma Bibliothéque & mes voeux,
Je laisse aux Sçavantas poudreux
Ce vaste cahos de volumes,
Dont l'erreur & les sots divers
Ont infatué l'Univers,
Et qui, sous le nom de science,
Semés & reproduits par-tout,
Immortalisent l'ignorance,
Les mensonges & le faux goût.
C'est ainsi que par la présence
De ces morts vainqueurs des destins
On se console de l'absence,

De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cime de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher :
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir ?
Leur estime ni leur fortune
Ne me causent point un désir :
Pourrois-je, en proie aux soins vulgaires,
Dans la commune illusion,
Offusquer mes propres lumiéres
Du bandeau de l'opinion ?
Irois-je adulateur sordide,
Encenser un sot dans l'éclat ;
Amuser un Crœsus stupide,
Et Monseigneuriser un fat :
Sur des espérances frivoles
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur & de dignité ?
Et, vil client de la fierté,
A de méprisables Idoles
Prostituer la vérité ;
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des Palais fastueux,
Languir dans de folles fatigues,

Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oser être vertueux ?
De la sublime Poësie,
Profanant l'aimable harmonie,
Irois-je par de vains accens,
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans,
Dont l'ame massive, assoupie
Dans des organes impuissans,
Où livrée aux fougues des sens,
Ignore les dons du Génie
Et les plaisirs des sentimens ?
Irois-je pâlir sur la rime
Dans un siècle insensible aux Arts,
Et de ce rien qu'on nomme estime,
Affronter les nombreux hazards ?
Et d'ailleurs, quand la Poësie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le sceptre & la vie
Sous quelque Richelieu nouveau.
Pourrois-je au char de l'immortelle,
M'enchaîner encor plus long-tems ?
Quand j'aurai passé mon printems,
Pourrai-je vivre encor pour elle ?
Car, enfin, au lyrique effort
Fait pour nos bouillantes années,

Dans de plus solides journées,
Voudrois-je me livrer encor?
Persuadé que l'Harmonie
Ne verse ses heureux présens
Que sur le matin de la vie,
Et que sans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans:
Suivrois-je un jour à pas pésans
Ces vieilles Muses douairiéres,
Ces meres septuagénaires
Du Madrigal & des Sonnets,
Qui n'ayant été que Poëtes
Rimaillent encore en lunettes,
Et meurent au bruit des sifflets?
Egaré dans le noir Dédale,
Où le phantôme de Thémis,
Couché sur la Pourpre & les Lys,
Panche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris;
Irois-je, Orateur mercénaire
Du faux & de la vérité,
Chargé d'une haine étrangére,
Vendre aux querelles du vulgaire,
Ma voix & ma tranquillité;
Et, dans l'antre de la chicane,
Aux loix d'un tribunal profane

Pliant la loi de l'immortel,
Par une éloquence anglicane
Sapper & le trône & l'autel?
Aux sentimens de la nature,
Aux plaisirs de la vérité
Préférant le goût frélaté
Des plaisirs que fait l'imposture,
Ou qu'invente la vanité,
Voudrois-je partager ma vie,
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oisiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le sein de la volupté?
Non, non, avant que je m'enchaîne
Dans aucuns de ces vils partis,
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.
Des mortels j'ai vû les chiméres;
Sur leurs fortunes mensongéres
J'ai vû regner la folle erreur;
J'ai vû mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur;
Mille petitesses réelles
Sous une écorce de grandeur,
Milles lâchetés infidelles
Sous un coloris de candeur;
Et j'ai dit au fond de mon cœur;

Heureux ! qui dans la paix ſecrette
D'une libre & ſûre retraite
Vit, ignoré, content de peu,
Et qui ne ſe voit point ſans ceſſe,
Jouet de l'aveugle Déeſſe,
Ou dupe de l'aveugle Dieu !
A la sombre miſantropie
Je ne dois point ces ſentimens :
D'une fauſſe Philoſophie
Je hais les vains raiſonnemens,
Et jamais la bigotterie
Ne décida mes jugemens :
Une indifférence ſuprême,
Voilà mon principe & ma loi,
Tout lieu, tout deſtin, tout ſyſtême
Par-là, devient égal pour moi ;
Où je vois naître la journée,
Là, content j'en attends la fin,
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la deſtinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.
Sans oppoſer un goût rebelle
A ce domaine ſouverain,
Je me ſuis fait du ſort humain
Une peinture trop fidelle ;
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.

En promenant vos rêveries
Dans le ſilence des prairies,
Vous voyez un foible rameau
Qui, par les jeux du vague Eole
Enlevé de quelque arbriſſeau
Quitte ſa tige, tombe, vole
Sur la ſurface d'un ruiſſeau;
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer & de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante,
Et d'un mouvement étranger;
Souvent il paroît, il ſurnage,
Souvent il eſt au fond des eaux;
Il rencontre ſur ſon paſſage
Tous les jours des pays nouveaux:
Tantôt un fertile rivage
Bordé de côteaux fortunés,
Tantôt un rivage ſauvage
E[illegible] déſerts abandonnés;
Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue juſqu'au jour
Qui l'enſevelit à ſon tour
Au ſein de ces mers inconnues
Où tout s'abime ſans retour.
Mais, qu'ai-je fait? Pardon, Aminte,
Si je viens de moraliſer;
Dans une lettre ſans contrainte

Je ne prétendois que causer.
Où sont, hélas ! ces douces heures
Où dans vos aimables demeures,
Partageant vos discours charmans,
Je partageois vos sentimens
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour ?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour.
Oui, dès que les désirs aimables
Joints aux souvenirs délectables
M'emportent vers ce doux sejour,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin si magnifique
Embelli par la main des Rois
Je regrette ce bois rustique
Où l'écho répétoit nos voix.
Sur ces rives tumultueuses
Où les passions fastueuses
Font regner le luxe & le bruit
Jusques dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre asyle
Où, sous des feuillages secrets
Le sommeil repose tranquile
Dans les bras de l'aimable paix.
A l'aspect de ces eaux captives,
Qu'en mille formes fugitives

L'art sçait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans des antres verds
Suit la pente de la nature,
Et ne connoît point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces sons parfaits,
Où le goût brillant d'Ausonie
Se mêle aux agrémens Français;
Je regrette les chansonnettes,
Et le son des simples musettes
Dont retentissent les côteaux,
Quand vos Bergeres fortunées
Sur les soirs des belles journées,
Raménent gaîment leurs troupeaux.
Dans ces Palais où la mollesse
Peinte par les mains de l'amour,
Sur une toile enchanteresse,
Offre les fastes de sa Cour;
Je regrette ces jeunes hêtres
Où ma Muse plus d'une fois
Grava les louanges champêtres
Des Divinités de vos bois.
Parmi la foule trop habile
Des beaux Diseurs du nouveau stile,
Qui, par de bizarres détours,
Quittant le ton de la nature,

Répandent sur tous leurs discours
L'académique enluminure,
Et le vernis des nouveaux tours :
Je regrette la bonhommie,
L'air loyal, l'esprit non pointu
Et le patois tout ingénu
Du Curé de la Seigneurie,
Qui, n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons ayeux,
Et donneroit, je le parie,
L'Histoire, les Héros, les Dieux,
Et toute la Mithologie
Pour un quartaut de Condrieux.
Ainsi de mes plaisirs d'Automne
Je me remets l'enchantement
Et de la tardive Pomone
Rappellant le regne charmant,
Je me redis incessamment ;
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour ?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour ;
Claire fontaine, aimable Isore,
Rive où les Graces font éclore
Des fleurs & des jeux éternels,
Près de ta source, avant l'Aurore,

Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des soins & des mortels ?
Dans cette gracieuse attente,
Aminte, l'amitié constante
Entretenant mon souvenir,
Elle endort ma peine présente
Dans les songes de l'avenir.
Lorsque le Dieu de la lumiére,
Echappé des feux du Lion,
Du Dieu que couronne le lierre
Ouvrira l'aimable saison,
J'en jure le pélérinage :
Envolé de mon hermitage,
Je vous apparoîtrai soudain
Dans ce Parc d'éternel ombrage,
Où souvent vous rêvez en Sage,
Les lettres d'Usbeck à la main ;
Ou bien, dans ce vallon fertile
Où, cherchant un secret asyle,
Et trouvant des périls nouveaux,
La Perdrix en vain fugitive
Rappelle sa troupe craintive
Que nous chassons sur les côteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel sans soin, ami sans fard,
Pensant par goût, rimant sans art,
Et vivant dans un calme extrême

Au gré du tems & du hazard :
Là, dans de charmantes parties
D'humeurs liantes assorties,
Portant des esprits dégagés
De soucis & de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine Comédie ;
Et comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite République
Si long-tems projettée en vain.
Une Divinité commode,
L'Amitié, sans bruit, sans éclat,
Fondera ce nouvel Etat,
La Franchise en fera le Code ;
Les Jeux en feront le Sénat ;
Et sur un Tribunal de roses,
Siége de notre Consulat,
L'enjoûment jugera les causes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude ;
La raison quittant son ton rude,
Prendra le ton du sentiment,
La Vertu n'y sera point prude.

L'Eſprit n'y ſera point pédant,
Le Sçavoir n'y ſera mettable
Que ſous les traits de l'agrément ;
Pourvû que l'on ſçache être aimable ;
On y ſçaura ſuffiſamment ;
On y proſcrira l'étalage
Des Phraſiers, des Rhéteurs bouffis ;
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage,
Mais, ſous le nom de badinage,
Il ſera quelquefois permis
De rimer quelques chanſonnettes,
Et d'embellir quelques fornettes
Du poëtique coloris,
En répandant avec fineſſe
Une nuance de ſageſſe,
Juſques ſur Bacchus & les Ris.
Par un Arrêt en vaudevilles
On bannira les faux plaiſans,
Les Cagots fades & rampans,
Les Complimenteurs imbécilles
Et le peuple des froids Sçavans.
Enfin, cet heureux coin du monde
N'aura pour but dans ſes Statuts
Que de nous ſouſtraire aux abus
Dont ce bon Univers abonde.
Toujours ſur ces lieux enchanteurs ;
Le Soleil levé ſans nuages,

Fournira son cours sans orages,
Et se couchera dans les fleurs.
Pour prévenir la décadence
Du nouvel établissement,
Nul indiscret, nul inconstant
N'entrera dans la confidence;
Ce canton veut être inconnu:
Ses charmes, sa béatitude
Pour base ayant la solitude,
S'il devient peuple il est perdu.
Les Etats de la République
Chaque Automne s'assembleront,
Et là, notre regret unique,
Nos uniques peines seront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée.
De philosophiques loisirs,
Jusqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs & nos plaisirs.

LES
OMBRES.

EPITRE A M. D. D. N.

DEs Régions de Sylphirie,
De ce séjour aërien,
Dont ma douce Philosophie
Sçait bannir la mélancolie,
En rimant quelqu'aimable rien ;
SALUT, santé toujours fleurie,
Solitude & libre entretien
A la République chérie
Dont une tendre rêverie
M'a déja rendu citoyen.
Dans votre Epître ingénieuse
Vous prétendez que le pinceau
Qui vous a tracé la CHARTREUSE,
N'en a pas fini le tableau;
Et vous m'engagez à décrire,
D'un crayon léger & badin,

La carte du Claſſique empire,
Et les mœurs du peuple Latin.
A la gaîté de nos maximes
Pour ajuſter ce grave objet,
Et ne point porter dans mes rimes
La ſéchereſſe du ſujet,
Ecartons la Muſe empeſée
Qui ſe guindant ſur de grands mots;
Préſide à la Proſe toiſée
Des Poëtes collégiaux.
Je vous ai dépeint l'Eliſée
Dans le plaiſir pur & parfait
De mon hermitage ſecret.
Par un contraſte aſſez bizarre,
Dans ce nouvel amuſement,
Je vais vous chanter le Ténare,
Non ſur un ton triſte & peſant;
Ennemi des Muſes plaintives,
Juſques ſur les fatales rives
Je veux rimer en badinant.

Un peuple de jeunes eſclaves
Dans un ſilence rigoureux;
Des pleurs, des priſons, des entraves;
Un ſéjour vaſte & ténébreux;
Des cœurs dévoués à la plainte,
Des jours filés par les ennuis,

N'est-ce point la fidéle empreinte
Du triste Royaume des nuits ?
N'en doutez point : ce que la Fable
Nous a chanté des sombres bords,
Cette peinture redoutable
Du profond empire des morts,
C'étoit l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux,
Et l'histoire trop véridique
De leurs habitans malheureux.
Avec l'Erebe & son cortége,
Confrontez ces antres divers,
Et, dans le portrait d'un Collége,
Vous reconnoîtrez les Enfers :
Tel étoit le vrai parallele
Que dans cette derniere nuit
Un songe offroit à mon esprit,
Aminte, je me le rappelle ;
Dans ce délire réfléchi,
Je croyois vous conduire ici,
Et, si ma mémoire est fidéle,
Je vous entretenois ainsi.
Venez de la docte poussiére
Osez franchir les tourbillons,
Perçons l'infernale carriére
Des Scholastiques regions :
Là, comme aux sources du Cocyte,

On ne connoît plus les beaux jours,
Sur cette demeure profcrite
La nuit femble regner toujours :
Là, de la charmante nature
On ne trouve plus les beautés ;
Les eaux, les fleurs, ni la verdure
N'ornent point ces lieux déteftés,
Les feuls oifeaux d'affreux augure
Y forment des fons redoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible,
Tout nous retrace l'Achéron ;
Voyez ce portier infléxible,
Qui, payé pour être terrible,
Et muni d'un cœur de Huron,
Réunit dans fon caractére
La triple rigueur de Cerbére
Et l'ame avare de Caron ;
Ainfi que ces ombres légéres
Qui, pour leurs demeures prémieres
Formoient des regrets & dés vœux :
Les jeunes captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barriéres,
Sans pouvoir échapper aux yeux
De ce fatellite odieux.

Entrons fous ces voûtes antiques
Et fous les lugubres portiques
De ces Tribunaux renommés ;

Au lieu de ces voiles funébres
Qui, de l'empire des ténébres
Tapissoient les murs enfumés,
D'une longue suite de theses
Contemplez les vils monumens;
Archives de doctes fadaises,
Supplice éternel du bon sens.
A la place des Tisiphones,
Des Sphinx, des Larves, des Gorgones
Qui, du Styx étoient les bourreaux,
J'apperçois des tyrans nouveaux,
L'hyperbole aux longues échasses,
La Catachrése aux doubles faces,
Les Logogryphes effrayans,
L'impitoyable Syllogisme
Que suit le ténébreux Sophisme,
Avec les ennuis dévorans.
Quelle inexorable Mégére
Ici rassemble, avant le temps,
Ces Mânes jeunes & tremblans,
Et ravis au sein de leur mere!
Sur leurs déplorables destins,
Dans des lieux voués au silence,
Voyez de pâles Souverains
Exercer leur triste puissance:
Un Sceptre noir arme leurs mains.
Ainsi Radamante aux traits sombres,

Balançant l'Urne de la Mort,
Sur le peuple muet des ombres
Prononçoit les arrêts du ſort.
Mais, quelles allarmes ſoudaines !
D'où partent ces longues clameurs ?
Pourquoi ces priſons & ces chaînes ?
Sur qui tombent ces fouets vengeurs ?
Tel étoit l'appareil barbare
Des tortures du Phlégéton,
Tels étoient les cris du Tartare,
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales,
Quels ſont ces brûlans ſoupiraux ?
Que vois-je ! quels nouveaux Tentales
Maudiſſent ces perfides eaux !
De ce parallele groteſque,
Moitié vrai, moitié romaneſque,
Aminte, pour vous égayer,
J'aurois rempli le cadre entier,
Si, dans cet endroit de mon ſonge,
Un cruel oſant m'éveiller,
N'eût diſſipé ce doux menſonge
Et le preſtige officieux
Qui vous préſentoit à mes yeux ;
Ce hideux bourreau, moins un homme
Qu'un patibulaire fantôme,
Tels qu'on les peint en noirs lambeaux ;

Et dans l'horreur du Crépuſcule,
Tenant leur Conciliabule,
Parmi la cendre des tombeaux;
Ce ſpectre, dis-je, au front ſiniſtre;
Du tumulte bruyant miniſtre,
Affublé de l'accoûtrement
D'un précurſeur d'enterrement,
Bien avant l'aube matinale,
Chaque jour, troublant mon réduit,
Armé d'une lampe infernale
M'offre un jour plus noir que la nuit;
Et d'une bouche ſépulchrale,
M'annonce que l'heure fatale
Ramène le démon du bruit.
Par cet Arrêt impitoyable,
Arraché du ſein déleċtable
Et des ſonges & du repos,
L'œil encor chargé de pavots;
Aux Cieux je cherche envain l'aurore;
Un voile épais couvre les airs,
Et Phœbus n'eſt point prêt encore
A quitter les Nymphes des mers.
  Aſtre qui réglas ma naiſſance,
Pourquoi ta ſuprême puiſſance,
En formant mes goûts & mon cœur;
Y verſa-t-elle tant d'horreur
Pour la monachale indolence?

Plus respecté dans mon sommeil,
Exempt des craintes du réveil,
J'eusse, les deux tiers de ma vie,
Dormi sans trouble, sans envie,
Dans un dortoir de Victorin,
Ou sur la couche rebondie
D'un Procureur Génovéfain.
Il est vrai qu'un peu d'ignorance
Eût suivi ce destin flateur,
Qu'importe ? Le nom de Docteur
N'eût jamais tenté ma prudence;
Jamais d'un sommeil enchanteur
Il n'eût violé la constance:
Une éternité de science
Vaut-elle une nuit de bonheur ?
Par votre missive charmante,
Vous me chargez de vous donner
Quelque nouvelle intéressante,
Ou quelqu'anecdote amusante:
Mais que puis-je vous griffonner ?
Les politiques rêveries
Des vieux chapiers des Thuilleries
Intéressent fort peu mes soins,
Vous amuseroient encor moins;
Et d'ailleurs, selon le génie
De notre aimable colonie,
Je ne dois point perdre d'instans

Ni prendre une peine futile
A differter en grave ftile
Sur les bagatelles du temps:
Qu'on faffe la paix ou la guerre;
Que tout foit changé fur la terre,
Nos citoyens l'ignoreront,
Exempts de foucis inutiles,
Dans cet univers ils vivront
Comme des paffagers tranquiles
Qui, dans la chambre d'un vaiffeau,
Oubliant la terre, l'orage
Et le refte de l'équipage,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaifir toujours nouveau;
Sans fçavoir comme va la flotte
Qui vogue avec eux fur les eaux;
Ils laiffent la crainte au Pilote,
Et la manœuvre aux Matelots.

A tout le petit confiftoire,
Où ne font échos imprudens,
Rendez cette Lettre notoire,
Aimable Aminte, j'y confens:
Mais fauvez-la des jugemens
De cette prude à l'humeur noire;
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de médifante mémoire,
Qui, colportant ces vers nouveaux,

Sur le champ, iroit ſans repos,
Dreſſant la crête & battant l'aile,
Glapir quelqu'allarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots :
Ou qui, pour parler ſans emblême,
Dans quelque parloir médiſant,
Iroit afficher l'anathême
Contre un badinage innocent,
Et le noircir avec ſcandale,
De ce fiel myſtique & couvert
Que vient de verſer ſa cabale
Sur l'hiſtoire de DOM VER-VERT;
Faite en cette critique année
Où le Perroquet révérend
Alla jaſer publiquement,
Entraîné par ſa deſtinée,
Et ravi, je ne ſcai comment,
Au ſecret de ſon maître abſent.
Selon la gazette neuſtrique,
Cet amuſement poëtique
Surpris, intercepté, tranſcrit,
Sur je ne ſcai quel manuſcrit,
Par un Preſtolet famélique
Se vend, à l'inſçu de l'Auteur,
Par ce petit Collet profane,
Et déja vaut une ſoutane
Et deux caſtors à l'Editeur.

Si ma main n'étoit pas trop laſſe,
Ce ſeroit bien ici la place
D'ajouter un tome nouveau
Aux mémoires du ſaint Oiſeau ;
De narrer comme quoi la piéce
Portée au ſortir de la preſſe,
Au Parlement Viſitandin,
Cauſa dans leurs ſaintes brigades,
Une ligue, des barricades,
Et ſonna par tout le tocſin ;
Comme quoi les Meres notables,
L'Etat-major, les Vénérables
Vouloient, dans leur premier accès,
Sans autre forme de procès,
Brûler ces vers abominables,
Comme erronés, comme exécrables,
Janſeniſtes, impardonnables,
Et notoirement impoſteurs ;
Mais comme quoi des jeunes ſœurs
La Juriſprudence plus tendre,
A juſqu'ici paré les coups,
Ravi VER-VERT à ce courroux,
Et ſauvé l'honneur de ſa cendre.
Suivant le lardon médiſant,
Les jeunes ſœurs, d'un œil content,
Ont vû draper les graves Meres,
Les revérendes Douairiéres,

Et la grand'Chambre du Couvent.
Une None sempiternelle
Prétend prouver à tout fidéle
Que jamais VER-VERT n'exista ;
Vû, dit elle, qu'on ne pourra
Trouver la lettre circulaire
Du Perroquet Missionnaire,
Parmi celles de ce temps-là.
Je crois que la remarque habile
De la Cloîtriere Sybille,
N'en déplaise a sa charité,
Sera de peu d'utilité ;
Car dès que VER VERT est cité
Dans les Archives du Parnasse,
Quel incrédule auroit l'audace
D'en soupçonner la vérité ?
Toutefois ce procès mystique ;
Au carnaval se jugera ;
Dans un chapitre œcumenique
L'Oiseau défendeur paroîtra ;
La vieille Mere Bibiane,
Contre lui doit plaider longtemps ;
Et, dans le fort des argumens
Que hurlera son rauque organe,
Perdra ses deux derniéres dents.
Mais la jeune Sœur Pulcherie,
Qui pour VER-VERT pérorera ;

Si dans ce jour, comme on publie,
Les Directeurs opinent là,
Très-sûrement l'emportera
Sur l'octogénaire Harpie.
A plaider contre le printemps,
L'hyver doit perdre avec dépens.
Adieu, voilà trop de folies;
Trop paresseux pour abréger,
Trop occupé pour corriger,
Je vous livre mes rêveries,
Que quelques vérités hardies
Viennent librement mêlanger:
J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui riment par métier:
D'autres font des vers par étude,
J'en fais pour me désennuyer;
Ainsi, vous ne devez me lire,
Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurois encor beaucoup à dire:
L'esprit n'est jamais las d'écrire,
Lorsque le cœur est de moitié.

ENVOI

DE L'ÉPITRE SUIVANTE

*A MADAME****

SUR le fage emploi de la vie,
Une aimable Philofophie
A trop éclairé votre cœur,
Pour qu'il puiffe me faire un crime
De n'accorder point à la rime
Des jours que je dois au bonheur :
Je ne m'en défens point, Themire,
La pareffe eft ma Déité :
Aux fons négligés de ma Lyre,
Vous fentirez qu'elle m'infpire ;
Et que d'un Chant trop concerté
Fuyant l'ennuyeufe beauté,
Loin de faire un travail d'écrire,
Je m'en fais une volupté,
Moins délicatement flaté
De l'honneur de me faire lire
Que de l'agrément de m'inftruire
Dans une oifive liberté.

On ne doit écrire qu'en Maître ;
Il en coute trop au bonheur :
Le titre trop chéri d'Auteur
Ne vaut pas la peine de l'être ;
Auſſi n'eſt-ce point ſous ce nom
Si peu fait pour mon caractére
Que je rentre au ſacré Vallon,
Moi qui ne ſuis qu'en Volontaire
Les Drapeaux brillans d'Apollon.
La Muſe qui dicta les rimes
Que je vais offrir à vos yeux,
N'eſt point de ces Muſes ſublimes
Qui pour Amans veulent des Dieux ;
Elle n'a point les graces fiéres,
Dont brillent ces Nymphes altiéres
Qui diviniſent les Guerriers ;
La Negligence ſuit ſes traces,
Ses tendres erreurs ſont ſes graces,
Et les roſes ſont ſes lauriers.
Ici ſur le ton des Préfaces,
Et des peſantes Dédicaces,
Thémire, je ne prétens pas
Vous implorer pour mes Ouvrages ;
Par vous le goût & les appas
Me gagneroient mille ſuffrages ;
Mais en faut-il tant à mes Vers ?
Mes Amis me ſont l'Univers.

EPITRE A MA MUSE.

VOLAGE Muſe, aimable Enchantereſſe
Qui, mégarant dans de douces erreurs,
Viens tour à tour parſemer ma jeuneſſe
De jeux, d'ennuis, d'épines & de fleurs;
Si dans ce jour de l'oiſible molleſſe,
Tu peux quiter les paiſibles douceurs,
Vole en ces lieux; la voix de la ſageſſe
M'appelle ici loin du bruyant Permeſſe,
Loin du vulgaire & des folles rumeurs.
Parois ſans crainte aux yeux d'une Déeſſe;
Qui regle ſeule & ma Lyre & mes mœurs:
Car ce n'eſt point cette pédante altiére,
Dont la vertu n'eſt qu'une morgue fiére,
Un faux honneur guindé ſur de vieux mots;
L'horreur du Sage & l'Idole des Sots;
C'eſt cette Nimphe au tendre caractére,
Née au Portique, & formee à Cithére
Qui dédaignant l'orgueil des vains diſcours;

Brille ſans fard, & raſſemble près d'elle
La Vérité, la franchiſe fidéle,
Et la Vertu dans le char des amours.

C'eſt à ſes yeux, au poids de ſa balance,
Muſe, qu'ici, dans le ſein du ſilence,
De l'Art des Vers eſtimant la valeur,
Je veux ſur lui te dévoiler mon cœur :
Mais en ce jour, quelle pompe s'apprête ?
Le front paré des myrtes de Vénus,
Où voles-tu ? Quelle brillante Fête
Peut t'inſpirer ces tranſports inconnus ?
Sur mes deſtins tu t'applaudis ſans doute :
Mais inſtruis-moi ; pourquoi triomphes-tu,
Comptes-tu donc, qu'à moi-même rendu,
Au Pinde ſeul je vais tourner ma route,
Ou qu'affranchi des liens rigoureux
Qui captivoient ton enjoûment folâtre,
Je vais enfin, de toi ſeul idolâtre,
Donner l'eſſor aux fougues de tes jeux ?
Si ce projet fait l'eſpoir qui t'enchante,
C'eſt t'endormir dans une vaine attente :
Sous d'autres loix mon ſort ſe voit rangé ;
Avec mon ſort mon cœur n'a point changé
Je veux pourtant que la métamorphoſe
Ait transformé ma raiſon & mes ſens,
Et pour un tems avec toi je ſuppoſe
Que conſacrant ma voix à tes accens,

J'aille t'offrir un éternel encens:
Adorateur d'un Fantôme frivole,
A tes Autels que pourrois-je obtenir?
Que ferois-tu capricieuse Idole?
Par le passé décidons l'avenir.
Comme tes sœurs, tu paîrois mes hommages
Du doux espoir des dons les plus chéris.
Tes Sœurs! que dis-je; Hélas! quels avantages
En ont reçu leurs plus chers favoris?
Vaines Beautés, Sirénes homicides,
Dans tous les tems, par leurs accords perfides
N'ont-elles poit égaré les vaisseaux
De leurs Amans endormis sur les eaux?
Ouvre à mes yeux les fastes de mémoire,
Ces monumens de disgrace & de gloire;
Je lis les noms des Poëtes fameux;
Où sont les noms des Poëtes heureux?
Enfans des Dieux, pourquoi leur destinée
Est-elle en proie aux tyrans infernaux?
Pour eux la Parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux?
Quoi! je les vois, victimes du genie,
Au foible prix d'un éclat passager,
Vivre isolés sans jouir de la vie,
Fuir l'univers & mourir sans Patrie,
Non moins errans que ce peuple leger,
Semé par tout, & par tout étranger!

De ces malheurs les Cygnes de la Seine
N'ont-ils point eu des gages trop certains ?
Et pour trouver ces lugubres destins,
Faut-il errer dans les tombeaux d'Athéne,
Ou reveiller la cendre des Latins ?
Faut-il d'Orphée, ou d'Ovide, ou du Tasse
Interroger les Mânes radieux,
Et reprocher leur bisarre disgrace
Au fier caprice & des Rois & des Dieux ?
Non, n'ouvrons point d'étrangéres Archives,
Notre Hélicon, trop long-tems désolé,
Ne voit-il pas ses graces fugitives ?
Oui chaque jour la Muse de nos rives,
Pleurant encor son Horace exilé,
Demande aux Dieux que ce Phénix Lyrique,
Dont la jeunesse illustra ces Climats,
Revienne enfin de la rive Belgique
Se reproduire & renaître en ses bras.
Voila pourtant, Muse, voilà l'histoire
Des dons fameux qu'ont procuré tes Sœurs.
Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire,
Et j'envîrois tes trompeuses faveurs !
J'en conviendrai, de ces Dieux du Permesse
N'atteignant point les talens enchanteurs,
Et defendu par ma propre foiblesse,
Je n'aurois pas à craindre leurs malheurs :
Eh ! Que sçait-on ? un simple badinage

Mal entendu d'une prude ou d'un sot,
Peut vous jetter sur un autre rivage;
Pour perdre un sage, il ne faut qu'un Bigot.

Cependant, Muse, à quelle folle yvresse
Veux-tu livrer mon tranquile enjoûment?
Toujours fidéle à l'aimable paresse,
En ne voulant qu'un travail d'agrément,
Jusqu'à ce jour tu chérissois la rime
Moins par fureur que par amusement;
Quel feu subit te transporte, t'anime,
Et d'un plaisir va te faire un tourment!
Hélas! je vois par quel charme séduite,
Tu veux franchir la carriére des airs;
De mille objets la nouveauté t'invite,
Et leur image autrefois interdite
A ton pinceau dans les jours de tes fers,
Vient aujourd'hui te demander des Vers:
Rendue enfin à la scène du monde,
Tu crois sortir d'une éclipse profonde,
Et voir éclore un nouvel Univers;
Autour de toi mille sources nouvelles
A chaque instant jaillissent jusqu'aux Cieux;
Pour t'enlever sur leurs brillantes ailes
Tous les plaisirs voltigent à tes yeux;
Pour t'égarer, le Dieu du docte Empire
T'ouvre des [illegible] nouveaux à tes regards,
Et fait pour toi briller de toutes parts

Le brodequin, le cothurne, la lyre,
Le luth d'Euterpe & le clairon de Mars;
Un autre Dieu plus charmant & plus tendre;
Jusqu'à ce jour absent de tes chansons,
Sous mille attraits caché pour te surprendre;
Prétend mêler des soupirs à tes sons:
De tant d'objets la pompe réunie
A chaque instant redouble ta manie,
Et tu voudrois dans tes nouveaux transports,
Sur vingt sujets essayer tes accords.
Tel dans nos champs au lever de l'Aurore,
Prenant son vol pour la premiere fois,
Charmé, surpris entre Pomone & Flore,
Le jeune oiseau ne peut fixer son choix;
De la fougére à l'épine fleurie
Il va porter ses désirs inconstans;
Il vole aux bois, il est dans la prairie;
Il est par tout dans les mêmes instans.
C'en est donc fait, Muse, dans la carriére
Tu pretens voir ton char bientôt lancé:
Du moins, avant qu'on t'ouvre la barriére,
Pour prévenir un écart insensé,
Va consulter la sage Deshouliere,
Et vois les traits dont sa Muse en courroux
De l'art des vers nous a peint les dégoûts.
Quand tu serois à l'abri des disgraces
Que le Genie entraîne sur ses traces,

Crain-

Craindrois-tu moins le biſarre fraças
Qui d'Apollon accompagne les pas,
Du nom d'Auteur l'ennuyeux étalage ;
D'Auteur, montré le fade perſonnage ?
Que ſçai-je enfin ? tous les ſoins, tout l'ennui
Qu'un vain talent nous apporte avec lui ?
Dès qu'un mortel, Auteur involontaire,
Eſt arraché de l'ombre du miſtére,
Où s'amuſant & charmant ſa langueur,
Dans quelques Vers il dépeignoit ſon cœur ;
Du goût public honorable victime,
Bientôt, au prix de ſa tranquillité,
Il va payer une inutile eſtime,
Et regretter ſa douce obſcurité :
Privé du droit d'écrire en ſolitaire,
Et d'épancher ſon cœur, ſon caractere ;
Toute ſon ame aux yeux de l'amitié,
L'amitié même indiſcrette & legére
Le trahira ſans croire lui déplaire ;
Et ſon ſecret, follement publié,
S'il eſt en Vers, ſera ſacrifié.
Ainſi les fruits d'un leger badinage ;
Nés ſans prétendre au grave nom d'Ouvrage ;
Nés pour mourir dans un cercle d'Amis,
Au fier Cenſeur ſeront pourtant ſoumis.
Si par hazard, il trouve comme Horace

Quelque Mécène ou quelque tendre grace :
Tels que l'on voit aux rives où j'écris,
Daphnis, Thémire & la jeune Eucharis,
Qui cherchent moins dans sa philosophie
L'esprit d'Auteur que l'esprit de la Vie,
Qu'un Sage aisé, qui naturel, égal,
Sçache éviter le stile théâtral;
Les airs guindés du Peuple parasite,
Des froids Pédans, des fades Rimailleurs,
Et dont les Vers soient le dernier mérite;
Que de dégoûts l'investiront ailleurs!
Dans tous les lieux où l'errante fortune
L'entraînera sous ses pénibles fers,
Il essuira la contrainte importune
De l'entretien de mille sots divers,
Qui prévenus de cette erreur commune,
Que quand on rime on ne sçait que des Vers
A son abord, prendront cet Idiome;
Ce précieux trop en vogue aujourd'hui,
Et de l'Auteur ne distinguant point l'homme,
En l'ennuyant, s'ennuiront avec lui.

Tels sont les maux où cet essor t'engage:
Mais l'Amour propre opposant son bandeau,
De l'avenir te dérobe l'image,
Ou sçait du moins ne le peindre qu'en beau
Trompeur chéri, t'abusant pour te plaire,

Il te redit dans tes nouveaux accès
Qu'on a daigné sourire à tes essais,
Et qu'un Public distingué du vulgaire
T'appelle encore à de plus hauts succès.
Mais connois-tu ce Public variable,
Vain dans ses dons, constant dans ses dégoûts ?
En deux Printems, de ce Juge peu stable
On peut se voir & l'Idole & la Fable :
Le nom de ceux qu'il voit d'un œil plus doux,
A peine écrit sur la mobile arène
Par les Zéphirs de l'heureuse Hipocrène,
Est effacé par Eole en courroux :
Et quand les fleurs dont le Public vous pare
Conserveroient un éternel Printems,
Chez la Faveur, sa Déesse bisarre,
Est-il des dons & des plaisirs constans ?

Au sein des mers, dans une Isle enchantée,
Près du séjour de l'inconstant Prothée ;
Il est un Temple élevé par l'erreur,
Où sa brillante & volage faveur,
Semant au loin l'espoir & les mensonges,
D'un air distrait fait le sort des mortels ;
Son foible Trône est sur l'aîle des songes,
Les vents legers soutiennent ses Autels :
Là, rarement la raison, la Justice
Ont amené les mortels vertueux ;

L'opinion, la mode & le caprice
Ouvrent le Temple, & nomment les heureux;
En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poison;
La Deïté daigne paroître aimable,
Et d'un sourire enyvre leur raison;
Au même instant, l'agile Renommée
Grave leurs noms sur son char lumineux;
Jouet constant d'une vaine fumée,
Le monde entier se réveille pour eux;
Mais sur la foi de l'onde pacifique
A peine ils sont mollement endormis,
Déïfiés par l'erreur létargique
Qui leur fait voir dans des songes amis
Tout l'Univers à leur gloire soumis;
Dans ce sommeil d'une yvresse riante,
En un moment, la faveur inconstante
Tournant ailleurs son essor incertain,
Dans des déserts, loin de l'Isle charmante
Les Aquilons les emportent soudain,
Et leur réveil n'offre plus à leur vûe
Que les rochers d'une Plage inconnue,
Qu'un monde obscur sans printems, sans beaux jours,
Et que des Cieux éclipsés pour toujours.

Muse crois-moi, qu'un autre sacrifie
A la faveur, à l'estime, au renom;

Qu'un autre perde au Temple d'Apollon
Ce peu d'instans qu'on appelle la vie,
D'un vain honneur esclave fastueux,
Toujours Auteur & jamais homme heureux
Moi que le Ciel fit naître moins sensible
A tout éclat qu'à tout bonheur paisible,
Je suis du nom le dangereux lien;
Et quelques Vers échappés à ma veine,
Nés sans dessein & façonnés sans peine,
Pour l'avenir ne m'engagent à rien:
Plusieurs des fleurs que voit naître Pomone
Au sein fécond des Vergers renaissans,
Ne doivent point un tribut à l'Automne,
Tout leur destin est de plaire au Printems.

Ici pourtant de ma Philosophie
Ne va point, Muse, outrer le sentiment;
Ne pense pas que de la Poësie
J'aille abjurer l'Empire trop charmant;
J'en fuis les soins, j'en crains la frénésie,
Mais j'en adore à jamais l'agrément.
Ainsi, conduit ou par mes rêveries,
Ou par Bacchus, ou par d'autres appas,
Quand quelquefois je porterai mes pas
Où le Permesse épand ses eaux chéries,
Dans ces momens mes voeux ne seront pas
D'être enlevé dans un char de lumiére

99987

Sur ces ſommets où la Muſe guerriére
Qui chante aux Dieux les faſtes des combats ;
La foudre en main enſeigna ſes myſtéres
Aux Camoens, aux Miltons, aux Voltaires :
Jaloux de voir un plus paiſible lieu,
Loin du Tonnerre, & guidé par un Dieu,
Dans les détours d'un amoureux Bocage,
J'irai chercher ce ſolitaire ombrage,
Ce beau vallon où la Farre & Chaulieu
Dans les tranſports d'une volupté pure,
Sans préjugés, ſans faſtueux déſirs,
Près de Venus, ſur un lit de verdure,
Venoient puiſer au ſein de la nature
Ces Vers aiſés, enfans de leurs plaiſirs ;
Et ſans effroi du ténébreux Monarque,
Menant l'Amour juſqu'au ſombre Achéron,
Au ſon du Luth deſcendoient vers la barque
Par les ſentiers du tendre Anacréon.
  Là, ſi je puis reconnoître leurs traces,
Et retrouver ce naïf agrément,
Ce ton du cœur, ce négligé charmant
Qui les rendit les Poëtes des Graces ;
Du myrte ſeul chériſſant les douceurs,
Des vains lauriers que Phébus vous diſpenſe
Et qu'il vous ôte au gré de l'inconſtance,
Je céderai les penibles honneurs.

Trop insensé, qui séduit par la gloire,
Martyr constant d'un talent suborneur,
Se fait d'écrire un ennuyeux bonheur,
Et s'immolant au soin de la mémoire,
Perd le présent pour l'avenir trompeur:
Tout cet éclat d'une gloire suprême,
Et tout l'encens de la postérité,
Vaut-il l'instant où je vis pour moi-même
Dans mes plaisirs & dans ma liberté,
Trouvant sans cesse auprès de ce que j'aime
Des biens plus vrais que l'immortalité?
Non, n'allons point, dans de lugubres veilles,
De nos beaux jours éteindre les rayons,
Pour enfanter de douteuses merveilles,
Tandis, helas! que l'on tient les crayons,
Le Printemps fuit, d'une main toujours prompte
La Parque file, & dans la nuit du temps
Ensevelit une foule d'instans,
Dont le plaisir vient de nous demander compte.
Qu'un Dieu si cher remplisse tous nos jours;
Et badinons seulement sur la Lyre
Quand la beauté dans un tendre délire,
Ordonnera des chansons aux Amours.
Mais quelque rang que le sort me réserve,
Soit que je suive ou Thalie ou Minerve,
Ecoute, Muse, & connois à quel prix

Je souffrirai que quelquefois ta verve
Vienne allier la rime à mes Ecrits.

Pour te guider vers la double colline ;
De ces sentiers préviens-tu les hazards ?
L'illusion fascinant tes regards,
Peut t'égarer sur la route voisine,
Et t'entraîner dans de honteux écarts :
Connois ces lieux. Dans de plus heureux âges
Vers le Parnasse on marchoit sans dangers ;
Nul monstre affreux n'infectoit les passages,
C'étoit l'Olympe & le Temple des Sages :
Là, sur la Lyre, ou les Pipeaux legers,
De Philoméle égalant les ramages,
Ils allioient par de doux assemblages
L'esprit des Dieux & les mœurs des Bergers ;
Connoissant peu la basse jalousie,
De la licence ennemis généreux,
Ils ne mêloient aucun fiel dangereux,
Aucun poison à la pure Ambroisie,
Et les zéphirs de ces brillans côteaux,
Accoutumés au doux son des guitares,
Par des accords infames ou barbares
N'avoient jamais reveillé les Echos ;
Quand, évoqués par le crime & l'envie,
Du fond du Styx deux Spectres [illegible],
L'obscénité, la noire calomnie

Oſant entrer dans ces lieux révérés,
Vinrent tenter des accens ignorés.
Au même inſtant les Lauriers ſe flétrirent;
Et les Amours & les Nymphes s'enfuirent;
Bientôt Phébus outré de ces revers,
Au bas du Mont de la docte Aonie,
Précipitant ces Filles des Enfers,
Les replongea dans leur ignominie
Et pour toujours inſtruiſit l'Univers;
Que la vertu, Reine de l'Harmonie,
A la décence, aux graces réunie,
Seule a le droit d'enfanter de beaux Vers.
  Pour rétablir leur attente trompée,
Non loin de là, leur adroite fureur
Sur les débris d'une roche eſcarpée,
Edifia dans l'ombre & dans l'horreur
Du vrai Parnaſſe un phantôme impoſteur;
L[illegible] pour groſſir leurs profanes Cabales,
Des chaſtes Sœurs ces impures Rivales
L'encens en main, reçurent les Rimeurs
Proſcrits, exclus du Temple des Auteurs.
Ainſi jaloux des Abeilles fécondes,
Et du nectar que leurs ſoins ont formé,
Le vil Frelon ſur des pla[illegible]es immondes
Verſe ſans [illegible] ſuc envenimé;
C'eſt-là qu'encor [illegible]nt obſcurs Satyriques,

Cent Artisans de fadaises lubriques,
Par la débauche ou la haine conduits
Dans le secret des plus sombres réduits;
Vont sans témoins, forger ces folles rimes;
Ces Vers grossiers, ces monstres anonymes,
Tout ce fatras de Libelles pervers
Dont le Batave infecte l'Univers.

O! du Génie usage trop funeste!
Pourquoi faut-il que ce don précieux;
Que l'art charmant, le langage céleste
Fait pour chanter sur des tons gracieux
Les Conquérans, les Belles & les Dieux;
Chez une foule au Parnasse étrangere,
Soit si souvent le jargon de Mégére,
L'organe impur des plus lâches noirceurs,
L'ame du crime, & la honte des mœurs!
Pourquoi faut-il que les pleurs de l'Aurore,
Qui ne devroient enfanter que des fleurs,
Au même instant fassent souvent éclorre
Les sucs mortels & les poisons vengeurs!

Muse, je sçai que tu fuiras sans peine
Les chants honteux de la licence obscéne:
Faite à chanter sans rougir de tes sons,
Tu n'iras point chez cette infame Reine
Prostituer tes naïves chansons:
Mais, de tout temps, un peu trop prompte à rire;

Ton goût peut-être, en quelques noirs accès,
T'attacheroit au char de la Satyre ;
Ah ! loin de toi ces cyniques excès !
Quelles douceurs en suivent les succès,
Si quand l'Ouvrage a le sceau de l'estime ;
L'Auteur flétri, fugitif, détesté,
Devient l'horreur de la société ?
Je veux, qu'épris d'un nom plus légitime ;
Que non content de se voir estimé,
Par son génie un Amant de la rime,
Emporte encor le plaisir d'être aimé ;
Qu'aux régions à lui-même inconnues,
Où voleront ses gracieux Ecrits,
A ce tableau de ses mœurs ingénues,
Tous ses Lecteurs deviennent ses amis ;
Que dissipant le préjugé vulgaire,
Il montre enfin que sans crime on peut plaire ;
Et réunir par un heureux lien
L'Auteur charmant & le vrai Citoyen.
En vain, guidé par un fougueux délire,
Le Juvenal du siécle de LOUIS
Fit un talent du crime de médire,
Mes yeux jamais n'en furent éblouis ;
Ce n'est point là que sa raison l'admire :
Et Despréaux, ce Chantre harmonieux,
Sur les Autels du poëtique Empire...

Ne feroit point au nombre de mes Dieux ;
Si de l'opprobre organe impitoyable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons ;
Mânes plaintifs, qui fur le noir Rivage
Vont regrettant que ce Cenfeur fauvage
Les enchaînant dans d'immortels accords,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des morts.
Un autre écueil, Mufe, te refte encore ;
En évitant cet antre ténébreux
Où nourriffant le feu qui la dévore
L'âpre Satyre épand fon fiel affreux,
Craint d'aborder à cette Plage aride
Où la louange au ton foible & timide,
Aux yeux baiffés, aux doucereux fouris,
Vient chaque jour, fous le titre infipide
D'Odes aux Grands, de Bouquets aux Iris,
A l'Univers préparer des ennuis.
Le Dieu du goût, au vrai toujours fidele,
N'exclut pas moins de fa Cour immortelle
Le Complaifant, le vil Adulateur
Que l'Envieux & le noir Impofteur.
Pars, c'en eft fait ; que c[illegible]
Te conduifant au Lyrique fejour,

Sauve tes pas du Dédale effroyable
Où mille Auteurs s'égarent ſans retour.
Dans ces vallons, ſi la troupe inviſible
Des froids Cenſeurs, des Zoïles ſecrets
Lance ſur toi ſes inutiles traits,
D'un cours égal pourſuis ton vol paiſible ;
Par les fredons d'un Rimeur déſolé,
Que ton repos ne puiſſe être troublé ;
Et ſans jamais t'avilir à répondre,
Laiſſe au mépris le ſoin de les confondre :
Rendre à leurs cris des ſons injurieux,
C'eſt ſe flétrir & ramper avec eux.
A cette loi pour demeurer fidele,
Devant tes yeux conſerve ce modele :
Il eſt un Sage, un favori des Cieux,
Dont à l'envi tous les Arts, tous les Dieux
Ont couronné la brillante jeuneſſe,
Et qui vainqueur du fuſeau rigoureux,
Poſſéde encor dans ſa mâle vieilleſſe
L'art d'être aimable & le don d'être heureux.
Longtemps la haine & la farouche envie,
En s'obſtinant à pourſuivre ſes pas,
Crurent troubler le calme de ſa vie,
Et l'attirer dans de honteux combats :
Mais conſervant ſa douce indifférence,
Et retranché dans un noble ſilence,

De ſes Rivaux il trompa les projets ;
Pouvant les vaincre il leur laiſſa la Paix.
D'affreux Corbeaux lorſqu'un épais nuage
Trouble en paſſant le repos d'un Bocage,
Laiſſant les airs à leurs ſons glapiſſans,
Le Roſſignol interrompt ſes accens ;
Et pour reprendre une chanſon legere,
Seul il attend que le goſier touchant
D'une Dryade, ou de quelque Bergère
Réveille enfin ſa tendreſſe & ſon chant.
Prends le burin, & grave ces maximes,
Muſe, à ce prix je ſuis encor tes loix ;
A ce prix ſeul nous pouvons à nos rimes
Promettre encor des honneurs légitimes,
Et les regards des Sages & des Rois.
Toujours j'entends les Echos de nos rives
Porter au loin ces redites plaintives,
Que l'Hélicon n'eſt plus qu'un vain tombeau ;
Que pour Phébus il n'eſt plus de Mécéne ;
Et qu'éloigné du Thrône de la Seine,
En ſoupirant il éteint ſon flambeau.
Oui, je le ſçai, de profondes ténébres
Ont du Parnaſſe inveſti l'horiſon ;
Mais s'il languit ſous ces voiles funébres ;
Allons au vrai : quelle en [illegible]on ?
Peut-on compter qu'un Soleil plus propice

Ramènera sur l'empire des Vers
Ces jours brillans nés sous le doux auspice
Des Richelieux, des Séguiers, des Colberts,
Quand ne suivant que des Muses impies
Prenant la rage & le ton des Harpies,
Mille Rimeurs honteusement rivaux,
Par leurs sujets dégradent leurs travaux:
Ces noirs transports sont-ils la Poësie?
Hé quoi! doit-on couronner les forfaits,
Parer le crime, armer la frénésie,
Et pour le Styx les lauriers sont-ils faits!

N'accusons point les astres de la France:
Pour ranimer leurs rayons éclatans,
Qu'au Mont sacré, de nouveaux Habitans,
Rivaux amis, rendent d'intelligence
La vie aux mœurs, la noblesse aux talens;
Ainsi bientôt nos rivages moins sombres
D'un jour nouveau parés & réjouis,
Reverront fuir le sommeil & les ombres
Où sont plongés les arts évanouis.
Pour toi, pendant que de nouveaux Orphées,
Vouant leurs jours aux plus sçavantes Fées,
Et s'élevant à des accords parfaits,
Mériteront de chanter près d'un Thrône
Toujours paré des palmes de Bellone,
Et couronné de roses de la Paix,

Muse, pour toi, dans l'union paisible
De la sagesse & de la volupté,
Nymphe badine, ou Bergere sensible;
Viens quelquefois avec la liberté
Me crayonner de riantes images,
Moins pour l'honneur d'enlever les suffrages
Que pour charmer ma sage oisiveté.

EPITRE AU P. BOUGEANT, JESUITE.

De la paisible solitude
Où, loin de toute servitude,
La liberté file mes jours,
Ramené par un goût futile
Sur les délires de la Ville,
Si j'en voulois suivre le cours,
Et sçavoir l'histoire nouvelle
Du Domaine & des favoris
De la brillante bagatelle,
La Divinité de Paris,
Le dédale des avantures,
Les affiches & les brochures;
Les colifichets des Acteurs,
Et la gazette des coulisses
Avec le Roman des Actrices,
Et les querelles des Rimeurs;

Je n'adrefferois cette Epître
Qu'à l'un de ces oifîfs errans
Qui, chaque foir, fur leur pupitre,
Rapportent tous les vers courans,
Et qui, dans le changeant empire
Des Amours & de la Satyre,
Acteurs, Spectateurs tour à tour,
Poffédent toujours à merveille
L'hiftoriette de la veille
Avec l'étiquette du jour.
Je pourrois décorer ces rimes
De quelqu'un de ces noms fublimes
Devant qui l'humble adulateur,
De fes Mufes pufillanimes
Vient étaler la péfanteur,
Si je fçavois louer en face,
Et dans un éloge impofteur,
Au ton rampant de la fadeur
Faire defcendre l'art d'Horace:
Mais du vrai feul trop partifan,
Mon Apollon peu courtifan,
Préfére l'entretien d'un fage,
Et le fimple nom d'un ami
Aux titres ainfi qu'au fuffrage
D'un Grand dans la pompe endormi.
Pour les protecteurs que j'honore
Que feroient mes foibles accens?

Ainſi que les Dieux qu'on adore,
Ils ſont au deſſus de l'encens.
  C'eſt donc vous ſeul que ſans contrainte,
Et ſans intérêt, & ſans feinte
J'appelle en ces bois enchantés,
Moins reverend qu'aimable Pere,
Vous, dont l'eſprit, le caractere
Et les airs ne ſont point montés
Sur le ton ſottement auſtere
De cent triſtes paternités
Qui, manquant du talent de plaire
Et de toute legéreté,
Pour diſſimuler la miſére
D'un eſprit ſans aménité,
D'une ſageſſe minaudiére
Affichent la ſevérité;
Et ne ſortent de leur taniere
Que ſous la lugubre banniere
De la grave formalité;
Vous, dis-je, ce Pere vanté,
Vous, ce Philoſophe tranquille,
De Minerve l'heureux pupille,
Et l'enfant de la liberté,
Comment donc avez-vous quitté
Les délices de cet aſile,
Pour aller reprendre à la Ville
Les chaînes de la gravité?

Amant & Favori des Muses,
Et pareſſeux conſéquemment ;
Je ne vous trouve point d'excuſes
Pour avoir fui ſi promptement ;
Le déſir des bords de la Seine
Soudain vous auroit-il repris ?
Non, aux lieux d'où je vous écris
Je me perſuade ſans peine
Qu'on peut ſe paſſer de Paris.
Héritier de l'antique enclume
De quelque Pédant ignoré,
Et pour reforger maint volume
Aux antres Latins enterré ;
Iriez-vous, comme les Saumaiſes,
Immolant aux doctes fadaiſes
L'eſprit & la félicité,
Partager avec privilége
Des Patriarches du Collége,
L'ennuyeuſe immortalité ?
Non, l'eſprit des aimables Sages
N'eſt point né pour les gros ouvrages
Souvent publics incognito ;
Le Dieu du goût & du génie
A rarement eu la manie
Des honneurs de l'in-folio.
Quoi ! ſur votre Philoſophie
Que les raiſons de l'enjoûment ;

Faisoient briller d'un feu charmant ;
La prophane mélancolie
Auroit-elle, malgré les Jeux,
Porté ses nuages affreux ?
Martyr de la Misantropie,
Fuiriez-vous ce peu d'agrémens ;
Qui nous fait supporter la vie,
Les entretiens où tout se plie
Au naturel des sentimens,
Les doux transports de l'harmonie ;
Et les jeux de la Poësie,
Enfin tous les enchantemens
De la meilleure compagnie ?
Et par quelle bizarrerie
Anachoréte Cazanier,
Pour aller encore essuyer
L'éternité du vin de Brie,
Auriez-vous quitté le nectar
D'Aï, d'Arbois & de Pomar ?
Non, vous tenez de la nature
Un jugement trop lumineux,
Vous avez trop cette tournure
Qui fait & le sage & l'heureux ;
Pour vous condamner au silence
Loin de ces biens & de ces jeux
Dont la tranquille jouissance
Proscrite chez le peuple sot ;

Distingue le mortel qui pense,
De l'Automate & du Cagot ;
Et quand l'esprit mélancolique
Pourroit des ennuis ténébreux
Dans une ame philosophique
Verser le poison létargique
Ce n'eût point été dans ces lieux,
Dans un temple de l'allégresse
Que le bandeau de la tristesse
Se fût répandu sur vos yeux ;
Mais pourquoi donner au mystére,
Pourquoi reprocher au hazard
De ce prompt & triste départ
La cause trop involontaire ?
Oui, vous seriez encore à nous,
Si vous étiez vous-même à vous.
Si j'écrivois à quelque Belle,
Je lui dirois peut-être aussi
Que depuis sa fuite cruelle
Les Oiseaux languissent ici ;
Que tous les Amours avec elle
Ont fui nos champs à tire d'aîle,
Qu'on n'entend plus les chalumeaux,
Qu'on ne connoît plus les échos,
Enfin la longue kyrielle
De tout le Phébus ancien :
Et sans doute il n'en seroit rien ;

Tous les moineaux à l'ordinaire
Vaqueroient à leurs fonctions :
Sans chagrines réflexions
Les Amours songeroient à plaire ;
Mirtyle toujours plus heureux
Uniroit son chiffre amoureux
Avec celui de sa Bergère ;
Et les ruisseaux, apparemment,
Entre les fleurs & la fougere
N'en iroient pas plus lentement ;
Mais sans ces fadeurs de l'Idile,
Je vous dirai fort simplement
Que jamais ce séjour tranquile
N'a vû d'Automne plus charmant.
Loin du tumulte qu'il abhore,
Le plaisir avec chaque Aurore
Renaît sur ces vallons chéris ;
Des guirlandes de la Jeunesse
Les Ris couronnent la sagesse,
La Sagesse enchaîne les Ris ;
Et pour mieux varier sans cesse
L'uniformite du loisir,
Un goût guidé par la finesse,
Vient unir les arts au plaisir,
Les arts que permet la paresse,
Ces arts inventés seulement
Pour occuper l'amusement.

Tour à tour, d'une main facile;
On tient le crayon, le compas,
Les fuseaux, le pinceau docile
Avec l'aiguille de Pallas;
Et pendant tout ce badinage,
Qu'on honore du nom d'emploi;
D'autres pareſſeux avec moi
Font un ſermon contre l'ouvrage:
Où ſans projet, ſans autre loi
Que les erreurs d'un goût volage,
Sages ou foux à l'uniſſon;
Joignent la flute à la trompette,
Le brodequin à la houlette,
Et le ſublime à la chanſon.
Hors la louange & la Satyre,
Tout s'écrit ici, tout nous plaît,
Depuis les accords de la Lyre,
Juſqu'aux ſoupirs du flageolet,
Et depuis la langue divine
De Malebranche & de Racine
Juſqu'au folâtre Triolet.

Que l'inſipide ſymétrie
Regle la Ville qu'elle ennuye;
Que les tems y ſoient concertés,
Et les plaiſirs même comptés,
La mode, la cérémonie,
Et l'ordre & la monotonie

Ne sont point les Dieux des hameaux ;
Au poids de la triste Satyre
On n'y pése point tous les mots,
Et si l'on doit blâmer ou rire,
Tout ce qui plaît vient à propos ;
Tout y fait des plaisirs nouveaux.
Le hazard, l'instant les décide,
Sans regretter l'heure rapide
Qui naît, qui s'envole soudain ;
Et sans prévoir le lendemain,
Dans ce silence solitaire,
Sous l'empire de l'agrément,
Nous ne nous doutons nullement
Que déja le noir Sagittaire,
Couronné de tristes frimats,
Vient bannir Flore désolée,
Et qu'avec Pomone exilée
L'Astre du jour fuit nos climats ;
Oui, malgré ces métamorphoses,
Nos bois semblent encor naissans ;
Zéphir n'a point quitté nos champs,
Nos jardins ont encor des roses ;
Où régnent les amusemens :
Il est toujours des fleurs écloses,
Et les plaisirs font le Printems.

Echappé de votre hermitage
Et sur ce fortuné rivage,

Porté par les songes legers,
Voyez la nouvelle parure
Dont s'embellissent ces Vergers;[1]
Eleve ici de la nature,
L'art lui prêtant ses soins brillans,
Y forme un Temple de verdure
A la Déesse des Talens.
Sortez du sein des violettes,
Croissez feuillages fortunés,
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes secrettes
Aux plus doux accords destinés!
Ma Muse pour vous attendrie
D'une charmante rêverie
Subit déja l'aimable loi;
Les bois, les valons, les montagnes,
Toute la Scène des campagnes
Prend une ame & s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare vulgaire,
Tout est mort, tout est solitaire;
Un bois n'est qu'un sombre réduit,
Un ruisseau n'est qu'une onde claire,
Les Zéphirs ne font que du bruit:
Aux yeux que Calliope éclaire,

[1] *Bosquet de Minerve, récemment ajouté aux Jardins dessinés par le célèbre le Nôtre.*

Tout brille, tout penſe, tout vit;
Ces ondes tendres & plaintives,
Ce ſont des Nymphes fugitives,
Qui cherchent à ſe dégager
De Jupiter pour un Berger;
Ces fougeres ſont animées,
Ces fleurs qui les parent toujours,
Ce ſont des Belles transformées;
Ces Papillons ſont des amours.
  Mais pourquoi ma raiſon oiſive
D'une Muſe qui la captive,
Suivant les caprices legers,
Cherche-t-elle ſur cette rive
Des objets au Sage étrangers,
Sans fixer ſa vûe attentive
Sur l'exemple de ces Bergers?
Si dans l'impoſture éternelle
De nos menſonges enchanteurs,
Il reſte encor quelqu'étincelle
De la nature dans nos cœurs;
Sauvés du ſéjour des preſtiges,
Et cherchant ici les veſtiges
De l'antique ſimplicité,
Sans adorer de vains phantômes;
Décidons ſi ce que nous ſommes
Vaut ce que nous avons été;
Et ſi, malgré leur douceur pure,

Ces biens pour toujours sont perdus ;
Voyons-en du moins la figure,
Comme on aime à voir la peinture
De quelque Belle qui n'est plus.
Oüi, chez ces Bergers, sous ces hêtres ;
J'ai vû dans la frugalité,
Les dépositaires, les maîtres
De la douce félicité ;
J'ai vû dans les fêtes champêtres ;
J'ai vû la pure volupté
Descendre ici sur les cabanes,
Y répandre un air de gaîté,
De douceur & de vérité,
Que n'ont point les plaisirs profanes
Du luxe & de la dignité.
Parmi le faste & les grimaces
Qu'entraînent les fêtes des Cours,
Thémire, dans ses plus beaux jours
Avec de l'esprit & des graces,
S'ennuye au milieu des amours ;
Ici j'ai vû la tendre Lise,
A peine en son quinziéme Eté,
Sans autre espoir que la franchise,
Sans parure que la beauté,
Plus heureuse, plus satisfaite
D'unir avec agilité
Ses pas aux sons d'une musette ;

Et parmi les plus ſimples jeux,
Portant le plaiſir dans ſes yeux,
Ecrit des mains de la nature,
Avec de plus aimables feux
Que n'en peut prêter l'impoſture;
A l'œil trompeur & concerté
D'une Coquette faſtueuſe
Qui, par un ſourire emprunté,
Dans l'ennui veut paroître heureuſe;
Et jouer la vivacité.

Qu'on cenſure ou qu'on favoriſe
Ce goût d'un bonheur innocent;
Pour répondre à qui le mépriſe,
Qu'il nous ſuffiſe que ſouvent
Pour fuir un tumulte brillant,
Thémire voudroit être Liſe,
Et voler du ſein des grandeurs
Sur un lit de mouſſe & de fleurs.

Feuillage antique & vénérable,
Temple des Bergers de ces lieux,
Orme heureux! monument durable
De la pauvreté reſpectable
Et des amours de leurs ayeux;
O toi! qui depuis la durée
De trente luſtres révolus,
Couvres de ton ombre ſacrée
Leurs danſes, leurs jeux ingénus;

Fil

Sur ces bords depuis ta jeuneſſe
Juſqu'à cette verte vieilleſſe,
Vis-tu jamais changer les mœurs,
Et la félicité premiére
Fuir devant la fauſſe lumiére
De mille brillantes erreurs ?
Non, chez cette race fidelle
Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle
Que tu voyois briller chez elle,
Lorſque tu n'étois qu'arbriſſeau :
Et, pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,
Tu nous offres pour leur hiſtoire
Les mœurs de leur poſtérité.
Triomphe, regne ſur les âges,
Echappé toujours aux ravages
D'Eole, du fer & des ans,
Fleuri juſqu'au dernier printems,
Et dure autant que ces rivages ;
Au chêne, au cédre faſtueux
Laiſſe les triſtes avantages
D'orner des Palais ſomptueux :
Les lambris couvrent les faux-ſages,
Tes rameaux couvrent les heureux.
Tandis qu'inſtruit par la droiture
Et par la ſimple vérité,

Mon esprit toujours enchanté,
Pénétre au sein de la nature,
Et s'y plonge avec volupté;
Hélas! par une loi trop dure,
Poussés vers l'éternelle nuit,
Le plaisir vole, le tems fuit;
Et bien-tôt sous sa faux rapide,
Ainsi que les Jardins d'Armide,
Ce lieu pour nous sera détruit!
Trop tôt, hélas! les soins pénibles,
Les bienséances inflexibles
Revendiquant leurs tristes droits,
Viendroint profaner cet asyle,
Et nous arrachant de ces bois,
Nous réplongeront pour six mois
Dans l'affreux cahos de la Ville;
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux & d'embarras,
Qui, pour tout esprit raisonnable,
Sujet de gêne & de pitié,
Ne font que le jeu misérable
D'un ennui diversifié!

Mais outre ces peines communes
Qui nous attendent au retour,
Outre les chaines importunes
Et de la Ville & de la Cour,
Il est un fatal appanage

De dégoûts encor plus nombreux;
Qu'au retour des champêtres lieux,
Le funeste Apollon ménage
A ses Eleves malheureux !

Au milieu d'un monde frivole;
Dont les nouveautés sont l'idole,
Déjà, je me vois revenu,
Et pour le malheur de ma vie,
Par l'importune Poësie
Malgré moi-même un peu connu;
Déja j'entends les périodes
Et les questions incommodes
De ces Furets de Vers nouveaux,
De ces Copistes généraux,
Qui persuadés que l'étude
Me tient absent depuis trois mois,
Vont s'imaginer que je dois
Le tribut de ma solitude
A l'oisiveté de leur voix :
Hé bien, me dit l'un, dont l'Idile
Enchante l'esprit doucereux,
„ Sans doute, éleve de Virgile,
„ Sur des pipeaux harmonieux,
„ De Licidas & d'Amarile
„ Vous aurez soupiré les feux ?
„ Vous aurez chanté les beaux yeux,
„ Les premiers soupirs de Silvie,

„ Et des bouquets de la prairie
„ Vous aurez orné ſes cheveux ;
„ Qu'apportez-vous ? point de myſtere,
(Me vient dire avec un ſouris
Quelque Suivant de beaux-eſprits ?
Inſecte & tyran du Parterre)
„ L'ouvrage eſt il pour Thomaſſin ?
„ Pour Péliſſier ou pour Goſſin ?
Je fuis, j'échappe à la pourſuite
De ces Colporteurs trop communs ;
Suis-je plus heureux dans ma fuite ?
D'autres lieux, d'autres importuns.
„ Enfin, dit-on, de votre abſence
„ Revenez-vous un peu changé ?
„ Du ſommeil de la négligence
„ Votre eſprit enfin dégagé
„ Immolera-t-il l'indolence
„ Aux ſuccès d'un travail rangé ?
Ainſi déclame ſans juſteſſe
Contre les droits de la pareſſe
Un froid cenſeur qui ne ſent pas
Que, ſans cet air de douce aiſance,
Mes vers perdroient le peu d'appas
Qui leur a gagné l'indulgence
Des voluptueux délicats,
Des meilleurs pareſſeux de France,
Les ſeuls Juges dont je fais cas.

Par l'étude, par l'art ſuprême
Sur un froid pupitre amaigris,
D'autres orneront leurs écrits;
Pour moi dans cette gêne extrême,
Je verrois mourir mes eſprits:
On n'eſt jamais bien que ſoi-même;
Et me voilà tel que je ſuis.
Imprimés, affichés ſans ceſſe,
Et s'entrechaſſant de la Preſſe,
Mille autres nous inonderont
D'un déluge d'écrits ſtériles
Et d'opuſcules puériles
Auſquels ſans doute ils ſurvivront;
A cette abondance cruelle,
Je veux toujours en vérité
Et de la Fare & de Chapelle
Préférer la ſtérilité:
J'aime bien moins ce chêne énorme
Dont la tige toujours informe
S'épuiſe en rameaux ſuperflus,
Que ce myrthe tendre & docile
Qui croiſſant ſous l'œil de Venus,
N'a pas une feuille inutile,
S'épanouit negligemment,
Et ſe couronne lentement.
Il eſt vrai qu'en quittant la Ville,
J'avois promis que, plus tranquille

Et dans moi-même enfeveli,
Je fçaurois, difciple d'Horace,
Unir les Nymphes du Parnaffe
Aux Bergeres de Tivoli ;
J'avois promis, mais tu t'abufes ;
Si tu comptes fur nos difcours,
Cher ami, les fermens des Mufes
Reffemblent à ceux des Amours.
Dans la tranquillité profonde
Du Philofophe & du Berger,
Trois mois j'ai vêcu fans fonger
Qu'Apollon fût encore au monde,
Et je t'avoue ingénûment
Que très-peu fait à voir l'Aurore
Que j'apperçois dans ce moment,
Je ne la verrois point éclorre
Dans ce champêtre éloignement,
Si des volontés que j'adore,
Pour me faire rimer encore,
Ne valoient mieux que mon ferment.

Toi, dont la fageffe riante
Souffre & feconde nos chanfons,
Ami fur ta lyre brillante
Prépare-nous les plus doux fons :
Dès qu'entraînés par l'habitude,
Au fejour de la multitude,
Nous aurons quitté ce canton ;

Chez une éleve d'Uranie,
Entre les fleurs & l'ambroiſie ;
Entre Démocrite & Platon,
De ta vertu toujours unie
Nous irons prendre des leçons ;
Et t'en donner de la folie,
Qu[illegible]ne Philoſophie
Permet à ſes vrais Nourriſſons :
Cette Anacréontique Orgie,
Livrée à la vive énergie
Du génie & du ſentiment,
Ne ſera point aſſurément
De ces fêtes ſombres & graves,
Où périt la vivacité,
Où les agrémens ſont eſclaves,
Et s'endorment dans les entraves
De la péſante autorité ;
Nous n'y choiſirons point pour guide
Cette raiſon froide & timide,
Qui toiſe impitoyablement
Et la penſée & le langage,
Et qui, ſur les pas de l'uſage,
Rampe géométriquement :
Loin du myſtére & de la gêne,
Penſant tout haut & ſans effort,
Admettant la raiſon ſans peine
Et la ſaillie avec tranſport :

D'une Ville tumultueuse
Nous adoucirons le dégoût,
La raison est par tout heureuse;
Le bonheur du sage est par tout;
Et puisqu'il faut du ton stoïque
Egayer la sévérité;
La Ville, malgré ma critique
Et l'éloge du sort rustique
Reverra mon cœur enchanté;
Dans ses caprices agréables,
Et dans son brillant le plus faux;
Paris a des charmes semblables
A ces Coquettes adorables
Qu'on aime avec tous leurs défauts.
Mais quoi! tandis que ma pensée,
Plus legere que le Zéphir,
Folâtre à la fois & sensée,
Vole sur l'aile du plaisir,
Dieux! Quelle nouvelle semée
Subitement dans l'Univers
Vient glacer mon ame allarmée;
Et quelle main de feux armée
Lance la foudre sur mes Vers?
Sur un char funébre portée,
Des graces en deuil escortée,
La Renommée en ce moment
M'apprend que la Parque inhumaine,

Sur les triſtes bords de la Seine ;
Vient de plonger au monument
Des Mortels le plus adorable,
L'Ami de tout heureux talent
Et de tout ce qui vit d'aimable,
Le Dieu même du ſentiment,
Et l'oracle de l'agrément.
O toi, mon guide & mon modele ;
Durable objet de ma douleur,
Toi, qui malgré la mort cruelle,
Reſpires encor dans mon cœur,
Illuſtre Ariſte, ombre immortelle ;
Ah ! ſi du ſéjour de nos Dieux,
Si de ces brillantes retraites
Où tes mânes ingénieux
Charment les ombres ſatisfaites
Des Sévignés, des La Fayetes,
Des Vendômes & des Chaulieux,
Tu daignes, ſenſible à nos Rimes,
Abaiſſer tes regards ſublimes
Sur le deuil de ces triſtes lieux ;
Et ſi de l'éternel ſilence
Traverſant le vaſte ſéjour,
Un Dieu te porte dans ce jour
La voix de ma reconnoiſſance,

* L'Evêque de Luçon.

Pardonne au légitime effroi,
Au sombre ennui qui fond sur moi,
Si dans les fastes de mémoire,
Je ne trace point à ta gloire
Des Vers immortels comme toi :
Moi qui voudrois en traits de flamme
Graver aux yeux de l'avenir,
Ma tendresse & ton souvenir,
Comme ils resteront dans mon ame
Gravés jusqu'au dernier soupir ;
J'irois dans le Temple des Graces
Laisser d'ineffaçables traces
De cette sensible bonté,
L'amour, le charme de notre âge ;
Ou, pour en dire davantage,
L'éloge de l'humanité ;
Mais, à travers ces voiles sombres,
Quand je te cherche dans les ombres,
Dans le silence du tombeau,
Puis-je soutenir le pinceau ?
Que les beaux Arts, que le Portique,
Que tout l'empire poétique,
Où souvent tu dictas des loix,
Avec la Seine inconsolable,
Pleurent une seconde fois
La perte trop irréparable
D'Aristippe, d'Anacréon,

D'Atticus & de Fénelon ;
Pour moi, de ma douleur profonde ;
Trop pénétré pour la chanter,
N'admirant plus rien en ce monde
Où je ne puis plus t'écouter,
Sur l'Urne qui contient ta cendre,
Et que je viens baigner de pleurs,
Chaque printems je veux répandre
Le tribut des premiéres fleurs ;
Et puisqu'enfin je perds le Maître
Qui du vrai beau m'eut fait connoître
Les mystéres les plus secrets,
Je vais à tes sombres Cyprès
Suspendre ma lyre, & peut-être
Pour ne la réprendre jamais.

EPITRE
A MA SŒUR,
SUR MA CONVALESCENCE.

TOI que la voix de ma douleur
A fait voler vers moi du sein de ta Patrie;
Et qui portant encor dans ton ame attendrie
Du spectacle de mon malheur
La douloureuse rêverie,
Après mon péril même en conserves l'horreur;
Renais, rappelles la douceur
[illegible]n allegresse chérie,
Ma Minerve, ma tendre Sœur.
Mais quoi ! suis-je encor fait pour nommer l'allegresse,
Et pour en chanter les appas,
Moi qui depuis deux mois de mortelle tristesse;
Ai vû sur ma demeure étinceler sans cesse
La faux sanglante du Trépas ?
Par les songes du sombre empire,
Enfans tumultueux du bisarre délire,

Mon eſprit ſi long-tems noirci,
Pourra-t il retrouver, ſous ſes épais nuages;
Les pinceaux du plaiſir, les brillantes images,
Et lever le bandeau qui le tient obſcurci?
Quand ſur les champs de Syracuſe
Un Vôlcan vient au loin d'exercer ſes fureurs,
Aux bords déſolés d'Aréthuſe
Daphné cherche-t-elle des fleurs?
Dans de mâles & ſages rimes,
Si de l'inflexible raiſon
Il ne falloit qu'offrir les ſtoïques maximes,
Ici, plus que jamais j'en trouverois le ton.
Je ſors de ces inſtans de force & de lumiére,
Où l'éclatante vérité,
Tel que le ſoleil au bout de ſa carriére,
Donne à ſes derniers feux ſa plus vive clarté:
J'ai vû ce pas fatal où l'ame plus hardie,
S'élançant de ſes triſtes fers,
Et prête à voir finir le ſonge de la vie,
Au poids du vrai ſeul apprécie
Le néant de cet Univers.
Eclairé ſur les vœux frivoles
Et ſur les faux biens des Humains,
Je pourrois à tes yeux renverſer leurs Idoles,
Les Dieux de leur folie, ouvrage de leurs mains,
Et dans mon ardeur intrépide,
De la vérité moins timide,

Osant rallumer le flambeau,
Juger & nommer tout avec cette assurance
Que j'ai sçû rapporter du sein de la souffrance;
Et de l'école du tombeau.
Réduit, comme je fus, par l'arrêt inflexible
Et de la douceur & du sort,
A demander aux Dieux le bienfait de la mort;
Je te dirois aussi que cette mort horrible
Pour le Vulgaire malheureux,
Pour un sage n'est point ce spectre si terrible,
Sur qui les vils mortels n'osent lever les yeux;
Et qu'après avoir vû la misére profonde
Des insectes présomptueux,
De tous les êtres ennuyeux
Dont le Ciel a chargé la surface du monde
Et qui rampent dans ces bas lieux:
Au premier arrêt de la Parque,
Sans peine & d'un pas ferme on passeroit la barque;
Si la tendre amitié, si le fidéle amour
N'arrêtoient l'ame dans leurs chaînes,
Et si leurs plaisirs, tour à tour,
Plus vrais & plus vifs que nos peines,
Ne nous faisoient chérir le jour.
Mais de cette Philosophie
Je ne reveille point les lugubres propos;
Tu n'es faite que pour la vie;
Et t'entretenir de tombeaux,

Ce seroit déployer sur la naissante Aurore
Du soir d'un jour obscur les nuagès épais ;
Et donner à la jeune Flore
Une couronne de Ciprès.
Qu'attens-tu cependant ? Tu veux que ma mé-
moire,
Retournant sur des jours d'allarmes & d'ennuis,
T'en fasse la pénible histoire ;
Sur quels déplorables récits
Exiges-tu que je m'arrête ?
C'est rappeller mon ame aux portes de la mort.
J'y consens : mais bannis l'effroi de la tempête,
Je la raconte dans le Port.
Sur ses rameaux brisés & semés sur la terre,
Par la foudre ou l'effort des vents,
Un chêne voit enfin d'autres rameaux naissans ;
Et relevé des coups d'Eole & du tonnerre,
Il compte de nouveaux printems.
Le jour a reparu. Rien n'est long-tems extrême ;
Tel étoit mon affreux tourment ;
J'ai souffert plus de maux au bord du monument
Que n'en apporte la mort même ;
La douleur est un siécle, & la mort un moment.
Frappé d'une main foudroyante,
Et frappé dans le sein des arts & des amours,
De la santé la plus brillante
Je vis en un instant s'éteindre les beaux jours ;

Ainsi d'un ruisseau pur la Nayade éplorée
Dans une froide nuit par le fougueux Borée,
De ses plus vives eaux voit enchaîner le cours.
Dans cette langueur meurtriére
Comptant les pas du tems trop lent aux malheureux;
Quarante fois de la lumiére
J'ai vû disparoître les feux,
Quarante fois dans sa carriére
J'ai vû rentrer l'Astre des Cieux:
Et dans un si long intervale,
La Parque d'une main fatale,
Arrachant de mes yeux les paisibles pavots;
Pour moi ne fila point une heure de repos;
Par le souffle brûlant de la fiévre indomptée,
Chaque jour ma force emportée
Renaissoit chaque jour pour des tourmens nouveaux;
Dans la Fable de Prométhée
Tu vois l'histoire de mes maux.
Après l'effroi qui suit l'attente du supplice,
Voilé des plus noires couleurs,
Parut enfin ce jour de malheureux auspice,
Où de l'humanité j'épuisai les douleurs;
Couché sur un bucher & l'autel & le Trône
D'Esculape & de Tisiphone,
Courbé sous le pouvoir de leurs prêtres cruels;
J'ai vû couler mon sang sous les couteaux mortels.

Mon ame s'avança vers les rivages ſombres ;
Mais quel rayon lancé du ſein des immortels,
L'arrêtant à travers la région des Ombres,
Vint ranimer mes ſens ſur ces ſanglans Autels !
Je crus ſortir du noir abime,
Quand, revenant au jour, je me vis délivré ;
Je trompai le trépas, ainſi qu'une victime
Que frappe un bras mal aſſuré ;
Inutilement pourſuivie,
Et plus forte par la douleur,
Elle arrache, en fuyant, les reſtes de ſa vie
Aux coups du Sacrificateur.
Il eſt une jeune Déeſſe,
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus,
Elle écarte les maux, les langueurs, la foibleſſe ;
Sans elle la beauté n'eſt plus ;
Les amours, Bacchus & Morphée
La ſoutiennent ſur un trophée
De myrthe & de pampres orné,
Tandis qu'à ſes pieds abattue
Rampe l'inutile ſtatue
Du Dieu d'Epidaure enchaîné.
Ame de l'Univers, charme de nos années,
Heureuſe & tranquille SANTÉ !
Toi, qui viens renouer le fil de mes journées,
Et rendre à mon eſprit ſa plus vive clarté,
Quand prodigues des dons d'une courte jeuneſſe,

Ne portant que la honte & d'améres douleurs
A la précoce vieilleſſe,
Les aveugles mortels abrégent tes faveurs,
Je vais ſacrifier dans ton Temple champêtre;
Loin des Cités & de l'ennui,
Tout nous appelle aux champs; le Printems va renaître
Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie
De la ſageſſe & du plaiſir,
Avec quel goût je vais cueillir
La premiére épine fleurie,
Et de Philoméle attendrie
Recevoir le premier ſoupir!
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque inſtant va s'embellir,
Mon ame trop long-tems flétrie;
Va de nouveau s'épanouir,
Et loin de toute rêverie,
Voltiger avec le Zéphir.
Occupé tout entier du ſoin du plaiſir d'être;
Au ſortir du néant affreux,
Je ne ſongerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux,
Et cette mouſſe & ces fougéres
Qui ſeront, dans les plus beaux jours;
Le thrône des tendres Bergéres,

Et l'autel des heureux Amours.
O jours de la convalefcence !
Jours d'une pure volupté !
C'eft une nouvelle naiffance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu ! tous les plaifirs ont volé dans mon ame,
J'adore avec tranfport le célefte flambeau ;
Tout m'intéreffe, tout m'enflâme,
Pour moi l'univers eft nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'exiftence,
A l'heureufe convalefcence
Pour de nouveaux plaifirs donne de nouveaux fens ;
A fes regards impatiens
Le cahos fuit ; tout naît ; la lumiére commence ;
Tout brille des feux du printems ;
Les plus fimples objets, le chant d'une Fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette,
Mille fpectacles, qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Tranfportent aujourd'hui, préfentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émouffe dans l'habitude ;
L'Amour s'endort fans volupté ;
Las des mêmes plaifirs, las de leur multitude,

Le

Le ſentiment n'eſt plus flaté ;
Dans le fracas des jeux, dans la plus vive Orgie,
L'eſprit ſans force & ſans clarté
Ne trouve que la léthargie
De l'inſipide oiſiveté.
Cléon, depuis dix ans de fêtes & d'yvreſſe,
Frais, brillant d'embonpoint, ramené chaque jour,
Entre la Jeuneſſe & l'Amour,
Dans le néant de la moleſſe
Dort & végéte tour à tour.
Liſis depuis longtemps plongé dans les ténébres,
Entre Hypocrate & les ennuis,
Libre de leurs chaînes funébres,
Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits.
Obſervez-les tous deux dans une même fête :
Cléon n'y paroîtra que diſtrait ou glacé ;
Tout gliſſe ſur ſes ſens, nul plaiſir ne s'arrête
Au fond de ſon cœur émouſſé.
Tout charmera Liſis ; cette Nymphe eſt plus belle ;
Cette Syréne a mieux chanté,
D'un plus aimable feu ce Champagne étincelle,
Ces Convives joyeux ſont la troupe immortelle
Cette Brune charmante eſt la Divinité,
Cléon eſt un Sultan, qu'un bonheur trop facile
Prive du ſentiment, des ardeurs, des tranſports ;
En vain de cent beautés une troupe inutile
Lui cherche des deſirs : infructueux efforts !

Mahomet eſt au rang des morts.
Liſis dans ſes ardeurs nouvelles
Eſt un voyageur de retour;
Eloigné des Jeux & des Belles,
Le plus triſte Vaiſſeau fut longtemps ſon ſéjour:
Il touche le rivage; à l'inſtant tout l'invite,
Et pour Liſis dans ce beau jour
La premiere Philis des hameaux d'alentour
Eſt la Sultane favorite,
Et le miracle de l'Amour.

EPITRE
A M. ORRY,
CONTRÔLEUR GÉNÉRAL.

NOUVEL an, complimens nouveaux,
Eternelle cérémonie,
Inépuisables Madrigaux,
Vers dont on endort son Héros;
Courses à la Cour qu'on ennuie;
Faut-il qu'un Sage s'associe
A la procession des Sots?
Aussi, bien moins pour satisfaire
Un usage fastidieux,
Que reconnoissant & sincére
Pour un Ministre généreux,
J'aurois de la naissante année
Donné la premiére journée
A lui porter mes premiers voeux,
Si par la bise impitoyable
Qui vient d'enrhumer tout Paris,
Je ne me fusse trouvé pris,

Et si, sur l'avis détestable
D'un vieil Empirique pendable,
Je ne me fusse encor muni
Des feux d'une fiévre effroyable;
Que je n'aurois point eu sans lui.
Ou, dans les chiméres qu'inspire
Un transport, un brûlant délire,
De fantômes environné,
Je m'en souviens, j'imaginai
Que rayé du nombre des êtres;
Par Hypocrate empoisonné,
J'étois où gissent nos Ancêtres.
Là, près d'un fleuve infortuné,
Et parmi la défunte troupe,
Qui, pour passer à l'autre bord,
Attendoit la noire chaloupe,
M'occupant peu, m'ennuyant fort;
Et ne sçachant enfin que faire:
Car, que fait-on quand on est mort!
Je rappellois ma vie entiére,
Et ne reprochois rien au sort;
Non, si par la Métempsicose,
Me disois-je, on quittoit ces lieux
Pour revoir la clarté des Cieux,
Et que le choix suivit mes voeux;
Je ne serois rien autre chose
Que ce que m'avoient fait les Dieux;

Par un Miniftre digne d'eux,
Sans projet, fans inquiétude,
Libre de toute fervitude,
Cherchant tour à tour & quittant,
Et le monde & la folitude,
Entre les plaifirs & l'étude
Je vivois obfcur & content.
D'un délire ce fut l'image,
Il l'étoit de la vérité.
Vous qui recevez mon hommage,
D'un loifir qui fut votre ouvrage
Confirmez la tranquillité;
Ainfi gravée en traits de flâme
La gratitude de mon fort,
Immortelle comme mon ame,
Me fuivra jufqu'au fombre bord.

VERS
SUR LA TRAGÉDIE
D'ALZIRE.

QUELQUES ombres, quelques défauts
Ne déparent point une Belle ;
Trois fois j'ai vû la Voltaire nouvelle,
Et trois fois j'y trouvai des agrémens nouveaux.
Aux règles, me dit-on, la Piéce est peu fidelle ;
Si mon esprit contr'elle a des objections,
Mon cœur a des larmes pour elle ;
Les pleurs décident mieux que les réflexions.
Le goût par tout divers marche sans régle sûre.
Le sentiment ne va point au hazard :
On s'attendrit sans imposture ;
Le suffrage de la nature
L'emporte sur celui de l'art.
En dépit du Zoïle & du Censeur austère,
Je compterai toujours sur un plaisir certain,
Lorsqu'on réunira la Muse de Voltaire
Et les graces de la Gaussin.

VERS
SUR LES TABLEAUX
Exposés à l'Academie Royale de Peinture. *

SI l'on croit les plaintes chagrines
De quelques Frondeurs décriés,
Et les Satyres clandestines
De quelques Auteurs oubliés;
Tout s'anéantit dans la France,
Le goût, les arts les plus brillans,
Tout meurt sous des Dieux indolens;
Et, dévoués à l'opulence,
Nos jours ramenent l'ignorance
Sur la ruine des talens.
Mais quelle lumiére nouvelle
Dissipe le sommeil des arts,
De la divinité d'Apelle
Le temple s'ouvre à mes regards?
Naissez, sortez de vos ténébres,
Eléves de cet art charmant,
Qui de la nuit du monument,
Sauve les spectacles célébres,

* *Au mois de Septembre 1737.*

Et fixe la legereté
De la fugitive beauté:
De vos Maîtres, que dans ce temple
La Patrie honore & contemple,
Distinguez, saisissez les traits;
Et, par le talent & l'exemple,
Elevés aux mêmes succès,
D'une gloire contemporaine
Méritez les fruits les plus doux;
C'est la seule gloire certaine,
Et l'avenir n'est rien pour nous.
Si dans cette illustre carriére,
La Peinture sur ses autels,
De Rigault ni de l'Argiliere,
N'offre point les traits immortels;
A juste titre elle a pû croire
Que c'étoit assez pour sa gloire,
Assez pour enseigner ses loix,
D'offrir les Coypels, les de Troys,
Et de conduire sur ses traces
Vanlo, le fils de la gaïté,
Le Peintre de la volupté,
Et Nattier, l'éleve des graces,
Et le Peintre de la beauté.
Quel présage pour Polhimnie!
La gloire des Dieux du pinceau
A la Reine de l'harmonie

Annonce un triomphe nouveau ;
Après les exploits de Bellone,
Sous le regne du dernier Mars,
La même main guidoit au thrône
Les Racines & les Mignards ;
Vous donc, & l'Ame & le Mécéne
Des progrès d'un Art fortuné,
Ouvrez des Muſes de la Seine
Le Sanctuaire abandonné :
Des Amans de la Poëſie
Qu'on y dépoſe les travaux ;
Et que, ſans baſſe jalouſie,
Admirateurs de leurs rivaux,
Ils y partagent l'ambroſie :
Par des reciproques ſecours
Augmentant leur clarté féconde ;
Les Aſtres éclairent le monde
Sans ſe combattre dans leur cours.
Crébillon, des Royaumes ſombres (*a*)
Nous peindra les plaintives ombres,
Et les célébres malheureux :
Voltaire du tendre Eliſée (*b*)
Peindra les Mânes généreux :
Et, deſcendu de l'Empirée,
Rouſſeau viendra peindre les Dieux : (*c*)
Quelques favoris de Thalie,

(a) *La Tragédie.* (b) *Le Poëme Ep.* (c) *L'Ode.*

Sçauront avec legereté
Crayonner l'erreur, la folie, (*a*)
L'hiſtoire de l'humanité.
Des fleurs, un myrthe, une Bergére
Seront les jeux de mes crayons,
Ou ſi Calliope m'éclaire
Et m'échauffe de ſes rayons,
J'offrirai l'image chérie
D'un Miniſtre à qui la Patrie,
Dans ſes combats & ſes ſuccès,
Dût l'abondance, l'induſtrie,
Et l'éclat des jours de la paix;
Et qui, protecteur du génie,
Va, dans le ſilence de Mars,
Rendre les beaux Arts à la vie,
Et rendre Colbert aux beaux Arts.

(*a*) *La Comédie.*

Ut Pictura Poëſis erit. Horat.

LE SIECLE PASTORAL.

IDYLLE.

PRECIEUX jours dont fut ornée
La Jeunesse de l'Univers,
Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos Vers ?

Votre douceur charmante & pure
Cause nos regrets superflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.

La Terre, aussi riche que belle,
Unissoit dans ces heureux temps
Les fruits d'une Automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel Printemps.

Tout l'Univers étoit champêtre,
Tous les hommes étoient Bergers,
Les noms de Sujet & de Maître
Leur étoient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance ;
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goûtoient même tranquillité.

Leurs toits étoient d'épais feuillages ;
L'ombre des Saules leurs Lambris,
Les Temples étoient des bocages,
Les Autels des gazons fleuris.

Les Dieux descendoient sur la terre ;
Que ne souilloient aucuns forfaits,
Dieux moins connus par le tonnerre,
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point, dans ces années,
Vices, crimes tumultueux :
Les passions n'étoient point nées,
Les plaisirs étoient vertueux.

Sophismes, erreurs, imposture ;
Rien n'avoit pris votre poison,
Aux lumiéres de la nature
Les Bergers bornoient leur raison.

Sur leur République champêtre
Regnoit l'ordre : image des Cieux ;
L'homme étoit ce qu'il devoit être :
On pensoit moins, on vivoit mieux.

Ils n'avoient point d'Aréopages
Ni de Capitoles fameux;
Mais n'étoient-ils point les vrais ſages,
Puiſqu'ils étoient les vrais heureux?

Ils ignoroient les arts pénibles
Et les travaux nés du beſoin;
Des arts enjoués & paiſibles
La culture fit tout leur ſoin.

La tendre & touchante harmonie
A leurs jeux doit ſes premiers airs;
A leur noble & libre génie
Apollon doit ſes premiers Vers.

On ignoroit dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains déſirs,
Les eſpérances inquiétes,
Les longs remords des courts plaiſirs.

L'intérêt au ſein de la terre,
N'avoit point ravi les métaux,
Ni ſoufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins ſur les eaux.

Les Paſteurs dans leur héritage
Coulant leurs jours juſqu'au tombeau;
Ne connoiſſoient que le rivage
Qui les avoit vûs au berceau.

Tous dans d'innocentes délices,
Unis par des noeuds pleins d'attraits,
Paſſoient leur jeuneſſe ſans vices,
Et leur vieilleſſe ſans regrets.

La mort qui pour nous a des aîles,
Arrivoit lentement pour eux ;
Jamais des cauſes criminelles
Ne hâtoient ſes coups douloureux.

Chaque jour voyoit une fête,
Les combats étoient des concerts,
Une Amante étoit la conquête,
L'Amour jugeoit du prix des airs.

Ce Dieu Berger, alors modeſte,
Ne lançoit que des traits dorés ;
Du bandeau qui le rend funeſte
Ses yeux n'étoient point entourés.

Les crimes, les pâles allarmes
Ne marchoient point devant ſes pas,
Il n'étoit point ſuivi des larmes,
Ni du dégoût, ni du trépas.

La Bergere aimable & fidelle
Ne ſe piquoit point de ſçavoir ;
Elle ne ſçavoit qu'être belle,
Et ſuivre la loi du devoir.

La fougére étoit sa toilette,
Son miroir le cristal des eaux;
La jonquille & la violette
Etoient ses atours les plus beaux.

On la voyoit dans sa parure
Aussi simple que ses brébis,
De leur toison commode & pure
Elle se filoit des habits.

Elle occupoit son plus bel âge
Du soin d'un troupeau plein d'appas;
Et sur la foi d'un chien volage,
Elle ne l'abandonnoit pas.

O regne heureux de la nature;
Quel Dieu nous rendra tes beaux jours!
Justice, égalité, droiture,
Que n'avez-vous regné toujours?

Sort des Bergers, douceurs aimables;
Vous n'êtes plus ce sort si doux;
Un peuple vil de misérables
Vit Pasteur sans jouir de vous

Ne peins-je point une chimére?
Ce charmant siécle a-t-il été?
D'un Auteur témoin oculaire,
En sçait-on la réalité?

J'ouvre les fastes : sur cet âge
Par tout je trouve des regrets ;
Tous ceux qui m'en offrent l'image
Se plaignent d'être nes après.

J'y lis que la terre fut teinte
Du sang de son premier Berger ;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'est donc qu'une belle fable :
N'envions rien à nos Ayeux ;
En tout temps l'Homme fut coupable,
En tout temps il fut malheureux.

ODE I.

AU ROI;

SUR LA GUERRE.*

AINSI les Héros de Solime
Refpectoient le fang des Humains;
Ainfi, pour défarmer le crime,
Ils n'armoient qu'à regret leurs mains:
A l'ombre des facrés portiques,
Rois citoyens, Rois pacifiques,
Ils fuyoient les champs du trépas;
L'ordre exprès du Dieu des batailles
A de fanglantes funérailles,
Pouvoit feul conduire leurs pas.

Toujours l'Ange de la Victoire
Précédoit leurs fiers Bataillons,
Toujours les aîles de la Gloire
Repofoient fur leurs Pavillons;
Tels font les exploits & les fêtes
Que l'Aurore de tes Conquêtes,

* En 17[illegible].

Grand Roi, préſage à tes beaux jours;
Des Princes, l'honneur de ſon Temple,
Le Ciel te voit ſuivre l'exemple,
Il te doit les mêmes ſecours.

Combattre & vaincre ſans juſtice;
De tous les Rois être ennemi,
C'eſt être Héros par caprice,
C'eſt n'être Héros qu'à demi:
Loin de nous ces vainqueurs biſares,
Qui de leurs ſujets, Rois barbares,
Mépriſent les cris douloureux;
Loin cette gloire trop funèbre,
Qui pour les jeux d'un fou célébre;
Fait un Peuple de malheureux.

La France, exempte de ces craintes;
Souſcrit aux vœux de ta vertu,
Ses palmes ne feront point teintes
D'un ſang à regret répandu;
Inſtruite que tu dois tes armes
Au ſort du Monde, à ſes allarmes;
Aux égards d'un auguſte amour,
Sa fidélité s'intéreſſe
A cette héroïque tendreſſe
Qui forge ton glaive en ce jour.

Moins ſenſible aux conquêtes vaſtes

Qu'à l'heureux fort de tes Sujets ;
Tu faifois écrire tes faftes
Par la main feule de la Paix ;
Mais le Souverain des Armées
Veut que tes mains plus renommées
De Lauriers chargent fes Autels ;
Prens la foudre, & montre à la Terre
Que ton cœur n'épargnoit la Guerre
Que pour épargner les Mortels.

Quels plus équitables Trophées
Que ceux que va dreffer ton bras
Sur les difcordes étouffées, *
Sur un refte de cœurs ingrats?
En vain l'envie, au pas oblique ;
D'une fuprême République
Vient tenter la fidélité,
Et lui porte d'indignes chaînes
Sous les apparences trop vaines
De fécourir fa liberté.

Tu ne parois dans la carriére
Que pour diffiper ces complots,
Et lever l'injufte barriére
Qui ferme un Thrône à fon Héros ;
Secondé par d'heureux Miniftres,

* La Pologne.

Tu brises ces trames sinistres ;
Qu'il regne, ce Roi vertueux !
Sa gloire étoit moins bien fondée
Et sa vertu moins décidée,
S'il n'avoit été malheureux.

Tel qu'après l'éclipse legere
De son Empire étincelant,
Du sein de l'ombre passagere
L'Astre du jour sort plus brillant :
Tel, vers les régions de l'Ourse
STANISLAS reprenant sa course,
Eclate enfin dans tout son jour :
Nos cœurs s'envolent à sa suite :
Et jusqu'aux Chars errans du Scithe
Portent la voix de notre amour.

Toi, que la Suéde en vain désire, *
Si quelque soin touche les Morts,
Ombre, que la Vistule admire,
Que ne reviens-tu sur ses Bords ?
Ton aspect, domptant la furie,
Dans les Antres de Sibérie
Replongeroit leurs Habitans ;
Mais tandis que je te rappelle,
STANISLAS, dans l'ombre éternelle,
A précipité ces Titans.

* *Charles XII.*

Il regne. Agile Renommée
J'entens ta triomphante voix ;
La Rebellion désarmée,
Tombe, & se range sous ses loix :
Que la brigue s'anéantisse !
Dissipe, céleste Justice,
Un Fantôme de Royauté ;
Assure à son unique Maître,
Au seul qui mérite de l'être,
Un Thrône deux fois mérité.

Noble Compagne des disgraces
Et des splendeurs d'un tendre Epoux ;
Les Cieux t'appellent sur ses traces,
Va partager des jours plus doux ;
Ton goût, tes vertus revérées,
Tes graces paroient nos contrées :
Tu vas emporter nos regrets :
Heureux, en perdant ta présence,
Que l'Esther, qu'adore la France,
Te retrace dans ses attraits.

Ainsi, des Rois, ton Nom suprême,
Puissant LOUIS, est le soutien :
En défendant leur Diadême,
Tu relèves l'éclat du tien :
Où sont ces Rivaux indomptables

Qui bravoient tes vœux équitables ?
Qu'ils paroissent à nos regards !
Mais quoi ! Leurs cohortes craintives
Ont déjà deserté leurs rives,
Et tu régnes sur leurs remparts.

Doutoient-ils donc que ce tonnerre
Ne fut encor celui d'un Roi,
Qui sçût imposer à la terre
Un silence rempli d'effroi ?
France, si long-temps assoupie,
Va foudroyer leur ligue impie
En souveraine des combats :
Et compte encor sur leurs murailles
Tes Triomphes par tes Batailles,
Et tes Héros par tes Soldats.

Mânes François, mânes illustres,
Vous vainquez dans vos nourrissons :
Dans un loisir de quatre lustres
Vos faits ont été leurs leçons ;
Ils rentrent, héritiers fidéles,
Dans ces altiéres Citadelles
Où la gloire porta vos loix ;
Au sein des palmes de nos Peres,
De leurs fils les destins prosperes
On fait éclorre les exploits.

Guidés par ces foudres rapides
Que toujours Mars favorisa,
Ils marchent, vainqueurs intrépides,
Aux yeux du Héros d'Almanza.
Tributaire encor de la Seine,
Superbe Rhin, calme ta peine,
Console tes flots en courroux;
De l'Eridan l'onde enchaînée
Va partager ta destinée,
Et ne plus couler que pour nous.

Je vois, Villars, c'est la Victoire,
Il fut Héros, il l'est encor;
Un nouveau trait s'offre à l'histoire,
Un Achile dans un Nestor:
Sûr de remettre l'Aigle en fuite,
Fait à vaincre, il méne à sa suite
Les Amours devenus guerriers;
Et les Ris, en casques de roses,
Dans son second Printemps écloses,
Portent sa foudre & ses lauriers.

A sa belliqueuse allegresse
Les vieux Vainqueurs qu'il a formés
Sentent renaître leur jeunesse
Et leurs courages ranimés:
Sur leurs Chars, en chiffres durables,

Ils gravent les noms mémorables
De STOLHOFFEN & de DENAIN;
Déja, par un nouveau prodige,
Ils ferment les bords de l'Adige
Aux fecours tardifs du Germain.

Amans des Vers, ô que de Fêtes
Vous promettent ces jours heureux!
De nos renaiffantes conquêtes
Renaîtront nos fons généreux,
Reprenons ces nobles guitares,
Que touchoient nos derniers Pindares
Pour le Héros de l'Univers;
Fleuriffez, guirlandes arides,
Toujours les fiécles des Alcides
Furent les fiécles des beaux Vers.

GRAND ROI, fur ce brillant modele;
Diffipe le fommeil des Arts;
Ranime leur burin fidele,
Par lui revivent les Céfars;
Connoit-on ces Rois infenfibles
Dont les Thrônes inacceffibles
Furent fermés aux doctes voix?
Ils n'avoient point fait de Virgiles:
La mort plongea leurs noms ftériles
Dans la populace des Rois.

Fais

Fais naître de nouveaux Orphées,
C'eſt le ſort des Héros parfaits ;
Ils aſſureront tes Trophées
En éternifant tes bienfaits ;
De tes victoires perſonnelles
Puiſſent leur lyres immortelles
Entretenir les Nations,
Dès que dans nos vertes prairies
Zéphir, ſur ſes aîles fleuries,
Ramenera les Alcions.

Alors les Muſes unanimes
Chanteront de nouveaux Condés ;
Déjà par leurs faits magnanimes,
Les tiens ont été ſecondés :
Les Graces briguent l'avantage
De chanter ſeules le courage
Du jeune Héros* de leur Cour ;
Le Rhin l'eut pris à ſon audace,
Pour le Conquérant de la Trace,
S'il n'avoit les yeux de l'Amour.

* *S. A. S. Monſeigneur le Prince de Conti.*

ODE II.

SUR

L'AMOUR DE LA PATRIE.

DANS cet asyle solitaire
Suis-moi, viens charmer ma langueur.
Muse, unique dépositaire
Des ennuis secrets de mon cœur:
Aux ris, aux jeux quand tout conspire;
Pardonne si je prends ta lyre
Pour n'exprimer que des regrets:
Plus sensible que Philoméle,
Je viens soupirer avec elle
Dans le silence des forêts.

En vain sur cette aimable rive
La jeune Flore est de retour,
En vain Cérès long-tems captive
Ouvre son sein au Dieu du jour;
Dans ma lente mélancolie,
Ce Tempé, cette autre Idalie
N'a pour moi rien de gracieux,
L'amour d'une chere Patrie

Rappelle mon ame attendrie
Sur des bords plus beaux à mes yeux.

Loin du séjour que je regrette,
J'ai déjà vû quatre Printems,
Une inquiétude secrette
En a marqué tous les instans;
De cette demeure chérie
Une importune rêverie
Me retrace l'éloignement;
Faut-il qu'un souvenir que j'aime,
Loin d'adoucir ma peine extrême,
En aigrisse le sentiment.

Mais que dis-je? forçant l'obstacle
Qui me sépare de ces lieux,
Mon esprit se donne un spectacle
Dont ne peuvent jouir mes yeux;
Pourquoi m'en ferois-je une peine?
La douce erreur qui me ramène
Vers les objets de mes soupirs,
Est le seul plaisir qui me reste
Dans la privation funeste
D'un bien qui manque à mes desirs.

Soit instinct, soit reconnoissance,
L'homme, par un penchant secret,
Chérit le lieu de sa naissance,

Et ne le quitte qu'à regret:
Les cavernes hyperborées,
Les plus odieuses contrées
Sçavent plaire à leurs habitans;
Sur nos délicieux rivages
Transplantez ces peuples sauvages;
Vous les y verrez moins contens.

Sans ce penchant qui nous domine,
Par un invisible ressort,
Le laboureur en sa chaumine
Vivroit-il content de son sort?
Hélas! au foyer de ses Peres,
Triste héritier de leurs miséres,
Que pourroit-il trouver d'attraits?
Si la naissance & l'habitude
Ne lui rendoient sa solitude
Plus charmante que les Palais.

Souvent la fortune, un caprice;
Ou l'amour de la nouveauté
Entraine au loin notre avarice,
Ou notre curiosité;
Mais sous quelque beau Ciel qu'on erre;
Il est toujours une autre terre
D'où le Ciel nous paroît plus beau;
Loin que sa tendresse varie
Cette estime de la Patrie

Suit l'homme au-delà du tombeau.

Oui, dans sa course déplorée
S'il succombe au dernier sommeil,
Sans revoir la douce contrée,
Où brilla son premier soleil,
Là son dernier soupir s'adresse,
Là son expirante tendresse
Veut que ses os soient ramenés :
D'une région étrangere
La terre seroit moins legere
A ses Mânes abandonnés.

Ainsi, par le jaloux Auguste,
Banni de ton climat natal,
Ovide, quand la Parque injuste
T'alloit frapper du trait fatal,
Craignant que ton ombre exilée,
Aux ombres des Scythes mêlée,
N'errât sur des bords inhumains,
Tu priois que ta cendre libre,
Rapportée aux rives du Tibre,
Fût jointe aux cendres des Romains *.

Heureux qui des mers Atlantiques,
Au toit paternel revenu,
Consacre à ses Dieux Domestiques
Un repos enfin obtenu ;

* *Trist. l. 3. E.*

Plus heureux le Mortel ſenſible
Qui reſte, Citoyen paiſible,
Où la Nature l'a placé,
Juſqu'à ce que ſa derniere heure
Ouvre la derniere demeure
Où ſes Ayeux l'ont devancé.

Ceux qu'un deſtin fixe & tranquile
Retient ſous leur propre lambris,
Poſſédent ce bonheur facile
Sans en bien connoître le prix;
Peut-être même fatiguée
D'être aux mêmes lieux reléguée,
Leur ame ignore ces douceurs;
Il ne faudroit qu'un an d'abſence
Pour leur apprendre la puiſſance
Que la Patrie a ſur les cœurs.

Pour fixer le volage Ulyſſe,
Jouet de Neptune irrité,
En vain Calypſo plus propice
Lui promet l'immortalité:
Peu touché d'une Iſle charmante,
A Pluton, malgré ſon Amante,
De ſes jours il ſoumet le fil,
Aimant mieux, dans ſa Cour déſerte,
Deſcendre au tombeau de Laërte,
Qu'être immortel dans un exil.

A ces traits qui peut méconnoître
L'Amour généreux & puissant
Dont le séjour qui nous voit naître
S'attache notre cœur naissant?
Ce noble amour dans la disgrace,
Nous arme d'une utile audace
Contre le sort & le danger:
A ta fuite il prêta ses ailes,
Toi qui *, par des routes nouvelles,
Volas loin d'un ciel étranger.

Cet amour, source de merveilles
Ame des vertus & des arts,
Soutient l'Homére dans les veilles,
Et l'Achille dans les hazards;
Il a produit ces faits sublimes,
Ces sacrifices magnanimes
Qu'à peine les âges ont crûs,
D'un Curtius l'effort rapide,
L'ardeur d'un Décie intrépide,
Et le dévoûment d'un Codrus.

Quelle étrange bizarrerie
Traîna ces Stoiques errans
Qui, méconnoissant la Patrie,
Firent gloire d'en vivre absens?
Du nom de Citoyens du monde

* *Dedale.*

En vain leur ſecte vagabonde
Crut ſe faire un titre immortel ;
L'erreur adora ces faux Sages,
La raiſon juſte en ſes hommages ;
N'encenſa jamais leur Autel.

Que tout le Lycée en réclame :
Je ne connois point pour vertu
Un goût, par qui je vois de l'ame
Le plus cher inſtinct combattu :
S'il faut t'immoler la Nature,
Je t'abhorre, ſageſſe dure ;
A mes yeux tu n'es qu'une erreur :
Inſenſé le Mortel ſauvage
Qui, pour avoir le nom de ſage,
Oſe ceſſer d'avoir un cœur.

Bords de la Somme, aimables plaines ;
Dont m'éloigne un deſtin jaloux,
Que ne puis-je briſer les chaînes
Qui me retiennent loin de vous !
Que ne puis-je, exempt de contrainte ;
Echapper de ce labyrinthe
Par un induſtrieux eſſor,
Et jouir enfin ſans allarmes
D'un ſéjour où regnent les charmes,
Et les vertus de l'âge d'or.

ODE III.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE S. AIGNAN,

Ambassadeur de France à Rome.

QUITTE ces bois, Muse Bergere,
Vole vers une aimable Cour :
Tu n'y seras point étrangere,
Tes Sœurs habitent ce séjour.

Leur art divin, dans les beaux âges,
Charmoit les plus fiers Conquérans :
Il est encor l'amour des Sages ;
Mais il n'est plus l'amour des Grands.

Art chéri, si Plutus t'exile,
Si les Cours ignorent ton prix,
Il te reste un illustre asyle,
Un Parnasse à tes Favoris.

De tes beautés arbitre juste,
Un Héros chérit tes lauriers :

Tel Pollion, aux jours d'Auguste,
Joignoit le goût aux soins guerriers.

Des Chantres vantés d'Ausonie,
Mécène fut le Protecteur;
Mais de leur sublime harmonie
Il ne fut point l'Imitateur.

L'ami des Chantres de la Seine
Unit dans un éclat égal,
Au plaisir d'être leur Mécène,
Le talent d'être leur rival.

Tu sçais, Muse, de quelle grace
Sa lyre anime une chanson;
On croit entendre encor Horace,
Ou l'élégant Anacréon.

Du Romain il a la justesse,
Du Grec l'Atticisme charmant,
Comme eux il offre la sagesse
Sous les attraits de l'enjoûment.

Oseras-tu de ta musette
Lui répeter les simples airs?
Ose: ta candeur, ta houlette
Excusent tes foibles concerts.

On t'a dit sous quel titre illustre
Le Tage autrefois l'admira :
A des succès d'un plus grand lustre
Bientôt le Tibre applaudira.

Sur les campagnes de Neptune
Tu verras partir ton Héros :
Si tu peux, sans être importune,
Ose lui parler en ces mots.

Digne fils d'un aimable Pere,
Héritier de ses agrémens,
Imitateur d'un sage Frere, *
Héritier de ses sentimens.

Chargé des droits de la Couronne,
Allez, montrez dans cet emploi
Que, sans être né sur le Thrône,
On peut penser & vivre en Roi.

Quand votre esprit tranquille & libre
Se permettra quelques loisirs,
Aux beaux lieux que baigne le Tibre,
Je vois quels seront vos plaisirs.

* *M. le Duc de Beauvilliers, Gouverneur des Ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berry.*

Aux beaux Vers toujours favorable ;
Toujours ſenſible aux tendres arts,
Vous ramenerez l'âge aimable
Qu'ils dûrent aux premiers Céſars.

On n'y voit plus leur Cour antique ;
Séjour des Héros de Phébus :
C'eſt encor Rome magnifique,
Mais Rome ſçavante n'eſt plus.

De tant de ſublimes Génies,
Il ne reſte chez leurs Neveux,
Que les champs où leurs ſymphonies
Charmerent l'oreille des Dieux.

Vous chérirez cette contrée,
Et les précieux monumens,
Où leur mémoire conſacrée
Survit à la fuite des tems.

Là de Menandre, autre Lélie ;
Reprenant l'Attique pinceau,
Vous tracerez l'art de Thalie
A quelque Térence nouveau.

Vous aimerez ces doux aſyles ;
Ces bois où le chant renommé

Des Ovides & des Virgiles
Attiroit Auguste charmé.

Dans ces solitudes chéries
De la brillante antiquité,
Des Poëtiques rêveries
Vous chercherez la volupté.

De Tibur vous verrez des traces;
Et sur ce rivage charmant,
Vous vous direz, ici les graces
De Glycére inspiroient l'Amant.

Là, du luth galant de Catulle
Lesbie animoit les doux sons:
Ici Properce, ici, Tibulle
Soupiroient de tendres chansons.

Aux tombeaux de ces morts célébres,
Vénus répand encor des pleurs:
L'Amour, sur leurs Urnes funébres,
Attend encor leurs successeurs.

Il garde leurs lyres muettes,
Qu'aucun mortel n'ose toucher,
Et leur hautbois & leurs trompettes
Que l'on ne sçait plus emboucher.

Près de la flûte de Pétrarque,
Il garde ce brillant flambeau,
Qui ſauva des nuits de la Parque
Les Conquérans du ſaint tombeau.

Muſes, Amour, ſéchez vos larmes;
Bientôt dans ces lieux enchantés
Vous verrez revivre les charmes
De vos Diſciples regrettés.

Tivoli, Blanduſe, Albunée,
Noms immortels, ſacré ſéjour,
Sur votre rive fortunée
Apollon ramene ſa Cour.

De n'entendre plus vos Orphées,
Dieux de ces bords conſolez-vous:
Un Favori des doctes Fées,
Dans lui ſeul vous les rendra tous.

ODE IV.

A M. L'ARCHEVÊQUE

DE TOURS.

LOIN de moi, Déités frivoles,
Que la Fable invoque en ces vers,
Muſes, Phébus, vaines Idoles,
Ne prophanez point mes concerts;
Vérité, conſacre mes rimes,
Sur tels Autels, ſeuls légitimes,
On verra fumer mon encens:
Fille du Ciel, vérité ſainte,
Deſcends de la céleſte enceinte,
Péſe à ton poids mes purs accens.

Les Vertus & non pas la Mitre
Font la grandeur des vrais Prélats;
C'eſt peu d'en porter le beau titre,
Si les mœurs ne l'annoncent pas;
Si la faſtueuſe indolence,
Fille de l'oiſive opulence,
Occupe ces Thrônes ſacrés;

Où l'humble foi, mere du zéle,
Plaça dans un tems plus fidéle
Des Pontifes plus reverés.

A cet auguste caractere,
Un grand cœur répond autrement;
Il n'est le chef du Sanctuaire
Que pour en être l'ornement;
Pour éclairer la multitude,
Il puise dans l'active étude
Des immortelles vérités,
Cet esprit, ces traits de lumiere,
Dont sur une contrée entiére,
Il doit réflechir les clartés.

Tels furent dans l'Eglise antique,
Dignes du Pontife immortel,
Ces Pasteurs d'un zéle héroïque,
Dont la cendre vit sur l'Autel:
Assidus habitans des Temples,
Ils y brilloient par leurs exemples
Plus que par un faste odieux;
Et leur humilité profonde
Leur assuroit l'encens du monde,
Et les premiers thrônes des Cieux.

O, qui te rendra ces oracles,
Eglise, immuable Sion!

Ne verras-tu plus leurs miracles
Sur ta fidélle Nation ?
Comme une Veuve infortunée,
A tes malheurs abandonnée,
Languiras-tu ſans défenſeur ?
Mais à tort j'en forme le doute;
Ils vivent; l'enfer les redoute
Dans plus d'un digne ſucceſſeur.

D'un héritier de leur grande ame
RASTIGNAC offre tous les traits;
Rempli du même eſprit de flâme,
Il tient les mêmes intérêts;
Peuple, ſpectateur de ſa gloire,
Parle, retrace la mémoire
De ces jours de ſacrés travaux;
Où, dans une noble fatigue,
De ſoi-même on le voit prodigue;
En Pere, en Apôtre, en Héros.

Tout vit heureux ſous ſon Empire;
L'équité prononce ſes loix,
Sur ſon front la douceur reſpire,
La bonté parle par ſa voix:
Du Pauvre il prévient la miſére;
Dans lui l'Orphelin trouve un Pere;
L'innocence y trouve un appui;
Il protége l'humble mérite,

Et la vertu, ſouvent proſcrite;
Triomphe toujours devant lui.

Il ſçait la rendre aimable à l'homme
Et la parer d'attraits vainqueurs,
Quand il veut, nouveau Chriſoſtome,
Inſtruire & reformer les cœurs:
Son éloquence fructueuſe,
Par ſa force majeſtueuſe,
Maîtriſe, entraine les eſprits:
Promenant les graces dociles
Sur les terres les plus ſtériles
Il en forme des champs fleuris.

Au goût des ſciences ſublimes
Il joint celui des arts charmans;
Il aime que l'appas des rimes
Embelliſſe le ſentimens:
Le beau ſeul a droit de lui plaire;
Cenſeur délicat & ſincère,
Il en décide toujours bien:
Je croirai mes foibles Ouvrages
Sûrs des plus critiques ſuffrages,
S'ils peuvent enlever le ſien.

ODE V.

SUR LA CANONISATION

Des Saints Staniſlas Koſtka, & Louis de Gonzague.

QUEL Dieu, quelle nouvelle Aurore
Nous ouvre les portes du jour?
Un plus beau ſoleil vient d'éclorre,
Et dévoile un brillant ſéjour:
Que vois-je? Ce n'eſt plus la terre:
Dans les régions du tonnerre
Je porte mes regards ſurpris;
Un Temple brille au ſein des nues:
Là, ſur des ailes inconnues,
J'éleve mes libres eſprits.

De l'Eternel vois-je le thrône?
Les Anges, ſaiſis de reſpect,
De la ſplendeur qui l'environne
Ne peuvent ſoutenir l'aſpect;
Mais quoi! vers ce thrône terrible,
A tout mortel inacceſſible,
Dans un char plus brillant que l'or,

Par une route de lumiere,
Quittant la terreſtre carriere,
Deux Mortels vont prendre l'eſſor.

Volez vertus, & ſur vos aîles
Enlevez leur char radieux,
Juſqu'aux demeures immortelles
Portez ces jeunes demi-Dieux;
Ils vont: la main de la Victoire
Les conduit au rang que la gloire
Au Ciel dès long-tems leur marqua;
Frappé de cent voix unanimes,
L'air porte au loin les noms ſublimes
Et de GONZAGUE & de KOSTKA.

Sur des harpes majeſtueuſes,
A l'envi les céleſtes Chœurs
Chantent les flammes vertueuſes
Qui conſumerent ces beaux Cœurs;
Leur jeuneſſe ſanctifiée,
La fortune ſacrifiée,
Les ſceptres foulés ſous leurs pas:
Plus Heros que ceux de leur race,
A l'héroïſme de la grace
Ils conſacrerent leurs combats.

Tout le Ciel ému d'allegreſſe,
Chante ſes nouveaux habitans;

La Réligion s'intéresse
A leurs triomphes éclatans ;
La vérité leur dresse un thrône ;
La candeur forme leur couronne
De myrthes saints toujours fleuris ;
Et dans cette fête charmante,
Chaque vertu retrouve & vante
Ses plus fidéles favoris.

Qu'offrois-tu, profane Elysée ?
Des plaisirs sans vivacité,
Dont la douceur bien-tôt usée
Ne laissoit qu'une oisiveté ;
Vains songes de la Poësie !
Le Ciel offre à l'ame choisie
Un bonheur plus vif, plus constant ;
Dans des délices éternelles,
Qui conservent, toujours nouvelles ;
Le charme du premier instant.

Là, goûtant de l'amour suprême
Les plus délicieux transports,
Les cœurs dans le sein de Dieu même.. ;
Mais quel bras suspend mes accords ?
Une secrette violence
Force ici ma lyre au silence,
Tous mes efforts sont superflus ;

Sous des voiles impénétrables
Dieu cache les dons adorables
Qui font le bonheur des élus.

Nouveaux Saints, ames fortunées,
Ce Dieu, l'objet de vos désirs,
Abrégea vos tendres années
Pour hâter vos sacrés plaisirs :
Jaloux d'une plus belle vie ;
La fleur de vos jours est ravie
Sans vous coûter de vains regrets ;
Vous tombez dans la nuit profonde
Trop tôt pour l'ornement du monde,
Trop tard encor pour vos souhaits.

Dans les célestes tabernacles,
Transmis des portes du trépas,
Touchez, changez par vos miracles
Ceux qui n'en reconnoissent pas :
Que Dieu, par des loix glorieuses,
Change en palmes victorieuses
Les Cyprès de vos saints tombeaux,
Et que vos cendres illustrées,
De la Foi, morte en nos contrées,
Viennent rallumer les flambeaux.

Fiers Conquérans, Héros profanes,
Pendant vos jours, Dieux adorés,

Que peuvent vos coupables mânes ?
Vos ſépulchres ſont ignorés :
Par le noir abîme engloutie,
Votre puiſſance anéantie
N'a pu ſurvivre à votre ſort,
Tandis que de leur ſepulture
Les Saints régiſſent la nature,
Et briſent les traits de la mort.

Tout change. Des divins Cantiques
Je n'entens plus les ſons pompeux ;
Le Ciel me voile ſes portiques
Dans un nuage lumineux :
Tout a diſparu comme un ſonge ;
Mais ce n'eſt point un vain menſonge
Qui trompe mes ſens éblouïs :
Rome a parlé : tout doit l'en croire,
Son Oracle a marqué la gloire
De STANISLAS & de LOUIS.

Peuples, dans des fêtes conſtantes,
Renouvellez un ſi beau jour ;
Prenez vos lyres éclatantes,
Chantres ſaints du céleſte Amour :
Repetez les chants de louanges,
Que l'unanime voix des Anges
Conſacre aux nouveaux Immortels ;

Et que, sous ces voûtes sacrées,
De fleurs, leurs images parées,
Prennent places sur nos Autels.

Jeunes cœurs, troupe aimable & tendre,
Formez un nuage d'encens,
Deux Jeunes Saints ont droit d'attendre
Vos hommages reconnoissans;
A leur héroïque courage
L'Univers a vû que votre âge,
Capable d'illustres travaux,
Peut aux enfers livrer la guerre,
Etre l'exemple de la Terre,
Et donner au Ciel des Héros.

ODE VI.

A UNE DAME,

*Sur la mort de sa Fille, Réligieuse à A****

UNE douleur obstinée
Change en nuits vos plus beaux jours,
Près d'un tombeau prosternée,
Voulez-vous pleurer toujours?
Le chagrin qui vous dévore,
Chaque jour avant l'Aurore,
Reveille vos soins amers;
La nuit vient, & trouve encore
Vos yeux aux larmes ouverts.

Trop justement attendrie,
Vous avez dû pour un tems,
Plaindre une Fille chérie,
Moissonnée en son printems;
Dans ces premiéres allarmes,
La plainte même a des charmes
Dont un beau cœur est jaloux;
Loin de condamner vos larmes,
J'en répandois avec vous.

Mais c'est être trop constante
Dans de mortels déplaisirs,
La nature se contente
D'un mois entier de soupirs :
Hélas ! un chagrin si tendre
Sera-t'il sçû de ta cendre,
Ombre, encor chére à nos cœurs ?
Non, tu ne peux nous entendre,
Ni répondre à nos clameurs.

La plainte la plus amere
N'attendrit pas le destin,
Malgré les cris d'une mere,
La mort retient son butin ;
Avide de funérailles,
Ce monstre, né sans entrailles,
Sans cesse armé de flambeaux,
Erre autour de nos murailles,
Et nous creuse des tombeaux.

La mort, dans sa vaste course,
Voit des parens éplorés
Gémir, (trop foible ressource !)
Sur des enfans expirés :
Sourde à leur plainte importune,
Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets,

Dans une tombe commune,
Et ſous les mêmes Cyprès.

Des Enfers pâle Miniſtre,
L'affreux ennui, fier Vautour,
Les pourſuit d'un vol ſiniſtre,
Et les devore à leur tour;
De leur tragique triſteſſe
N'imitez point la foibleſſe:
Victime de vos langueurs,
Bien-tôt à notre tendreſſe
Vous coûteriez d'autres pleurs.

Soupirez-vous par coûtume,
Comme ces ſombres eſprits
Qui traînent, dans l'amertume,
La chaîne de leurs ennuis?
C'eſt à tort que le Portique
Avec le Parnaſſe antique
Tient qu'il eſt doux de gémir;
Un deuil lent & léthargique
Ne fut jamais un plaiſir.

Dans l'horreur d'un bois ſauvage
La Tourterelle gémit;
Mais ſe faiſant au veuvage,
Son cœur enfin s'affermit:
Semblable à la Tourterelle,

En vain la douleur fidelle
Veut conſerver ſon dégoût;
Le tems triomphe enfin d'elle,
Comme il triomphe de tout.

D'Iphigénie immolée
Je vois le bucher fumant,
Clytemneſtre déſolée
Veut la ſuivre au monument;
Mais cette noire manie
Par d'autres ſoins fut bannie,
Le tems eſſuya ſes pleurs:
Tels de notre Iphigénie
Nous oublierons les malheurs.

Sur ſon aîle fugitive
Si le tems doit emporter
Cette triſteſſe plaintive
Que vous ſemblez reſpećter,
Sans attendre en ſervitude
Que de votre inquiétude
Il chaſſe le noir poiſon,
Combattez-en l'habitude,
Et vainquez-vous par raiſon.

Une Grecque magnanime,
Dans un ſemblable malheur,
D'un chagrin puſillanime

Sçût sauver son noble cœur :
A la Parque en vain rébelle,
Pourquoi m'affliger, dit-elle,
J'y songeai dès son berceau :
J'élevois une mortelle
Soumise au fatal ciseau.

Mais non, stoïques exemples,
Vous êtes d'un vain secours ;
Ce n'est que dans tes saints Temples,
Grand Dieu, qu'est notre recours !
Pour guérir ce coup funeste
Il faut une main céleste
N'espérez rien des mortels,
Un Consolateur vous reste,
Il vous attend aux Autels.

Portez donc au Sanctuaire,
Soumise aux divins arrêts,
Portez le cœur d'une mere,
Chrétienne dans ses regrets :
Adorez-y dans vos peines
Les volontés souveraines
Du dispensateur des jours ;
rompt nos plus tendres chaînes
Pour fixer seul nos amours.

Avant d'ôter à la vie
Celle dont j'écris le sort,
Le Ciel vous l'avoit ravie
Par une premiere mort:
D'un monde que l'erreur vante,
Une retraite fervente
Lui fermoit tous les chemins,
Pour Dieu seul encor vivante,
Elle étoit morte aux humains.

La victime, Dieu propice,
A l'Autel * alloit marcher,
Déja pour le sacrifice
L'Amour saint dresse un bûcher:
L'encens, les fleurs, tout s'apprête,
Bien-tôt ta jeune conquête. . . . .
Mais, quels cris! Qu'entens-je? Hélas!
J'allois chanter une fête,
Il faut pleurer un trépas.

Ainsi périt une rose
Que frappe un soufle mortel;
On la cueille à peine éclose
Pour en parer un Autel:
Depuis l'aube matinale

* *Elle étoit sur le point de faire Profession. Elle prononça ses vœux avant d'expirer.*

La douce odeur qu'elle exhale,
Parfume un Temple enchanté ;
Le jour fuit, la nuit fatale
Ensevelit sa beauté.

Ciel ! nous plaignons sa jeunesse
Dont tes loix tranchent le cours ;
Mais, aux yeux de ta sagesse
Elle avoit assez de jours ;
Ce n'est point par la durée
Que doit être mesurée
La course de tes Elûs,
La mort n'est prématurée
Que pour qui meurt sans vertus.

Vous donc, l'objet de mes rimes,
Ne pleurez point son bonheur,
Par ces solides maximes
Raffermissez votre coeur :
Que l'arbitre des années,
Dieu, qui voit nos destinées
Eclorre & s'évanouir,
Joigne à vos ans les journées
Dont elle auroit dû jouir

ODE VII.

SUR L'INGRATITUDE.

QUELLE furie, au teint livide,
Souffle en ces lieux un noir venin?
Sa main tient ce fer parricide
Qui d'Agrippine ouvrit le sein:
L'insensible oubli, l'insolence,
Les sourdes haines, en silence,
Entourent ce monstre effronté,
Et tour à tour leur main barbare
Va remplir sa coupe au Tartare,
Des froides ondes du Léthé.

Ingratitude de tels signes
Sont tes coupables attributs:
Parmi tes bassesses insignes,
Quel silence assoupit Phébus?
Trop long-tems tu fus épargnée,
Sur toi, de ma Muse indignée,
Je veux lancer les premiers traits;
Heureux, même en souillant mes rimes,
Du récit honteux de tes crimes,
Si j'en arrête le progrès

ous injustes & traîtres ?
L est ingrat dès le berceau ;
Jeune sçait-il aimer ses Maîtres ?
Leurs bienfaits lui sont un fardeau :
Homme fait, il s'adore, il s'aime,
Il rapporte tout à lui-même,
Présomptueux dans tout état ;
Vieux enfin, rendez-lui service,
Selon lui, c'est une justice,
Il vit superbe, il meurt ingrat.

Parmi l'énorme multitude
Des vices qu'on aime & qu'on fuit,
Pourquoi garder l'ingratitude,
Vice sans douceur & sans fruit ?
Reconnoissance officieuse,
Pour garder ta loi précieuse,
En coûte-t'il tant à nos cœurs ?
Es-tu de ces vertus sévéres,
Qui, par des régles trop austéres,
Tyrannisent leurs sectateurs ?

Sans doute il est une autre cause
De ce lâche oubli des bienfaits :
L'amour propre en secret s'oppose
A de reconnoissans effets ;
Par un ambitieux délire

Croyant lui-même ſe ſuffire
Voulant ne rien devoir qu'à lu
Il craint dans la reconnoiſſance
Un témoin de ſon impuiſſance,
Et du beſoin qu'il eût d'autrui.

Paré d'une ardeur complaiſante;
Pour vous ouvrir à la pitié,
L'ingrat a vos yeux ſe préſente
Sous le manteau de l'amitié:
Il rampe, adulateur ſervile;
Vous penſez à ſes vœux faciles,
Que vous allez faire un ami;
Triſte retour d'un noble zéle!
Vous n'avez fait qu'un infidéle,
Peut-être même un ennemi.

Déja ſon œil fuit votre approche;
Votre préſence eſt ſon bourreau;
Pour s'affranchir de ce reproche,
Il voudroit voir votre tombeau.
Monſtre des bois, race farouche,
On peut vous gagner, on vous touche;
Vous ſentez le bien qu'on vous fait;
Seul, des monſtres le plus ſauvage,
L'ingrat trouve un ſujet de rage
Dans le ſouvenir d'un bienfait.

-ce point une chimére,
me que je combats?
Fu il jamais un caractére
Marqué par des crimes si bas?
Oh Ciel! que n'est-ce une imposture!
A la honte de la nature
Je vois que je n'ai rien outré,
Je connois des cœurs que j'abhorre
Dont la noirceur surpasse encore
Ce que ces traits en ont montré.

Pour prévenir ces ames viles,
Faudra-t'il, mortels bienfaisans,
Que vos mains désormais stériles
Ne répandent plus leurs présens?
Non, leur dureté la plus noire
N'enleve rien à votre gloire,
Il vaut mieux, d'un soin généreux,
Servir une foule coupable,
Que manquer un seul misérable
Dont vous pouvez faire un heureux.

Des Dieux imitez les exemples,
Dans vos dons desintéressés,
Aucun n'est exclus de leurs Temples;
Leurs bienfaits sur tous sont versés:
Le Soleil, qui dans sa carriére,

Prête au vertueux ſa lumier
Luit auſſi pour le ſcélerat ;
Le Ciel ceſſeroit de répandre
Les dons que l'homme en doit attendre ;
S'il en excluoit l'homme ingrat.

Juſte Thémis, contre un tel crime
N'as-tu plus ni glaive ni voix ?
Que l'ingrat n'eſt-il ta victime
Ainſi qu'il le fut autrefois ?
Que ne reprens-tu dans notre âge
De ton antique aréopage
L'équitable ſévérité ?
L'ingratitude étoit flétrie,
Et ſouffroit, loin de la Patrie,
Un oſtraciſme mérité.

Mais pourquoi te vantai-je, Athénes ;
Sur la juſtice de tes loix,
Quand, par des rigueurs inhumaines,
Ta République en rompt les droits ?
Que de proſcriptions ingrates !
Tes Miltiades, tes Socrates
Sont livrés au plus triſte ſort ;
La méconnoiſſance & l'envie
Leur font de leur illuſtre vie
Un crime digne de la mort.

arloit, fuyant fa Ville,
tocle aux Athéniens,
„ Tel qu'un palmier qui fert d'afile,
„ J'en fers à mes Concitoyens ;
„ Pendant le tonnerre & l'orage,
„ Sous mon impénétrable ombrage
„ La peur des foudres les conduit ;
„ L'orage ceffe, on m'abandonne,
„ Et long-tems avant mon Automne
„ La foule ingrate abat mon fruit.

D'un cœur né droit, noble & fenfible,
Rien n'enflâme tant le couroux,
Que l'ingratitude inflexible
D'un traître qui fe doit à nous ;
Sous vingt poignards (fin trop fatale !)
Le triomphateur de Pharfale
Voit fes jours vainqueurs abatus :
Mais de tant de coups le plus rude
Fut celui que l'ingratitude
Porta par la main de Brutus.

Mortels ingrats, ames fordides,
Que mes fons puiffent vous fléchir ?
Ou fi de vos retours perfides
L'homme ne peut vous affranchir,
Que les animaux foient vos Maîtres :

O honte ! ces ſtupides êtres
Sçavent-ils mieux l'art d'être hum
Oui, que Sénéque * vous apprenne
Ce qu'il admira dans l'aréne
De l'amphithéâtre Romain.

Un lion s'élance, on l'anime
Contre un eſclave condamné ·
Mais à l'aſpect de ſa victime
Il récule, il tombe étonné;
Sa cruauté ſe change en joie :
On lance ſur la même proie
D'autres lions plus en courroux :
Le premier, d'un cœur indomptable,
Se range au parti du coupable,
Et ſeul le défend contre tous.

Autrefois, du rivage More
Cet eſclave avoit fui les fers,
Trouvant ce lion jeune encore
Abandonné dans les déſerts,
Il avoit nourri ſa jeuneſſe ;
L'animal ému de tendreſſe,
Reconnoît ſon cher bienfaiteur :
Un inſtinct de reconnoiſſance
Arme, couronne ſa défenſe,
Il ſauve ſon libérateur.

* *Lib. II. Benef. Cap. XIX.*

ODE VIII.

AU ROI STANISLAS.

FRIVOLE yvreſſe, vain délire,
Remplirez-vous toujours nos chants !
Sans vos écarts l'aimable lyre
N'a t'elle point d'accords touchans ?
Fuyez ; mais vous, guidez mes traces ;
Sœurs des amours, naïves graces,
Que le goût marche ſur vos pas,
N'approuvez point ces ſons ſteriles,
Ni ces fougues trop puériles,
Que la raiſon n'approuve pas.

Près d'un Héros chantez ſans craindre ;
Mêlez des fleurs à ſes lauriers ;
Je ne vous donne point à peindre
Sa grande ame, ſes faits guerriers,
Mars effrayeroit vos voix timides :
Laiſſez ces vertus intrépides
Aux accens du Dieu de Claros :
Chantez ſur des tons plus paiſibles
Ces vertus douces & ſenſibles,
Qui nous font aimer les Héros.

Tracez l'aimable caractére
D'un Prince formé de vos mains :
STANISLAS... ce nom doit vous
Rappellez ses premiers destins :
Je vous vois, brillantes Déesses,
Combler son cœur de vos largesses,
Il sçaura gagner tous les cœurs.
De sa jeunesse fortunée
Vous avez fait la destinée,
Vous lui devez d'autres faveurs.

Aux Potentats son sang l'égale,
Pourquoi n'en a-t'il point les droits ?
Il possede une ame royale,
Que ne le vois-je au rang des Rois ?
Graces, c'est à votre puissance
De suppléer à la naissance
Ce qu'a manqué l'aveugle sort ;
Allez, recueillez les suffrages,
Soumettez-lui les fiers courages
Des plus nobles peuples du Nord.

Mais déja l'allegresse éclate ;
Il paroît, il est couronné,
Il charme l'austére Sarmate
Au pied du thrône prosterné ;
Pour m'unir d'un brillant auspice

…ičté par la juſtice,
…ire y mêle la voix
D'un jeune arbitre des Couronnes, *
Moins jaloux d'occuper des trônes,
Qu'orgueilleux de faire des Rois.

Sur ces deux Princes magnanimes
Tout l'Univers porte les yeux :
Unis par leurs exploits ſublimes,
Un tems les voit victorieux ;
Mais quelle ſoudaine diſgrace !
Charles tombe, ſon nom s'efface ;
Son pouvoir eſt évanoui.
O Conquêtes ! ô ſort fragile !
Il avoit vécu comme Achile,
Il meurt au même âge que lui.

Quelle perte pour tes Provinces !
Quand la Suede pleure ſon Roi,
Pologne le plus doux des Princes
Ceſſe auſſi de regner ſur toi.
Il t'en reſte encor l'eſpérance....
Sois ſon aſile, heureuſe France,
Séjour des Rois dans leurs malheurs ;
S'il perd des Sujets trop volages,
Tu lui remplaces leurs hommages

* Charles XII.

Dans ceux qu'il reçoit de no

Sous une Couronne héritée
Souvent un Roi vit ſans ſplendeur,
Une Couronne méritée
Fait la véritable grandeur :
Que Bellone enſuite, ou les Trames,
La raviſſent aux grandes ames
Qui la tenoient de l'équité,
Loin de perdre rien de ſon luſtre,
Leur grand cœur, d'un malheur illuſtre,
Tire une nouvelle clarté.

Oui, ta fuite, injuſte fortune,
N'enleve rien à la vertu :
Qu'elle abatte une ame commune,
STANISLAS n'eſt point abattu :
Senſible à ſa valeur ſublime,
Reviens & repare ton crime ;
Le Ciel t'en ouvre les chemins :
De ſon héroïque Famille,
Dans le ſein d'une auguſte Fille,
Il éterniſe les deſtins.

Ainſi par d'heureux avantages,
Le ſang des Héros Jagellons
Va couler pendant tous les âges,
Joint au ſang des Héros Bourbons,

…rce illuſtre & féconde
…ra des vainqueurs au monde,
Et des Maîtres à nos neveux;
Et les Souverains de la France
Compteront avec complaiſance
STANISLAS entre leurs ayeux.

Nymphes, dont les flots tributaires
Aiment à couler ſous ſes loix,
Redis aux Nymphes étrangeres
Son nom, ſes graces, ſes exploits.
Conſerves ſur tes vertes rives
Ces beautés champêtres & vives
Par qui ſes yeux ſont réjouis;
Sans doute le fier Boriſtêne
Envie à ton onde hautaine
L'avantage dont tu jouis.

Reçois ces Vers, & pour les lire,
GRAND ROI, reprens cette douceur
Qui me permit de les écrire
Quand j'en demandai la faveur.
Rien n'eſt flaté dans ma peinture,
Du fade encens, de l'impoſture
Ton goût fut toujours ennemi;
Ma voix n'eſt dans ce chant lyrique
Que l'écho de la voix publique,
Et n'a repété qu'à demi.

ODE IX.

SUR LA CONVALESCENCE DU ROI.

COmpagne des Bourbons, brillante Renommée,
Toi qui viens annoncer la gloire de mon Roi,
Souffre dans ce beau jour qu'à la France charmée
Je l'annonce avec toi.

Tous mes vœux sont remplis, tu m'ouvre la barriére;
Ta lumiére immortelle a pénétré mes sens,
Et des Cieux avec toi je franchis la carriére
Sur les aîles des Vents.

Des rives de la Seine aux campagnes de l'Ebre;
Des Alpes à l'Escaut, & du Rhin aux deux Mers,
Je vois ces Champs heureux, cet Empire célébre,
L'honneur de l'Univers.

Tu parles: je les vois ces fidéles Provinces
S'attendrir, s'embellir à ton brillant recit;
Par-tout du plus grand Roi, du plus chéri des Princes
L'heureux nom retentit.

„ Qu'il régne! que tout céde à la présence auguste
„ D'un Roi forcé de vaincre & d'instruire les Tems
„ Qu'il auroit pû passer du Trône d'un Roi juste,
„ Au Char des Conquérans.

„ Moins ſenſible au renom que lui fait la Victoire,
„ Qu'au repos des humains, au bien de ſes Sujets,
„ Du deſtin des vainqueurs il ne veut que la gloire
„ D'Arbitre de la Paix.

„ Qu'il vive ! Que ſon regne, & célébre & paiſible,
„ Paſſe l'âge & l'éclat des régnes les plus beaux,
„ Ainſi que ſa ſageſſe & ſon cœur né ſenſible
„ Surpaſſent les Héros ?

A ces vœux redoublés que cent concerts ſecondent,
Le vaſte ſein des airs répond de toutes parts,
Et du fond des forêts les cavernes répondent
A l'airain des ramparts.

Quel pompeux appareil & de jeux & de fêtes !
Les arts, peuple brillant, ſervent tous tes deſirs ;
Ta vaillance commande au deſtin des conquêtes,
Et ton goût aux plaiſirs.

O Ciel quel changement ! Nimphe immortelle arrête !
Quel coup de foudre annonce un orage imprévû ?
Tes rayons ſont éteints ; tout céde à la tempête ;
Le jour a diſparu.

Aux acclamations des fêtes renaiſſantes
Quel ſilence profond fait ſuccéder l'horreur !
Il ceſſe ; le tumulte & des voix gémiſſantes
Redoublent la terreur.

Quelque fleau fubit frappe-t-il la Patrie?
Le cri de fa douleur s'eleve dans les airs,
Tel qu'il part d'un vaiffeau, que les vents en furie
Vont plonger dans les mers.

Une foible lueur a percé les ténébres:
Quel fpectacle! Quel deuil, citoyens & guerriers!
Tout gémit, tout friffonne, & des ombres funébres
Entourent nos lauriers.

Quel fombre égarement! où court ce peuple en larmes,
Que vois-je! un tombeau s'ouvre! ô douleur je fremis
Quel tombeau. Je fuccombe aux plus vives allarmes,
Il eft près de LOUIS.

Ciel! peux-tu l'ordonner! eh quels font donc les crimes
D'un peuple humain, fidéle aux vertus come aux loix
Pour frapper d'un feul coup cet amas de victimes
Qui t'adreffe fa voix.

Occupé de LOUIS plus que du Diadême,
L'Etat n'offre à mes yeux qu'une Famille en pleurs
Près d'un Pere expirant, qu'on pleure pour lui-même
Du plus profond des cœurs.

De l'Empire des Lys tutélaire génie,
Viens, fufpens tes lauriers, fruit d'un tems plus ferain;
Un fiecle de fuccès nous eft moins que la vie
Du plus cher Souverain.

Tu veillois sur ses jours, quand son ardeur guerriére,
Sous les foudres de Mars, l'exposoit en soldat :
Sauve ces mêmes jours, le trésor, la lumiere,
Et l'ame de l'Etat !

O bonheur ! Quelle aurore a dissipé les ombres ?
L'espérance descend vers ce peuple abattu ;
Le plus beau jour succéde aux voiles les plus sombres ;
Louis nous est rendu.

Respirez, renaissez, Provinces allarmées,
Couronnez-vous de fleurs, signalez vos transports ;
Employez vos clairons, triomphantes Armées,
Aux plus tendres accords.

Pour chanter l'heureux jour qui ranime la France ;
De Pindare ou d'Horace il ne faut point la voix ;
Le cri d'un Peuple heureux est la seule éloquence
Qui sçait parler des Rois.

S'il falloit, ô destin, cette épreuve cruelle
Pour peindre tout l'amour dans nos cœurs imprimé ;
Quel peuple fut jamais plus tendre, plus fidele,
Quel Roi fut plus aimé ?

Réduits au froid bonheur de l'austére Puissance,
Les Maîtres des humains, au sommet des Grandeurs,
Ignorent trop souvent quel rang on leur dispense
Dans le secret des cœurs.

S'ils ſçavent être aimés, ſuivis de la contrainte,
Ont ils de ce bonheur la douce ſûreté?
L'eſclavage, autour d'eux, établiſſant la feinte,
Chaſſa la vérité.

Ainſi toujours glacés, toujours inacceſſibles
Au premier des plaiſirs pour qui l'homme eſt formé,
Ils meurent ſans aimer, & ſans être ſenſibles
Au bonheur d'être aimé.

A peine quelques pleurs honorent leur pouſſiére;
Leur fin expoſe au jour les cœurs de leurs Sujets;
Le flambeau de la mort eſt la ſeule lumiére
Qui ne trompe jamais.

Vous jouiſſez, grand Roi d'un plus heureux partage;
L'inſtant qui juge tout & qui ne flate rien,
A dévoilé pour vous & l'ame & le langage
De chaque citoyen.

Un bonheur tout nouveau va vous ſuivre ſans ceſſe;
Don plus ſatisfaiſant, plus cher que la grandeur,
Pour un Roi qui connoît le charme & la tendreſſe
Des ſentimens du cœur.

Vous ſçaviez que dans vous tout reſpectoit le maître,
Que par tout le Héros alloit être admiré;
Goûtez ce bien plus doux, ce bonheur de connoître
Que l'homme eſt adoré.

ODE X.

SUR

LA MÉDIOCRITÉ.

SOUVERAINE de mes penſées,
Tes loix ſont-elles effacées ?
Toi qui ſeule regnois ſur les premiers mortels,
Dans cette race miſérable,
Sur cette terre déplorable,
Heureuſe Liberté, n'as-tu donc plus d'Autels ?

De mille erreurs vils tributaires,
Les cœurs, eſclaves volontaires,
Immolent ta douceur à l'eſpoir des faux biens ;
Là je vois des chaînes dorées,
Là d'indignes, là de ſacrées,
Par-tout je vois des fers & des triſtes liens.

N'eſt-il plus un cœur vraiment libre
Qui, gardant un juſte équilibre,
Vive, maître de ſoi, ſans aſſervir ſes jours ?
S'il en eſt, montre moi ce Sage,
Lui ſeul obtiendra mon hommage,
Et mon cœur ſous ſa loi ſe range pour toujours

Tu m'exauces, Nymphe ingénue:
Dans une contrée inconnue,
Sur des aîles de feu je me sens enlevé;
Quel Ciel pur! quel paisible empire!
Chante toi-même, prens ma lyre,
Et décris ce séjour par tes soins cultivé

Aux bords d'une mer furieuse,
Où la fortune impérieuse
Porte & brise à son gré de superbes vaisseaux,
Il est un port sûr & tranquile
Qui maintient dans un doux asile
Des barques à l'abri du caprice des eaux.

Sur ces solitaires rivages
D'où l'œil, spectateur des naufrages,
S'applaudit en sécret de sa sécurité,
Dans un temple simple & rustique,
De la nature ouvrage antique,
Ce climat voit règner la Médiocrité.

Là, conduite par la Sagesse,
Tu te fixas, humble Déesse,
Loin des Palais bruyans du fastueux Plutus:
Là sous tes loix & sous ton culte,
Tu rassemblas, loin du tumulte,
Le vrai, les plaisirs purs, les sincéres vertus.

Séduits par d'aveugles idoles
Du bonheur, fantômes frivoles,
Le vulgaire & les Grands ne te suivirent pas:
Tu n'eus pour sujets que ces sages
Qui doivent l'estime des âges
A la sagesse, acquise en marchant sur tes pas.

Tu vis naître dans tes retraites
Ces nobles & tendres Poëtes,
Dont la voix n'eut jamais formé de sons brillans,
Si le fracas de la fortune,
Ou si l'indigence importune
Eût troublé leur silence, ou caché leurs talens.

Mais en vain tu fuyois la gloire:
La renommée & la victoire
Vinrent dans tes déserts choisir des Héros,
Mieux formés par tes loix stoïques
Aux vertus, aux faits héroïques,
Que parmi la molesse, & l'orgueil des faisceaux.

Pour Mars tu formois loin des Villes
Les Fabrices & les Camilles,
Et ces sages Vainqueurs, Philosophes Guerriers
Qui, du char de la dictature,
Descendant à l'agriculture,
Sur tes secrets autels rapportoient leurs lauriers.

Trop heureux, Déité paiſible,
Le mortel ſagement ſenſible
Qui jamais loin de toi n'a porté ſes deſirs;
Par ſa douce mélancolie,
Sauvé de l'humaine folie,
Dans la vérité ſeule il cherche ſes plaiſirs.

Ignoré de la multitude,
Libre de toute ſervitude,
Il n'envia jamais les grands biens, les grands noms,
Il n'ignore point que la foudre
A plus ſouvent réduit en poudre
Le pin des monts altiers, que l'ormeau des valons.

Sourd aux cenſures populaires,
Il ne craint point les yeux vulgaires,
Son œil perce au-delà de leur foible horiſon:
Quelques bruits que la foule en ſéme,
Il eſt ſatisfait de lui-même,
S'il a ſçû mériter l'aveu de la raiſon.

Il rit du ſort, quand les conquêtes
Proménent de têtes en têtes
Les Couronnes du Nord, ou celles du midi:
Rien n'altére ſa paix profonde,
Et les derniers inſtans du monde
pouvanteroient point ſon cœur encor hardi.

Amitié, charmante immortelle;
Tu choisis à ce cœur fidéle
Peu d'amis, mais constans, vertueux comme lui:
Tu ne crains point que le caprice,
Que l'intérêt les désunisse,
Ou verse sur leurs jours les poisons de l'ennui.

Ami des frugales demeures,
Sommeil pendant les sombres heures,
Tu repans sur ses yeux tes songes favoris;
Ecartant ces songes funébres
Qui, parmi l'effroi des ténébres,
Vont reveiller les Grands sous les riches lambris.

C'est pour ce bonheur légitime
Que le modeste Abdolonyme
N'acceptoit qu'à regret le sceptre de Sidon:
Plus libre dans un sort champêtre,
Et plus heureux qu'il ne sçût l'être
Sur le Thrône éclatant des Ayeux de Didon.

C'est par ces vertus pacifiques
Par ces plaisirs philosophiques
Que tu sçais, cher R * * *, remplir d'utiles jours,
Dans ce Tivoli solitaire,
Où le Cher de son onde claire
Vient à l'aimable Loire associer le cours.

Fidéle à ce ſage ſiſtême,
Là, dans l'étude de toi-même;
Chaque ſoleil te voit occuper tes loiſirs:
Dans le brillant fracas du monde,
Ton nom, ta probité profonde
T'eût donné plus d'éclat, mais moins de vrais plaiſirs.

ODE XI.

A VIRGILE,

SUR LA POESIE CHAMPÊTRE

SUSPENS tes flots, heureuse Loire,
Dans ces Valons délicieux ;
Quels bords t'offriront plus de gloire,
Et des côteaux plus gracieux ?
Pactole, Méandre, Pénée,
Jamais votre onde fortunée
Ne coula sous de si beaux Cieux.

Ingénieuses rêveries,
Songes rians, sages loisirs,
Venez sous ces ombres chéries,
Vous suffirez à mes desirs ;
Plaisirs brillans, troublez les Villes,
Plaisirs champêtres & tranquilles
Seuls vous êtes les vrais plaisirs.

Mais pourquoi ce triste silence ?
Ces lieux charmans sont-ils déserts ?
Quelle fatale violence

En éloigne les doux concerts ?
Sur ces gazons & ſous ces hêtres ;
D'une troupe d'Amans champêtres,
Que n'entens-je les libres airs ?

Quel ſon me frappe ? Une voix tendre
Sort de ces bocages ſecrets ;
On ſoupire ; pour mieux entendre
Entrons ſous ces ombrages frais ;
J'y vois une Nymphe affligée,
Sa beauté languit negligée,
Et ſa Couronne eſt un Cyprès.

Seuls confidens de ſa retraite,
Les amours conſolent ſes maux ;
L'un lui préſente la houlette,
L'autre aſſemble des chalumeaux :
Foibles ſecours ! Rien ne la touche ;
Des pleurs coulent ; ſa belle bouche
M'en apprend la cauſe en ces mots.

D'Euterpe tu reçois les larmes ;
Je vais quitter ces beaux Vergers ;
Aux champs François perdant mes charmes ;
Je fuis ſur des bords étrangers :
Tu n'entens point dans ces prairies
Les chants vantés des Bergeries,
C'eſt qu'il n'eſt plus de vrais Bergers.

Dès qu'une frivole harmonie
Asservissant mes libres sons,
Eut de la moderne (*a*) Ausonie
Banni mes premieres chansons :
De ces plaines dégénérées,
France, je viens dans tes contrées
J'espérois mieux de tes leçons.

Alcidor (*b*) sçût calmer ma peine
Par ses airs naïfs & touchans,
Galantes Nymphes de Touraine,
Il charmoit vos aimables champs :
Mourant il laissa sa musette
Au jeune amant de Timaréte (*c*)
Dont l'Orne admira les doux chants.

Mais quand le paisible Elisée
Posseda Racan & Segrais,
Lorsque leur flute fût brisée,
L'Idylle perdit ses attraits :
A peine la Muse fleurie

(a) *On reproche les* Concetti, *& les pensées trop recherchées aux Bergers italiens*, du Guarini, du Bonarelli, du Cavalier Marin, *&c.*

(b) *Acteur des Bergeries de M. le Marquis de Racan, né en Touraine.*

(c) *Bergère des Idylles de M. de Segrais née à Caen.*

D'un nouveau Berger de Neuſtrie (d)
En ſauva-t-elle quelques traits?

Bientôt Flore vit diſparoître
Cette heureuſe naïveté,
Qui de mon empire champêtre
Faiſoit la premiére beauté:
N'entendant plus aucun Tityre,
N'ayant rien d'aimable à redire,
L'Echo ſe tût épouvanté.

La Bergere, outrant ſa parure,
N'eut plus que de faux agrémens,
Le Berger, quittant la nature,
N'eut plus que de faux ſentimens:
Et ce qu'on appelle l'Eglogue,
Ne fut plus qu'un froid Dialogue
D'Acteurs dérobés aux Romans.

Leur voix contrainte ou doucereuſe
Mit les Dryades aux abois,
Leur guitarre trop langoureuſe
Endormit les oiſeaux des bois;
Les amours en prirent la fuite,
Et vinrent pleurer à ma ſuite
La perte des premiers hautbois.

(d) *M. de F***

Tendres Muſes de cet empire,
O! ſi ſortant de chez les morts,
Virgile, pour qui je ſoupire,
Ranimoit ſa voix ſur vos bords?
S'il quittoit ſa langue étrangere,
Parlant la vôtre pour vous plaire,
Vous trouveriez mes vrais accords,

A ces mots la Déeſſe agile
Fuit à travers des bois naiſſans...
Viens donc, parois, heureux Virgile;
De vingt ſiécles reçois l'encens:
Chez les Nymphes de ce rivage,
Berger François, gagne un ſuffrage
Qui manque encore à tes accens.

Sous quelque langue qu'elle chante;
Ta Muſe aura ton air charmant;
Telle qu'une beauté touchante
Qui plaît ſous tout habillement;
Tout lui ſied bien, rien ne l'efface,
Pour elle une nouvelle grace
Naît d'un nouvel ajuſtement.

Viens ſur les Tyrſis de Mantoue
Reformer ceux de ce ſéjour:
Rends-nous ce goût qu'Euterpe avoue;
Guidé par toi, l'Enfant amour

Ne viendra plus dans nos montagnes
Parler aux Nymphes des campagnes,
Comme il parle aux Nymphes de Cour.

Affranchis l'Eglogue captive,
Tires-la des chaînes de l'art,
Qu'elle soit tendre mais naïve,
Belle sans soin, vive sans fard;
Que dans des routes naturelles
Elle cueille des fleurs nouvelles,
Sans les chercher trop à l'écart.

En industrieuse Bergere
Qu'elle dépeigne les forêts,
Mais sur une toile legere,
Sans des coloris indiscrets,
Et que jamais le trop d'étude
N'y contraigne aucune attitude,
Ni ne charge trop les portraits.

La nature, sur chaque image,
Doit guider les traits du pinceau;
Tout doit y peindre un païsage,
Des jeux, des fêtes sous l'ormeau:
L'œil est choqué, s'il voit réluire
Les Palais, l'Or & le Porphire
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.

Il veut des Grottes, des Fontaines,
Des Pampres, des Sillons dorés,
Des Prés fleuris, des vertes Plaines,
Des Bois, des Lointains azurés :
Sur ce mêlange de ſpectacles,
Ses regards volent ſans obſtacles,
Agréablement égarés.

Là, dans leur courſe fugitive,
Des ruiſſeaux lui ſemblent plus beaux
Que ces ondes que l'art captive
Dans un Dédale de canaux,
Et qu'avec faſte & violence
Une Siréne au Ciel élance,
Et fait retomber en berceaux.

Sur cette Scéne toute inculte,
Mais par la plus charmante aux yeux;
On aime à voir loin du tumulte,
Un peuple de Bergers heureux;
Le cœur, ſur l'aîle de l'Idille
Porté loin du bruit de la Ville,
Vient être Berger avec eux.

Là, ſes paſſions en ſilence
Laiſſent parler la vérité,
A la ſuite de l'innocence,
Là voltige la liberté:

Là, rapproché de la nature,
Il voit briller la vertu pure
Sous l'habit de la volupté.

Oui, la vertu vit ſolitaire
Chez les Bergers ſes favoris,
Fuyant le faſte & l'art auſtére,
Elle y badine avec les ris :
Farouche vertu du Portique,
De ton mérite Sophiſtique
Pourrions-nous être encore épris ?

Aux vrais biens, par un doux menſonge,
L'Eglogue rend ainſi les cœurs :
La raiſon ſçait que c'eſt un ſonge,
Mais elle en ſaiſit les douceurs :
Elle a beſoin de ces fantômes,
Preſque tous les plaiſirs des hommes
Ne ſont que de douces erreurs.

AVERTISSEMENT SUR LES EGLOGUES DE VIRGILE.

Nec verbum verbo curabis reddere. *Hor.*

CET Ouvrage est moins une exacte Traduction, qu'une Imitation hardie des Eglogues de Virgile ; l'éxactitude Classique & Littérale ne sert qu'à rabaisser l'essor Poëtique ; l'Auteur a cru devoir en secouer le joug, intimidé & averti par le peu de succès de quelques Traducteurs de differens Poëtes. Traducteurs craintifs & scrupuleux, qui n'ont eu d'autre mérite dans leur travail, que celui de prouver au Public qu'ils sçavoient expliquer mot pour mot leur Auteur : mérite de Pédant ou d'Ecolier. Pour trop vouloir conserver l'air Latin à leur Original, ils l'ont souvent privé des beautés que la Langue Françoise devoit lui prêter ! ils ont pris beaucoup de peine ; il en falloit moins pour mieux faire : le vrai goût demande qu'on marche à côté de son Auteur, sans le suivre en rampant, & sans baiser humblement tous ses pas. on doit le naturaliser dans nos mœurs, oublier ses tours, ses expressions, son stile étranger au nôtre, ne lui laisser enfin que ses pensées, & les exprimer comme il l'auroit dû faire lui-même, s'il avoit parlé notre Langue. Le caractere libre de la Poësie Françoise ne se plie point volontiers à la précision du Vers Latin ; ainsi on s'est mis au large ; sans s'enchaîner aux termes, on

ne s'est étudié qu'à conserver le fond des choses ; on a quelquefois resserré, quelquefois étendu les pensées du Poëte, selon le besoin des transitions & les contraintes de la Rime : on ne doit montrer son Auteur que par les endroits avantageux. Tous le sont à peu près pour Virgile ; cependant on a crû devoir décharger le stile de certaines circonstances qui ne pourroient être rendues heureusement ; il est des traits que les graces accompagnent dans le Texte, & qu'elles abandonneroient dans la Version ; par exemple : la circonstance des mœurs d'Eglé, dans la sixième Eglogue, & la Jone enluminée du Dieu Pan, dans la dixiéme, n'ont rien de bas dans le Latin : ce sont des situations naïves que la délicatesse de l'expression relève ; mais elles ne présenteroient en François qu'une idée basse & burlesque ; ces legers retranchemens sont rachetés & remplacés par un peu plus d'étendue dans les endroits rians & favorables. Il n'est pas besoin de justifier quelques changemens dans les noms des Bergers : chose indifférente, & qui n'ôte rien au sujet ni à la conduite du Poëme. On s'est permis une liberté plus considérable, mais qu'on a crue nécessaire à nos mœurs & à notre goût ; c'est le changement de quelques noms de Bergers en des noms de Bergeres : par-là les sentimens sont ramenés dans l'ordre, l'Amour se trouve dans la nature, & le voile est tiré sur des images odieuses & detestées, qui pouvoient cependant plaire au siècle dépravé du Poëte. C'est par ces mêmes égards qu'on a risqué la métamorphose de L'ALEXIS. Quelques personnes d'un goût délicat & d'une critique éclairée, ont enhardi l'Auteur à ce changement. Il étoit difficile d'assez bien différencier les expressions de cette amitié d'avec celle de l'amour même ; le préjugé reçu contre les mœurs de Virgile se seroit toujours maintenu, & auroit rendu aux sentimens de Corydon toute la vivacité passionnée qu'on auroit tâché d'adoucir & de colorer.

EGLOGUES DE VIRGILE

EGLOGUE I.

TITYRE.

MELIBE'E, TITYRE.

MELIBE'E.

Tranquile, cher Tityre, à l'ombre de ce hêtre,
Vous essayez des airs sur un hautbois champêtre,
Vous chantez, mais pour nous, infortunés Bergers,

Le Pere de Virgile, sous le nom de Tityre, chante les louanges, & les bienfaits d'Octavien César qui, dans le partage des Campagnes de Mantoue, lui conservoit une paisible possession de sa Métairie d'Andés; sous le nom de Mélibée un Berger du Mantouan, banni de sa Patrie, déplore ses disgraces.

Nous gémirons bientôt ſur des bords étrangers ;
Nous fuyons, exilés d'une aimable Patrie,
Seul vous ne quittez point cette terre chérie ;
Et quand tout retentit de nos derniers regrets
Du nom d'Amarillis vous charmez ces forêts.

TITYRE.

Un Dieu, cher Mélibée, appui de ma foibleſſe
Accorde ces loiſirs aux jours de ma vieilleſſe :
Oui, je mets ce Héros au rang des immortels,
Le ſang de mes agneaux rougira ſes autels ;
Si mon troupeau tranquile erre encor ſur ces rives,
Quand le ſort en bannit vos brebis fugitives,
Tandis qu'un vaſte effroi trouble nos champs deſerts,
Si dans un doux repos je chante encor des airs,
Berger, c'eſt un bienfait de ce Dieu ſecourable,
C'eſt à lui que je dois ce deſtin favorable.

MELIBE'E.

Parmi tant de malheurs & de troubles affreux ?
Que je ſuis étonné de trouver un heureux !
Je ſuis, traînant à peine en cet exil funeſte
De mes nombreux troupeaux le déplorable reſte :
Cette triſte brebis, l'eſpoir de mon troupeau ;

Dans ſa fuite a perdu ſon languiſſant agneau :
Déja, dans ma douleur, j'ai briſé ma muſette :
Pourquoi te tiens-je encore, inutile houlette ?
Hélas ! ſouvent le Ciel irrité contre nous,
Par des ſignes trop ſûrs m'annonçoit ſon courroux;
Trois fois, il m'en ſouvient, dans la forêt prochaine,
Le tonnerre à mes yeux eſt tombé ſur un chêne,
De ſiniſtres oiſeaux, par de lugubres chants,
Trois fois m'ont annoncé la perte de nos champs:
Mais pourquoi rappeller ces douloureux préſages....
Berger, quel eſt ce Dieu qui reçoit vos hommages?

TITYRE.

Bien loin de nos hameaux ce Héros tient ſa Cour,
Sa préſence embellit un plus noble ſéjour ;
Rome eſt ce lieu charmant : autrefois, je l'avouë,
Je ne croyois point Rome au-deſſus de Mantouë;
Quelle étoit mon erreur ! ſur ces bords enchantés
Le Tybre voit briller la Reine des Cités :
Rome l'emporte autant ſur le reſte des Villes,
Que le plus haut Cyprès ſur les buiſſons ſtériles.

MELIBE'E.

Quel eſpoir vous porta vers ces aimables lieux ?

TITYRE.

La liberté, Berger, s'y montroit à mes vœux ;
D'elle j'obtiens enfin des regards plus propices :
Mes derniers ans pourront couler sous ses auspices ;
Mantoue à mes désirs refusoit ce bonheur ;
Par d'inutiles soins je briguois sa faveur ;
Sans aucun fruit pour moi, ces fréquens sacrifices
Dépeuploient mon bercail d'agneaux & de génisses :
Vainement j'implorois l'heureuse liberté ;
Mais enfin j'ai fléchi cette divinité.
J'osai porter ma plainte au Souverain du Tybre :
J'étois alors esclave ; il parla : je fus libre.

MELIBÉE.

Lorsque vous habitiez ce rivage charmant ;
Tout s'affligeoit ici de votre éloignement ;
Pendant ces sombres jours, la jeune Galatée
Du plus tendre chagrin me parut agitée,
Ses yeux s'ouvroient à peine à la clarté du jour,
Sa plainte attendrissoit les Nymphes d'alentour ;
Les échos des vallons, les pins & les fontaines
Rappelloient à l'envi Tityre dans nos plaines ;
Vos fruits dépérissoient dans le plus beau verger,
Et vos troupeaux plaintifs demandoient leur Berger.

TITYRE.

Si je n'avois quitté ma trifte folitude,
Je fouffrirois encor la même fervitude :
Dans ces maux, Rome étoit mon unique recours ;
Et fes Dieux pouvoient feuls me faire d'heureux
jours :
Là, j'ai vû ce Héros, que chante ma tendreffe ;
Il eft dans le printems d'une belle jeuneffe ;
Allez, Bergers, dit-il, confervez en repos
Votre féjour natal, vos champs & vos troupeaux.
Bien-tôt, par un retour d'hommages légitimes,
Je lui facrifierai mes plus belles victimes.
Ses fêtes reviendront douze fois tous les ans,
Douze fois fes autels recevront mon encens.

MELIBE'E.

Ainfi donc, cher Tityre, exempt de nos miféres,
Vous finirez vos jours aux foyers de vos Peres ;
Vos troupeaux refpectés du barbare vainqueur
Demeureront ici fous leur premier Pafteur ;
Ils ne fortiront point de ces gras pâturages,
Pour périr de langueur dans des terres fauvages ;
Vos abeilles encore, au retour du matin,
Picoteront la fleur des faules & du thin ;

Nos champs abandonnés vont rester inutiles,
Les vôtres par vos soins feront toujours fertiles,
Vous pourrez encor voir ces bocages chéris,
Ces gracieux lointains, ces rivages fleuris:
Les amoureux soupirs des Rossignols fidelles;
Les doux gémissemens des tendres Tourterelles
Vous livreront encore aux douceurs du somm
Dans ces antres fermés aux regards du soleil

TITYRE.

L'amour sçaura toujours me retracer l'image
Du Dieu qui me procure un si doux avantage;
Le Cerf d'un vol hardi traversera les airs,
Les habitans des eaux fuiront dans les déserts,
La Saône ira se joindre aux ondes de l'Euphrate
Avant qu'un lâche oubli me fasse une ame ingrate.

MELIBE'E.

Que ne puis-je avec vous célébrer ce Héros;
Et ranimer les sons de mes tristes pipeaux!
Nos Pasteurs pleurent tous une même disgrace;
Nous fuyons, dispersés; les uns aux champs de Thrace
Vont chercher des tombeaux sous ces affreux climats
Qu'un éternel hyver couvre d'âpres frimats;

D'autres vont habiter une contrée aride,
Et les déſerts voiſins de la Zone Torride;
Compagnon de leurs maux, & banni pour tou-
jours,
Sous un Ciel inconnu je traînerai mes jours;
[illegible]uoi ! je ne verrai plus ces campagnes ſi chéres,
[illegible] ruſtique toit hérité de mes peres !
[illegible]antouë ! ô du moins, ſi ces riches ſillons
[illegible]ient m'être rendus après quelques moiſſons!
[illegible], je ne verrai plus ces forêts verdoyantes,
Ni ces guérets chargés de gerbes ondoyantes,
D'avides étrangers, des ſoldats inhumains
Déſoleront ce champ cultivé de mes mains;
Etoit-ce donc, grands Dieux ! pour cette troupe
indigne
Que j'ornois mon verger, que je taillois ma vigne?
C'en eſt fait; pour toujours recevez mes adieux,
Bords ſi chers à mon cœur, & ſi beaux à mes yeux.
O Guerre ! ô triſte effet des diſcordes civiles;
Champs, on vous ſacrifie à l'intérêt des Villes:
Tr[illegible] toujours cheri dans des jours plus heu-
reux,
Mon exil te prépare un ſort bien rigoureux;
Du fond d'un antre frais, bordé d'une onde pure,
Je ne te verrai plus bondir ſur la verdure:
Suivez-moi foible reſte, infortunés moutons,
Pour la derniere fois vous voyez ces cantons.

TITYRE.

Dans ces lieux cependant on vous permet encore
D'attendre le retour de la premiere aurore.
Regagnons le hameau : Berger, suivez mes pas
Thestile nous apprête un champêtre repas
Le jour fuit, hâtons-nous : du sommet des co
L'ombre descend déja dans ces plaines voisin
Les oiseaux endormis ont fini leurs concerts
Et le char de la nuit s'éleve sur les airs.

EGLOGUE II.

IRIS.

ASTRE brûlant du jour, sur nos paisibles rives
àndoit du midi les ardeurs les plus vives,
Quand Coridon errant dans l'horreur des forêts,
Aux déserts attendris confia ses regrets.
Il adoroit Iris: d'une plaine étrangere
Il vouloit dans son champ attirer la Bergere:
Iris étoit promise aux feux d'un autre Amant,
Et plaignoit Coridon sans calmer son tourment.
Cet amoureux Berger fuyoit les jeux champêtres,
Solitaire, il venoit se cacher sous des hêtres;
C'est-là qu'ayant conduit ses troupeaux languissans,
Il soupiroit un jour ces douloureux accens.
Hâtez-vous, sombres jours d'une odieuse vie;
Puisque toute espérance à mes vœux est ravie,
Puisqu'un autre Berger emporte vos amours,
Pourquoi, cruelle Iris, voudrois-je encor des jours?

Coridon se plaint de l'insensibilité d'Iris, Bergére d'un Hameau étranger; il veut inutilement l'attirer dans ses Campagnes.

Du moins plaignez les maux que ma langueur me
cause ;
Il est l'heure du jour où tout ici repose :
Le Moissonneur tranquille , à l'abri du Soleil ,
Repare sa vigueur dans le sein du sommeil ;
Auprès de leurs troupeaux , dans un boc[illegible]
bre ,
Sylvie & son Berger goûtent le frais de l'o[illegible]
Privé de ces loisirs , & bravant la chaleur ,
Je proméne en ces bois ma plaintive douleur.
A mes gémissemens l'écho paroît sensible ,
Tout me plaint , votre cœur reste seul inflexible.
Que n'ai-je pour Philis brûlé des mêmes feux!
A la fille d'Arcas que n'ai-je offert mes vœux !
Leurs graces , il est vrai , n'égalent point vos char-
mes ;
Mais leur cœur moins ingrat m'eut coûté moins
de larmes.
Ah ! ne comptez point tant sur vos belles cou-
leurs ,
Un jour les peut flétrir , un jour flétrit les fleurs ;
La beauté n'est qu'un lys , l'aurore l'a vû naître ,
L'aurore à son retour ne le peut reconnoître.
Pourquoi me fuyez-vous ? j'ai de nombreux trou-
peaux
Dans les champs qu'Aréthuse * enrichit de ses eaux.

* *Fontaine de Sicile.*

En lait délicieux mes Brebis sont fécondes ,
Lors même que l'hyver glace & l'air & les ondes:
D'Amphion dans mes chants je ranime les airs,
J'obtiens souvent le prix des champêtres concerts,
Et si le ruisseau pur qui coule en ce bocage
N'abuse point mes yeux d'une flateuse image,
Si le [illegible]er nous peint bien dans le miroir des eaux,
Quand l'haleine des vents n'ébranle point les flots,
Souvent j'ai consulté ce cristal immobile,
Mon air ne céde rien aux graces de Mirtyle.

Ne craignez point, Iris, d'habiter nos forêts;
Les plaisirs y naîtront de vos tendres attraits,
Les sincéres amours peu connus dans les Villes,
Sous nos tranquilles toits ont choisi des asiles;
Souvent, joignant nos voix aux chansons des oiseaux,
Nous irons éveiller les folâtres échos :
Nos chants égaleront la douce mélodie
Des airs dont le Dieu Pan sçait charmer l'Arcadie : *
Pan trouva le premier cet art ingenieux
De former sur la flûte un son harmonieux
Pan regne sur nos bois, il aime nos prairies,

* *Belle Contrée du Peloponéze, consacrée autrefois aux Déïtés champêtres, & dont les Habitans, tous Pasteurs, passoient pour les Maîtres de la Poësie Bucolique.*

C'eſt le Dieu des Bergers & de leurs Bergeries.
Vous aurez ſous vos loix un docile troupeau,
Vous le verrez bondir au ſon du chalumeau:
Cette bouche charmante & des graces chérie
Touchera nos pipeaux ſans en être flétrie:
Je vous garde un hautbois qui ſemble fait pour
vous:
La douceur de ſes ſons rend les oiſeaux jaloux:
Tirſis, prêt d'expirer ſur ce triſte rivage,
D'une longue amitié m'offrit ce dernier gage:
Je joindrai, pour vous plaire, à ce don de Tirſis
Une belle houlette & des agneaux choiſis:
Je vous deſtine encor deux chevreaux qu'avec
peine
Je ſauvai l'autre jour du ſein d'une fontaine:
Laure en ſera jalouſe; elle aimoit ces chevreaux,
Mais pour d'autres qu'Iris de tels dons ſont trop
beaux.
Tout s'embellit pour vous, tout pare nos cam-
pagnes,
Flore ſur votre route aſſemble ſes compagnes,
D'une moiſſon de fleurs les chemins ſont ſemés,
De l'encens du Printems les airs ſont parfumés:
Une Nymphe des eaux, plus vive que l'abeille,
Vole dans les jardins, & remplit ſa corbeille,
Sa main ſçait aſſortir les dons qu'elle a cueillis,
Et marier la roſe au jeune & tendre lys;

Des fruits de mon verger vous aurez les premices
De la jeune Amarille ils feroient les délices:
Ces fruits ſont colorés d'un éclat vif & doux,
Ils feront plus charmans quand ils ſeront à vous:
J'ai des myrthes fleuris, leur verdure éternelle
Eſt le ſymbole heureux d'une chaîne fidelle:
Je vous cultive auſſi des lauriers toujours verds;
J'en conſacre ſouvent au Dieu des tendres vers.
Mais que dis-je insenſé! formé par la triſteſſe,
Quel nuage obſcurcit les jours de ma jeuneſſe?
J'étois libre autrefois, & mon paiſible cœur
N'avoit jamais connu cette ſombre langueur:
Content de mon troupeau, je vivois ſans envie
Et mon bonheur étoit auſſi pur que ma vie;
L'Amour, ce Dieu cruel, a troublé mes beaux jours:
Ainſi l'Aquilon trouble un ruiſſeau dans ſon cours.
Ingrate? eſtimez mieux nos demeures champêtres,
Souvent des Dieux Bergers ont chanté ſous nos hêtres,
Les Déeſſes ſouvent ont touché nos pipeaux;
Diane, d'un Paſteur a gardé les troupeaux:
Que la fiére Pallas aime le bruit des Villes,
Venus préfere au bruit nos cabanes tranquilles.
Tout fuit de ſon penchant l'impérieux attrait;
Les cœurs ſont maîtriſés par un charme ſecret,
Le loup cherche ſa proie autour des bergeries,

Le jeune agneau se plaît sur les herbes fleuries :
Pour moi, charmante Iris, par un penchant plus doux,
Je sens que mon destin m'a fait naître pour vous.
Vains projets! vœux perdus ! trop stériles tendresses!
Coridon, où t'emporte une indigne foiblesse?
Ta voix se perd au loin dans les antres des bois ;
A de moins tristes airs consacre ton hautbois ;
Tandis que tu languis dans ces noires retraites,
Tu laisses sur l'ormeau tes vignes imparfaites ;
De ce loisir fatal fuis le charme enchanteur,
Donnes d'utiles jours aux travaux d'un Pasteur.
Revenez chers moutons, quittez ces lieux sauvages,
Vous irez désormais sur de plus beaux rivages ;
Puisque mes vœux sont vains : de l'insensible Iris,
Allons près de Climène oublier les mépris.

EGLOGUE III.

PALEMON,

COMBAT PASTORAL.

PALEMON, MENALQUE, DAMETE.

MENALQUE.

Apprenez-moi, Damete, à qui sont
les troupeaux
Qu'on voit errer sans guide au bord de ces ruisseaux ?

DAMETE.

J'en suis le conducteur, Lycas en est le maître,
Je les garde pour lui dans ce vallon champêtre

MENALQUE.

O Bercail malheureux ! depuis que nuit & jour
Lycas près de Climéne est conduit par l'amour,
Oubliant ses moutons & ne songeant qu'à plaire,
Il ne s'attache plus qu'à ceux de sa Bergere :

Deux Bergers, chantant tour à tour des couplets égaux, se disputent une victoire champêtre : Palemon est le Juge de ce combat Amebée.

Troupeaux infortunés, votre sort fut plus doux;
Tandis que, libre encor, Lycas n'aimoit que vous;
Ce Pasteur mercénaire, auquel il vous confie,
Loin des yeux du Berger, détruit la Bergerie.

DAMETE.

Vous deviez m'épargner ce reproche indiscret,
On vous connoît, Ménalque, on sçait certain secret,
Rappellez-vous ce jour des fêtes d'Amathonte . . .
D'un plus ample détail je vous sauve la honte;
Vous m'entendez : alors les Déesses des eaux
Rentrerent en riant au fond de leurs roseaux.

MENALQUE.

Quoi! rompis-je avec vous d'une main criminelle
Les arbrisseaux d'Arcas & sa vigne nouvelle?

DAMETE.

Quel Berger ne sçait point que, sous ces vieux ormeaux,
Menalque, d'Eurylas brisa les chalumeaux?
Rival de ce Pasteur, jaloux de sa victoire,
Votre cœur indigné ne pût souffrir sa gloire:
Vous seriez mort enfin d'envie & de fureur:
Si vous n'aviez pû nuire à ce Berger vainqueur.

MENALQUE.

Qu'entens-je? sur quel ton me parleroit un Maître,

Si ce Pâtre à tel point ose se meconnoître ?
Quand Damon l'autre jour laissa seul son troupeau,
Ne vous ai-je point vû lui surprendre un chevreau ?

DAMETE.

Sur ce prétendu vol Damon ne peut se plaindre ;
Oui, j'ai pris ce chevreau j'en conviendrai sans craindre,
Puisqu'il étoit le prix d'un combat Pastoral,
Où j'étois demeuré vainqueur de mon Rival.

MENALQUE.

Vous, vainqueur de Damon ? D'une flûte champêtre
Damete dans nos bois s'est-il jamais vû Maître ?
Lui, dont l'aigre pipeau, portant par tout l'ennui,
Ne sçait que déchirer des airs faits par autrui.

DAMETE.

Pour finir entre nous une vaine dispute,
J'ose vous défier au combat de la flûte,
Ou, si vous l'aimez mieux, à l'ombre des buissons,
Eprouvons un combat de vers & de chansons ;
Si le Dieu de Délos est pour vous plus propice,
Je vous donne à choisir la plus tendre Genisse :
Quel prix risquerez-vous contre un gage si beau ?

MENALQUE.

Je n'oferois choifir ce prix dans mon troupeau :
S'il manquoit un mouton, j'effuirois la colere
D'une Marâtre injufte, & d'un Pere févére ;
L'une compte à midi, l'autre à la fin du jour
Si le nombre complet fe trouve à mon retour.
Mais je puis hazarder deux beaux vafes de hêtre :
On voit ramper autour une vigne champêtre ;
Alcimédon fur eux a gravé deux portraits,
Du célébre Conon, * l'un ranime les traits ;
L'autre peint ce Mortel, ¶ dont l'adreffe féconde
A décrit les faifons & mefuré le monde :
Ces coupes font encor dans leur premier éclat,
J'en ferai volontiers le gage du Combat.

DAMETE.

J'ai deux vafes pareils, revêtus d'un feuillage
Du même Alcimédon ce préfent eft l'ouvrage :
Le Chantre de la Thrace eft peint fur les dehors ;
Il eft fuivi des bois qu'entraînent fes accords.

MENALQUE.

Palémon vient à nous : qu'il regle la victoire ;
Arbitre du combat, & témoin de ma gloire.

* *Geométre fameux, de l'Ifle de Samos.*
¶ *Archiméde de Siracufe.*

DAMETE.

Je consens qu'il nous juge, & malgré vos mépris,
Je sçaurai me défendre & balancer le prix :
Ma Muse en ces combats ne fut jamais craintive ;
Prêtez-nous, Palémon, une oreille attentive.

PALEMON.

Chantez, dignes Rivaux : la nouvelle saison
Invite à des concerts sur ce naissant gazon,
Le Printems de retour rajeunit la nature,
Il rend à nos forêts leurs berceaux de verdure,
Philoméle reprend ses airs doux & plaintifs,
L'Amant des fleurs succéde aux Aquilons captifs :
Tout charme ici les yeux; chaque instant voit éclore,
Dans ces Prés émaillés, de nouveaux dons de Flore :
A chanter tour à tour préparez donc vos voix,
Ces combats sont chéris de la Muse des bois.

DAMETE.

Muses ! donnez au Maître du tonnerre
Le premier rang dans vos nobles chansons,
Il est tout, il remplit les Cieux, l'onde, la terre,
Il dispense à nos champs les jours & les moissons.

MENALQUE.

Du jeune Dieu, que le Permesse adore,
Muses ! chantons les honneurs immortels :

Des premiers feux du jour quand l'Orient se dore ;
D'un feston de lauriers je pare ses autels.

DAMETE.

Quand je suis dans un bois tranquile
Sous un chêne épais endormi,
Glycere me reveille ; & d'une course agile
Elle fuit dans un antre, & s'y cache à demi.

MENALQUE.

Phylis, près de ma bergerie,
Vient chaque jour cueillir des fleurs :
Nos troupeaux reunis paissent dans la Prairie,
Et par ce tendre accord imitent nos deux cœurs.

DAMETE.

Je veux offrir deux tourterelles
A ma Glycere au premier jour :
Ce couple heureux d'oiseaux fidéles
Lui dictera les loix d'un éternel amour.

MENALQUE.

Sur mes fruits une fleur vermeille
Répand un brillant coloris :
J'en veux remplir une corbeille,
Et l'offrir de ma main à la jeune Cloris.

DAMETE.

Que j'aime l'entretien de la tendre Glycére !

Zéphirs, qui l'écoutez dans ces momens si doux,
Ne portez point aux Dieux ce que dit ma Bergere,
Des plaisirs si charmans rendroient le Ciel jaloux.

MENALQUE.

Souffrez qu'armé d'un arc je suive votre trace,
Cloris, quand vous chassez dans les routes des bois;
Souvent Endimion vit Diane à la chasse,
Souvent de la Déesse il porta le carquois.

DAMETE.

Je célébre bientôt le jour de ma naissance:
Venez, belle Glycére, honorer ce beau jour,
Vous ferez l'ornement des concerts de la danse;
Votre chant & vos pas sont conduits par l'amour.

MENALQUE.

Cloris seule a mon cœur, seule elle a tous les charmes:
Ciel! qu'elle m'enchanta dans nos derniers adieux;
Ses yeux avec les miens répandirent des larmes,
Ah! quand pourrai-je, amour, revoir de si beaux yeux?

DAMETE.

Mon cœur redoute autant les rigueurs de Glycére,
Qu'un timide mouton craint la fureur des loups,
Qu'un laboureur veillant sur une moisson chere,
Craint le souffle fougueux des Aquilons jaloux.

MENALQUE.

Ma Cloris est pour moi ce que l'herbe naissante
Au lever de l'Aurore est pour un jeune agneau,
Et ce qu'est à la terre aride & languissante
Une féconde pluye, ou le cours d'un ruisseau.

DAMETE.

Puisque Pollion * veut bien être
Le protecteur de mes chansons,
Muses, sur le hautbois champêtre,
Que son nom soit chanté dans vos sacrés valons.

MENALQUE.

Pollion lui-même avec grace
Ecrit des vers d'un goût nouveau:
Sçavantes Nymphes du Parnasse,
A ce Héros sçavant offrez un fier Taureau.

AMETE.

Illustre Pollion, que celui qui vous aime
Soit placé près de vous au temple de l'honneur;
Que dans son champ fécond, que sur les buissons même
Le miel & les parfums naissent en sa faveur.

MENALQUE.

Si quelqu'un peut aimer la Muse de Bathille,

* *Il étoit alors Consul, l'an 714. de Rome.*

Du fade Mévius, qu'il aime auſſi les vers :
Qu'il aſſerviſſe au joug le renard indocile,
Qu'il préfére aux zéphirs les vents des noirs hyvers.

D.A M E T E.

Fuyez, jeunes Bergers, cette rive enchantée
Qui paroît n'offrir que des fleurs :
Fuyez, malgré l'attrait de cette onde argentée ;
Un ſerpent eſt caché ſous ces belles couleurs.

M E N A L Q U E.

Vous qui foulez l'émail de ces routes fleuries ;
Eloignez-vous, mes chers moutons,
Allez, un verd naiſſant couronne ces prairies ;
Ce bord vous offrira de plus tendres gazons.

D A M E T E.

Je conduis ces troupeaux au meilleur pâturage ;
Cependant je les vois depérir chaque jour :
Moi-même je languis au printems de mon âge,
Tout languit dans nos champs ſous les fers de
l'Amour.

M E N A L Q U E.

L'Amour ne me nuit point ; j'ignore ſes allarmes,
Jamais il n'a rendu mes troupeaux languiſſans :
Mais un ſombre enchanteur, par ſes funeſtes charmes
Fait périr ſans pitié mes agneaux innocens.

DAMETE.

De ce douteux débat, la palme vous eſt dûe
Si vous ſçavez m'expliquer en quel lieux *
L'œil ne peut découvrir que ſix pieds d'étendue
De ce vaſte horiſon qui termine les Cieux.

MENALQUE.

Au prix de vos chanſons je ſouſcris ſans murmure ;
Et ſur Cloris je vous cède mes droits,
Si vous ſçavez me dire en quel lieu la nature
Sur de naiſſantes fleurs † grave le nom des Rois

PALEMON.

Je ne puis entre vous décider la victoire,
L'un & l'autre à mes yeux, en emporte la gloire,
Et tout Berger qui peut égaler vos beaux ſons,
Mérite, comme vous, la palme des chanſons.
Renouvellez ſouvent en cadences égales
Le paiſible combat de vos Muſes rivales ;
Et quand vous formerez ces gracieux récits,
Que toujours, entre vous, le prix reſte indécis.

* *Le fond d'un puits.*

† *La Jacinthe, fleur ſur laquelle on s'imaginoit lire les deux premiéres lettres du nom d'Ajax, fils de Telamon, Roi de Salamine : Ajax, ſelon la Fable, fut métamorphoſé en Jacinthe, après s'être tué de rage de n'avoir point obtenu les Armes d'Achile.*

EGLOGUE IV.

L'HOROSCOPE DE MARCELLUS, FILS D'OCTAVIE, SŒUR D'AUGUSTE.

EGLOGUE HEROIQUE.

MUSES, pour ce beau jour, ceſſez d'être Bergeres;
Oſez porter vos voix au-deſſus des fougeres,
Un Conſul, * à vos jeux s'intéreſſe aujourd'hui.
Rendez, par vos beaux airs, les champs dignes de lui.
Cieux ! Où ſuis-je enlevé ! Quels ſuperbes ſpectacles !
Un Dieu par mes accens va rendre ſes Oracles.
Je vois éclore enfin ce nouvel Univers
Qu'a chanté la Sybille en prophétiques Vers ;
Je vois un nouveau Peuple orner cette contrée ;

Ce ne ſont point des Bergers qui parlent dans cette Piéce ; c'eſt le Poëte lui-même, à qui des tons plus élevés ſont permis. Quelques-uns le blâment d'avoir mis au rang des Eglogues un ſujet ſi pompeux, & qui paroît plutôt du reſſort de l'Ode : ſi Virgile eût été du ſentiment de ſes Cenſeurs, nous y euſſions perdu une de ſes plus belles Eglogues.

* *Pollion.*

Du sein des Cieux, Themis descend avec Astrée ;
Saturne sur nos champs revient regner encor,
Et ramene aux Mortels les jours de l'âge d'Or.
Il est né ce Héros, pour qui les destinées
Marquoient un nouvel ordre & de mois & d'années.
Tendre Divinité, compagne des Amours,
Lucine, à son enfance accordez vos secours.
Descendez sur ces bords, Apollon votre frere
Des Graces & des Arts y tient le Sanctuaire.
Illustre Pollion, ton brillant Consulat
Va des siécles dorés voir renaître l'éclat,
Les vertus de retour, par d'aimables prodiges ;
Des antiques forfaits effacent les vestiges :
Jupiter nous promet un heureux avenir,
Il ne lui reste plus de crimes à punir.
Un jour, dans cet enfant d'immortelle origine ;
Revivront les Héros de sa race Divine,
Sur l'Univers paisible * il regnera comme eux ;
Il tiendra même rang dans le conseil des Dieux.
Aimable Marcellus, la Reine de la Terre
Vient déja vous offrir l'achante & le lierre,

* *Cette prédiction pouvoit-elle se faire d'un Fils de Pollion, dont plusieurs Interprêtes soutiennent que Virgile chante ici la naissance ? Elle ne convenoit sans doute qu'à l'Héritier présomptif de l'Empire, au seul Marcellus, Neveu d'Auguste, & adopté par cet Empereur, qui n'avoit point de Fils.*

Elle pare ſon front des plus vives couleurs,
Et vous forme un berceau de verdure & de fleurs.
Le lait coule à grands flots dans chaque bergerie,
On voit naître en tous lieux les parfums d'Aſſirie,
Les bois ne portent plus les funeſtes poiſons,
Le Loup moins affamé laiſſe en paix nos moutons.
C'eſt peu: d'autres bienfaits enrichiront le monde;
Les fruits ſeront plus beaux, la moiſſon plus féconde;
Lorſque vous apprendrez de vos Ayeux vainqueurs
L'héroïſme guerrier, & la loi des grands cœurs:
Chaque Nayade alors verſera de ſon urne
Des flots de pur Nectar, comme aux jours de Saturne,
Une riche vendange, après d'amples moiſſons,
Offrira des raiſins juſques ſur les buiſſons.
C'eſt ainſi qu'aux mortels les faveurs deſtinées
S'accroîtront par dégrès & ſuivront vos années.
Pendant ces premiers tems d'un plus bel Univers,
Des vaiſſeaux couvriront encor les vaſtes mers,
Nos campagnes encor ſe verront labourées,
Nos Villes de remparts reſteront entourées,
Peut-être un autre Argo, ſous un nouveau Tiphis,
Portera des guerriers ſur les champs de Thétis.
Peut-être verra-t'on les murs d'une autre Troye

Au fer d'un autre Achile abandonnés en proye.*
Mais ces restes legers de nos malheurs passés,
Disparoîtront enfin, pour toujours effacés,
Dès qu'après l'heureux cours d'une jeunesse illustre
La Parque filera votre cinquiéme lustre,
Et quand, passant des jeux aux soins de votre rang,
Vous marcherez égal aux Dieux de votre sang.
Rien ne manquera plus au bonheur de la terre :
La paix au fond du Styx replongera la Guerre;
Féconde également pour tous ses Citoyens,
La terre en tous climats produira tous les biens.
A travers les périls des vagues incertaines
Nous n'irons rien chercher sur des plages lointaines,
Sans exiger nos soins, les côteaux, les guérets
Fixeront en tous tems & Bacchus & Cérès,
Les arts laborieux deviendront inutiles,
Les moutons, en paîssant sur nos rives fertiles,
Brilleront revêtus des plus riches couleurs,

* *Les quatre Vers précédens sont allégoriques. Par eux Virgile indique les préparatifs de la Flotte qu'équipoient les Triumvirs, Octavien & Antoine, pour attaquer Sexte Pompée, Fils du grand Pompée, qui soutenoit en Sicile les restes du parti republicain. Il fut défait dans un combat naval. Syracuse fut cette seconde Troye; Octavien César fut ce nouvel Achile. Ces applications sont pleines de beautés, nous en devons la découverte au Sçavant Pere Catrou.*

Sur eux la pourpre & l'or formeront mille fleurs,
L'induſtrieux travail de la ſimple nature,
Sans les ſecours de l'art, produira leur parure.
Ils feront ces beaux jours. Du Temple des deſtins
Une voix me tranſmet ces augures certains.
Déja pour accomplir ces fortunés préſages,
Les trois fatales Sœurs, Souveraines des âges,
Ont adouci leurs loix, & Clotho prend encor
Le fuſau qui ſervit à filer l'âge d'Or.
Ouvrez de ces beaux jours l'héroïque carriére;
Sans attendre le tems, franchiſſez la barriére;
Partez, ſuivez la gloire, Enfant chéri des Cieux;
Du beau ſang de Venus * rejetton précieux,
Aux honneurs de vos ans tout ſe montre ſenſible,
Le Ciel eſt plus riant, Neptune eſt plus paiſible,
L'Univers aſſuré d'un ſiecle de bonheur,
Applaudit au berceau de ſon Reſtaurateur.
O jours! ô tems heureux! ô ſi les deſtinées
Etendoient juſques-là le fil de mes journées!
Auguſte Marcellus, à chanter vos exploits,
Je voudrois conſacrer les reſtes de ma voix:
Pour ces pompeux ſujets ma Muſe rajeunie
Vaincroit tous les concerts des fils de Polhimnie;
Pan même, à mes accords s'il comparoit ſes ſons,

* *La Fable Romaine faiſoit deſcendre la famille des Céſars de Venus par Enée, Fils de cette Déeſſe.*

Pan même s'avoueroit vaincu par mes chansons.
Commencez, heureux Fils d'une Mere charmante,
Commencez de répondre à sa plus douce attente,
Par de justes retours comblez ses tendres vœux,
Que vos premiers souris s'adressent à ses yeux,
Pour vous l'Amour éleve une jeune Déesse *
Dont il vous offrira la main & la tendresse ;
Vivez, & que vos ans égaux à nos desirs,
Soient remplis & filés par la main des plaisirs.

* *Julie, fille d'Auguste. Marcellus épousa cette Princesse. Les Prédictions de Virgile ne furent pas vérifiées dans toute leur étendue. Ce Prince aimable, l'espoir & les délices de l'Empire Romain, mourut à la fleur de son âge. Le sixiéme Livre de l'Enéide finit par une plainte très-tendre sur la mort prématurée de ce jeune Héros.*

ÉGLOGUE V.

DAPHNIS.

MÉNALQUE, MOPSUS.

MÉNALQUE.

PROFITONS, cher Mopſus, des momens précieux
Que la fin d'un beau jour nous accorde en ces lieux;
Je chante, vous jouez du hautbois avec grace:
Eſſayons un concert digne des bois de Thrace.

MOPSUS.

Je ſuis prêt, cher Menalque, à chanter avec vous;
Vos accens ont pour moi les charmes les plus doux;
Des Zéphirs du couchant les folâtres haleines
Balancent de ces bois les ombres incertaines,
Chantons ſous ce feuillage, ou, ſi vous l'aimez mieux,
Dans cette grotte où regne un frais délicieux:

La Mort d'un Frere de Virgile, nommé Flaccus Maro, & repréſenté ſous le nom de Daphnis, fait le ſujet de ce Poëme. Mopſus Eleve du Poëte, pleure Daphnis: Virgile, ſous le nom de Menalque, en fait l'Apothéoſe.

Une vigne ſauvage en décore l'entrée,
A Faune de tous tems elle fut conſacrée ;
J'y conduirai vos pas ; là vos nobles chanſons
M'offriront un plaiſir & d'utiles leçons.
Si mes vers ſont moins beaux, pardonnez à ma
Muſe
Ce défaut d'agrémens que ma jeuneſſe excuſe.

MENALQUE.

Non, je ſçai qu'Amyntas oſe ſeul dans nos bois
Vous diſputer le prix du chant & du hautbois.

MOPSUS.

N'en ſoyez point ſurpris : dans ſon orgueil extrême,
Ce Berger défieroit le Dieu des vers lui-même.

MENALQUE.

De vos champêtres airs repétez les plus beaux,
En notre abſence Egon gardera nos troupeaux,
Chantez Codrus * mourant pour ſauver ſa patrie,
Chantez du tendre Alcon ¶ la pieuſe induſtrie,
Quand il perça d'un trait heureuſement lancé
Le ſerpent qui tenoit ſon fils entrelacé :

* *Dernier Roy d'Athénes.*

¶ *Servius écrit qu'Alcon étoit fils de cet Ericthée, que Minerve éleva elle-même à la campagne, & qu'elle donna enſuite aux Athéniens pour leur Roy.*

Ou plaignez dans vos chants cette Amante * célébre
Qui pour Démophoon mourut aux bords de l'Hebre.

MOPSUS.

Souffrez qu'à d'autres jours je réserve ces chants :
Je prépare aujourd'hui des regrets plus touchants ;
J'ai fait de nouveaux vers : ils vous plairont peut-être :
Ils sont déja gravés sur l'écorce d'un hêtre.
Lorsque j'aurai chanté, que mon rival jaloux
Vous montre aussi ses vers, qu'il chante, & jugez-nous.

MENALQUE.

De vos chants & des siens je sçai la différence :
Près de vous Amyntas, malgré son arrogance,
Est comme un saule obscur près d'un brillant rosier ;
Ou comme un foible ormeau près d'un bel olivier.

MOPSUS.

Si mes premiers essais m'ont acquis quelque gloire,
Je la dois à vos soins, j'en chéris la mémoire.
Nous voici dans la grotte où nous voulons Chanter ;
La douleur fit les vers que je vais repeter.

* *Philis, fille de Licurgue, Roy de Thrace. Son Amant Démophoon, fils de Thésée, fut rappellé à Athénes par des raisons d'Etat : son absence fut longue ; Philis le crut infidéle, elle se donna la mort.*

Je les ai conſacrés au Berger plein de charmes
Dont le trépas récent demande encor nos larmes.

MENALQUE.

L'Agneau négligera le citize fleuri,
Quand nous perdrons l'amour d'un Berger ſi chéri.

MOPSUS.

Daphnis n'eſt plus? en vain nos Muſes le regrettent,
Les pleurs ſont ſuperflus :
Je le demande aux bois, & les bois me repétent;
Il n'eſt plus! Il n'eſt plus!
Deſtins trop rigoureux, inexorable Parque,
Quels injuſtes arrêts
Précipitent ſi-tôt dans la fatale barque
Ce Berger plein d'attraits?
Je vois ſes yeux éteints : ſa Mere inconſolable
Les arroſe de pleurs,
Et ſes cris vont apprendre au Ciel impitoyable
Ses améres douleurs.
Infortuné Daphnis! L'avide Proſerpine
T'enleve avant le tems:
Ainſi tombe un tilleul que le vent déracine
Dans ſon premier printems.
O jour trois fois cruel! Quel deuil dans la nature!
Nous vîmes en ces bois
Le Soleil ſans clarté, la terre ſans verdure,
Et les oiſeaux ſans voix.

Les ruiſſeaux, effrayés du bruit de nos allarmes,
Murmuroient les ſanglots :
L'horreur d'un triſte bord, & les flots de nos larmes
Précipitoient leurs flots.
On entendit gémir les jeunes Oréades
A cet inſtant fatal,
Et de leurs belles eaux les ſenſibles Naiades
Troublerent le cryſtal.
Aux longs gémiſſemens des Nymphes fugitives,
Les échos attendris
Renvoyerent, du fond des cavernes plaintives,
De lamentables cris.
Alors aucun Paſteur ne mena dans la plaine
Ses troupeaux languiſſans,
La flûte étoit muette, on ne rendoit qu'à peine
De douloureux accens.
Il n'eſt plus de beaux jours, Berger depuis ta perte,
Plus de fêtes pour nous,
Palès * ne chérit plus cette vie déſerte,
Elle fuit en courroux.
Nos Prés ſont défleuris, de plantes infertiles
Nos ſillons ſont remplis,
Et nos jardins n'ont plus que des ronces ſtériles
A la place des lis.
Nous devions les attraits de toute la contrée
A tes attraits chéris.

* Déeſſe Champêtre.

Telle, aux raisins brillans dont elle est colorée ;
La vigne doit son prix.
Daphnis, dans nos cantons accrédita l'Orgie,
Et le Thyrse Divin,
Il chanta le premier, en vers pleins d'énergie ;
Le puissant Dieu du vin.
Il étoit les amours & la gloire premiére
Des bois & des hameaux,
Faut-il qu'il ne soit plus, en perdant la lumiere ;
Que l'objet de nos maux !
Dans l'oisive langueur de nos douleurs extrêmes
cessons de nous plonger,
Allons rendre l'honneur & les devoirs suprêmes
Aux mânes du Berger.
Pasteurs, rassemblez-vous, dépouillez-vos guir-landes
Et vos habits de fleurs,
Paroissez, apportez de funébres offrandes
Sous de noires couleurs.
Marchez sans chalumeau, renversez vos houlettes,
Couvrez-les de cyprès,
Sur ces autels jonchés de pâles violettes
Consacrez vos regrets.
Elevez le tombeau du Berger que je chante ;
Prés de ces antres verds,
Et pour éterniser sa mémoire touchante,
Inscrivez-y ces vers.

Sous ce froid monument le beau Daphnis repose,
Il n'a presque vécu que l'âge d'une rose,
Il étoit le Pasteur d'un aimable troupeau,
Lui-même étoit encor plus aimable & plus beau.
Bergeres, qui passez dans ce bocage sombre,
Donnez des larmes à son ombre,
Donnez des fleurs à son tombeau.

MÉNALQUE.

Votre chant m'a charmé: cette tendre peinture
Doit ses traits ingénus aux mains de la nature.
Je goûte à vous entendre une égale douceur
A celle que ressent l'aride Voyageur,
Quand pour se rafraîchir, il trouve une onde claire;
Et pour se délasser, une ombre solitaire.
Mais il faut pour Daphnis que je chante à mon tour:
Il m'aimoit, je lui dois ce fidéle retour;
Je ne mets point sa perte au rang de nos desastres,
Daphnis déifié * regne au séjour des astres,
Ses graces, ses vertus triomphent de la mort:
S'il meurt pour nous, il vit pour un plus noble sort.
Du sombre deuil tristes compagnes,
Plaintes, fuyez de nos campagnes:

* *L'Apothéose seroit un peu outrée, si le Poëte n'en faisoit un Dieu Champêtre: Virgile a suivi l'exemple des Poëtes Grecs qui avoient ainsi divinisé le Daphnis de Sicile.*

Bergeres & Bergers reprenez vos hautbois;
Du beau Daphnis chantez la gloire,
Il n'a point passé l'onde noire,
Il est au rang des Dieux protecteurs de vos bois;
Il peut, porté sur les étoiles,
Contempler sans nuit & sans voiles
La marche & les clartés des célestes flambeaux;
Sous ses pieds il voit les nuages,
Les tonnerres & les orages,
Et les mondes divers & l'empire des eaux.
Revenez Jeux, Plaisirs, Naïades,
Flore, Cérès, Amours, Dryades,
Que tout au Dieu Daphnis applaudisse en ces lieux:
Qu'il soit chanté sur la musette,
Qu'une foule d'échos repéte:
Daphnis n'est plus mortel, il est au rang des Dieux.
Déja sous son naissant empire,
A notre bonheur tout conspire,
Tout éprouve déja les faveurs de Daphnis:
Le loup devenu moins avide,
L'agneau devenu moins timide,
Dans les mêmes vallons bondissent réunis.
Si nos hameaux ont sçu te plaire,
Sois, Daphnis, leur Dieu Tutelaire:
Ne porte pas tes soins sur des bords étrangers;
Procure-nous des jours tranquiles,
De belles nuits, des champs fertiles,

Sois le Dieu des troupeaux & le Roi des Bergers ;
Tu recevras sur ce rivage
Les mêmes dons, le même hommage
Que reçoivent de nous les premiers immortels,
Suivi d'une fidele troupe,
J'irai verser à pleine coupe
Et le lait & le vin sur tes nouveaux autels.
Dans les festins, dans l'allégresse,
Echauffés d'une douce yvresse,
Nous te célébrerons à l'ombre des ormeaux,
Les Bergers unis aux Bergeres
Formeront des danses legeres
Et marieront leurs voix au son des chalumeaux.
Tant que l'Abeille au sein de Flore
Ravira les pleurs de l'Aurore,
Autant, ô jeune Dieu, tes fêtes dureront :
On égalera tes louanges
A celles du Dieu des vendanges,
Et toujours en ces lieux tes autels brûleront.

MOPSUS.

J'ai souvent entendu l'agréable murmure,
Ou d'un zéphir naissant, ou d'une source pure :
J'ai souvent entendu les concerts enchanteurs
Des plus tendres oiseaux, des plus doctes Pasteurs,
Mais tous ces sons n'ont point une douceur pareille
Aux vers dont votre Muse a charmé mon oreille :
Quel don peut égaler tant d'égards complaisans ?

MENALQUE.

Mon amitié, Berger, préviendra vos préſens;
Recevez ce hautbois, il fut fait en Sicile,
Il eſt d'un bois choiſi, d'un ſon doux & facile,
Avec lui j'ai chanté des champêtres appas,
Les fêtes des Bergers, leurs amours, leurs combats.

MOPSUS.

Nul don ne m'eſt plus cher qu'une [illegible] muſette,
Agréez de ma main cette belle houlette:
Sur ſon airain brillant nos chiffres ſont tracés;
J'y vais joindre un feſton de myrtes enlacés:
Antigênes s'attend que je l'en ferai maître;
Mais mon cœur en décide, & Ménalque doit l'être.

EGLOGUE VI.

SILENE.

PREMIER imitateur du Berger, * dont la Muse
Est l'honneur immortel des champs de Syracuse,
Dans un heureux loisir, je repéte en ce bois
Les airs que les amours jouoient sur son hautbois.
Pour chanter les combats & le Dieu de la Thrace;
J'allois rêver un jour au sommet du Parnasse :

Silene instruit deux Bergers, il leur chante l'origine & la formation de l'Univers, né du concours fortuit des Atômes, selon le sistême d'Epicure. Il leur raconte ensuite differens traits de l'Histoire des siécles fabuleux. Quelques Critiques condamnent encore ici Virgile, & prétendent que la matiere de ce Poëme est trop elevée pour l'Eglogue, d'autres justifient le Poëte, & pensent qu'aucun sujet n'est au-dessus de la Poësie Bucolique, quand il est présenté aux yeux sous un voile Pastoral; je me rangerois volontiers à ce dernier sentiment, surtout pour le SILENE. *Cette Piéce ne renferme rien qui ne soit à la portée des Bergers, qu'on doit supposer cultivés, polis, & d'une imagination exercée aux idées Poëtiques, tendres & riantes.*

* *Théocrite.*

Apollon, * peu facile à ces hardis projets,
M'ordonna de traiter de plus simples sujets :
Je ne trouble donc plus par l'éclat des trompettes
Des chants accoutumés aux soupirs des Musettes,
Si je chante aujourd'hui sur ces paisibles bords,
Muses, ne m'inspirez que d'aimables accords.
Que d'autres, ô Varus, ¶ plus chers aux doctes Fées,
Au temple de mémoire érigent vos trophées,
Ma voix trop foible encor pour chanter les héros
Apprendra seulement votre nom aux échos.
Mais si ce qu'aujourdhui j'écris sans impostures,
Vainquant la nuit des temps, passe aux âges futures,
On lira que Varus & ses brillans honneurs
Etoient même connus au séjour des Pasteurs.

Dans un antre champêtre orné par la nature,
Sous des pampres fleuris, sur un lit de verdure,
Silene, de Morphée éprouvant la douceur,

* *Auguste avoit ordonné à Virgile d'écrire dans le genre Pastoral... Ce Prince aimoit à se voir désigné sous le nom & les attributs du Dieu de la Poësie.*

¶ *Quintilius Varus s'étoit acquis quelque réputation dans les Armes au tems que Virgile écrivoit ce Poëme : il fut ensuite célébre par ses malheurs & par la perte des trois Légions qu'il commandoit en Allemagne, & qu'Arminius défit dans la forêt de Tenberg.*

A des ſonges riants abandonnoit ſon cœur :
On voyoit près de lui ſa couronne & ſon verre
Renverſés ſur un thyrſe entouré de lierre,
Un doux jus, bû la veille aux fêtes de Bacchus,
Tenoit encor ſes ſens aſſoupis & vaincus,
Quand deux jeunes Bergers, Silvanire & Mnaſile,
Troublerent à deſſein la paix de cet aſile.
Depuis longtems Silene, oracle de ces lieux,
Leur promettoit en vain des chants myſtérieux :
Il avoit juſqu'alors éludé leur pourſuite ;
Mais leurs efforts enfin empêcherent ſa fuite.
La jeune Eglé ſurvient, & ſe joint aux Paſteurs
Pour former au Vieillard une chaine de fleurs.
Captif en ces liens, Silene ſe reveille :
On voit naître les ris ſur ſa bouche vermeille ;
Vous l'emportez, dit-il, & je ſuis arrêté :
Je vois bien à quel prix on met ma liberté ;
Vous voulez que des tems je vous chante les faſtes ;
Un jour ne peut ſuffire à des ſujets ſi vaſtes :
Commençons cependant, contentons vos deſirs :
Pour vous, je vous reſerve, Eglé, d'autres plaiſirs :
Rompez, jeunes Paſteurs, cette chaine inutile,
Et comptez ſur la foi de ma Muſe docile.
Il dit. Tout à l'envi, s'apprête à l'écouter :
Ses liens ſont briſés ; il commence à chanter.
Aux ſublimes accens de l'immortel Silene,
Les vents au loin chaſſés ne troubloient pas la plaine,

Les ruisseaux s'arrêtoient & n'osoient s'agiter ;
Les échos admiroient & n'osoient repéter,
Les Nymphes, les Sylvains, formant d'aimables
danses,
Suivoient d'un pas leger ces brillantes cadences ;
Le rivage d'Amphrise & les bois d'Hélicon
Furent souvent charmés par le chant d'Apollon,
Le sombre Roi du Styx, aux tendres airs propice,
Fut touché des accords de l'époux d'Euridice;
Mais la voix du Vieillard, cher au Dieu des raisins,
Charma bien plus encor les rivages voisins.
Il décrivoit d'abord la naissance du monde.
Rien n'existoit encor ; une masse inféconde
Formoit un vaste amas d'Atômes confondus,
Dans les deserts du vuide au hazard répandus ;
Ce néant eut sa fin ; l'Univers reçût l'être,
Des Atômes unis le concours fit tout naître,
Il fit les Elemens, qui, par d'heureux accords,
Formerent à leur tour tous les mixtes, tous les corps.
Les plaines de Cybelle & les champs de Nérée
Occuperent leurs rangs sous la Sphére éthérée,
Et sur ces sombres lieux, muettes régions,
Où le trépas conduit ses pâles légions.
Quel spectacle pompeux ! Du monde jeune encore
Quel fut l'étonnement, quand la naissante aurore
Pour la premiere fois, ouvrant un Ciel vermeil,
Fit luire, aux yeux charmés, l'empire du soleil ?

Bientôt ce Dieu fécond, ame de la nature,
Du monde obscur sans lui, fit briller la structure;
Et donna de son char élevé sur les airs,
Du jour & des couleurs à tant d'êtres divers.
La terre, à son aspect riche & fertilisée,
Des plus précieux dons se vit favorisée.
Elle enfanta les fleurs, les premieres moissons,
La vigne, les vallons, les bois & les buissons:
Un peuple d'animaux erra dans les montagnes,
Les troupeaux moins craintifs peuplerent les campagnes,
L'air eut ses citoyens, l'onde ses habitans;
Ainsi poursuit Silene, on vit naître les tems.

Les humains vertueux, sous le sceptre de Rhée,
Virent du siécle d'or la trop courte durée,
Les coupables enfans de ces premiers mortels
Altérerent les mœurs, foulerent les Autels,
La vertu fugitive, aux jours de Promethée,
Reprit son vol aux cieux d'une aîle ensanglantée,
Par le Dieu du trident l'Olympe fut vengé,
La mer fut le tombeau du monde submergé,
L'Epoux seul de Pyrrha, dans cette nuit profonde,
Survécut avec elle aux ruines du monde,
De la terre en silence, il peupla les deserts
Sur les vastes débris du premier Univers.

Ainsi chante Silene. Ainsi sa main retrace
Le tableau des malheurs de la mortelle race;

Par Mnémosine instruit des faits de tous les tems,
Il en peint aux Bergers mille traits éclatans.
Il plaint le jeune Hilas longtems pleuré d'Alcide,
Une Nymphe l'entraine en sa grotte liquide;
Alcide en vain l'appelle aux rives d'alentour,
Hilas ne répond plus, sa perte est sans retour.
L'éloquent Demi-Dieu chante ensuite & déteste
Du Monstre des Crétois la naissance funeste;
Il chante cette Reine Epouse de Minos,
Heureuse, si jamais on n'eût vû de troupeaux:
Des Filles * de Prétus les fureurs sont connues,
Leurs vains mugissemens insulterent les nues;
Mais leur délire ardent, leurs stupides fureurs
N'ont jamais de la Créte égalé les horreurs.
O honte! ô crime affreux! Quels feux brûlent tes veines,
Folle Pasiphaë, qu'attens-tu dans ces plaines?
Le Taureau que tu suis ne comprend point tes pleurs,
Epris d'autres amours, il foule un lit de fleurs,
Et toujours insensible à tes flammes brutales,
Dans quelque pâturage il te fait des Rivales.
Chastes Nymphes d'Ida, sortez de vos forêts,

* *Lysippe, Ipponoé & Cyrianesse, filles de Prétus & de Sténoboé, se vanterent d'être plus belles que Junon. La Déesse, jalouse & irritée, les frappa d'un genre de folie qui leur fit croire qu'elles étoient métamorphosées en Vaches.*

Que ce Taureau fatal expire sous vos traits,
S'il ne s'offre à vos coups sur la rive voisine,
Voyez, suivez ses pas jusqu'aux murs de Gortine,
Sacrifiez ce monstre, & vengez en ce jour
Les loix de la nature & l'honneur de l'Amour.
Pour égayer ses vers, l'ingénieux Silene
Peint le triomphe heureux du galant Hyppomene.
Il décrit les fruits d'or, dont l'éclat enchanteur
Sçût soumettre Atalante à ce jeune vainqueur.
Des sœurs de Phaëton il chante la tendresse:
Il chante aussi Gallus, des rives du Permesse
Conduit par une Muse à la Cour d'Apollon,
Et reçu par ce Dieu dans le sacré vallon.
A le combler d'honneurs tout se plaît, tout conspire;
Linus, ce beau Berger, inventeur de la lyre,
Sous un habit de fleurs, le front ceint d'un laurier,
Au-devant de Gallus s'avance le premier:
Agréez, lui dit il, cette flûte champêtre,
Le Pasteur Hésiode en fut le premier maître:
Avec elle il chanta les immortelles sœurs,
Quand il fut rajeuni par leurs tendres faveurs;
Attirés par ses sons, du sommet des montagnes,
Les Cédres descendoient au milieu des campagnes,
Pour charmer, comme lui, ce séjour adoré,
Héritez, cher Gallus, ce hautbois revéré,
Des bois sacrés du Pinde osez chanter la gloire;

* *Cornelius Gallus, Poëte, ami de Virgile.*

Ils en feront plus chers aux Filles de mémoire.

Silene chante aussi ce parricide amour
Qui ravit à Nisus la couronne & le jour.
Il peint cette Silla, dont les monstres avides
Engloutirent au fond de leurs gouffres perfides
Les Nochers gémissans, & les tristes vaisseaux
D'Ulysses poursuivi par le Tyran des eaux.

Du barbare Térée il décrit la disgrace,
Il décrit les horreurs & le deuil de la Thrace,
Quand l'innocent Itys, à peine hors du berceau,
De son pere coupable eut le sein pour tombeau:
Pour fuir ces lieux sanglans, Philomene vengée
Prend un nouvel essor, en Rossignol changée,
Et le funeste auteur de tant de noirs forfaits
S'envole & traîne au loin d'inutiles regrets.

Qui pourroit bien louer la voix divine & tendre;
Qu'aux deux Bergers charmés le Vieillard fit entendre?
Du Souverain des vers tels étoient les accords,
Quand l'heureux Eurotas * arrêté sur ses bords,
Instruisit les échos à redire la plainte
Que Phébus adressoit à l'ombre d'Hyacinthe.
Ainsi mille zéphirs portoient jusques aux Cieux
Du Maître de Bacchus les chants mélodieux,
Quand la nuit terminant ce beau jour avec peine,
Sépara les Pasteurs de l'aimable Siléne.

* *Fleuve voisin de Lacedemone.*

EGLOGUE VII.

MELIBÉE.

DISPUTE PASTORALE.

CORYDON, TYRSIS.

MELIBE'E

SOUS de frais Alisiers Daphnis étoit assis;
Près de lui deux Bergers, Corydon & Tyrsis,
Gardoient tranquillement couchés sur des feuillages,
Leurs troupeaux réunis dans les mêmes herbages;
Tous deux jeunes encor, nés aux mêmes hameaux,
Dans l'art de bien chanter furent toujours rivaux.
Ils alloient commencer leur dispute incertaine,
Le hazard m'amena vers le lieu de la Scène:
(Je cherchois mon Bélier égaré dans ces champs,
Tandis que je plaçois mes myrthes loin des vents.)
„ Venez, me dit Daphnis, j'ai vû dans cette route
„ Un Bélier vagabond, que vous cherchez sans doute:
„ Soyez moins inquiet, il suivra les troupeaux
„ Que le soir va conduire aux sources de ces eaux;

» Partagez avec nous, sur ces rives fécondes,
» Le plaisir d'un concert, & la fraicheur des ondes.
» Ce beau fleuve, * en baignant ce bocage secret
» Coule plus lentement, & s'éloigne à regret,
» A nos yeux enchantés son cristal représente
» D'un Ciel riant & pur la peinture flotante.
» Là le bruit de l'abeille errante sur les fleurs
» Joint aux chants des oiseaux des sons doux & flateurs.

Il dit. De tant d'attraits pouvois-je me défendre?
D'autres soins m'appelloient, mais il fallut me rendre.
Déja l'heure approchoit de fermer mon bercail,
En faveur des Bergers je remis ce travail.
Soumis aux doctes loix des Muses Pastorales,
Tour à tour ils formoient des cadences égales;
Dans ses chansons, Tyrsis parut trop plein d'aigreur,
Le chant de Corydon avoit plus de douceur.

CORYDON.

Vous qui formez Codrus, ¶ Déités d'Hypocrène,
Formez aussi mon goût aux plus aimables vers,

* *Le Mincio, Rivière du Mantouan, aujourd'hui le Menzo.*

¶ *Poëte illustre, ami & contemporain de Virgile. Ses ouvrages ne nous ont point été conservés.*

Je suspens pour toujours ma flûte à ce vieux
frêne,
S'il ne m'est point donné d'égaler ses beaux airs.

TYRSIS.

Vous, dont l'art aux beaux vers donne l'ame &
la vie,
D'un lierre immortel, Muses, parez mon front :
Que le pâle Codrus en expire d'envie,
Que pour lui mes honneurs soient un mortel affront.

CORYDON.

Déesse des Chasseurs, agréez mon hommage ;
D'un Cerf sur votre Autel j'ai suspendu le bois,
D'un Porphire brillant j'ornerai votre image,
Si Phébus votre frere anime mon hautbois.

TYRSIS.

Tous les ans, du lait pur une coupe t'est dûe,
Priape, c'est assez pour un Dieu tel que toi,
Si mon troupeau s'accroît, j'ornerai ta statue,
Et dans tous nos jardins nous chérirons ta loi.

CORYDON.

Charmante Galatée, aimable Néréide,
Toi, dont le plus beau Cigne envieroit la blan-
cheur,

Si tu m'aimes encor, quitte ta grotte humide;
Et du soir avec moi viens goûter la fraicheur.

TYRSIS.

Nymphe que je chéris, que ton cœur me dédaigne,
Qu'il rejette mes soins, mes vœux & mes présens:
Fuis-moi comme l'on fuit les poisons de Sardaigne,*
Si les jours, loin de toi ne me semblent des ans.

CORYDON.

Le printems ainsi: les troupeaux, aux lieux sombres,
Déja cherchent à fuir les premieres chaleurs:
Hêtres, couvrez le mien de vos plus fraiches ombres,
Ruisseaux, changez pour lui vos bords en lits de fleurs.

TYRSIS.

Quand l'hyver revenu nous chasse des bruyéres,
Mon foyer me défend du souffle des Autans;
Je le crains aussi peu qu'un loup craint des Bergéres,

* *L'Isle de Sardaigne portoit une herbe fort singuliére. Ceux qui en avoient mangé, mouroient en riant malgré eux. C'est de-là qu'on appelle un ris forcé,* Ris Sardonien.

Et j'attens que Progné m'annonce le printems.

CORYDON.

Dans la saison des fruits tout rit en ces campagnes,
Iphis est parmi nous, les jeux sont avec lui;
Mais si ce beau Berger sortoit de nos montagnes,
Fleurs, fontaines, ruisseaux, tout sécheroit d'ennui.

TYRSIS.

Tout languit dans nos champs, quand Philis est absente,
L'herbe meurt, l'air moins pur nous voile le Soleil;
Dès que Phylis revient, la terre est plus riante,
Le Soleil reparoît dans un char plus vermeil.

CORYDON.

L'ormeau plaît au Dieu Pan, le pampre au Dieu d'Automne,
Le laurier à Phœbus, & le myrthe à Cypris;
Mais le [illegible] coudrier pare mieux ma Couronne:
Il plaît à ma Bergere, il mérite le prix.

TYRSIS.

L'Arbre * chéri d'Alcide orne bien un rivage,
Le chêne une forêt, le tilleul un jardin;

* *Le Peuplier. Hercule s'en couronna lorsqu'il descendit aux Enfers.*

Mais la jeune Phylis les orne davantage,
Quand elle y vient cueillir les présens du matin.

MELIBE'E.

Des deux Bergers rivaux telle fut la dispute;
Ils joignirent aux vers les accords de la flûte:
En vain le fier Tyrsis jugea son chant vainqueur,
Coridon enleva mon suffrage & mon coeur.

EGLOGUE VIII.

LES REGRETS DE DAMON,

ET LE SACRIFICE MAGIQUE.

DAMON, ATIS.

AMOUR, Dieu des Bergers, toi qui regles leurs sons,
De Damon & d'Atis redis-moi les chansons,
Quels airs formoient leur voix, lorsque, pour les entendre,
Les troupeaux enchantés négligeoient l'herbe tendre,
Les Tygres adoucis venoient les admirer,
Les ruisseaux arrêtés craignoient de murmurer.

Soutiens mes foibles chants, ô toi * que la Victoire
Ramène à nos [illegible] sur l'aîle de la gloire,
Jeune Triomphateur, quand viendra l'heureux tems
Où je sçaurai chanter les exploits éclatans ?
Prêt à quitter pour toi la rustique musette,
Déja j'ose essayer l'heroïque trompette :
Sous tes yeux autrefois ma Muse jeune encor,

* *Octavien César ; il venoit de la Bataille de Philippes, dans laquelle il avoit défait l'Armée de Brutus & de Cassius, meurtriers de Jules César.*

Vers le double côteau prit son premier essor;
Elle osa de ses chants te vouer les prémices,
Elle veut les finir sous tes brillans auspices:
Mais avant que sa voix, sur de plus nobles airs, *
Du Chantre d'Ilion imitant les beaux Vers,
Te marque au rang des Dieux de l'heureuse Italie,
Souffre encor ces chansons que me dicte Thalie,
Et permets que la main des timides Pasteurs
Unisse à tes lauriers un lierre & des fleurs.

La nuit disparoissoit; l'Amante de Céphale
Venoit ouvrir au jour la rive Orientale,
La diligente Abeille arrivoit sur le thin,
Et les troupeaux goûtoient la fraîcheur du matin,
Quand le triste Démon, panché sur sa houlette,
Fit retentir au loin sa plaintive musette.
Un beau jour commençoit, mais un cœur plein d'ennui
Goûte-t'il les beaux jours? Il n'en est plus pour lui.

DAMON.

Parois, s'écrioit-il, ranime ta lumière,
Du soleil renaissant trop lente avant-couriére,
Etoile, que chérit la mere des Amours,
Brille aux cieux, ouvre enfin le dernier de mes jours!
Victime des rigueurs d'une Amante infidelle:

* *Il annonce l'Enéide. J'ai cru pouvoir mettre ici Homere, au lieu de Sophocle, que porte le Texte.*

Pour

Pour la derniere fois je viens me plaindre d'elle :
Ciel, je m'en plains à toi ! Souffrez-vous Immortels,
Qu'on trahisse un Amour juré sur vos Autels ?
Muse, prête au chagrin qui va finir ma vie,
Les tristes airs dont Pan pleura Syrinx ravie,
Pour fuir le Dieu des bois, plongée au fond des eaux,
Syrinx fut transformée en d'utiles roseaux :
Pan embrassoit les joncs qui cachoient sa Bergere
Il tira des soupirs de leur tige légere ;
Du Ménale, à l'instant, les fideles échos
Répetérent les sons des premiers chalumeaux.
Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie ;
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Le croirai-je, Grands Dieux ! Quoi pour d'autres Amours
Daphné quitte Damon ! Je la perds pour toujours !
Trop crédules Amans, fiez-vous aux Bergeres,
Idolâtrez encor ces beautés mensongéres !
Daphné chérit Mopsus ! Quelle étrange union !
Ainsi que la brebis s'unisse au vieux lion,
Que les chiens de Diane & les biches craintives
Viennent bondir ensemble, & boire aux mêmes rives ;
Après l'affreux Hymen qui cause mon trépas,
Ces monstrueux accords ne me surprendront pas:

Prépare, heureux rival, cette charmante Fête;
Aux autels de Venus va mener ta conquête,
Triomphe, & par tes vœux hâte la fin du jour,
L'inſtant du Sacrifice, & l'heure de l'Amour.

Pourſuis, Muſe, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.

Quel caprice ! quel choix ! pour cet indigne Epoux;
Peux-tu rompre, Daphné, les liens les plus doux!
Le Ciel protége-t'il les Bergeres perfides?
Ton cœur ne craint-il point les noires Euménides?
Ah ! ſi les Dieux cruels autoriſent ton choix,
Songe au moins qu'il te rend la fable de nos ha[illegible].

Pourſuis, Muſe, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.

Ingrate, ſouviens-toi de nos jeunes plaiſirs:
Tu fus le ſeul objet de mes premiers ſoupirs;
Nés au même hameau, dans les jeux de l'enfance,
Nous goûtions les douceurs d'une même innocence:
Ta naiſſante beauté ſçavoit déja charmer;
Mon cœur déja ſenſible apprenoit à t'aimer:
Je n'avois pas douze ans; aux beaux jours de l'Automne
Je t'ouvrois nos vergers pleins des dons de Pomone,
Pour toi je dépouillois nos arbres les plus beaux;
Je n'atteignois qu'à peine à leurs premiers rameaux.

Je voyois, j'admirois le progrès de tes charmes ;
Qui l'eut dit qu'ils devoient me coûter tant de larmes ?
Ta chaîne seule, Hymen, manquoit pour nous unir ;
Devois-tu naître, Amour, si tu devois finir ?
Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Dans ma jeunesse, Amour je t'avois mal connu,
Hélas ! je te croyois un enfant ingénu,
Mais, cruel, tu n'es point, non j'en crois mes disgraces,
Ni le Fils de Vénus, ni le Frere des Graces,
Paphos ne ta point vû naître au printems nouveau,
Le Riphée ou l'Athos t'ont servi de berceau,
Dans le sein d'Alecton, monstre, tu pris naissance,
Une horrible lionne allaita ton enfance,
La Trace t'endurcit au sein des noirs frimats,
Et les Scythes au meurtre instruisirent ton bras.
Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Livrée à tes fureurs, impitoyable Amour,
Une Mere à ses Fils a pû ravir le jour ;
Méconnois-tu ton sang dans ces chéres victimes ;
Implacable Médée ? Amour, voilà tes crimes !
Si ses Fils ont péri par un coup inhumain,

Dans leur flanc innocent tu conduisois sa main.
Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
C'en est donc fait! Daphné s'est unie à Mopsus!
Que tout change; non rien ne m'étonnera plus:
Que Flore aime l'hyver, que les Hiboux funébres
Chantent mieux que le Cygne, & craignent les ténébres,
Que dans nos bois Arcas chante comme Amphion,
Que sa lyre aux Dauphins rende un autre Arion.
Muse, c'est trop gemir, cesse une vaine plainte,
Mon cœur déja flétri sent la mortelle atteinte;
Croissez, belles forêts; adieu, charmans déserts;
Je choisis pour tombeau le vaste sein des Mers:
Muse, apprens-le à Daphné; pars, vole à la cruelle:
Que mon dernier soupir soit porté sur ton aile.
Quels airs chantoit Atis? Euterpe, apprenez-nous
Les fiers enchantemens d'une Amante en courroux;
Atis d'un bois voisin, avoit vû le mystére:
Il repéta ces vers * qu'avoit dit la Bergere.

* *Cette Piéce a beaucoup de l'air de la seconde Idyle de Théocrite, où Simethée, abandonnée aussi de son Amant, pratique dans un Sacrifice nocturne les mêmes cérémonies à peu près que la Magicienne de Virgile.*

ATIS.

Commençons, chére Isis, présente aux Immortels
Cette coupe sacrée, & dresse trois autels,
Aux secrets de mon art unis ton assistance;
Fixons du beau Daphnis la volage inconstance;
Brûle sur ce bucher la Vervaine & l'encens,
Ma voix va proférer de suprêmes accens.

Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.

Tout subit de mon art l'inévitable loi,
Vainqueur de la nature, il la remplit d'effroi;
A mon gré le Ciel tonne, & la terre tremblante
Voit descendre le char de la Lune sanglante;
Circé retint, par l'art des magiques accords,
Les Compagnons d'Ulisse enchantés sur ses bords;

Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.

Isis, sois attentive au mystére secret,
De Daphnis fugitif place ici le portrait;
Je le dois couronner de ces trois bandelettes,
J'y suspens en festons trois rangs de violettes,
Je le porte trois fois au tour des trois autels,
Ce nombre fut toujours chéri des Immortels.

Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.

Forme trois nœuds, Isis, & chante en les formant,

„ Que Venus soit propice à ce lien charmant.
Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.
L'argile s'endurcit à ce feu de lauriers,
La cire s'attendrit près des mêmes brasiers;
Ainsi, que pour moi seule attendri, doux, sincére,
Daphnis soit endurci pour toute autre Bergére.
Cieux, enfers, unissez vos secours à mes voeux;
Et toi, puissant Amour, porte-lui tous tes feux.
Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.
Non; non: perdons l'ingrat. Qu'il éprouve à son tour
Le tourment de m'aimer, sans me donner d'amour:
Qu'il souffre, sans me voir sensible à son supplice,
Ce que souffre un Taureau que fuit une Génisse,
Quand, las de la poursuivre, il tombe au bord des eaux,
Et ne peut vers la nuit rejoindre les troupeaux.
J'en jure ces autels, s'il résiste à mes charmes,
Ses jours sont dévoués à d'éternelles larmes.
Pourquoi garder ses dons autrefois si chéris?
Il n'a plus de tendresse, elle en faisoit le prix:
De la foi des amans trompeurs & foibles gages,
Que sert votre secours contre des cœurs volages?
Brûlez, disparoissez, chers & tristes présens,

Puiſque je perds un cœur dont vous m'étiez garans.

Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,

Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.

Un ſçavant enchanteur aux rives de Colchos,
M'a cueilli ces poiſons nés du ſein des tombeaux:
Le pouvoir redouté de ces fatales herbes
Fléchit des noirs torrens les Déités ſuperbes;
Par leurs ſecours vainqueurs l'Amante de Jaſon
Conquit à ſon Héros la brillante toiſon.
Souvent au fond des bois, par leur vertu ſuprême,
J'ai vû Mœris en loup ſe transformer lui-même:
Dans l'horreur de la nuit, autour des monumens,
Il erre, il ſoumet tout à ſes enchantemens.
Des portes du trépas, & des Royaumes ſombres,
Aux ordres de ſa voix, j'ai vû ſortir les ombres,
Vers leurs ſources j'ai vû les fleuves remontés,
Et dans d'autres guerets les Epis tranſplantés.

Charmes impérieux, puiſſance enchantereſſe,

Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.

Le cruel ne vient point! Que ſervent mes accens?
Un Dieu plus fort rend-t-il mes efforts impuiſſans?
Tentons un dernier charme: Iſis, prens cette cendre,
Dans le ruiſſeau voiſin nous devons la répandre;
Répans-la loin de toi, ſans y porter les yeux:
Ici peut être enfin le Ciel m'aidera mieux.

Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,

Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.

Que voix-je ! Dieux du Styx, ſeriez-vous moins cruels ?
Quel préſage brillant embellit ces autels ?
La cendre de ces fleurs ſe ranime elle-même.
Dois-je m'en croire ? Hélas ! on croit tout quand on aime :
Non, ce n'eſt point l'erreur d'un trop crédule amour,
Le chien de mon Berger m'annonce ſon retour.
Aux charmes infernaux d'un magique myſtére
Fais ſuccéder, Amour, les charmes de Cithére.

EGLOGUE IX.

MŒRIS.

LYCIDAS, MŒRIS.

LYCIDAS.

QUEL sujet, cher Mœris, vous conduit à la Ville ?*

MŒRIS.

Hélas ! ici bientôt je n'aurai plus d'asyle.
Ciel ? à tant de malheurs si j'étois reservé,
A des ans si nombreux pourquoi suis-je arrivé ?
„ Fuis, m'a dit un cruel, fuis, cherche un autre terre,
„ Ton champ devient le mien par les loix de la guerre.

Cette Eglogue nous rappelle la premiere. Le Pere de Virgile ne pût longtems jouir en repos du bienfait de César, ni du privilége dont il est parlé dans le TYTIRE. *Il fut chassé de sa Terre par Arius, Officier des Légions de Marc-Antoine. Sous le nom de Mœris, il raconte ici son infortune au Berger Lycidas, tandis que Virgile son fils, parti pour Rome, est allé porter sa plainte à ses Protecteurs, sur cette nouvelle violence.*

* *Mantoue.*

Berger, tel est mon sort; vous voyez ces chevreaux:
Malgré moi je les porte à l'auteur de mes maux ;
Mais plaise aux Dieux Pasteurs, Souverains des prairies,
Que ce présent forcé nuise à ses Bergeries.

LYCIDAS.

Un Berger m'avoit dit qu'en faveur des beaux Vers,
Par votre fils Ménalque, * au Dieu de Rome offerts,
On vous laissoit un champ depuis cette colline
Jusqu'à ce plant d'ormeaux que le fleuve termine.

MŒRIS.

Il est vrai, mais tout change, & nos Vers sont perdus,
Les paisibles hautbois ne sont plus entendus,
Le son tumultueux des bruyantes trompettes
Rend les Muses des bois craintives & muettes.
Leur foible troupe en deuil fuit ces lieux d'alentour,
Comme fuit la Colombe à l'aspect de l'Autour.
Pour moi, si, profitant des présages célestes,
Je n'avois prévenu des malheurs plus funestes,
J'aurois déja subi la plus cruelle mort,
Et l'aimable Ménalque eût eu le même sort.

* *Virgile.*

LYCIDAS.

O Dieu ! Mais, cher Mœris, cet étranger feroce
L'eût-t-il aſſez été pour ce forfait atroce ?
Ménalque, cher Paſteur, délices de nos champs,
Ah ! ſi tu n'étois plus, qui nous rendroit tes chants ?
Qui loueroit comme toi les Nymphes bocageres,
Les amours des Bergers, les attraits des Bergeres ?
Quel autre chanteroit des Vers en ce ſéjour
Tels que ceux qu'en ſecret tu m'appris l'autre jour,
Quand tu quittas ces lieux pour retourner aux rives
Dont le Dieu recueillit tes Muſes fugitives.
Mais inſenſiblement mon troupeau reſte au loin ;
Juſques à mon retour, Tityre ayez-en ſoin :
Quand vous le conduirez au bord de la riviére,
Evitez du bélier la corne meurtriere.

MŒRIS.

Les beaux Vers qu'en partant Menalque vous a lûs
Sont un eſſai de ceux qu'il fera pour Varus. *
Je veux t'offrir des Vers que Phébus même avoue,
Varus ſi nous reſtons dans nos champs de Mantoue,
O déplorable Ville ! O champs abandonnés !
Ne vous verrai-je plus féconds & fortunés ?

* *C'eſt le même dont il eſt parlé dans la ſixiéme Eglogue.*

Vous seriez moins en proie aux horreurs de Bellone ;
Si vous étiez, hélas ! moins voisins de Cremone. *

LYCIDAS.

De votre docte fils j'aime toujours les Vers ;
De grace, apprenez-moi quelqu'un de ses beaux airs ;
Ainsi, du plus doux miel que vos ruches soient pleines,
Que toujours vos brebis soient fécondes & saines !
Chantez ; moi-même aussi j'ai fait quelques chansons ;
Les Muses quelquefois m'ont donné des leçons,
Nos Bergeres souvent ont vanté ma musette ;
Mais je n'ose me dire ou me croire Poëte :
Je sçai que pour prétendre à ce nom glorieux ;
Il faut pouvoir chanter les Césars & les Dieux.
Timide admirateur des Cygnes du Parnasse,
A les suivre de loin je borne mon audace.

MŒRIS.

Des chansons de Menalque écoutez quelques Vers,

* *Après la Victoire remportée sur Cassius & Brutus, les Triumvirs distribuerent à leurs Soldats les territoires des Villes qui avoient suivi le parti des Meurtriers de Jules César ; Cremone étoit de ce nombre : ses campagnes ne suffisant pas, on étendit le partage des terres jusqu'aux Villes voisines, celles même qui n'étoient point coupables ; Mantoue en souffrit, quoiqu'elle n'eut point armé contre le Triumvirat.*

Un Pasteur y rappelle une Nymphe des mers.

Des grottes d'Amphitrite ;
Climéne, entens ma voix,
Le mois des Fleurs t'invite
A rentrer dans nos Bois :
Sur ces rives fécondes,
Quand Flore est de retour ;
Quel charme sous les Ondes
Fixe encor ton séjour.

De l'Alcion tranquile
Zéphir, au sein des airs ;
Soutient d'une aîle agile
Le Berceau sur les mers :
Cette jeune fougere,
Où paissent mes Moutons ;
A plus droit de te plaire
Que l'antre des Tritons.

Sous ces ombres nouvelles
Tout conspire aux beaux jours,
Des nuits encor plus belles
Conspirent aux Amours.
Des Grottes d'Amphitrite,
Climéne entens ma voix,
Le mois des fleurs t'invite
A rentrer dans nos Bois.

LYCIDAS.

Un soir, dans ces vallons, sur des tons plus sublimes,
Chantant d'un nouveau Dieu les honneurs légitimes,
Vous vantiez les beaux jours promis à l'Univers.
Je n'en sçai que le chant, rappellez-m'en les Vers.

MŒRIS.

Des Astres trop connus n'observons plus les routes,
*L'ame du Grand César, * Astre plus radieux,*
Répand ses feux brillans sur les célestes Voûtes,
Et la fécondité sur ses aimables lieux.

Sous l'aspect bienfaisant de ce Signe propice,
Nos côteaux s'orneront de raisins plus nombreux,
Et les arbres plantés sous son fertile auspice,
Auront encor des fruits pour nos derniers Neveux!

Pardonnez je ne puis rien chanter davantage,
Ma mémoire s'éteint, tout s'éteint avec l'âge.
Des Muses, jeune encor, quand je suivois la Cour,
Je sçavois assez d'airs pour chanter tout le jour.
Ce bel âge n'est plus, tout céde à la vieillesse,
Non, je n'ai plus de voix comme dans ma jeunesse;
Dans ces gracieux jours, sous mes doigts plus légers,
Mon chalumeau docile enfantoit de beaux airs;

* *Après la mort de Jules César, une Cométe parut au Ciel. Le peuple crédule la prit pour l'ame de César.*

Mais par le froid des ans ma main trop engourdie
N'eſt plus propre à former de vive mélodie.
Des Vers que je ſçavois le ſouvenir m'a fui,
Au retour de mon fils vous le ſçaurez de lui.

LYCIDAS.

Non, Mœris, c'eſt de vous que je veux les entendre,
Je ſçai que votre chant eſt encor vif & tendre;
Le ſilence des vents endormis dans ces bois,
Et le calme des eaux favoriſent nos voix;
Repoſons-nous ici, chantons ſous ce feuillage;
Nous avons déja fait la moitié du voyage,
Déja de Bianor * j'apperçois le tombeau;
Des Bergers, pour l'orner, dépouillent un ormeau:
Si pourtant vous craignez que cet épais nuage
N'amene avec la nuit quelque ſubit orage,
Cédez-moi ce fardeau, ¶ chantez même en marchant,
L'ennui du Voyageur ſe charme par le chant.

MŒRIS.

Ceſſez de m'arrêter, arrivons à la Ville
Avant que le Soleil s'ouvre l'onde tranquille,
Il va finir ſa courſe, & ſon char plus penchant
Semble déja toucher aux portes du Couchant.

* *Le Fondateur de Mantoue.*

¶ *Les Chevreaux dont Mœris a parlé.*

EGLOGUE X.

GALLUS.

NYMPHE, autrefois propice au Pasteur de Sicile,
A mes derniers accords daignez être facile :
Aux soupirs de Gallus mêlons de tristes airs,
De ma Muse Champêtre il exige des Vers :
Puis-je les refuser ? Il les veut d'un goût tendre,
Et tels que Lycoris se plaise à les entendre.
Commencez, consolez de funestes amours,
Aréthuse, & pour prix de vos heureux secours,
Dans les champs d'Amphitrite & des ondes améres,
Que vos Ondes toujours coulent douces & claires :
Puissiez-vous sans mêlange au sein des vastes flots,

Le Poëte, sous des images Pastorales, déplore l'opiniâtre passion de Gallus pour Cytheris, Actrice fameuse du Théatre Romain, qui avoit beaucoup d'esprit & de goût. Elle est ici appellée Lycoris, nom sous lequel Gallus l'avoit célébrée dans ses Elegies. Pour ajuster son sujet au génie de l'Eglogue, Virgile fait un Berger de son ami: Il feint que Gallus s'est retiré dans les bois de l'Arcadie, où les Dieux tâchent en vain de lui faire oublier l'infidelle Cytheris.

A l'amoureux Alphée unir vos belles eaux.
Chantons : tout s'attendrit ; mes brebis attentives
Semblent s'intéresser à mes chansons plaintives ;
L'Amante de Narcisse, oubliant ses malheurs,
Dans ces antres profonds réunit à nos douleurs.

Des secrets de Phébus, Nymphes dépositaires ;
Sur quels bords étiez-vous, dans quels bois solitaires,
Quand l'aimable Gallus, prêt à perdre le jour,
Dans un triste désert exhaloit son amour.
Ah ! d'Aganippe alors vous aviez fui les rives :
Sans doute au bruit des eaux tristement fugitives,
Vous eussiez reconnu dans le sacré Vallon
Que tout plaignoit le sort d'un ami d'Apollon.
Les lauriers languissoient sous leurs tiges flétries,
Les fleurs mouroient autour des fontaines taries,
Et des bois d'Hélicon les sensibles échos,
En sons entrecoupés répétoient des sanglots.

Seul, & de Lycoris pleurant la perfidie,
Gallus sçut émouvoir les rochers d'Arcadie :
Un troupeau, prés de lui languissamment errant,
Partageoit la douleur de son Berger mourant ;
(Souffres ce nom champêtre, ingénieux Poëte :
Amphion, Adonis ont porté la houlette.)
Aux antres du Lycée, * attirés par tes pleurs,
Des hameaux d'alentour vinrent mille Pasteurs ;
Par des soins complaisans, cette troupe attristée

* *Montagne de l'Arcadie.*

Vouloit rendre le calme à ton ame agitée :
Inutiles efforts ; Phébus même attendri
Eut peine à consoler son premier favori.
Cher Gallus, dit le Dieu, quel fol amour t'enchante?
Ta Lycoris te fuit, cette volage amante,
Fidelle à ton Rival, brave en d'autres climats.
Les périls de la guerre, & l'horreur des frimats.
Avec Faune & Sylvain, Pan, le Dieu des campagnes,
Pour soulager Gallus, vint du fond des montagnes :
Quel désespoir, dit-il, Berger infortuné !
A perdre ainsi tes jours es-tu donc obstiné ?
L'Amour n'est point sensible à tes vives allarmes,
C'est un enfant cruel, il se plaît dans les larmes,
Nos malheurs sont ses jeux, nos peines ses plaisirs,
L'Abeille vit de fleurs, l'Amour vit de soupirs.
De sa peine, à ces mots, calmant la violence,
Gallus rompit enfin un lugubre silence,
D'une voix presque éteinte, il dit en soupirant :
Derniers témoins des maux d'un Berger expirant,
Pasteurs de l'Arcadie, arbitres des airs tendres,
Bientôt vous donnerez un asyle à mes cendres ;
Mon ombre chez les morts descendra sans regrets,
Si vous éternisez mon nom dans vos forêts.
Hélas ! de mon destin que n'ai-je été le maître,
Sous vos paisibles toits, si le Ciel m'eût fait naître,
Je chérirois encor le lieu de mon berceau

Dans nos champs où l'Amour a creusé mon tombeau.
Occupé parmi vous aux soins des bergeries,
Heureux, j'eusse trouvé dans vos plaines chéries,
De plus fidéles cœurs, des plaisirs plus constans:
Et pour moi Lachésis eût filé plus long-tems.
J'aurois aimé sans crainte une simple Bergere,
Par sa naïve ardeur elle auroit sçû me plaire,
Elle auroit eu peut-être un peu moins de beauté,
Elle auroit eu du moins plus de fidélité.
Sur la mousse & les fleurs, souvent assis près d'elle,
J'aurois fait chaque jour quelque chanson nouvelle,
Son nom dans tous mes airs auroit été chanté.
Le mien par elle-même auroit été vanté.

Que n'es-tu Lycoris, sur ces charmans rivages?
Les ris au vol leger peuplent ces verds bocages,
Plus heureux que les Dieux, j'y vivrois avec toi,
Et l'univers entier ne seroit rien pour moi.

Vains souhaits ! Tu me fuis. Où pourrois-je encor vivre?
Aux fureurs des combats faut-il que je me livre?
Faut-il... Quel souvenir reveille mon chagrin!
Près des Alpes, cruelle, aux bords glacés du Rhin,
Loin du plus tendre Amant & loin de ta patrie,
Des fougueux Aquilons tu braves la furie!
Respectez Lycoris, durs glaçons, noirs frimats,
N'empêchez point les fleurs d'éclore sous ses pas,
Et vous zéphirs, amours, suivez-la sur ces rives,

Des chaînes de l'hyver tirez leurs eaux captives ;
Que la riante Flore établisse sa cour
Par tout où Lycoris fixera son séjour.
Pour moi, traînant par tout ma triste léthargie,
Je consacre ma flûte aux sons de l'Elegie :
Que ne puis-je me fuir ? Dans les antres des ours
Allons ensevelir & ma flamme & mes jours.
Là, cachant (puisqu'enfin l'ingrate m'est ravie)
Le reste infructueux d'une mourante vie,
Mon cœur de son tourment fera son seul emploi,
Je chercherai des bois aussi tristes que moi :
J'aimerai votre horreur, solitaires vallées,
Que jamais nul troupeau, nul Berger n'a foulées ;
Mes larmes grossiront vos torrens fugitifs,
J'apprendrai des soupirs á vos échos plaintifs ;
Sur vos jeunes Cyprès, du fer de ma houlette,
J'écrirai les amours que ma Muse regrette ;
Chaque jour vous croîtrez, inforunés Cyprès,
Et vous, traits douloureux gravés par mes regrets :
Mes disgraces vivront sur les arbres tracées,
Elles vivront bien plus dans mes sombres pensées.
Mais que veux-je ? pourquoi changer mes jours en nuits ?
Fuyons la solitude, empire des ennuis :
Sans craindre les rigueurs d'Eole & des Hyades,
Suivons plutôt Diane & les vives Dryades,
Allons livrer la guerre aux hôtes des forêts,

Le Chevreuil égaré tombera sous mes traits :
J'y cours... J'erre déja dans des routes sauvages ;
Un Cerf part, il s'élance à travers ces feuillages...
J'entens les sons du cor joints aux voix des Chasseurs,
Et des chiens animés les rapides clameurs.
Viens, suis-moi, Lycoris... Ah, Ciel ! que dis-je encore ?
Quel nom m'échappe ? Amour, en vain donc je t'abhorre :
Dieu cruel n'est-il plus d'asyle sous les Cieux,
Qui dérobe mon cœur à tes traits rigoureux ?
Par tout je te retrouve aux antres des montagnes ;
Sous les drapeaux de Mars, dans la paix des campagnes.
Fuyez, portez ailleurs vos charmes superflus,
Bergers, Chasseurs, Guerriers, vous ne me charmez plus ;
J'essuirois vos travaux & vos courses pénibles,
Sans ramener mon cœur à des jours plus paisibles :
En vain je voguerois sur l'Hébre impétueux.
Ses flots lents & glacés n'éteindroient point mes feux.
Quand, Pasteur d'un troupeau de l'ardente Lybie ;
Dans ses sables brûlans j'irois cacher ma vie,
Après mille dangers & mille maux soufferts,
Mon cœur encor captif gémiroit dans ses fers.

Amour tient tous les cœurs sous une même chaîne ;
Aimons donc, rendons-nous à sa loi souveraine.
Bornons ici nos airs ; Muses, sortons des bois,
Je vous rends pour toujours le champêtre hautbois.
A l'aimable Gallus, Nymphes, allez redire
Ce qu'une amitié tendre en sa faveur m'inspire :
Volez, portez aussi mes vers à Lycoris ;
Ils plairont à Gallus, si d'elle ils sont chéris.
Que par eux cet Amant console sa tristesse :
Qu'il en pése le prix au poids de ma tendresse :
Elle vit en mon cœur, elle y croît en tout tems,
Tel un Tilleul fleuri croît à chaque Printems.
Retournons au bercail ; c'est trop chanter à l'ombre :
Partez, moutons ; déja la campagne est plus sombre,
Les heures chez Thétis ont conduit le Soleil,
Et la nuit fend les airs sur l'aile du sommeil.

Fin du premier Volume.

utile, un Art même néceſſaire? Car eſt-il rien de plus néceſſaire à l'homme qu'un plaiſir innocent? Le plaiſir n'eſt il pas chaque jour un des beſoins de l'humanité? Mais allons à la conviction par des routes moins détournées. La République doit à l'Harmonie de plus ſolides bienfaits que des plaiſirs infructueux. Je ſçais, Meſſieurs, que j'avance un Paradoxe, diſons mieux, une vérité peu développée, mais à qui il n'a manqué que l'occaſion d'éclôre; oſons donc l'amener à la lumiére, lui donner ſes couleurs & la revêtir de toutes les preuves que la réflexion & l'expérience offrent de nous en fournir; au reſte, je ne haſarde point un ſentiment iſolé & ſans auteurs, quand je ſoutiens que le mérite de la Muſique ne ſe borne point au gracieux, & qu'il s'étend juſqu'à l'utile, je ne fais que me ranger au ſentiment reçû chez la ſage antiquité; en effet, ſi l'importance de cet Art n'avoit été dès-lors reconnue, les Légiſlateurs de l'Egypte, de la Perſe, d'Athénes, les Maîtres des Nations auroient ils fait une loi de l'Harmonie? S'ils n'avoient jugé ſa durée néceſſaire aux deſtins heureux des Empires, l'auroient-ils fait marcher de front avec la Religion; l'auroient-ils muni de ce ſceau conſacré par la main de l'immortalité même? Licurgue, en voulant former une République de Héros, auroit-il inſcrit l'Harmonie dans le livre auſtére des loix de Lacédémone?

Auroit-on lû cette inscription sur la façade de l'école de Pythagore : *Loin d'ici, Profanes, que personne ne porte ici ses pas, s'il ignore l'Harmonie ; profanes, loin d'ici.* Platon en auroit-il admis l'étude dans sa République de Sages ou d'autant de Dieux ? Aristote son disciple, & tant d'autres Philosophes, Héros du Lycée, du Portique, du Prytannée, du Capitole, en auroient-ils recommandé l'usage, comme d'une science également née pour le bien des mœurs, pour le progrès des vertus, pour l'embelissement des Arts, pour l'union des humains, pour la paix du monde ? Voilà les Maîtres dont j'apprens l'utilité de l'Harmonie : si je m'égare sur les traces de ces guides illustres, il est plus beau d'errer par cette hardiesse généreuse à dévoiler des vérités nouvelles qu'offre un hasard heureux, que de ramper avec ces ames foibles, ces esprits trop sages ou trop superstitieux, ces génies serviles qui n'osent sortir un instant du cercle des vérités établies, ni marcher dans des routes, s'ils n'y trouvent des vestiges. Mais non, Messieurs, ce n'est point par la date ancienne de ce sentiment, ni par les grands noms de ses premiers partisans que je dois vous persuader ; sans prétendre subjuguer votre raison ni forcer votre consentement, je veux que convaincu par vos lumiéres, vous vous rendiez vous-même à l'évidence.

Nous pouvons envisager la République sous deux

rapports, & comme un Etat politique, & comme un Etat littéraire ; une ſcience pour mériter le nom d'utile, doit également contribuer au bonheur du premier, & à l'embeliſſement du ſecond ; elle doit, pour le bonheur de la République politique, épurer, polir les mœurs ; adoucir, rectifier les paſſions ; unir, aſſocier les eſprits des citoyens ; elle doit, pour la gloire de la République littéraire, enrichir, aider, embellir les Arts ſçavans : or peut-on conteſter à l'Harmonie ce double titre ? Utile aux mœurs qu'elle purifie, utile à l'union des eſprits, elle eſt conſéquemment utile à la République politique ; utile aux doctes Arts qu'elle embellit, elle eſt utile conſéquemment à la République littéraire.

Si le pouvoir des accords ſeuls eſt ſi grand ſur les cœurs, quelle puiſſance ne doivent point avoir ſur les mœurs, des préceptes embellis par ces mêmes accords, vivifiés par leur charme inexprimable ; car tel fut toujours, & tel doit être encore le but de la ſublime Harmonie. Dans ſes vrais caractéres elle eſt une ſcience inſtructive, mais plus enjouée que les autres ſciences ; elle eſt une Philoſophie aimable, mais plus préciſe, plus efficace, plus agiſſante que les autres Philoſophies ; elle eſt une morale vertueuſe, mais moins glacée, moins aride, moins peſante que celle des Zenons & des Chriſipes, mieux apprêtée, plus meſurée à nos foibleſſes, plus

appropriée au goût de l'humanité : ainsi le pensoient les premiers Sages, les Rois Philosophes, & les premiers Législateurs des Monarchies antiques ; ils avoient étudié l'homme, ils l'avoient vû dès-lors tel que nous le voyons encore aujourd'hui ; l'esprit humain né libre, & peut être rebelle, ne souffre des Maîtres qu'à regret : impatient de tout joug, honteux d'avouer ses ténébres, jaloux de son indépendance naturelle, sur-tout dans ses opinions, il ne se plie qu'avec peine aux préceptes d'autrui, il ne consent point volontiers qu'une autorité étrangére regne sur ses sentimens ; dans quel Dédale d'illusions & de prestiges ne va-t'il pas s'engager, s'il marche *indéfendu*, si la raison, telle qu'Ariane, ne lui offre le fil sécourable ? Que d'écueils, que de précipices entr'ouverts autour de lui vont l'engloutir, s'il est laissé à lui même, s'il vogue sans Pilote & sans Boussole, sans phare & sans étoiles. Il faut donc lui trouver un maître ingénieux qui n'affecte point l'air de maître, qui n'en prenne jamais les tons altiers, qui par des chemins détournés & couverts vienne reformer ses idées sans révolter sa délicatesse, qui sçache l'intéresser, lui présenter le devoir sous l'air du plaisir, le mener au vrai par des sentiers fleuris, & le tromper enfin au profit de sa raison ; telles étoient les vûës politiques, les ressorts délicats, & les égards ingénieux

des Sages dont j'ai parlé ; ce Protée habile, ce Maître aimable des mœurs, ils crurent l'avoir trouvé dans l'Art chéri dont je vous offre l'image. Dès-lors les Prêtreſſes de l'Harmonie chanterent, ſur le ton majeſtueux du mode Dorique, le culte des Dieux, les nobles ſentimens, le reſpect des Loix, l'amour de la patrie, le mépris de la mort, & l'immortalité, ainſi la leçon paſſa dans les ames à la faveur de l'agrément ; le plaiſir de l'oreille devint le maître du cœur & de ſes jeux, l'eſprit remporta la connoiſſance du vrai & l'empreinte des vertus.

Ton but ſeroit-il donc changé, héroïque Harmonie ? Pourquoi ne pourrois-tu plus ſur les mœurs ce que tu pouvois autrefois ſur elles ? Mais ce doute t'eſt injurieux ; dans la licence même de nos jours, tu gardes encore tes droits ſouverains, tu viens répandre encore tes clartés, tu ſçais inſtruire & toucher ; ici tu célébres les vertus tranquilles du citoyen ; là, les vertus éclatantes du Héros ; ici, tu chantes l'innocence couronnée ; là, le crime foudroyé ; ici, tu viens réveiller l'oiſive indolence des Grands endormis ſur les roſes, juſques dans les bras de la molle volupté, tu viens leur apprendre des vérités qu'ils n'aiment point à lire ; l'amour de tes agrémens leur fait regagner ce que le dégoût de la lecture leur fait perdre d'inſtructions ; ici, tu

attires l'impie dans les temples saints, oui, l'impie même, son oreille fermée aux autres préceptes, peut encore s'ouvrir à tes sons pénétrans; là, tantôt par tes foudroyans accords, troublant les airs effrayés, tu frappes, tu intimides, tu consternes le profanateur, tu lui peins un Dieu vivant, terrible, inévitable, qui descend la flamme à la main, porté sur les ailes des tempêtes, précédé des tonnerres exterminateurs, & suivi par l'Ange de la mort. Dans tes sons menaçans, l'impie croit entendre la marche formidable de son juge, le bruit de son Char de feu, la chûte des torrens enflammés, l'horreur du noir abime, l'arrêt irrévocable; tantôt, par des simphonies plus douces & plus consolantes, tu suspens son effroi, tu lui peins dans un nuage de fleurs le Dieu de la clémence prêt à pardonner, si l'impie sçait gémir, & la cendre sur la tête, éteindre dans ses larmes les feux de l'éternelle vengeance. En dis-je trop, Messieurs? N'avez-vous pas souvent éprouvé vous-mêmes les grands sentimens que l'Harmonie sçait produire dans les Sanctuaires, & ce pouvoir qu'elle a sur les esprits & sur les moeurs?

Doutera-t'on qu'elle sçache éclairer, ennoblir, élever l'esprit? Ignore-t'on que les éleves de Zoroastre commençoient la journée par un Concert harmonieux; ils vouloient par-là préparer l'ame à

contempler la vérité, persuadés que par les mouvemens doux & mesurés de la Musique, l'ame, retirée dans elle-même, entroit dans cette égalité, dans ce silence des sens, & dans cet équilibre parfait que demandent les spéculations épurées, & qu'ainsi affranchie des obstacles de la matiére & de la chaîne des passions, elle s'élançoit sur des ailes plus rapides au Temple du vrai, au commerce des intelligences éthérées, à la confidence des Dieux. Ces mêmes Sages terminoient la journée au son des flûtes douces & des airs Lydiens, pour ramener l'esprit égaré pendant le jour sur des objets étrangers pour mieux l'apprêter aux faveurs du Dieu des pavots, & pour appeller le paisible silence, & les songes rians.

Doutera-t'on que la Musique sçache calmer les passions violentes ? Les Annales de l'histoire & les fastes de la Poësie nous montreront par elle, la rage désarmée, la fureur fléchie, la sédition étouffée, la colére rallentie, l'audace reprimée, l'impétuosité d'Achille tempérée par la lyre ; & les pages saintes nous peindront souvent le perfide Saül ramené des fougues infernales par les accords du jeune Pasteur de Sion ; attirée du Ciel par l'Harmonie, la paix descendoit dans le cœur de ce Prince jaloux. Est-il, Messieurs, est-il aucune autre science profane si maîtresse des mœurs ? Car enfin, levons le ban-

deau du préjugé & de l'éducation, prenons des yeux un peu philosophiques, éclairons nous sur le vrai prix de ces sciences servilement adorées du Peuple lettré ; n'outrons rien, mais aussi osons ne rien taire, osons nous munir d'un sage Pirrhonisme, & par une idolâtrie littéraire indigne du vrai goût, ne fléchissons point le genoüil devant ces vaines idoles qui peut-être ne doivent avoir des autels que chez la prévention crédule & le superstitieux vulgaire : répondez donc, vous, leurs adorateurs scrupuleux, rendez compte de votre culte, parlez ; que sert aux moeurs la profane éloquence ? Enchanteresse des sens, elle excite un bruit brillant dont l'oreille est flattée, mais que le vent emporte bien-tôt, & dont rien ne va jusqu'au coeur, semblable à ces feux légers, à ces flammes volantes & dociles, que l'art industrieux décrit dans les airs, feux qui dans un même instant naissent, brillent, & s'évanouissent, science spécieuse & trop stérile qui donne à la République de plus opiniâtres parleurs sans lui donner de meilleurs citoyens.

Que servent aux moeurs tous ces arts que nous devons à l'oisiveté des Prêtres de l'Egypte, l'exacte Géométrie, l'audacieuse Astronomie, la profonde Algébre ? Tandis que l'esprit s'ensévelit dans les calculs ou s'égare dans les Cieux, ou s'abîme dans les sombres méditations, qu'en revient-il aux ver-

...s ? Sciences trop indifférentes qui donnent tout à la spéculation, peu au sentiment, rien à l'homme.

Que sert aux mœurs l'étude de la Grammaire & des Langues, ou plutôt la science des syllabes? Tandis qu'elle plonge la mémoire dans un cahos de paroles, le cœur oisif reste dans un vuide honteux; Science superficielle, & beaucoup trop puérile, qui nous apprend à nommer les vertus sans nous apprendre à les acquérir.

Que sert aux mœurs l'étude vantée de l'histoire? Que nous conserve-t'elle? Le dénombrement des erreurs de tous les tems, la liste des malheurs illustres, des crimes heureux, des passions travesties en vertus; honteuses archives, tristes monumens de l'humaine folie! Là que trouvons-nous? Les caprices des peuples, les fautes des Rois, les révolutions, les décadences, l'empire antique de l'opinion & de l'intérêt, le regne du hasard, le long tableau de toutes les miséres de nos ayeux, tableau funeste, scéne déplorable, que le voile de l'éternel oubli devroit plutôt dérober à jamais aux regards de la postérité; science de l'histoire, science souvent désolante qui présente plus de coupables exemples à fuir, que de vertueux modéles à suivre.

Enfin, que sert aux mœurs ce petit talent de Theses & de Sophismes qui se donne le nom de Philosophie; chiméres surannées, systêmes vagues,

captieuses fadaises, erreurs plus ou moins heureuses, guerre de raisonnemens où *la raison* reste neutre, labirinte où la vérité s'égare sans se retrouver ; voilà tout l'art : science futile & méprisée, ou plutôt ignorance travestie qui s'adore & s'encense elle-même, & perd à disputer le tems de penser & de sentir.

Telles sont pourtant, telles sont les sciences prétendues dont on occupe nos plus beaux jours. O perte irréparable, perte trop peu regrettée ! Que d'heures charmantes immolées à l'ennui & à l'inutilité ! C'est acheter bien cher des erreurs ! O trop courte jeunesse ! O jours charmans ! Que n'êtes-vous plutôt consacrés à la culture du cœur, à l'étude du vrai bien, à l'embellissement des mœurs, qu'aux minuties classiques ou à d'autres arts qui seroient inutiles, si l'on sçavoit encore n'étudier que la simple nature, n'entendre que son langage & n'estimer que ses Loix. Oui, Messieurs, & je ne puis trahir ma franchise ; mais suivez sans écart le fil de ma pensée ; que l'éloquence judiciaire soit utile à l'explication des Loix, & aux divers intérêts des peuples, que les langues soient utiles aux voyages, que l'Astronomie soit utile à la navigation, la Géographie à l'art militaire, la Géométrie aux fortifications, la science des nombres au Commerce, la Botanique au soulagement des maux,

[illegible]tude de l'histoire est utile à notre curiosité, [illegible] la politique à l'art de gouverner, l'étude de la Logique au talent prétendu de raisonner : j'en conviendrai avec vous, mais aussi vous conviendrez avec moi que l'utilité de ces Sciences tombe rarement sur le fond des mœurs ; que ces Sciences sont étrangeres à l'homme, agréables peut-être à son esprit, mais inutiles à son cœur ; que l'Harmonie seule jouit d'un pouvoir beaucoup plus personnel & plus marqué sur ce cœur ; qu'elle en sçait manier tous les replis ; qu'elle en sçait faire jouer les ressorts les plus secrets, & que des sens charmés elle passe aux sentimens, preuve invincible de ses avantages, elle est donc utile en particulier aux mœurs de chaque citoyen ; ce n'est point tout : elle est encore utile en général à la sécurité & au bonheur du corps entier de la République politique

L'union des Citoyens est la base des trônes, le sceau des Monarchies, l'appui des Diadêmes ; les plus fermes Empires, avant d'être renversés par les guerres étrangeres, avoient été d'abord ébranlés par les guerres intestines, par les troubles Anarchiques, par les discordes civiles, aidés dans leur chûte par eux-mêmes qui doivent en être les soutiens & les boulevards. Non, la patrie n'a point d'ennemis plus funestes que des citoyens divisés ; mais est-il un égide plus impénétrable aux traits de

la diſſention, que la tranquille Harmonie [illegible] à la main, la paix la précède, l'amitié la [illegible] le plaiſir marche à ſes côtés, la concorde la ſuit, les cœurs conquis volent en foule autour d'elle. N'eſt-ce point elle qui unit les citoyens par d'aimables nœuds, qui les aſſortit, qui les égale, qui les range ſous les loix d'une charmante ſociété ? chez elle tout eſt calme, tout eſt [illegible], tout agit d'intelligence ; chez elle on n'entend [illegible] ni la diſcorde, ni les rumeurs populaires, ni le [illegible]te importun de l'école, ni les hurlemens effrénés des bancs, ni les clameurs des Tribunaux, on [illegible] ſeulement les agréables accords, les acclamations favorables, les doux applaudiſſemens. L'Harmonie alluma-t-elle jamais ces feux funeſtes à l'état, ces incendies, ces guerres d'opinions, de preſtiges, d'erreurs, ces diſſentions ſophiſtiques pour réaliſer des chiméres, ces ſchiſmes littéraires formés plutôt pour combattre la vérité que pour la défendre, ces querelles d'une ſecte armée contre l'autre ſous différens drapeaux, ces diviſions, ces haines, monſtres nés dans le ſein des autres ſciences ? De leur ſein il s'eſt élévé ſouvent des citoyens turbulens, inquiets, pernicieux, que la diſcorde, la revolte, le faux zéle avoient nourris, dans les ténébres des ſolitudes, & qui n'ont paru dans l'Univers que pour en troubler la paix. Mais l'hiſtoire, ce témoin fi-

temps, reproche-t-elle aucun de ces forfaits à la science pacifique que je vante ? Quel siécle, quelle contrée se plaignit jamais d'elle ? De quel sang s'est-elle jamais teinte ? Ses éleves, loin d'être jamais des citoyens dangereux, n'eurent-ils point toujours ce caractere facile, sociable & poli, né pour les douces liaisons ? Caractere si nécessaire à la tranquilité de la République, caractere que les sciences graves ne donnent point, qu'elles ôtent même souvent. Quelle étrange différence de mœurs entre le peuple sçavant & les amans de l'Harmonie ! Pénétrons dans ces reduits ténébreux dont les ennuis gardent l'entrée, dans ces antres inaccessibles aux ris, où regne, loin du jour & dans le silence, l'immobile & morne sçavoir : là, j'apperçois des hommes atrabilaires, hagards, intraitables, des fronts ridés, chargés d'épais nuages, couverts d'un deuil éternel, des misantropes rêveurs, malheureux par choix, folles victimes des veilles cruelles, martyrs d'un sistême inutile au bonheur, vieillis dans un cahos de rêveries, brouillés pour toujours avec les graces, des Ecrivains glacés & pésans, foibles échos de l'antiquité, ensevelis dans un amas confus de notions vagues, mais privés du vrai goût, nécessairement incapables des délicatesses de l'esprit, des feux du génie, des finesses de l'art. Que je les tire de ces lugubres taniéres pour les transporter un mo-

ment dans le commerce de la vie, & dans les devoirs du citoyen ; déconcertés, interdits, distraits presque absens, ils tombent à chaque pas, à chaque instant ils choquent les bienséances ; ils négligent les égards, ils blessent les convenances ; bientôt enfin ennuyeux & ennuyés, incapables d'un doux commerce, ils fuyent, ils retournent aux obscurs Lycophrons & aux mélancoliques Saumaises, déja ils sont rentrés dans la poussiére grecque & latine ; leur unique élément, semblables à ces oiseaux nocturnes & funébres qui vivent ensevelis loin de la lumiere, & loin du commerce des autres oiseaux ; voilà sans doute des citoyens bien utiles à la République, à la patrie, à leur siécle ; par leur utilité, jugez de celle des Sciences qu'ils adorent : grand Dieu ! quelle société uniroit l'Univers, si tous les hommes étoient des Sçavans ; une vie pareille n'est-elle point un espéce de néant ? Mais fuyons ces voûtes ténébreuses, sous lesquelles nous nous sommes trop longtems arrêtés ; entrons maintenant sous ces portiques gracieux, sous ces berceaux de verdure, où par de charmantes voix, l'Harmonie nous appelle : ici, tout enchante les régards ; je n'y vois que des fronts ouverts à l'allégresse ; que des yeux rians & sincéres ; que des esprits cultivés, ornés, enrichis des plus brillantes idées de la Poësie & de la Fable ; que de vrais citoyens, aimables & aimés,

[illegible] connoissans, unis & heureux : là, [illegible] dans les doux loisirs, la simpathie, l'ami-[illegible], les amours ; là, le premier mérite est d'être aimable, la premiere science est d'être heureux, & les talens ne sont rien, s'ils ne vont au plaisir, à l'union, au bonheur.

Prévenons une objection que la critique me prepare sans doute. „ La Musique, dira-t'on, n'est „ qu'une science molle, un art effeminé, propre „ seulement à énerver les cœurs, à en amortir le „ beau feu, à éteindre les courages. Eh quoi ! si telle étoit la foiblesse de cet art, Mars le Dieu des grands cœurs, auroit-il de tout tems placé sur son char l'Harmonie à côté de la victoire ? N'auroit-il point retranché dès long-tems les Symphonies militaires des combats, ces sons semblables au tonnerre, ce bruit de la trompette & du clairon, ces airs du fiffre & du hautbois, ces tons du tambour & des timbales éclatantes ! S'il n'avoit toujours reconnu dans l'antiquité guerierre, & chez toutes les Nations magnanimes, que ce concert martial est l'ame de la guerre ; que ce mêlange de sons mâles & vigoureux que forme l'airain mugissant, éleve les esprits, qu'il échauffe les cœurs, qu'il enhardit les lâches, qu'il enflamme les braves ; qu'il dérobe le bruit formidable de ces machines terribles qui vomissent la foudre & la mort ; qu'il cache les siffle-

mens des javelots ; les clam[illegible]rs con[illegible] [illegible] tes des mourans ; qu'il empêch[illegible] la co[illegible] [illegible] les terreurs ; que de la [illegible] il rappelle [illegible] ge ; qu'enfin ces fanfares guerr[illegible] [illegible] une chaleur héroïque dans tous les rangs ; qu'elle égayent le théatre de la fureur, qu'elles embell[illegible] la mort même. Les Spartiates en ordre de bataille, le front ceint de fleurs, la lance levée, marchoient au combat comme à une fête au [illegible] l'Hymne de Castor ; un Chœur de flûtes condu[illegible] par Tirtée, régloit la marche de cette armée de Héros, l'élite de la Gréce : selon les loix de la patrie, chaque guerrier étoit obligé de suivre les accords des flûtes, de les marquer d'un pied ferme, & de faire répondre à chaque mésure chacun de ses pas intrépides. Par-là les Chefs des Phalanges pouvoient aisément reconnoître s'il étoit parmi leurs Soldats quelque lâche qu'il fallut rétrancher des rangs, s'il étoit quelque cœur timide à qui l'épouvante fit manquer la cadence, & qui ne s'avançât point à la mort d'un pas égal ; de ce même secours naissoit une valeur réglée, plus efficace qu'une folle fureur. Maintenant qu'on dise encore que l'Harmonie énerve les courages, qu'elle n'est d'aucune utilité ; tandis que Mars avoue que sans elle il compteroit moins de Héros, la société moins d'esprits aimables, la République politique moins d'utiles & de vrais citoyens ;

[illegible] ce portrait, & voyons rapide-[illegible] la [illegible]que [illegible] utile à la République [illegible] elle en sçut toujours enrichir, aider, embellir les Arts.

Je traverse la nuit obscure des âges, je remonte à l'origine des plus beaux Arts littéraires; je les vois comme autant de ruisseaux différens prendre leur source dans la seconde Harmonie. Dans l'ordre des [illegible], la [illegible]sie la premiere s'offre à mes regards; les vers naquirent du chant: d'abord la voix forma des sons, la réflexion y joignit ensuite des paroles arrangées, & mesura des vers aux modulations naturelles du gosier; nulle Poësie pour lors sans Musique, & si depuis, la poësie marche souvent seule, elle porte cependant toujours un air ineffaçable de proximité des convenances marquées, des traits parlans qui la font reconnoître pour la fille de l'Harmonie. N'a-t'elle point gardé toujours des symboles & des attributs qui lui sont communs avec la Déesse des accords? Trompette de Virgile & du Tasse, lyre d'Horace & de Malherbe, luth d'Anacréon & de Chapelle, pipeaux de Théocrite & de Ségrais: Pourquoi la Poësie transporteroit-elle tous ces noms divers d'instrumens aux divers génies de son Art, si elle n'aimoit à ressembler toujours à l'Harmonie dont elle est émanée, sûre de mieux plaire par cette gracieuse ressemblance? De

là ses rimes sonores, ces tons lyri[illegible] réglés, tout ce langage harmonieux qui ca[illegible] les beaux Vers, qui célèbre l'Ode héro[illegible] éléve la majestueuse Epopée, [illegible] la riante Eglogue, qui nous intéresse aux soupirs de la tendre Elégie, qui sçait enfin passionner, émouvoir, enchanter.

Je t'entends, noble Melpomène ; remplie de gratitude pour l'Harmonie, tu te plais à nous raconter comment tu lui dois aussi l'origine & les progrès de ton Art chéri : des chansons consacrées au Dieu de l'Automne, tu vis éclorre la Tragédie ; quand ensuite des fêtes tumultueuses des campagnes & des chariots de Thespis, tu la vis passer au sein des Villes & devenir un spectacle sérieux & regulier ; ne vis-tu pas aussi monter la Musique avec elle sur les Théatres de la Gréce, & par les Chœurs chantans, partager avec la Tragédie Grecque l'Empire des Spectacles, & les suffrages de l'Attique ? Si l'ancienne Tragédie Romaine mérite quelqu'un de nos régards, (car les Romains, ces maîtres du monde, ne le furent jamais de la Scène) ne la verrons-nous pas aussi décorée & soutenue par l'Harmonie ? Nous en avons * plus d'un témoignage chez le Prince de l'éloquence latine.

Outre l'Art pompeux du Cothurne embelli par

* *Cic. in orat. ad M. B. Tuscul. lib.* 1. *leg. l.* 2.

[illegible] ns de vous détailler [illegible] Thalie dût autrefois [illegible] yliennes, sans l'accompa- [illegible] célèbre Roscius ne joua ja- [illegible] me fixo[illegible] sur des preuves specieuses, ne [illegible]-je pas dire avec Quintilien, * que l'Art [illegible] éloquence parfaite n'est donné à aucun Orateur, [illegible] ignore la Musique; que sans elle il ne peut con- [illegible] employer ce nombre, cette gracieuse *Euphonie* mère de la persuasion, ce mélange de sons diserts & nerveux, ces chutes harmonieuses, ces silences ménagés, ces reprises énergiques, ces suspensions étudiées, ces gestes pleins d'expression, cette décence de mouvemens, ces tours pathétiques & pénétrans qui éveillent l'esprit de l'auditeur, qui fixent l'attention, qui enlevent le consentement & le suffrage; enfin ce talent de l'insinuation, ce tout ensemble qui fait les Démosthenes & les Patrus.

Mais tandis que je parle, quel subit enchantement transporte mon génie, & plonge mes sens dans une délicieuse yvresse? Je marche sur les rives de la Seine; est-ce le Palais des Fées ou le temple de Venus qui s'ouvre à mes yeux? Une Puissance magique a décoré cette Scène pompeuse; mais quel nouveau plaisir interrompt déja celui de

* *Lib. 1 c. 9.*

mes yeux, & tient
Symphonie raviſſan
de mains ſçavantes &
nime ! A ces brillantes cont
le Temple de l'Harmonie. Ici aſſemblés
nies de tous les Arts s'empreſſent à parer le
ble Souveraine : à ſes ordres tout ſe pro
tant ; Ruiſſeaux & Torrens, Déſerts & Bergéri
Hameaux & Palais, Trônes & Tomb les Ci
& les Enfers : à la voix de la Déeſſe tout ſe re
ici, les vents obéiſſent, les Euménides paroiſſent, les Ombres ſont évoquées, tous les Génies, tous les Dieux ſont ſes Miniſtres.

Cependant, quels douloureux accens viennent pénétrer mon ame ? O douleur ! O tendreſſe ! Là, c'eſt la généreuſe Alceſtre prête à deſcendre au noir rivage ; c'eſt Alcyone plus éplorée, elle redemande ſon cher Céyx aux ondes cruelles ; ici, c'eſt le triſte Atis coupable malgré lui, il pleure l'infortunée Sangaride ; c'eſt Armide abandonnée, elle rappelle un Héros fugitif encore aimé, quoiqu'infidele : ce ſont les illuſtrés malheureux de tous les âges qui repaſſent les funébres bords pour demander nos larmes ; ils chantent, je ſens leurs peines ; ils ſoupirent, je ſuis attendri : raiſon critique, vrai-ſemblance ſevere, en vain vous ſoulevez-vous contre mon plaiſir ? En vain me prouvez-vous qu'il n'eſt

ros métamorphosés
mes transformées en
nter l... infortunes, chanter
même, la ...uir, tom...er, expirer en chan-
n conviendr... ; mais si mon plaisir est sûr,
régles vi...ées, si mes sens en sont plus
nt flattés, si ce qui manque à la justesse
... par le sentiment : je n'entends plus la voix de la froide reflexion ; l'esprit dit ce qui devroit plaire, le cœur décide toujours mieux en sentant ce qui plaît.

Après tout, si nous étudions la nature, ne trouverons-nous pas même sur la scéne chantante plus de fidélité aux convenances, que sur les théatres tragiques où l'on prête aux Héros pour langage une Poësie déclamée ? L'Harmonie ne sçût-elle pas toujours beaucoup mieux que la simple déclamation imiter les vrais sons de la plainte, les vrais tons des passions, les profonds soupirs, les sanglots, les éclats douloureux, les tendres langueurs, les gémissemens entrecoupés, les inflexions pathétiques, toute l'énergie du cœur ? des plaintes chantées sont plus sûres de nos larmes, & les tendres sentimens rendus par l'Harmonie en sont plus tendres de moitié. C'est encore dans ce Temple que cette Déesse puissante, rivale de la nature, sçait exprimer, personnifier, articuler tout, & même sans le secours

des paroles ; non , n[illegible]
ciseau de Phidias , [illegible]
l'éguille de Minerv[illegible] même
mais à leurs imitations cette am[illegible] cette e[illegible]
cette vie que la Musique sç[illegible] donner à ce
veut caractériser. Dans ses Simphonies j[illegible]
toute la nature , je la sens dans l'impre[illegible]
des sons , impression plus prompte qu[illegible]
plus rapide que la pensée : tantôt c'est le tumulte
d'un combat qu'elle veut imiter ; je crois entendre le rugissement de l'airain , le choc du sanglant acier , la grêle des flèches , les lamentables cris , la tonnante voix de la mort qui vole de rang en rang. Tantôt c'est une noire tempête, c'est un triste naufrage , j'en reconnois l'horreur & le courroux ; j'entens les vagues bondissantes , l'air gronde , la foudre éclate , le jour se change en sombre nuit , les vents sifflent , la mer mugit au loin , la terre tremblante lui répond. Ici quelle ombre sort du tombeau ? L'Averne est ouvert , à travers les lueurs de la profonde nuit je crois entendre les lugubres régrets des ombres plaintives , le bruit des chaînes vengeresses , le cours des noirs torrens. Là , ce sont les antres du Dieu du feu , j'entends l'enclume gémissante sous les coups des Cyclopes enflammés. Ici, le sommeil verse ses pavots , un Héros est endormi ; à l'aide des accords , je lis dans ses pensées ? je de-

[illegible] ans, furieux ou tran-
[illegible]
[illegible] monie [illegible] r ton magique pou-
[illegible] trouve d[illegible] pports marqués des vives ref-
leur mo[illegible] ées, de la [illegible] ité dans tout ce que tu veux
tant [illegible] la nature ; [illegible] crois présent tout ce que tu
malgré les [illegible] silences même ont leur expression &
[illegible] cieusem[illegible] ce. En vain la peinture t'opposeroit ses
[illegible] ductions, elle nous trace un combat, un nau-
frage, un spectacle douloureux ; les yeux admi-
rent, le cœur ignore le plaisir des yeux. Pour toi, à ton gré tu verses successivement dans les ames l'effroi ou la douce assurance, la haine ou l'amour, l'horreur ou la compassion, la consternation ou l'allégresse, & toujours la tendresse & la volupté.

Mais je vois Terpsicore, ta fille chérie, s'avancer à ta suite d'un pas leger, dirigé par tes soins ; ses jeux allégoriques sont une Poësie muette, ses attitudes une peinture vivante & mobile, une image fidelle des sentimens & des passions ; rivale de l'histoire même, elle raconte aux yeux * les faits héroïques, elle exprime aux regards le génie des nations ; tous les caractéres sont peints dans ses pas : ici, dans ses pas précipités, inégaux, égarés, je reconnois la colere, l'indignation, le désespoir ; là,

* *Les Ballets.*

dans ses mouvemens [illegible]
vois la mollesse, la [illegible]
la finesse de ses ba[illegible]mens [illegible]
ton équilibre, dans [illegible] choc d[illegible] pas brill[illegible]
distingue l'enjouement des g[illegible]ces & la [illegible]
des plaisirs. Là, dans un D[illegible]dale de sa[illegible]
& rétentissans, je reconnois l'allégresse [illegible]
les danses de l'Automne. Enfin, la dan[illegible]
qui, au premier coup d'œil, ne paroît qu'un pl[illegible]
sir, cache aussi d'utiles leçons : ainsi autrefois les sages citoyens de Sparte, pour inspirer aux enfans l'horreur de l'intempérance, faisoient danser à leurs yeux des esclaves enyvrés.

Non, le Printems n'a point plus de fleurs, que l'Harmonie a de façons de charmer & d'instruire ; mais cédez, Muses étrangeres : jamais ni les échos d'Albion, ni les antres d'Hercinie, ni les rives de l'Ebre & du Tage ne repétérent des accords si parfaits que ceux dont nos contrées rétentissent depuis dix lustres : si l'Ausonie nous offre une rivale, sans la proscrire tristement, sans la préférer follement, fuyant tout extrême, enrichissons-nous de ses beautés. Que l'Harmonie du Tibre & de l'Eridan enchante la Seine ; qu'elle joigne ses Simphonies charmantes à notre chant ; & si, pour le sublime de l'Art, nous écoutons quelquefois ses leçons, que pour le gracieux de la belle nature elle consulte sou-

[illegible] s : celle-ci toujours sim-
[illegible] point la beauté où
[illegible] sse où regne l'Art.
Le [illegible] de : [illegible] Bergere naïve, sur
un lit de violettes, au son des flûtes * champêtres,
elle [illegible] ou l'am[illegible]nte d'Endimion, ou les char-
mes de G[illegible]atée, ou les malheurs de Syrinx. Tantôt
Amazone [illegible]gere, armée du carquois, elle perce la
[illegible] des forêts, & traînant les Rois même
à sa suite, au son bruyant du Cor, elle chante l'art
de Cephale, & les filets que l'amour tend aux belles
parmi ceux que Diane tend aux Hôtes des bois.
Ici, sous l'habit galant d'Erigone, un Thyrse à la
main; le front couronné de pampres, accompagnée
du Dieu des vendanges, portée par les Zéphirs, sui-
vie de Silene & des Faunes amoureux, elle vient
embellir les fêtes de l'Automne. De-là, Muse pai-
sible, elle revient au sein des Villes pour y faire
avec Comus le plaisir des hyvers : elle y chante
tour à tour les malheurs ¶ d'Adonis, d'Orphée,
d'Actéon, les regrets d'Amymone, d'Héro, d'A-
riane, les fureurs de Circé; souvent même Néréide
badine, elle assemble sa Cour sur les eaux; elle y
chante le berceau de Venus & des graces naissantes;
elle retient dans ses voiles flottantes les Aquilons

* *Les Pastorales.* ¶ *Les Cantates.*

enchantés, elle sçait-é[illegible]
nuyeuse navigation[illegible]

Vous prévenez [illegible] dire : déja sans do[illegible]vous f[illegible] ch[illegible]ſons fines, élégantes & [illegible]ries, [illegible]nement le[illegible] plus dé-cidé de notre Poëſie, à ces [illegible]rs ingénieux [illegible] par les graces, nottés par les Lamberts & les M[illegible] rets, images délicates dans leſquelles ſe [illegible]int, mie[illegible] qu'ailleurs, la ſupériorité du goût [illegible]çois, & [illegible] génie vif, ami du badinage gracieux, ennemi de tout ce qui porte l'air du travail. C'eſt ici que l'Harmonie fait paroître avec le plus d'avantage la legéreté & les agrémens d'une voix brillante ; ſoit qu'elle lui donne à chanter les triomphes des Héros de Bacchus ou leur mauſolée, ſoit qu'elle lui faſſe exprimer & imiter dans ſes tons variés les changemens du Dieu d'Idalie, qui tantôt Zéphir badin ſe cache dans les fleurs, tantôt Moucheron leger voltige autour de la tonne, ou ſe met à la nage ſur une liqueur vermeille ; tantôt Papillon folâtre, à peine arrivé où le Printems l'appelle, s'envole & ne revient pas ; ſoit qu'elle lui apprenne à exprimer ou les ſoupirs d'une Tourterelle ſolitaire & peu conſolée, ou le bourdonnement enchanteur d'une jeune Abeille, ou les erreurs d'un Zéphir volage, ou les régrets d'une roſe abandonnée & flétrie de douleur, ou la marche bruyante d'un Torrent impé-

[illegible] que n'ai-je [illegible], & n'eſt déja plus, ou [illegible] la r[illegible] d'un ruiſſeau naiſſant, & [illegible] chutes [illegible] rd de ſon onde errante, [illegible] langu[illegible] un doux ſommeil; ſoit enfin qu'après avoir fai[illegible] ger la voix ſur le ſein des vaſtes mers, ou l'avoir fait deſcendre au centre des profonds enfers, l'Harmonie la tranſporte ſur l'aile des Aigles rapides, au-deſſus du tonnerre, des tourbillons, des feux étincellans, des plaines liquides, des vents déchaînés, & du jour changé en nuit.

Voix charmante, voix toujours chere à mon cœur, toujours préſente à mes penſées, que ne puis-je t'entendre toujours! Que j'aime tes langueurs, tes chutes, tes éclats! Quelle Muſe pourroit dignement louer tes ſons raviſſans, toujours agréablement mêlangés, leur ſymétrie, leur alliance, leurs divorces, leur économie? Tu verſes la volupté dans mon ame. Non, qu'on ne penſe point avoir aſſez dit pour te vanter, en comparant tes accords à ceux de Philoméle. Toujours uniforme, le Roſſignol n'a que les mêmes ſons inarticulés; ſons ſans expreſſion, ſans ame & ſans vie; il ſçait plaire, il ne peut toucher ni paſſionner, incapable de ces infléxions pénétrantes & de cette variété d'accords que tu ſçais conduire avec tant d'art; toujours différente de toi-même & toujours belle, cha-

cun de tes ſons eſt un ſentiment. Oui, c'e[illegible] ſier harmonieux d'une Belle, plutôt [illegible] de la [illegible] che de l'éloquence, [illegible] doit fair[illegible] ces chaînes dorées [illegible] prive[illegible] l[illegible]. La voix acheve ſur les cœurs [illegible] que la beauté a commencé ſur eux, & par ſes graces elle [illegible] ent ſouvent [illegible] de la beauté.

La Chanſon même (qui le croiroit? La chanſon a été & ſera toujours encore un [illegible] utile à la République littéraire. C'eſt elle qui, alliant ſes accords aux traits fins du Dieu de la Satyre, purge l'empire des lettres de tous les intrus qui s'y gliſſent ſans aveu. C'eſt elle qui venge le Dieu du goût; c'eſt elle qui flétrit, frappe, terraſſe les génies debiles & manqués, les Verſificateurs ſans Poëſie, les Proſateurs gothiques, les vils Copiſtes, les ignobles Plagiaires, toute cette populace rampante d'imitateurs ſtériles, d'échos fatiguans, d'inſectes claſſiques, d'écrivains ſubalternes, & d'ennuyeux Compilateurs, l'opprobre & le rebut de la belle littérature.

A tant de titres, Meſſieurs, la Muſique n'aura-t'elle point le droit de paroître au rang des Arts utiles & des Sciences avantageuſes à la République? Eſt il quelqu'un qui lui refuſe encore ſon ſuffrage? Non, je vois ſon triomphe marqué ſur vos fronts unanimes, & je lis la conviction écrite dans tous

[illegible] Pour ne rien taire cependant, pour ne [illegible]ter, j'en ferai l'aveu : je sçai que la dépra-[illegible] a souvent abusé [illegible] Science, qu'elle l'a promenée [illegible] dégradée [illegible] dépens de la vertu, au profit de la séd[illegible]ion, à la honte des mœurs ; je sçai qu'on lui a souvent fait renouveller les fêtes obscènes de Sibaris & de Caprée, & les naufrages causés jadis dans les mers Thirréniennes par la voix perfides des filles d'Achéloüs ; mais un tel abus n'est-il point pour cet Art un malheur plutôt qu'un crime ? Héroïque dans son origine, vertueuse dans son but, la Musique sera-t'elle condamnée, parce que la licence la transporte quelquefois à des usages suborneurs & pervers. Tous nos Arts ne seroient-ils point proscrits, si l'on proscrivoit tout ce dont on abuse ? Souvent on viole les loix de la Jurisprudence, faut-il donc pour toujours fermer les Temples de Thémis ? Souvent les mers sont couvertes de naufrages, faut-il livrer aux flammes tous les vaisseaux que renferment nos Ports ? Souvent l'yvresse produit des fureurs, des querelles, des meurtres, faut-il dépouiller nos côteaux des vignes qui les couronnent ? Réformons l'abus sans retrancher l'usage ; ramenons l'Harmonie à la pureté de sa source, aux beautés de son Printems, à sa splendeur premiere. Proscrire la Musique, ce seroit enlever un lien charmant à la République politique,

un ornement à la République litteraire ; [illegible] y perdroient un sentiment délicieux, tou[illegible] ture un plaisir.

Qu'elle regne [illegible] jours cette aimable & noble Harmonie ; mais que son empire ne s'éleve jamais sur les débris des mœurs ; affranchie de la molesse Ionienne, & Minerve & Venus à la fois, qu'elle n'aime jamais qu'une beauté mâle, que des traits altiers, que des graces fiéres. Souveraine des cœurs, qu'elle ne les ouvre qu'aux généreux sentimens. Maitresse des ames & des sens, qu'elle les éleve toujours au-dessus des lâches foiblesses. Reine des passions, qu'elle ne les réveille qu'au profit de la vertu ; qu'elle soit à jamais l'interpréte du grand, du beau, du vrai, la compagne du goût, l'ame de la société, les délices du monde.

FIN.

DISCOURS

PRONONCÉ À L'ACADEMIE FRANÇOISE,

Par l'Auteur, le jour de sa Reception, à la place de M. Danchet, le 4. Avril 1748.

MESSIEURS,

Le sentiment est trop au dessus des couleurs qu'on lui prête & de l'art même qui veut le peindre, pour que je puisse me flater de vous bien exprimer ma reconnoissance ; tous les agrémens, toute la nouveauté, toutes les richesses du discours ne sont que l'éloquence de l'esprit ; il en est une plus persuasive, plus chére à ma sensibilité, & plus digne de vous : justifier ici vos bienfaits par leur usage, effacer des essais passagers par des travaux durables, voilà, MESSIEURS, le véritable hommage qui vous est dû, l'éloquence du cœur, vos droits & mes engagemens.

Pourrois-je former d'autres projets & d'autres vœux en entrant dans ce Temple de l'Eloquence, de la Poësie, de l'Histoire, de la Science des mœurs, & de tous les arts consacrés à l'instruction & au plaisir de l'esprit humain? Temple immortel où les talens sont encouragés & recompensés, où la grandeur elle-même, non contente d'être associée aux talens, les partage & les embellit : où enfin la critique, toujours aussi utile que sage, les éclaire & les perfectionne. A la vûe de ce lieu respectable & des noms célébres que présentent vos Fastes, raproché des modéles & des secours, mes premiers sentimens après la reconnoissance, ne doivent-ils pas être ceux de la plus noble émulation, & tous mes regards ne s'arrêtent-ils pas nécessairement sur les exemples illustres qui m'apprennent l'emploi du tems, sur la nécessité de se rendre utile à son siécle, & sur la gloire d'apprendre à la postérité qu'on a vécu.

Tels furent, Messieurs, & les principes & les exemples de l'homme estimable que vous venez de perdre; toute sa vie fut appliquée, remplie, & digne de ses modéles : né avec un esprit facile & fécond, un talent heureux pour la Poësie, une ame faite pour saisir & peindre les idées élevées & les sentimens nobles, un jugement toujours maître du talent, Monsieur Danchet avoit joint à ces dons de la nature tous les secours de l'art, toute la culture de l'étude & de

la réflexion, les richesses des Muses d'Athènes & de Rome, & tous les nouveaux trésors dont le Parnasse de l'Europe est enrichi depuis la fin des siécles barbares, & la renaissance des Lettres; instruit, formé par les oracles de la Poésie, rempli de leurs beautés animé de leur esprit, il mérita de parler leur langue, & de partager leurs lauriers.

Je ne m'arrêterai point à caractériser ses différens Ecrits, ni à rappeller le succès des Tyndarides, des Cyrus, de Nitétis, couronnés plusieurs fois sur la Scéne Tragique, & le rang distingué qu'Hésione, Tancréde, & les Fêtes Vénitiennes tiendront toujours sur la Scéne Lyrique; c'est aux ouvrages à parler de leur auteur; tout autre témoignage est suspect ou superflu. Mais il est un tribut plus cher que je puis payer à la mémoire de M. Danchet avec toute l'autorité du témoignage public & avec cette satisfaction du cœur, qui accompagne la vérité; un tribut dont je ne dois rien omettre pour sa gloire & celle des talens même; un titre plus honorable que les succès & que le frivole mérite de n'avoir que de l'esprit, un éloge fait pour intéresser également & celui qui le donne & ceux qui l'écoutent, avantage bien rare pour la louange!

Ce n'est pas seulement, Messieurs, à l'idée générale d'une franchise respectable, d'une probité sans nuages, & d'une conduite sans variations que je viens

rappeller votre souvenir pour peindre tout le mérite de son ame: je n'ai nommé là que les vertus & les devoirs qu'il partageoit avec tous les véritables honnêtes-gens, il n'avoit [illegible] qu'eux, il ne pouvoit ressembler à d'autres; mais pour y joindre des traits plus personnels: un mérite dont il faut lui tenir compte, un avantage qu'il emporte dans le tombeau, c'est de n'avoir jamais deshonoré l'usage de son esprit par aucun abus de la Poësie, caractère si rare dans l'art dangereux qu'il cultivoit, & où le talent ne doit pas être plus estimable par les choses même qu'il produit, que par celles qu'il a le courage de se refuser. Instruit dès sa jeunesse & convaincu toute sa vie que la Poësie ne doit être que l'interprête de la vérité & de l'honneur, la langue de la sagesse & de l'amitié, & le charme de la société, il ne partagea ni le délire ni l'ignominie de ceux qui la profanent: au dessus de cette lâche envie qui est toujours une preuve humiliante d'infériorité: ennemi du genre satyrique, dont l'art est si facile & si bas: ennemi de l'obscenité dont le succès même est si honteux; inaccessible à cette aveugle licence qui ose attaquer le respect dû aux Loix, au Trône, à la Religion, audace dont tout le mérite est en même tems si coupable & si digne de mépris: incapable enfin de tout ce que doivent interdire l'esprit sociable, la façon noble de penser, l'ordre, la décence & le devoir, ses Ecrits por-

rent toujours l'empreinte de ſon cœur.

Malgré l'opinion preſque générale, il n'eſt pas toujours vrai qu'on ſe peigne dans ſes ouvrages. Il eſt aiſé d'être le panégyriſte de l'honneur, l'organe des ſentimens vertueux, & l'orateur des mœurs; mais quand on parcourt l'hiſtoire de la Poëſie, on a quelquefois le regret de trouver les plus belles maximes en contradiction avec la vie de leur déclamateur, & l'élévation des préceptes dégradée par la baſſeſſe des exemples: telle a été la malheureuſe deſtinée de quelques Ecrivains, qui ne prétendoient qu'à la célébrité, & qui n'ont ni connu, ni mérité l'eſtime.

La mémoire de M. Danchet n'a rien à craindre d'un ſemblable reproche. La candeur, la raiſon & la nobleſſe que reſpirent tous ſes ouvrages, ſont l'hiſtoire de ſa vie : heureux en la perdant d'obtenir les régrets ſinceres de tous ceux qui l'ont bien connu : heureux d'avoir uni à ſes talens tous les titres de l'honnête-homme & du ſage, & d'avoir toujours mis avant le vain bruit de la renommée, le ſoin de s'immortaliſer dans l'eſtime publique.

C'eſt votre ouvrage, Meſſieurs, ce ſont vos biens que je viens d'expoſer à vos yeux, en parlant de ſon cœur & de ſes vertus. C'eſt par les principes invariables de cette illuſtre Compagnie, qu'il avoit cultivé, enrichi, perfectionné un naturel ſi heureux, & ſur-tout l'eſprit d'union, de déférence & de ſocié-

té, ce caractere si essentiel à la République Litteraire & dont vous donnerez toujours le modéle: caractere de noblesse & de vérité, de force & de lumiere, qui ne connoissant ni les honteuses inquiétudes de la jalousie, ni les intrigues de la vanité, ni le tourment de la haine, ni la bassesse de nuire, reçoit & donne avec droiture tous les secours de la confiance, tous les conseils du goût, tous les jugemens de l'impartialité: ne voit point un ennemi dans un concurrent: applaudit tout haut aux vrais succès, sans se réserver à les déprimer tout bas, & ne cherche que le bien, le progrès, & l'embellissement des Arts.

Voilà, Messieurs, l'esprit respectable qui vous anime, voilà les loix & l'appui, ainsi que les premiers fondemens de l'Académie Françoise. En ouvrant ses Annales, monument de la vertu ainsi que de la gloire littéraire, on voit avec un sentiment de plaisir qui n'échappe point aux ames généreuses, on voit, dis-je, que l'Amitié éclaira la naissance de l'Académie. C'est sur une société choisie de Sages, qui s'aimoient & s'instruisoient réciproquement, que le Cardinal de Richelieu, ce vaste & profond génie, à qui rien n'échappoit de tous les moyens d'illustrer un Empire, conçût le plan de cet établissement si honorable à sa mémoire, & si utile aux Lettres & à la France.

A ce spectacle, Messieurs, au souvenir de votre

origine, frappé de tout l'éclat de ce moment illuſtre le premier d'une carrière immortelle, je me plaindrois de l'inſuffiſance de l'art à rendre en ce jour d'auſſi brillantes images, & ſur-tout à peindre dignement les traits des deux premiers Protecteurs de l'Académie, ſi leur juſte éloge ne venoit de vous être tracé en ce moment, par un homme né pour parler des hommes d'Etat, pour leur reſſembler, pour leur appartenir par les talens comme par la naiſſance, & né également pour appartenir aux Lettres & aux Arts, par un goût héréditaire.

Aſſez d'autres, en rendant hommage à l'Académie dans un jour ſemblable, ont vanté, plus heureuſement que je ne pourrois faire, ſa fondation, ſes accroiſſemens, ſes ouvrages immortels & ſes autres attributs. Pour moi, Meſſieurs, ſi l'honneur de vous appartenir me donne quelque droit de vous rendre compte de moi même, j'avouerai que toujours indigné des inimitiés baſſes, & des diviſions indécentes dont l'empire des Lettres eſt quelquefois agité : pénétré de vénération pour les exemples contraires que préſente l'Académie, j'ai cru ne pouvoir mieux ſatisfaire au tribut public que je lui dois, qu'en m'attachant à faire remarquer & reſpecter cette heureuſe amitié, partie ſans doute la plus intéreſſante de vos Faſtes, puiſqu'elle eſt l'hiſtoire de la vertu,

& que la vertu, dans l'ordre du bonheur public, marche avant les talens.

Cette union qui en aſſurant vos progrès, préſageoit toute votre gloire, attira plus particulierement ſur vous l'attention du Souverain. LOUIS XIV, aux noms ſublimes de Conquérant & de Monarque, voulut joindre le titre de votre Protecteur. Et qui peut douter que le ſentiment généreux de la confiance & ce concours de forces & de clartés toujours réunies par l'amour de l'intérêt commun, n'ayent heureuſement contribué aux progrès particuliers de tant de grands hommes, qui ont illuſtré le dernier régne & la Nation, & porté à un ſi haut degré de ſplendeur l'Eloquence & la Poëſie, ainſi que la pureté, l'énergie & l'élégance de la Langue Françoiſe, devenue par eux la langue de l'Europe. Différens dans leurs genres, mais placés dans la même carriere, rivaux ſans diviſions, concurrens dignes de s'eſtimer, ſimples & modeſtes parce qu'ils étoient vraiment grands, les Corneille, les Boſſuet, les Racine, les Fenelon, les La Fontaine, les Deſpréaux, les Flechier, les La Bruiére, furent toujours les exemples de ce caractere d'égalité & d'union qu'ils vous ont tranſmiſe : pourrois-je ne point leur aſſocier dans cet éloge leur contemporain, leur ami, leur rival, que nous avons la douceur de voir ici :

cet Homme adoré de leur siécle & du nôtre, modéle comme eux d'une vie rendue constamment heureuse par la raison, les graces & la vertu : d'une vie qui ne peut être trop longue au gré de nos desirs & pour notre gloire.

Que ces Hommes divins qui ont éclairé le siécle que je viens de louer en les nommant, servent plutôt à l'émulation qu'au découragement du nôtre, & que tous ceux qui cultivent les Lettres, apprennent, Messieurs, par les exemples qu'ils ont reçus de vous, & qu'ils en recevront toujours, qu'il est dans tous les tems de nouveaux lauriers.

Pour nous élever au grand, dans quelque genre que ce soit, ne partons point de l'humiliant préjugé, que nous sommes désormais réduits au seul partage d'imiter, & au foible mérite de ressembler ; les progrès de la raison, des talens & du goût, loin de marquer les bornes de l'art aux yeux des ames supérieures, ne sont pour elles que de nouveaux degrés d'où elles osent s'élancer : des Astres ignorés, un nouveau monde inconnu à l'Antiquité, n'auroient point été découverts dans les deux siécles qui précédent le nôtre, si cette courageuse émulation n'avoit tracé la route. Par quel asservissement desespérerions-nous de voir éclorre de nouveaux prodiges de l'esprit humain, de nouveaux genres de beautés & de plaisirs, de nouvelles

créations? Le Génie connoît-il des bornes? Attendrions-nous moins de son empire illimité que des combinaisons de la matiére, qui toute bornée qu'elle est par son essence, est si riche, si inépuisable dans les formes qui la varient successivement? D'autres hommes ont vécu : nous qui les remplaçons, qui ne marchons que sur des ruines, ne voyons-nous pas le spectacle de l'Univers toujours nouveau au milieu même des ruines qui le couvrent? Les découvertes inespérées, les évenemens les plus imprévûs, les objets les plus frappans sont-il refusés à nos regards? De nos jours une Ville entiére du nouveau monde vient de disparoître dans la profondeur des mers, nulle trace ne laisse soupçonner qu'elle ait existé; une autre Ville de notre Hémisphére, cachée aux regards du Soleil depuis dix-sept siécles, sort de son tombeau, revient à la lumiére, nous offre ses monumens : & pour rappeller des traits plus intéressans, nos jours n'ont-ils pas vû l'heureuse expérience aller aux extrêmités de la terre interroger la nature, & dévoiler des mystéres ignorés des autres siécles? Si après une aussi longue durée de ce globe que nous habitons, la nouveauté peut encore regner sur les êtres matériels malgré leurs limites, quelle étendue, quelle supériorité de puissance n'a-t'elle pas encore sur les productions, l'essor & les succès de la

raison

raison & de l'esprit, sur tout dans la carriere immense de cet Art créateur, qui sçait franchir les barriéres du monde.

Les esprits frivoles & superficiels désavoueront mon espérance, les esprits foibles & timides ne s'éléveront pas jusqu'à elle ; c'est au génie qu'appartient le droit d'accepter l'augure & l'honneur de le justifier.

Quelle époque plus favorable pour former cet heureux présage, qui m'est bien moins suggeré par le témeraire espoir de le remplir, que par mon amour pour les Arts & par ceux qui m'écoutent, & le tems où je parle. Quelle plus vaste & plus brillante carriere pour l'Histoire, l'Eloquence & la Poësie, qu'un regne qui leur offre tant de gloire & de grandeur à immortaliser !

Que pourrois-je ajouter, Messieurs, à la force & à la vérité des traits sous lesquels on vient de vous offrir l'image de votre auguste Protecteur ? Vous y avez admiré la valeur & la victoire unies à la modération & à l'amour de la Paix : la Royauté parée de tous les caracteres qui sont le pere de la Patrie : l'Humanité enfin avec tous les titres du Sage & de l'homme adoré. Après ce tableau si ressemblant, où ma foiblesse n'auroit pû s'élever, qu'il me soit seulement permis pour l'honneur des beaux Arts, de rappeller & d'éterniser ici les bienfaits

dont le Sophocle de notre âge vient d'être honoré.

Puissent nos travaux immortaliser les sentimens d'admiration, de respect & d'amour, dont nous sommes pénétrés pour notre Monarque auguste! la postérité célébrera comme nous ses vertus : & dans les siécles suivans, tous ceux qui, dans un jour semblable, rendront ici comme moi leur premier hommage à l'Académie, en nommant ses Protecteurs, s'arrêteront avec complaisance sur l'éloge d'un Souverain, qui n'aura jamais été loué que par la vérité.

FIN.

ÉDOUARD III.

TRAGÉDIE,

Réprésentée en 1740, par les Comédiens Ordinaires du Roi.

AVERTISSEMENT.

On ne trouvera ici de vraiment historique que l'amour d'Édouard III. pour la Comtesse de Salisbury, l'héroïque résistance de cette Femme illustre, & le renouvellement des prétentions d'Édouard I. sur l'Ecosse. Tout le reste, ajusté à ses faits principaux, est de pure invention. Je ne me sers point des droits de la Tragédie Angloise pour répondre à quelques difficultés qu'on m'a faites sur le coup de Théatre du quatriéme Acte, spectacle offert en France pour la premiere fois : je dirai seulement, autorisé par le législateur même ou le créateur du Théatre François, que la maxime de ne point ensanglanter la Scène, * *ne doit s'entendre que des actions hors de la justice ou de l'humanité : Médée égorgeant publiquement ses enfans, révolteroit la nature, & ne produiroit que de l'horreur ; mais la mort d'un scélérat, en offrant avec terreur le châtiment du crime, satisfait le spectateur ; pour démontrer d'ailleurs que cet événement est dans la nature, je n'ai besoin*

* Discours de P. Corneille.

d'autre réponse que l'applaudissement général dont le Public l'a honoré dans toutes les représentations. Je n'entreprendrai pas de répondre à toutes les autres objections qu'on a faites, ni de prévenir celles qu'on peut faire encore sur cet essai; on doit s'honorer des critiques, mépriser les satyres, profiter de ses fautes, & faire mieux.

Civis erat qui libera posset
Verba animi proferre, & vitam impendere vero.

Juven.

J'Avois à peindre un Sage, heureux, digne de l'être;
L'oracle de la probité,
Le Pere des Sujets, le conseil de son Maître,
L'honneur de la Patrie & de l'humanité.
Dans cette image fidelle,
France, tu reconnoîtras
Que je n'en dois point le modele
Aux vertus des autres climats.

ACTEURS.

EDOUARD III. Roi d'Angleterre.

ALZONDE, Héritiére du Royaume d'Ecosse, *sous le nom d'Aglaé.*

Le Duc de VORCESTRE, Ministre d'Angleterre.

EUGENIE, Fille de Vorcestre, Veuve du Comte de Salisbury.

Le Comte d'ARONDEL.

VOLFAX, Capitaine des Gardes.

GLASTON, Officier de la Garde.

ISMENE, Confidente d'Eugenie.

AMELIE, Suivante d'Alzonde.

GARDES.

La Scène est à Londres.

EDOUARD III.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALZONDE, AMELIE.

ALZONDE.

PAR de foibles conseils ne crois plus m'arrêter ;
Au comble du malheur, que peut-on redouter ?
Oui, je vais terminer ou mes jours ou mes peines ;
Qui n'ose s'affranchir est digne de ses chaînes.

Depuis que rappellée où regnoient mes Ayeux,
J'ai quitté la Norvége, & qu'un ſort odieux
A la Cour d'Edouard, & me cache & m'enchaîne;
Que de jours écoulés ! Jours perdus pour ma haine!
L'Ecoſſe cependant éleve en vain ſa voix
Vers ces bords où gémit la fille de ſes Rois.
Pour chaſſer ſes tyrans, pour ſervir ma vengeance;
Pour renaître, Edimbourg n'attend que ma préſence;
D'un vil déguiſement c'eſt trop long-tems ſouffrir;
Il faut fuir, Amélie, & regner, ou mourir.

AMELIE.

Ah! Madame, arrêtez; que prétendez-vous faire?
Le conſeil du courroux eſt toujours téméraire;
Diſſimulez encore, aſſurez vos projets,
Et ne quittez ces lieux qu'à l'inſtant du ſuccès.
Votre déguiſement eſt ſans ignominie:
Depuis le jour fatal ou la flotte ennemie,
Détruiſant votre eſpoir, traîna dans ces climats
Le vaiſſeau qui devoit vous rendre à vos Etats,
Priſe par vos vainqueurs ſans en être connue,
Sans honte vous pouvez vous montrer à leur vûe;
Vous auriez à rougir, ſi vos fiers raviſſeurs,
Voyant Alzonde en vous, voyoient tous vos malheurs:
Mais du ſecret encor vous êtes aſſurée,
Et la honte n'eſt rien quand elle eſt ignorée.

ALZONDE.

Vous parlez en esclave ; un cœur né pour regner
D'un joug même ignoré ne peut trop s'éloigner ;
Ne dût-on jamais voir la chaîne qui l'attache,
Pour en être flétri, c'est assez qu'on le sçache ?
Le secret ne peut point excuser nos erreurs,
Et notre premier Juge est au fond de nos cœurs.
Dans l'affreux désespoir où mon destin me jette,
Crois-tu donc que pour moi la paix soit encor faite ?
Condamnée aux fureurs, née au sein des exploits,
Et des maux que produit l'ambition des Rois,
Fugitive au berceau, quand mon malheureux Pere
Au glaive d'un vainqueur prétendant me soustraire,
Au Prince de Norvége abandonna mon sort,
M'éloigna des Etats que me livroit sa mort :
Pensoit-il qu'unissant tant de titres de haine,
Devant poursuivre un jour sa vengeance & la mienne,
Héritiére des Rois, éleve des Héros,
Je perdrois un instant dans un lâche repos ?
Dans l'asyle étranger qui cacha mon enfance,
J'ai pû sans m'avilir, suspendre ma vengeance,
La sacrifier même à l'espoir de la paix,
Tandis qu'on m'a flatée, ainsi que mes Sujets,
Qu'Edouard, pour finir les malheurs de la guerre,
Pour unir à jamais l'Ecosse & l'Angleterre,
Alloit m'offrir sa main, & par ce juste choix
Réunir nos drapeaux, nos sceptres & nos droits ;

Mais par tant [illegible]s, dès long-tems trop certaine
Que l'on osoit m'offrir une espérance vaine ;
Quand ce nouvel outrage ajoute à mon malheur ;
At[illegible] la [illegible]udence où regne la fureur ?
S'elevant contre moi de la nuit éternelle,
La voix de mes ayeux dans leur séjour m'appelle ;
Je les entens encor : „ Nous regnions, & tu sers !
„ Nous te laissons un sceptre, & tu portes des fers ?
„ Regne, ou prête à tomber, si l'Ecosse chancelle,
„ Si son regne est passé, tombe, expire avant elle ;
„ Il n'est dans l'univers, en ce malheur nouveau,
„ Que deux places pour toi, le trône ou le tombeau.
Vous serez satisfaits, mânes que je révére ;
Vous connoîtrez bientôt si mon sang dégenére,
Si le sang des Héros a passé dans mon cœur,
Et s'il peut s'abaisser à souffrir un vainqueur.

AMELIE.

J'attendois cette ardeur où votre ame est livrée ;
Mais comment sans secours, d'ennemis entourée...

ALZONDE.

Parmi ces ennemis j'ai conduit mon dessein,
Et prête à l'achever, je puis t'instruire enfin :
Ce Volfax que tu voix le flateur de son maître,
Comblé de ses bienfaits, ce Volfax n'est qu'un traitre ;
De Vorcestre sur-tout ennemi ténébreux,
Rival de la faveur de ce Ministre heureux,
Trop foible pour atteindre à ces dégrés sublimes

Par l'éclat des talens, il y voile ses crimes;
D'autant plus dangereux pour son Roi, pour l'Etat
Qu'il unit l'art d'un fourbe à l'ame d'un ingrat.
J'emprunte son secours. Je sçai trop, Amélie,
Qu'un traître l'est toujours, qu'il peut vendre ma vie;
Mais son ambition me répond de sa foi;
Assuré qu'en Ecosse il regnera sous moi,
Il me sert. Par sa main, de ce séjour funeste,
J'écris à mes Sujets, j'en rassemble le reste;
J'ai fait plus: par ses soins, j'ai nourri dans ces lieux
Du parti mécontent l'esprit séditieux:
J'en dois tout espérer. Chez ce Peuple intrépide
Un projet n'admet point une lenteur timide;
Ce Peuple impunément n'est jamais outragé,
Il murmure aujourd'hui, demain il est vengé;
Des droits de ses ayeux jaloux dépositaire,
Eternel ennemi du pouvoir arbitraire,
Souvent Juge du trône & Tyran de ses Rois;
Il osa... Mais on vient. C'est Volfax que je vois.

SCENE II.

ALZONDE, VOLFAX, AMELIE.

VOLFAX.

Trop long-tems votre fuite est ici différée;
Madame, à s'affranchir l'Ecosse est préparée;

Tout conspire à vous rendre un Empire usurpé ;
D'autres soins vont tenir le vainqueur occupé ;
Le trouble règne ici. Formé par la victoire :
Le Soldat demande Edouard, & la gloire :
Le Peuple veut la paix. Au nom de nos Héros
Je vais porter le Prince à des exploits nouveaux ;
Je ne crains que Vorcestre : ame de cet Empire ;
Il range, il conduit tout à la paix qu'il désire ;
Contraire à mes conseils, s'il obtient cette paix ;
Je le perds par là même, & suis sûr du succès.
Son rang est un écueil que l'abîme environne :
Déja par des avis parvenus jusqu'au Trône,
Je l'ai rendu suspect, j'ai noirci ses vertus,
Encore un pas enfin, nous ne le craignons plus.
Du progrès de mes soins l'Ecosse est informée :
Paroissez, un instant vous y rend une Armée.

ALZONDE.

D'une nouvelle ardeur enflammez Edouard :
Je vais tout employer pour hâter mon départ ;
On me soupçonneroit si j'étois fugitive,
J'obtiendrai le pouvoir de quitter cette rive ;
Allez, ne tardez plus, achevez vos projets,
Un plus long entretien trahiroit nos secrets.

SCENE III.

ALZONDE, AMELIE.

ALZONDE.

Tout est prêt, tu le vois. Une crainte nouvelle
Me détermine à fuir cet asile infidéle ;
On a vû, d'un des miens si j'en crois le rapport,
Arondel cette nuit arriver en ce port :
En Norvége souvent cet Arondel m'a vûe ;
S'il étoit en ces lieux, j'y serois reconnue :
Le tems presse, il faut fuir, ménageons les instans ;
Ce jour passé, peut-être il n'en seroit plus tems.

AMELIE.

Mais ne craignez-vous point d'obstacle à votre fuite ?

ALZONDE.

Sous le nom d'Aglaé dans ce Palais conduite,
On me croit Neustrienne, on ne soupçonne rien ;
Appui des malheureux, Vorcestre est mon soutien ;
Il permettra sans peine exempt de défiance,
Que je retourne enfin aux lieux de ma naissance ;
Je viens pour ce départ demander son aveu,
Et je croyois déja le trouver en ce lieu :
Mais s'il faut t'achever un récit trop fidéle,
Le pourras-tu penser ? Quand le Trône m'appelle ;

Quand l'Ecoss[illegible], quand tout me force à fuir ;
Prête à quitter ces lieux, je tremble de partir.

AMELIE.

Qui peut vous arrêter ? Comment pourroit vous plaire
Ce Palais décoré d'une pompe étrangère ?
Tout ici vous présente un spectacle odieux,
Ce Trône annonce un Maître & le vôtre en ces lieux ;
Ces palmes d'un vainqueur retracent la conquête,
L'oppresseur de vos droits, l'usurpateur. . .

ALZONDE.

arrête ;
Tu parles d'un Héros, l'honneur de l'univers,
Et tu peins un Tyran. Dans mes affreux revers
J'accuse le destin plus que ce Prince aimable,
Et mon cœur est bien loin de le trouver coupable ;
Tu m'entends ; j'en rougis. Vois tout mon désespoir ;
Sur ces murs la vengeance a gravé mon devoir :
Je le sçai, mais tel est mon destin déplorable,
Qu'à la honte, aux malheurs du revers qui m'accable ;
Il devoit ajouter de coupables douleurs,
Et joindre l'amour même à mes autres fureurs !
J'arrivois en courroux ; mais mon ame charmée ;
A l'aspect d'Edouard se sentit désarmée :
Sans doute que l'amour, jusqu'au sein des malheurs,
S'ouvre par nos penchans le chemin de nos cœurs ;
Connoissant ma fierté, mon ardeur pour la gloire ;

Il prit pour m'attendrir la voix de la victoire ;
Il me dit, qu'enchaînant le plus grand des guerriers,
Qui partageoit son cœur, partageoit ses lauriers.
Où commande l'amour il n'est plus d'autres maîtres:
J'étouffai dans mon sein la voix de mes ancêtres,
Je ne vis qu'Edouard ; captive sans ennui,
Des chaînes m'arrêtoient, mais c'étoit près de lui.
Pourquoi me rappeller la honte de mon ame
Et toutes les erreurs où m'entraînoit ma flamme ?
Un plus heureux objet a fixé tous ses vœux :
C'en est fait, ma fierté doit étouffer mes feux ;
Les foibles sentimens que l'amour nous inspire
Dans les cœurs élevés n'ont qu'un moment d'empire ;
Regner est mon destin, me venger est ma loi :
Un instant de foiblesse est un crime pour moi.
Fuyons ; mais pour troubler un bonheur que j'abhorre,
Renversons, en fuyant, l'idole qu'il adore :
Parmi tant de beautés qui parent cette Cour,
J'ai trop connu l'objet d'un odieux amour :
On trompe rarement les yeux d'une rivale ;
Ma haine m'a nommé cette beauté fatale ;
Si dans ces tristes lieux l'amour fit mes malheurs,
J'y veux laisser l'amour dans le sang, dans les pleurs ;
Mais Vorcestre paroît. Laisse-nous, Amélie,
Du destin qui m'attend, je vais être éclaircie.

SCENE IV.

ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé*; VORCESTRE.

ALZONDE.

Vous, dont le cœur sensible a comblé tous les vœux,
Que porta jusqu'à vous la voix des malheureux;
Jettez les yeux, Milord, sur une infortunée
Dont vous pouvez changer la triste destinée;
Je me dois aux climats où j'ai reçû le jour:
Par vos soins honorée & libre en cette Cour,
Je sçai qu'à plus d'un titre elle a droit de me plaire;
Mais quels que soient les biens d'une terre étrangère,
Toujours un tendre instinct, au sein de ce bonheur,
Vers un séjour plus cher rappelle notre cœur:
Souffrez donc, qu'écoutant la voix de la patrie,
Je puisse retourner aux rives de Neustrie;
Du sort des malheureux adoucir la rigueur,
C'est de l'autorité le droit le plus flatteur.

VORCESTRE.

Si par mes soins ici le Ciel plus favorable
Vous a donné, Madame, un asyle honorable;
Unie avec ma fille, heureuse en ce Palais,

De votre éloignement différez les aprêts :
A mon cœur allarmé vous êtes nécessaire ;
Eugénie immolée à sa tristesse amere,
Demande à quitter Londre, & changeant de climats,
Veut cacher des chagrins qu'elle n'explique pas.
Depuis que son époux a terminé sa vie,
Je croyois sa douleur par le tems assoupie,
Mais je vois chaque jour croître ses déplaisirs ;
Je la vois dans les pleurs, je surprens des soupirs :
C'est prolonger en vain des devoirs trop pénibles,
Et de Salisbury les cendres insensibles
Ne peuvent exiger ces regrets superflus,
Qui consacrent aux morts des jours qui nous sont dûs ;
L'abandonnerez-vous, quand l'amitié fidelle
Doit par des nœuds plus forts vous atacher près d'elle ;
Pour l'arrêter ici, par zéle, par pitié,
Joignez à ma douleur la voix de l'amitié.
Dans quel tems fuiriez-vous les bords de la Tamise ?
Connoissez les dangers d'une telle entreprise ;
D'armes & de débris voyez les flots couverts,
La discorde a troublé la sureté des mers :
Un reste fugitif de l'Ecosse asservie,
Sur ces côtes errant sans espoir, sans patrie ;
Au milieu de son cours troublant votre vaisseau ;
Pourroit vous entraîner dans un exil nouveau :
Attendez que la paix, rendue à ces contrées,
Vous ouvre sur les eaux des routes assurées.

ALZONDE.

L'Amour de la patrie ignore le danger,
Et les cœurs qu'il conduit ne ſçavent point changer,
Vous ne ſouffrirez point, juſqu'ici plus ſenſible,
Que la plainte aujourd'hui vous éprouve infléxible,
Qu'on perde devant vous des larmes & des vœux,
Et qu'il ſoit des malheurs où vous êtes heureux.

VORCESTRE.

Heureux ! que dites-vous ? apparence trop vaine !
Le bonheur eſt-il fait pour le rang qui m'enchaîne?
Vous ne pénétrez point les ſombres profondeurs
Des maux qui ſont cachés ſous l'éclat des grandeurs;
Quel accablant fardeau! Tout prévoir, tout conduire,
Entouré d'envieux unis pour tout détruire,
Reſponſable du ſort & des évenemens,
Des miſéres du peuple, & des brigues des Grands;
Réunir ſeul enfin, par un triſte avantage,
Tous les ſoins, tous les maux que l'Empire partage:
Voilà le joug brillant auquel je ſuis lié,
Sort toujours déplorable & toujours envié!
C'eſt peu que les périls, l'eſclavage & la peine
Que dans tous les Etats le miniſtére entraîne:
Jugez quels nouveaux ſoins exigent mes devoirs,
Miniſtre d'un Empire où regnent deux pouvoirs,
Où je dois, uniſſant le Trône & la Patrie,
Sauver la liberté, ſervir la Monarchie,
Affermir l'un par l'autre, & former le lien

D'un Peuple toujours libre & le Roi citoyen.
Ma fortune est un poids que chaque jour aggrave :
Maître & Juge de tout, de tout on est esclave,
Et regir des mortels le destin inconstant,
N'est que le triste droit d'apprendre à chaque instant
Leurs méprisables vœux, leurs peines dévorantes,
Leurs vices trop réels, leurs vertus apparentes,
Et de voir de plus près l'affreuse vérité
Du néant des grandeurs & de l'humanité.
Mais le Roi vient. Allez, consolez Eugénie ;
Vous verrez par mes soins votre peine adoucie.

SCENE V.

EDOUARD, VORCESTRE, VOLFAX, GLASTON, GARDES.

EDOUARD, *à Volfax.*

Je souscris à vos vœux, & consens aux exploits
Qu'un peuple de héros brigue par votre voix ;
Les bornes qu'à ces lieux la nature a prescrites,
De mes destins guerriers ne sont pas les limites :
Bientôt sur d'autres bords on verra mes drapeaux
Et les loix d'Albion chez des Peuples nouveaux ;
De mes ordres, Volfax, vous instruirez l'armée :
Que ma flotte en ces Ports ne soit plus renfermée,
Qu'arbitre des combats, souveraine des mers,

Elle enchaîne l'Europe, étonne l'Univers ;
Que terrible & tranquille au milieu des tempêtes
Londres puisse compter mes jours par ses conquêtes.
Allez, * Vous, qu'on me laisse.

* *Aux Gardes.*

SCENE VI.

EDOUARD, VORCESTRE.

VORCESTRE.

A Cet ordre, Seigneur,
Je ne puis vous cacher mon trouble & ma douleur.
Lorsque le peuple Anglois, au sein de la Victoire,
Attendoit son repos d'un Roi qui fit sa gloire ;
Entraîné par la voix d'un conseil de Soldats,
Allez-vous réveiller la fureur des combats ?
Je n'ai jamais trahi mon austére franchise,
Et si dans ces dangers elle est encor permise,
J'en dois plus que jamais employer tous les droits,
Un Peuple libre & vrai vous parle par ma voix.
La guerre fut long-tems un malheur nécessaire :
L'Ecosse étoit pour vous un Trône héréditaire ;
Les droits que votre Ayeul sur elle avoit acquis,
Exigeoient que par vous ce bien fût reconquis.
Vous y regnez enfin, mais pour faire la guerre
Dont ce Peuple indocile au joug de l'Angleterre,

Nous fatigue toujours, quoique toujours vaincu,
Vous sçavez à quels soins l'Etat s'est attendu;
Vous avez consenti d'unir par l'hymenée
l'Héritiére d'Ecosse à votre destinée,
Sûr que ce Peuple altier adoptera vos loix,
En voyant près de vous la fille de ses Rois:
Je sçai que ce Royaume affoibli par ses pertes,
Compte peu de vengeurs dans ses plaines désertes;
Tout retrace à leurs yeux vos exploits, leur devoir,
L'image de leur joug & de votre pouvoir:
Mais, armant tôt ou tard ses haines intestines,
L'Ecosse peut encor sortir de ses ruines,
Surprendre ses vainqueurs, rétablir son destin,
Un bras inattendu porte un coup plus certain:
Jamais dans ces climats on est tranquille esclave,
Et pour la liberté le plus timide est brave:
Tous leurs Chefs ont péri; mais en de tels complots,
Le premier téméraire est un Chef, un Héros,
Sous l'astre dominant de cette destinée,
Qui tient à vos drapeaux la victoire enchaînée;
On craint peu, je le sçai, leurs efforts superflus;
Leur revolte est pour vous un triomphe de plus;
Mais le plus beau triomphe est un honneur funeste,
La victoire toujours fut un fleau céleste,
Et tous les Rois au Ciel, qui les laisse regner,
Sont comptables du sang qu'ils peuvent épargner:
Remplissez donc, Seigneur l'espoir de l'Angleterre;

Vos essais éclatans ont appris à la terre
Que vous pouviez prétendre au nom de conquérant :
Passez le Héros même ; un Roi juste est plus grand.
Hâtez-vous d'obtenir ce respectable titre,
Parlez, donnez la paix dont vous êtes l'arbitre ;
Et, pour en resserrer les durables liens,
Que vos Ambassadeurs, aux champs Norvégiens
Envoyés dès demain, demandent la Princesse :
C'est l'espoir de l'Etat, & c'est votre promesse.

EDOUARD.

Quelle image à mon cœur venez-vous retracer ?
Quel hymen ! Non Vorcestre, il n'y faut plus penser.

VORCESTRE.

Seigneur, que dites-vous ? quelle triste nouvelle !...
Mais non ; à la vertu votre grand cœur fidéle,
Se respectant lui-même en ses engagemens,
Ne démentira point ses premiers sentimens.
Votre parole auguste au trône appelle Alzonde ;
La parole des Rois est l'oracle du monde.
D'ailleurs, vous le sçavez, la Patrie a parlé,
Confirmé par la voix de l'Etat assemblé,
Votre choix, par ce frein, devient inviolable ;
D'affreux dangers suivroient un changement semblable :
Ce Peuple en sa fureur ne connoît plus ses Rois,
Dès qu'ils ont méconnu l'autorité des loix.
Le trône est en ces lieux au bord d'un précipice,

Il tombe, quand pour base il n'a plus la justice ;
Et si mon zèle ardent pour votre sûreté
M'autorise à parler avec sincérité,
Contemplez les malheurs des jours de nos Ancêtres :
Leurs vertus sont nos loix, leurs malheurs sont nos
Maîtres.
Je dis plus, au-dessus des timides détours,
J'ose vous rappeller l'exemple de nos jours ;
Nous avons vû, Seigneur, tomber ce Diadême ;
Du Trône descendu, votre Pere lui-même
Avant ses jours a vû son regne terminé ;
Il pouvoit vivre heureux & mourir couronné,
S'il n'eût point oublié qu'ici, pour premiers Maîtres,
Marchent après le Ciel les droits de nos Ancêtres,
Qu'en ce même Palais l'altiére liberté
Avoit déja brisé le Trône ensanglanté,
Qu'ici le despotisme est une tyrannie,
Et que tout est vertu pour venger la Patrie.

EDOUARD.

Un Trône environné des Héros que j'ai faits
N'a plus à redouter de semblables forfaits ;
Et si jusques à moi la revolte s'avance,
Tant de bras triomphans sont prêts pour ma vengence.
Quelle est donc la Patrie ? Et le brave Soldat,
Le vainqueur, le Héros ne sont-ils point l'Etat ?
Quoi ! d'obscurs Senateurs que l'orgueil seul inspire ;
Sous le titre imposant de zèle pour l'Empire,

Croiront-ils, à leur gré, du sein de leur repos,
Permettre ou retarder la course des Héros ?
Vainement on m'annonce un avenir funeste,
Fondé sur ces appuis, je crains peu tout le reste ;
Héritier de leur nom, si j'imite vos Rois,
Je n'imite que ceux qui vous firent des loix :
Ce n'est que des vainqueurs que je reçois l'exemple,
Et chargé d'un destin que l'Univers contemple,
Je n'examine point ce que doit applaudir
Un Peuple audacieux, mais fait pour obéir.
Tout changement d'ailleurs plaît au Peuple volage ;
C'est sur l'événement qu'il régle son suffrage :
A quelque extrêmité qu'on se soit exposé,
Qui parvient au succès, n'a jamais trop osé.

VORCESTRE.

Puissiez-vous l'ignorer ; mais j'oserai le dire ;
La force assure mal le destin d'un Empire ;
Le Peuple, aux loix d'un seul asservissant sa foi,
Crût se donner un pere en se donnant un Roi ;
Il n'a point prétendu par d'indignes entraves
Dégrader la nature & faire des esclaves.
On vous chérit, Seigneur, c'est le sceau de vos droits ;
Le bonheur des Sujets est le titre des Rois.

EDOUARD.

Eh bien, vous le pouvez : procurez à l'Empire
Ce repos, ce bonheur où l'Angleterre aspire,
Non moins zèlé Sujet que sage Citoyen,

Bannissez

Banniſſez la diſcorde, il en eſt un moyen.
On demande la paix : je voulois la victoire ;
Mais au bonheur public j'en immole la gloire ;
Si, changé par vos ſoins, ce Sénat aujourd'hui
Se prête à mes déſirs, quand je fais tout pour lui :
Vous avez ſon eſtime, & vous ſerez ſon guide ;
Du Trône & de ma main que mon cœur ſeul décide :
D'un douteux avenir c'eſt trop s'inquiéter,
L'Ecoſſe dans les fers n'eſt plus à redouter.
Vous donc qu'à mon bonheur un vrai zéle intéreſſe,
Vous qui ſçavez ma gloire, apprenez ma foibleſſe ;
Quand le ſort le plus beau ſemble combler mes vœux,
Couronné, triomphant, je ne ſuis point heureux,
Et cherchant les hazards dans ma triſteſſe extrême,
Si je fuis le repos, c'eſt pour me fuir moi-même.

VORCESTRE.

Quel bien manque, Seigneur. . . .

EDOUARD.

Un amour généreux
Ne craint point les regards d'un mortel vertueux :
Je vous eſtime aſſez pour vous ouvrir mon ame,
Recevez le premier le ſecret de ma flamme ;
Les graces, les vertus ſont au-deſſus du ſang,
Et marquent la beauté que j'éleve à mon rang :
Pourras-tu ſur mon choix me condamner encore
Quand tu ſçauras le nom de celle que j'adore :
O Pere trop heureux ! .. Mais quoi vous frémiſſez !

De quel soudain effroi vos sens sont-ils glacés ?

VORCESTRE.

L'orgueil n'aveugle point ceux que l'honneur éclaire,
Et je suis Citoyen avant que d'être Pere ;
Mon sang seroit en vain par le sceptre illustré,
Si moi-même à mes yeux j'étois deshonoré :
Ces titres de l'orgueil, les rangs, les Diadêmes,
Idoles des humains, ne sont rien par eux-mêmes ;
Ce n'est point dans des noms que réside l'honneur ;
Et nos devoirs remplis font seuls notre grandeur.
Mais de vos sentimens je connois la noblesse,
Maître de vous, Seigneur, vainqueur d'une foiblesse,
Vous n'immolerez point vos premieres vertus,
Et la paix & la gloire, & peut-être encor plus :
Oui je crains tout pour vous ; vieilli sur ces rivages
J'en connois les écueils, j'en ai vû les naufrages ;
La plus foible étincelle embrase ce climat,
Et rien dans ces momens n'est sacré que l'Etat.
Qui vous en diroit moins dans ce péril extrême,
Trahiroit la Patrie, & l'honneur, & vous-même.

EDOUARD.

Votre zéle m'est cher ; mais un injuste effroi
Vous fait porter trop loin vos allarmes pour moi :
Elevé dans la paix, nourri dans des maximes
Dont le préjugé seul fait des droits legitimes,
Vous pensez qu'y souscrire & regner foiblement
Est l'unique chemin pour regner sûrement ;

Mais des Maitres du monde & des ames guerriéres
Le Ciel étend plus loin l'espoir & les lumiéres,
Et couronnant nos faits, il apprend aux Etats
Qu'un vainqueur fait les loix, & qu'il n'en reçoit pas;
Par quel ordre en effet faut-il que je me lie
Aux exemples des tems qui précédent ma vie?
Qu'esclave du passé, Souverain sans pouvoir,
Dans les erreurs des morts je lise mon devoir,
Et que d'un pas tremblant je choisisse mes guides
Dans ce Peuple oublié des Monarques timides,
Qu'on a vû, l'un de l'autre imitateurs bornés,
Obéir sur le Trône, esclaves couronnés?
Vous sçavez mes desseins: c'est à vous d'y répondre,
On m'apprend qu'Eugenie est prête à quitter Londre:
Qu'elle reste en ces lieux. Vous-même, en cet instant,
Allez lui déclarer que le Trône l'attend.
Fiez-vous à mon sort, à quelque renommée,
Ou, s'il le faut enfin, au pouvoir d'une armée;
De la force des loix que ma voix prescrira,
Et du soin d'y ranger qui les méconnoîtra.

VORCESTRE.

Vous voulez accabler un Peuple magnanime:
Vous voyez devant vous la premiere victime:
Oui, de mes vrais devoirs instruit & convaincu,
S'il faut les violer, prononcez, j'ai vécu.
Je connois Eugénie, & j'ose attendre d'elle
Qu'à tous mes sentimens elle sera fidelle;
Elle n'a pour Ayeux que des vrais Citoyens;

Des droits de la Patrie infléxibles ſoutiens ;
Et le ſceptre, à ſes yeux, ſera d'un moindre luſtre
Qu'un refus honorable ou qu'un trépas illuſtre :
Mais ſi, trompant mes ſoins, ma fille obéiſſoit,
Si, changé juſques-là, ſon cœur ſe trahiſſoit....
Un exil éternel....

EDOUARD.

Arrêtez, temeraire ;
Exécutez mon ordre, ou craignez ma colere.
Quant aux ſoins de l'Etat, je ſçaurai commander,
Et je n'ai plus ici d'avis à demander.

SCENE VII.

VORCESTRE *ſeul.*

Quel ſiniſtre pouvoir, malheureuſe Angleterre,
Eterniſe en ton ſein la revolte & la guerre !
Incertain, allarmé dans cet état cruel,
Que n'ai je tes conſeils, ô mon cher Arondel ?
Quel déſert te renferme, ô ſage incorruptible !
Faut-il que la vertu, la ſageſſe infléxible,
Qui t'éloignent des ſoins, des chaînes de la Cour ;
Me laiſſent ſi long-tems ignorer ton ſéjour ?
Ciel ! Je me reſte ſeul ; mais ton ſecours propice
Vient toujours ſeconder qui défend la juſtice.
Allons ſur un Héros faire un dernier effort ;
S'il n'eſt plus qu'un Tyran, allons chercher la mort.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EUGENIE, ISMENE.

ISMENE.

Que craignez-vous ? Pourquoi regrettez-vous, Madame,
De m'avoir devoilé le secret de votre ame ?
Ce penchant vertueux, ce sentiment vainqueur
Pour le plus grand des Rois, honore votre cœur,
La vertu n'exclud point une ardeur légitime ;
Quel cœur est innocent, si l'amour est un crime !

EUGENIE.

Cruelle ? Par quel art viens-tu de m'arracher
Un secret qu'à jamais je prétendois cacher ?
D'un cœur désespéré respectant la foiblesse,
Ah ! tu devois l'aider à taire sa tendresse ;
Mais à ce nom trop cher que tu m'as rappellé,
Puisqu'enfin malgré moi mes larmes ont parlé,
Remplis du moins l'espoir, l'espoir seul qui me reste,

Jamais ne m'entretiens de ce ſecret funeſte,
Que moi-même à tes yeux je doute deſormais
Si tu le ſçais encor, ſi tu le ſçûs jamais.

ISMENE.

On ſoulage ſon cœur en confiant ſa peine ;
Pourquoi m'avoir caché....

EUGENIE.

Moi-même, chére Iſméne ;
Victime du devoir, de l'amour, du malheur,
Oſois-je me connoître & lire dans mon cœur ?
De lui-même jamais ce cœur fut-il le maître ?
Jointe à Saliſburi ſans preſque le connoître,
L'amour n'éclaira point un Hymen malheureux
Dont le ſort, ſans mon choix, avoit formé les nœuds.
J'eſtimai d'un époux la tendre complaiſance ;
Mais il n'obtint de moi que la reconnoiſſance,
Et, malgré mes efforts, mon cœur independant
Reſervoit pour un autre un plus doux ſentiment.
De la Cour à jamais que ne fus-je exilée !
Par mon nouveau deſtin en ces lieux appellée,
Je vis.... Fiére vertu ! pardonne ce ſoupir ;
J'en adore à la fois & crains le ſouvenir.
Dans ce jeune Héros je ſentis plus qu'un maître,
Mon ame à ſon aſpect reçut un nouvel être ;
Je crus que juſqu'alors ne l'ayant point connu,
Ne l'ayant point aimé, je n'avois pas vécu.
Que te dirai-je enfin ? Heureuſe & déſolée,

Maîtresse à [illegible]eine encor de mon ame accablée,
[illegible]ouvan[illegible]ésespoir dans mes plus doux transports,
A[illegible] de la vertu j'éprouvois des remords.
C[illegible] est fait ; libre enfin je dois fuir & me craindre ;
[illegible]i sçû cacher ma honte & j'ai pû me contraindre ;
T[illegible]dis que le devoir défendoit ma vertu ;
Mais aujourd'hui mon cœur est trop mal défendu :
Te dirai-je encor plus ? On croit tout, quand on aime :
Oui, depuis le moment que je suis à moi-même,
Cet amour malheureux, & nourri de mes pleurs,
Ose [illegible]ter l'espoir & cherit ses erreurs ;
Quand je vois ce Héros, interdite, éperdue,
Je crois voir ses regards s'attendrir à ma vûe,
Je crois... Mais où m'emporte un aveugle transport ?
Le Ciel n'a fait pour moi qu'un désert & la mort.
Ne puis-je cependant entretenir mon Pere ?
Pourquoi m'arrête-t-il où tout me désespère ?

ISMENE.

Vous l'allez voir ici. Mais pourquoi fuir la Cour,
Et rejetter l'espoir qui s'offre à votre amour ?
Le Trône à vos attraits....

EUGENIE.

Que dis-tu, malheureuse ?
Quel fantôme brillant, quelle image flateuse
A mes sens égarés as-tu fait entrevoir ?
Garde-toi de nourrir un dangereux espoir :

Tu me rendrois heureuse en flatant ma tendresse ;
Mais je crains un bonheur qui coûte [illegible]iblesse ;
Allons ; c'est trop tarder ; abandonnons des [illegible]
Où j'ose à peine encor lever mes tristes yeux ;
Je ne veux point aimer ; je fuis ce que j'adore ;
J'implore le trépas, & je soupire encore !
La mort seule éteindra mon déplorable amour ;
Mais du moins, en fuyant ce dangereux séjour,
Cruelle à mes désirs, à mes devoirs fidelle,
J'aurai fait ce que peut une foible mortelle :
Si le reste est un crime, il est celui des Cieux ;
Et j'aurai la douceur d'être juste à mes yeux.
Tu n'auras pas long-temps à souffrir de ma peine ;
La mort est dans mon cœur : suis-moi, ma chere
Ismene ;
Ton zéle en a voulu partager le fardeau,
Ne m'abandonne pas sur le bord du tombeau.
Fuyons ! Là, pour briser le trait qui m'a blessée,
Pour bannir ce Héros de ma triste pensée,
Souvent tu me diras qu'il n'est pas fait pour moi ;
Cache un mortel charmant, ne me montre qu'un
Roi ;
Dis-moi que les attraits de quelqu'Amante heureuse
Ont sans doute enchaîné cette ame généreuse ;
Dis-moi que nés tous deux sous des astres divers,
Il ignore & ma peine & mes vœux les plus chers,
Et qu'il n'existe plus que pour celle qu'il aime.

Je t'aide, je le vois, à me tromper moi-même :
Peut-ê[illegible]es discours oubliant mes regrets....
A[illegible]abuse.... Ah ! plutôt ne le nomme jamais.
Pour quels crimes, ô Ciel ! par quel affreux caprice
Le charme de ma vie en est-il le supplice ?
Par la gloire inspiré, par l'honneur combattu,
Mon amour étoit fait pour être une vertu !
On vient : éloigne-toi.

SCENE II.

VORCESTRE, EUGENIE.

EUGENIE.

Je vous cherchois, mon Pere ;
Mon départ étoit prêt, quel ordre le différe ?
Jusqu'ici toujours tendre & sensible à ma voix,
Me refuseriez-vous pour la premiére fois ?
Vous ne répondez rien ? Une sombre tristesse...

VORCESTRE.

Laissez aux foibles cœurs une molle tendresse :
Les destins sont changés, ma fille & d'autres tems,
Veulent d'autres discours & d'autres sentimens ;
Connoissez-vous le sang dont vous êtes sortie,
Et le nom des Héros que lui doit la Patrie ?

EUGENIE.

Je sçai qu'il n'a produit que de vrais Citoyens ;
Et pour leurs sentimens, je les sçai par les m[illegible]

VORCESTRE.

L'Univers sçait nos faits ; le Ciel seul sçait nos vûes ;
S'il faut que dans ce jour les vôtres soient connues,
Soutiendrez-vous l'honneur de ces noms éclatans ?

EUGENIE.

L'ordre de la nature, ou l'usage des tems,
A mon sexe laissant la foiblesse en partage,
Sembla de nos vertus exclure le courage ;
De défendre l'Etat le droit vous fut donné ;
A l'orner par nos mœurs notre sort fut borné :
Mais, soit l'instinct du sang, soit l'exemple d'un pere,
Je ne partage point la foiblesse vulgaire ;
Que la Patrie ordonne ; & mon cœur aujourd'hui
En sera, s'il le faut, la victime ou l'appui :
Le Ciel, qui voit mon ame au devoir asservie,
Sçait combien foiblement elle tient à la vie,
Et je l'atteste ici que mon sang répandu....

VORCESTRE.

Laissez de vains sermens, j'en crois votre vertu ;
J'en crois mon sang : montrez cette ame magnanime ;
Vous pouvez, par l'effort d'une vertu sublime,
Dans nos fastes brillans précéder les Héros ;
Quelque dégré d'honneur qu'atteignent leurs travaux,

Au-delà de leur sort la gloire vous appelle ;
Le Ciel a fait pour vous une vertu nouvelle :
[illegible] au-dessus du Trône il est encore un rang ;
Ce rang est à vous, si vous êtes mon sang.

EUGENIE.

De mon cœur, de mes jours que mon pere dispose ;
Pour en être estimée il n'est rien que je n'ose.

VORCESTRE.

Un mot va vous juger : si, détruisant nos droits
Et la foi des Traités, & le respect des Loix,
Le sort à votre Pere offroit un Diadême,
Et qu'entre la Patrie & le pouvoir suprême,
Il parut balancer à choisir son destin,
Que conseilleriez-vous à son cœur incertain ?

EUGENIE.

Le refus de ce Trône, un trépas honorable ;
Un juste Citoyen est plus qu'un Roi coupable.

VORCESTRE.

La vertu même ici par ta bouche a parlé :
C'est ton propre destin que ce choix a reglé ;
C'est le sort de l'Etat ; généreuse Eugénie,
Il faut, du Peuple Anglois tutelaire génie,
Faire plus qu'affermir, plus qu'immortaliser,
Plus qu'obtenir le Trône ; il faut le refuser.
Oui, c'est toi, qu'au mépris d'une loi souveraine,
Au mépris de l'Etat, Edouard nomme Reine,
Et pour un rang de plus ; si tu démens tes mœurs,

Tu l'épouses demain, tu regnes, & je meurs.
Tu frémis... Je t'entends : tu prévois [illegible] disgrac[illegible]
Que ce fatal amour entraîne sur ses traces ;
Je reconnois ma fille à ce noble refus,
Et mon cœur paternel renaît dans tes vertus.
Qu'espéroit Edouard ? Comment a-t'il pû croire
Qu'instruit par des Ayeux d'immortelle mémoire ;
Blanchi dans la droiture & la fidélité,
Dans le zèle des loix & de la liberté,
J'irois, d'un lâche orgueil méprisable victime,
Avilir ma vieillesse & finir par un [illegible] ?
Non, j'ai sçu respecter la terre où je suis [illegible]
Je t'en devois l'exemple, & je te l'ai donné,
Bien loin qu'à ton départ je sois contraire encore ;
Je vais fuir sur tes pas un Palais que j'abhorre ;
A moi-même rendu, je retourne au repos ;
Je ne demande point le prix de mes travaux,
Quel prix plus doux pourroit flater mon espérance !
Le Ciel dans tes vertus a mis ma récompen[illegible] ;
Je vais tout disposer ; Edouard amoureux
Doit lui-même bien-tôt t'instruire de ses vœux ;
Je m'en remets à toi du soin de les confondre,
Et je veux te laisser la gloire de répondre.

SCENE III.

EUGENIE.

AInsi tous mes malheurs ne m'étoient pas connus?
Il m'aimoit ; & je pars !... Je ne le verrai plus ! ...
Toi, qui fais à la fois mon bonheur & ma peine,
Le sort avoit donc fait mon ame pour la tienne !
Mais, de ce même sort quel caprice cruel
Eléve entre nous deux un rampart éternel ?
Cher Prince ! Il faudra donc que cette bouche même
Qui devoit mille fois te jurer que je t'aime,
Trahisse, en te parlant, le parti de mon cœur ! ...
Fuyons ... Mais le Roi vient ! Toi, qui vois ma douleur,
Ciel, cache lui du moins ...

SCENE IV.

EDOUARD, EUGENIE.

EDOUARD.

QUelle crainte imprévûe
Vous éloigne, Madame, & vous glace à ma vûe ?

EUGENIE.

Les Cieux me sont témoins que l'aspect de mon Roi

N'a jamais eu, Seigneur, rien de [illegible] pour moi.

EDOUARD.

Votre Roi ! Sort cruel ! Ne puis-je donc paroître
Sous des titres plus doux que le titre de maître ?
Malheureux ſur le Trône, & toujours redouté,
N'ai-je d'autre deſtin que d'être reſpecté ?
Souveraine des Rois, la beauté n'eſt point née
Pour une dépendance au Peuple deſtinée ;
L'Empire eſt ſon partage, & c'eſt elle en ce jour ;
C'eſt elle qu'avec moi va couronner l'Amour,
Si moins contraire enfin au bonheur où j'aſpire,
Le ſort veut terminer les maux dont je ſoupire.

EUGÈNIE.

Laiſſez aux malheureux la plainte & les douleurs ;
Le Ciel pour Edouard a-t'il fait des malheurs ?
S'il ſe mêle à vos jours quelque peine legére,
La gloire vous appelle & s'offre à vous diſtraire ;
L'Univers vous attend, & vos premiers travaux
De ce ſiécle déja vous ont fait le Héros :
Soumettez les deux mers aux loix de l'Angleterre ;
Allez : ſoyez l'arbitre & l'amour de la terre ;
Je rendrai grace au Ciel, quand le bruit de vos faits
Viendra dans la retraite où je ſuis pour jamais.

EDOUARD.

Ah ! cruelle, arrêtez ; vous avez dû m'entendre :
Tout vous a dit l'ardeur de l'Amant le plus tendre ;
Et pour prix de mes feux, vous fuiriez des climats

Que je veux avec moi soumettre à vos appas !
[illegible] me [illegible]z point le seul bien où j'aspire :
Je [illegible] commencerai de compter mon Empire,
D[illegible]tre, d'aimer mon sort, que du moment heureux
[illegible] vous partagerez ma Couronne & mes feux....
M[illegible]s non... Ce sombre écueil m'apprend que je m'abuse,
Et ce n'est point vous seule ici que j'en accuse.

EUGENIE.

Ne soupçonnez que moi : sur mon devoir, Seigneur,
Je ne conn[illegible] jam[illegible]is de maître que mon cœur.

SCENE V.

EDOUARD.

Elle fuit ! Quelle haine, & quel sensible outrage !
Superbe Citoyen, voilà donc ton ouvrage !
On t'accusoit ; mon cœur n'osoit te soupçonner :
Ne m'offres-tu donc plus qu'un traître à condamner ?
Où me réduit l'ingrat ! Que sert ce diadême,
Si je ne puis enfin couronner ce que j'aime ?
Mais quel est cet Hymen dont on défend les droits ?
Quels Sujets orgueilleux ! Est-ce un peuple de Rois ?
Quelles sont ces vertus farouches & bisarres ?
Le devoir en ces lieux fait-il donc des barbares ?

Par un terrible exemple il faut leur enseigner
Qu'il n'est ici qu'un maître, & que je sai régner.
Hola, Gardes !

SCENE VI.

EDOUARD, VOLFAX.

EDOUARD.

Volfax, venge-moi d'un rebelle.

VOLFAX.

Seigneur, nommez le traître, & cette main fidelle.

EDOUARD.

Au nom du criminel tu frémiras d'effroi,
Ce sage révéré, cet ami de son Roi,
Comblé de mes bienfaits, chargé de ma puissance
Le croiras-tu ? Vorcestre, oui, Vorcestre m'offense;
Il ose me trahir.

VOLFAX.

Vorcestre ! lui, Seigneur !
Lui qui parut toujours l'oracle de l'honneur !
Peut-être en croyez-vous un douteux témoignage ?

EDOUARD.

Je n'en crois que moi-même, & j'ai reçu l'outrage ;
Cet esprit de révolte éclaire enfin mes yeux,

Et me confirme trop des soupçons odieux.

VOLFAX.

ent de m'annoncer la trame la plus noire . . .

e justifiois ! . . . O Ciel! Qu'on doit peu croire

x dehors imposans des humaines vertus !

EDOUARD.

Parle : que t'a-t'on dit ? Rien ne m'étonne plus.

VOLFAX.

Dispensez-moi, Seigneur, d'en dire davantage :
Il est d'autres témoins des maux que j'envisage,
Et je crois ... peine un si noir attentat.

EDOUARD.

Achéve, je le veux ; je crois tout d'un ingrat.

VOLFAX.

J'obéis, puisqu'enfin ce n'est plus qu'un coupable ;
Je vois que son forfait n'est que trop véritable ;
Je rapproche les tems, ses projets, ses discours :
Dans le conseil, Seigneur vous l'avez vû toujours
Contraire à vos desseins, contraire à votre gloire ;
Il tâchoit d'étouffer l'amour de la victoire :
Je vois trop maintenant par quels motifs secrets
Ses dangereux conseils ne tendent qu'à la paix.

EDOUARD.

Oui, tu m'ouvres les yeux ; aujourd'hui même encore,
Trahissant le renom dont l'Univers m'honore,
Il m'osoit conseiller un indigne repos.

VOLFAX.

Pour en ſçavoir la cauſe, apprenez ſes compl[illegible]
Dans la ſécurité d'une paix infidelle,
On vous laiſſe ignorer que l'Ecoſſe rebelle...

EDOUARD

Je ne le ſçai que trop : de fidéles ſujets
M'ont découvert ſans lui ces mouvemens ſecrets.

VOLFAX.

De ces déguiſemens l'honneur eſt-il capable ?
Qui peut taire un complot, lui-mê[illegible] coupable.
Peut-être juſqu'au Trône oſant porter ſes [illegible]x,
Appui des Ecoſſois, il veut regner ſur eux :
C'eſt pour favoriſer ces ligues ennemies,
Qu'il prétend ſéparer vos forces réunies,
En des Ports différens diſperſer vos Vaiſſeaux,
Et borner à regner le deſtin d'un Héros :
Il avoit des vertus, il avoit votre eſtime,
Seigneur ; mais pour regner quand il ne fau[illegible]
crime,
L'honneur eſt-il un frein à l'orgueil des mortels ?
L'eſpoir du Trône a fait les fameux criminels,
Et fauſſe trop ſouvent, cette altiére ſageſſe
N'attend qu'un crime heureux pour montrer ſa
baſſeſſe.

EDOUARD.

Le perfide !

VOLFAX.

Je crains autant que sa fureur
Ce renom de vertu que lui donne l'erreur :
Par ces vains préjugés, entraînés dans ses brigues,
Tous croiront vous servir en servant ses intrigues :
De la rebellion l'étendart abhorré
Deviendroit dans ses mains un étendart sacré...

EDOUARD.

Va : qu'on l'amene ici... Mais que vois-je ? Il s'avance.

SCENE VII.

EDOUARD, VORCESTRE, VOLFAX.

VORCESTRE.

DAignez remplir, Seigneur, ma derniére espérance;
Si le Ciel m'eût permis de consacrer toujours
Au bien de cet Etat mes travaux & mes jours,
J'eusse été trop heureux : par un destin contraire,
Forcé, vous le sçavez, au malheur de déplaire,
Trop vrai pour me trahir, je dois fuyant ces lieux,
Soustraire à vos regards un objet odieux :
Souffrez donc qu'aujourd'hui, dans un obscur asile,
Inutile à l'Etat, moi-même je m'exile ;

Ne tenant plus à rien que par de tendres vœux
Pour la félicité d'un Peuple généreux,
J'attendrai sans regret la fin de ma carriére,
Si d'un dernier regard honorant ma priére,
Vous conservez, Seigneur, par de justes projets,
Le premier bien d'un Roi, l'amour de vos Sujets.

EDOUARD.

Vous apprendrez dans peu ma volonté suprême;
Sortez.

SCENE VIII.

EDOUARD, VOLFAX.

EDOUARD.

QU'ai-je entendu? Qu'en croiras-tu toi-même?
Peut-on le soupçonner de tramer un forfait,
Quand il fuit & ne veut qu'un exil pour bienfait?

VOLFAX.

Seigneur, ainsi que vous, sa démarche m'étonne;
Que ne puis-je penser qu'à tort on le soupçonne?
Mais deux garans trop sûrs de cette trahison,
Malgré moi m'ont conduit au-delà du soupçon.
Je dirai plus, Seigneur; le zèle qui m'éclaire
Me fait jour à travers ce ténébreux mystére;

Par le pas qu'il a fait, je le crois convaincu ;
Le crime prend ſouvent la voix de la vertu.
Oui, ce même départ qu'apprête l'infidelle,
Eſt de ſa trahiſon une preuve nouvelle ;
S'il vous fait conſentir à ſon éloignement,
C'eſt pour tromper vos yeux, & fuir plus ſûrement :
Cet exil prétendu que ſes vœux vous demandent
Joindra peut-être un Chef aux traîtres qui l'attendent ;
Dans ces climats conquis, placés tous par ſon choix,
Ceux qui regnent pour vous, marcheront à ſa voix :
Tout le ſeconde enfin, & tout veut qu'on le craigne ;
S'il demeure, il conſpire ; & s'il échappe, il regne.
Tout dépend d'un inſtant, il peut vous prévenir :
Sous des prétextes vains, ſa fille prête à fuir
Va ſans doute habiter une terre ennemie ;
Et dans ce même inſtant peut-être qu'Eugenie.....

EDOUARD.

Elle fuit !... C'en eſt trop ; prévenons des ingrats :
Je m'en fie à ton zéle, obſerve tous leurs pas :
Je veux dès ce moment m'éclaircir ſur ſon crime ;
Et s'il n'eſt que trop vrai, que trompant mon eſtime,
Il s'armoit contre moi de mes propres bienfaits,
Je n'aurai pas long-tems à craindre des forfaits.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALZONDE, VOLFAX.

VOLFAX.

NON, Madame, à vos vœux rien ici ne s'oppose;
Le Roi veut vous parler : j'en ignore la cause;
Mais ne redoutez rien; Vorcestre dans les fers
Met enfin votre espoir à l'abri des revers;
Sur la foi des témoins que j'ai sçu lui produire,
Edouard convaincu me laisse tout conduire :
Dans son courroux pourtant, inquiet, consterné,
Il paroît regretter l'ordre qu'il a donné;
Mais il vient.

SCENE II.

EDOUARD, ALZONDE *sous le nom d'Aglaé.*

ALZONDE.

PAr votre ordre en ces lieux appellée
Quel soin vous intéresse au sort d'une éxilée ?
Puis-je esperer, Seigneur, qu'un secours généreux
Va mettre fin aux maux d'un destin rigoureux ?

EDOUARD.

Oui, fidéle Aglaé, pour terminer vos peines,
Attendez tout de moi, si vous calmez les miennes ;
De ce funeste jour vous sçavez les malheurs,
Vous pouvez prévenir de plus grandes douleurs :
Accablé de remords, de tristesse & de crainte,
Mais comptant sur vos soins, je parle sans contrainte ;
Vous me voyez rempli du désespoir amer
D'affliger, d'allarmer ce que j'ai de plus cher ;
L'amitié, je le sçai, avec elle vous lie :
C'est vous intéresser que nommer Eugenie.
Si vous chérissez donc sa gloire & son bonheur ;
Et si jamais l'Amour a touché votre cœur,
Sauvez-la, sauvez-moi : par un recit fidelle
Allez la rassurer dans sa frayeur mortelle ;
On accuse son Pere, il n'est point condamné ;

A la rigueur des loix s'il femble abandonné,
Des fureurs d'un Amant qu'elle excufe le crime:
J'ai moins prétendu perdre un Sujet que j'eftime,
Qu'arrêter Eugenie au point de fuir ma Cour:
L'Amour va reparer le crime de l'Amour;
Oui, fut-il condamné: le fang de ce que j'aime
Eft facré dans ces lieux ainfi que le mien même;
Sans le fceau de ma main les loix ne peuvent rien:
Le coupable eft fon Pere, & fon Pere eft le mien.
Qu'elle vienne; elle fçait mon trouble & fa puiffance,
Qu'un feul de fes regards enchaîne ma vengeance,
J'efpere tout du fort, puifqu'il a confié
La caufe de l'amour aux foins de l'amitié.
Je ne veux qu'une grace: à mes feux moins contraire,
Qu'elle n'écoute plus un préjugé févére,
Que par un tendre Amant fon front foit couronné,
Qu'elle accepte mon cœur, & tout eft pardonné.

ALZONDE.

Seigneur, fi vous voulez le bonheur de fa vie,
Si vous daignez m'en croire, oubliez Eugenie;
On n'attend point l'amour d'un cœur infortuné,
Par lui-même à l'exil, aux larmes condamné:
Sans lui faire acheter la grace qu'elle efpére,
Sans troubler fon repos, terminez fa mifere:
N'attendez pas qu'ici, pleurante à vos genoux,

Elle

Elle vienne arrêter un funeste courroux ;
Sûre que l'équité va lui rendre son Pere,
Sa vertu ne sçait point descendre à la priére ;
Mettez fin à ses maux, si vous y prenez part,
Et faites son bonheur en souffrant son départ.

EDOUARD.

Moi ! que pour son bonheur je m'intéresse encore,
Tandis que sur la foi des feux que je déplore,
La cruelle se plaît à faire mon malheur,
Me brave avec orgueil, me fuit avec horreur !
Il en faut à ma gloire épargner la foiblesse ;
Vengeons d'un même coup mon Trône & ma tendresse ;
Pour sauver un Proscrit, que peut-elle aujourd'hui,
Quand elle est à mes yeux plus coupable que lui....
Que dis-je ? Quand je puis terminer tes allarmes,
Quand la main d'un Amant doit essuyer tes larmes,
Je livrerois ton Pere au glaive d'un bourreau !
J'attacherois tes yeux sur un affreux tombeau,
O ma chére Eugenie ! Ah ! punir ce qu'on aime ;
Frapper un cœur chéri, c'est se frapper soi-même :
Non, son seul souvenir désarme mon transport.
Il faut, chére Aglaé, faire un dernier effort ;
S'il reste quelqu'espoir à mon ame enflammée,
Rassurez, ramenez Eugenie allarmée :
Qu'abrégeant à la fois sa peine & mon tourment,
Au tribunal d'un Juge elle trouve un Amant.

Dites-lui mon amour, mes pleurs, ma fureur même;
Tout est justifié par un amour extrême :
Mais si fidéle encore à de fausses vertus,
Si pour le vain honneur d'un superbe refus;
Trop sûre qu'arrêtant un jugement sévére,
Mon cœur va prononcer la grace de son Pere;
Evitant ma présence, & fuyant ce Palais,
Elle bravoit mes feux, mon courroux, mes bienfaits;
Il m'en coûtera cher; mais j'atteste la gloire
Que de ses vains attraits j'efface la memoire,
Et son Pere, à l'instant déchû de tous ses droits,
N'est plus qu'un criminel que j'abandonne aux loix.
Ne perdez point de tems; allez, je vous confie
Mes desseins, mon espoir, le secret de ma vie;
Priez, promettez tout, effrayez, s'il le faut :
Un mot va décider le Trône, ou l'échaffaut;
Son sort est dans ses mains : allez, qu'elle prononce,
Le destin de mes jours dépend de sa réponse.

SCENE III.

ALZONDE.

JE ne formois donc pas un frivole soupçon;
Trop heureuse rivale... Ah, que dis-je? Et quel nom!
N'ai-je point immolé mon amour à ma gloire,

Et rendit tout mon cœur au soin de la Victoire ! . . .
Quoi, des soupirs encor reviennent me trahir !
Falloit-il le revoir, s'il falloit le haïr ?
Ton suplice est entier, Amante infortunée !
Il ne manquoit aux maux qui font ta destinée,
Que d'entendre d'un cœur dont tu subis la loi,
Des soupirs échappés pour un autre que toi !
Je n'en puis plus douter, & pour comble d'outrage,
On veut que leur bonheur soit encor mon ouvrage !
J'en rends grace au destin ; ce soin qui m'est commis
M'aide à désespérer mes cruels ennemis ;
Dans le sang le plus cher, repandu par ma haine,
Que tout ici gémisse & souffre de ma peine ;
On retranche à l'horreur de ses maux rigoureux
Ce qu'on en peut verser sur d'autres malheureux,
Tremble, crédule Amant : en frappant ce qu'il aime,
L'amour est plus cruel que la haine elle-même.
Mais ma Rivale vient ; cachons-lui son bonheur,
Dissimulons ma rage, & trompons sa douleur.

SCENE IV.

ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé*, EUGENIE.

EUGENIE.

Ah, ma chére Aglaé, dans quel tems déplorable
Me laissez-vous livrée à l'effroi qui m'accable ?

Isméne ne vient point en dissiper l'horreur ;
Tout me fuit, tout me laisse en proie à ma douleur.

ALZONDE.

Si vous en voulez croire & ma crainte & mon zéle ;
Fuyez, chere Eugénie, une terre cruelle ;
Des mêmes délateurs je redoute les coups,
Peut-être leur fureur s'étendroit jusqu'à vous ;
Il en est tems encor, fuyez

EUGENIE.

Moi, que je fuie ?
Je crains, mais pour mon Pere, & non pas pour ma vie.

SCENE V.

ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé.* EUGENIE, ISMENE.

EUGENIE.

Eh bien, que m'apprens-tu ?

ISMENE.

Le silence & l'effroi
Environnent les lieux qui nous cachent le Roi ;
Je n'ai vû que Volfax : Il me fuit, & peut-être
Mieux instruit des revers que ce jour a vû naître,
Madame, vous pourrez les apprendre de lui.

EUGENIE.

Vous, ma chere Aglaé ; vous, mon unique appui ;
Pénétrez jusqu'au Prince ; allez, tâchez d'apprendre
Si, suspendant ses coups, il daigne encor m'entendre
De la vertu trahie exposez le malheur,
Et s'il parle de moi... Dites-lui ma douleur ;
Dites-lui que j'expire en proie à tant d'allarmes ;
Que je n'aurois pas cru qu'il fit couler mes larmes ;
Qu'il voulut mon trépas, & qu'aujourd'hui sa main
Dût conduire le fer qui va percer mon sein.

SCENE VI.

EUGENIE, VOLFAX, ISMENE.

EUGENIE.

Rassurez-moi Milord ; quel forfait se prépare ?
De l'auteur de mes jours quel malheur me sépare.

VOLFAX.

Un ordre souverain l'a commis à mes soins ;
C'est tout ce que je sçai.

EUGENIE.

Puis-je le voir du moins ?
Vous le plaignez sans doute ; une ame généreuse
Ne voit point sans pitié la vertu malheureuse,

Venez, guidez mes pas ; il n'eſt point de danger ;
Point de mort qu'avec lui je n'oſe partager.

VOLFAX.

Vous ne pouvez le voir, & ſes Juges peut-être
Devant eux à l'inſtant vont le faire paroître.

EUGENIE.

Des Juges ! De quel crime a-t'on pû le charger ?
Quel Citoyen plus juſte oſe l'interroger ? . . .

VOLFAX.

Quand du pouvoir des Rois la Fortune l'approche,
Un Sujet rarement eſt exempt de reproche.

EUGENIE.

Arrêtez ; à ſes mœurs votre reſpect eſt dû ;
La vertu dans les fers eſt toujours la vertu :
Sa probité toujours éclaira ſa puiſſance ;
Que pour des cœurs voués au crime, à la vengeance,
Le premier rang ne ſoit que le droit déteſté
D'être injuſte & cruel avec impunité ;
Pour les cœurs généreux que l'honneur ſeul inſpire ;
Ce rang n'eſt que le droit d'illuſtrer un Empire,
De donner à ſon Roi des conſeils vertueux,
Et le ſuprême bien de faire des heureux :
Toi qui peu fait ſans doute à ces nobles maximes,
Oſes ternir l'honneur par le ſoupçon des crimes,
Tu prens pour en juger des modéles trop bas,
Reſpecte le malheur, ſi tu ne le plains pas :

Apprens que dans les fers la probité ſuprême
Commande à ſes tyrans, & les juge elle-même :
Mais c'eſt trop m'arrêter, & tu pourrois penſer
Qu'à briguer ton appui, je daigne m'abaiſſer ;
Le Trône ſeul a droit de me voir ſuppliante :
Je vais....

VOLFAX.

Un ordre exprès s'oppoſe à votre attente;
Du Trône, dans ce jour, tout doit être écarté,
Madame, & votre nom n'en eſt pas excepté.

SCENE VII.

EUGENIE, ISMENE.

EUGENIE.

D'Un Tribunal cruel on m'interdit l'entrée ;
O mon Pere ! ô forfait ! ſa perte eſt aſſurée ;
Du parricide affreux qu'apprête leur fureur,
Mon ſang glacé d'effroi me préſage l'horreur.

ISMENE.

Ses amis, ſa vertu, la voix de la Juſtice...

EUGENIE.

Eſt-il des droits ſacrés, ſi l'on veut qu'il périſſe ?
Et des amis, dis-tu ! Quel nom dans ce ſéjour !

La sincére amitié n'habite point la Cour ;
Son fantôme hypocrite y rampe aux pieds d'un
maître ;
Tout y devient flateur, tout flateur cache un traître.
Eût-il gagné les cœurs par ses bienfaits nombreux,
Ose-t-on être encor l'ami d'un malheureux ?
De la Cour un instant change toute la face ;
Tout vole à la faveur, tout quitte la disgrace :
Ceux-mêmes qu'il servit ne le défendront pas :
Le jour d'un nouveau regne est le jour des ingrats.
Mais quel affreux silence & quelle solitude,
Chaque moment ajoute à mon inquiétude !
Instruite de ma crainte, Aglaé ne vient pas ;
Allons la retrouver ; *elle me fuit* : *hélas* !
Je ne le vois que trop ; sa tendresse sans doute
Craint de me confirmer le coup que je redoute.

SCENE VIII.

ARONDEL, EUGENIE, ISMENE.

ARONDEL.

DAns ce séjour coupable, où tout change aujourd'hui,
Où les cœurs vertueux ont perdu leur appui ;
Si par des sentimens au dessus du vulgaire

Jusques dans ses malheurs la vertu vous est chere,
Qu'en ces funestes lieux par vous je sois guidé :
Parlez ; daignez m'apprendre où Vorcestre est gardé ?

EUGENIE.

Généreux étranger, mortel que je revére,
Qui vous rend si sensible au malheur de mon Pere ?

ARONDEL.

Vous, sa fille ? O bonheur ! ....

EUGENIE.

Quelle tendre pitié,
Quel Héroïque effort vous conduit ?

ARONDEL.

L'amitié.
D'un cœur solide & vrai vantez moins la constance ;
Le devoir n'a point droit à la reconnoissance.
Le Trône est entouré d'un peuple adulateur,
L'ami d'un heureux n'est souvent qu'un flateur :
J'étois de sa vertu l'adorateur fidéle,
Elle reste à son cœur, je lui reste avec elle :
Je serois ignoré dans ce séjour nouveau ;
Car quoique cette Cour ait été mon berceau,
Mes traits changés aux lieux où j'ai caché ma vie ;
Me rendent étranger au sein de ma Patrie ;
Mais puisqu'encor propice en ce jour de courroux,
Le Ciel daigne m'entendre & m'adresser à vous,
Madame, à vos regards je parois sans Mystére ;
Vous voyez Arondel, l'ami de votre Pere :

Tandis qu'on ne l'a vû que puissant & qu'heureux ;
J'ai fui de sa faveur le séjour fastueux,
Et je n'ai point grossi cette foule importune
Qui venoit à ses pieds adorer la fortune ;
Mais lorsque tout s'éloigne, & qu'il est oublié,
Je reviens, & voici le jour de l'amitié.

EUGENIE.

O présage imprévû d'un destin plus prospére !
Puisqu'il vous rend à nous, le Ciel est pour mon
Pere.

ARONDEL.

Quand pour lui revenu, j'apportois des secrets
Dûs au soin d'un Etat heureux par ses bienfaits ;
Quoi ! je le vois trahi dans ces mêmes contrées
Où je comptois revoir ses vertus adorées !
Quels lâches imposteurs ont causé ces revers?
Tout abandonne-t-il Vorcestre dans les fers ?
N'est-il plus à la Cour une ame assez hardie
Pour oser s'élever contre la calomnie ?
O toi, qui dans des tems dont je garde les mœurs,
Inspirois nos Ayeux, & faisois les grands cœurs,
Vérité généreuse, es-tu donc ignorée,
Et du séjour des Rois à jamais retirée ?
Nourri loin du mensonge & de l'esprit des Cours ;
J'ignore de tout art les obliques détours ;
Mais libre également d'espérance & de crainte,

J'agirai ſans foibleſſe & parlerai ſans feinte :
On expoſe toujours avec autorité
La cauſe de l'honneur & de la vérité :
Commandez : J'obéis ; nul péril ne m'étonne :
Qui ne craint point la mort, ne craint point qui la donne.

EUGENIE.

Que puis-je décider ? vous-même guidez-moi ;
Je ne ſçai que gémir en ces momens d'effroi :
Volfax garde mon Pere, il en veut à ſa vie ;
J'ai vû dans ſes diſcours la baſſeſſe & l'envie.
Ah ! ſi dans cet inſtant des Juges ennemis
Décidoient qu'en ſecret.... Ah ! Milord, j'en frémis!
Allons, ſervez de guide à mon ame égarée :
Du lieu qui le renferme environnons l'entrée,
Et ſi des aſſaſſins lui vont percer le flanc,
Ils n'iront juſqu'à lui que couverts de mon ſang.

ARONDEL.

Non : il faut plus ici qu'une douleur ſtérile ;
Forcez des Courtiſans la cohorte ſervile ;
Confondez l'impoſture, éclairez l'équité,
Et juſqu'au Trône enfin portez la vérité :
Au zéle d'un ami laiſſez le ſoin du reſte ;
Vorceſtre confondra cette ligue funeſte,
Ou, ſi pour le ſauver mes ſoins ſont ſuperflus,
Quand il expirera, je n'exiſterai plus.

SCENE IX.

EUGENIE, ISMENE.

EUGENIE.

ALlons, puiſqu'il le faut, tâchons de voir encore
Celui que je devrois haïr, & que j'adore !
Il me rendra mon Pere, oui, ſon cœur n'eſt point
fait
Pour commander le meurtre, & ſouſcrire au forfait ;
Mais ſi pour le fléchir, pour vaincre l'impoſture,
Ce n'étoit point aſſez des pleurs de la nature,
Toi, dont je n'eus jamais imploré le ſecours,
Si je ne l'implorois pour l'auteur de mes jours ;
Amour, viens dans ſon cœur guider ma voix trem-
blante ;
Et prête ta puiſſance aux larmes d'une Amante !

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALZONDE, AMELIE.

ALZONDE.

As-tu servi les voeux d'un cœur désesperé ;
Au gré de ma fureur tout est-il préparé ?

AMELIE.

[illegible] ordres sont remplis.

ALZONDE.

Au milieu de ma haine,
Mon cœur frémit du crime où la rage l'entraîne :
Mon sort me veut coupable, il y faut consentir ;
Ne laissons plus au Roi l'instant d'un repentir :
L'infidéle rapport que je viens de lui faire,
Vainement a paru redoubler sa colere.
Incertain, furieux, attendri tour-à-tour,
Jusques dans sa fureur j'ai connu son amour ;
Il nommoit Eugenie ; il partage sa peine,

S'il l'entend, il sçait tout ; s'il la voit, elle est Reine ;
La grace de Vorcestre est le prix d'un soupir.
Je connois trop l'amour, il ne sçait point punir.
Quoi, ces périls, ces pleurs n'auroient servi qu'à rendre
Ma rivale plus chere & son Amant plus tendre !
Il est tems de frapper, pour combler tes rigueurs,
N'étoit-ce point assez d'unir tous les malheurs,
Ciel ! falloit-il aussi rassembler tous les crimes ?
Et devois-tu m'offrir d'innocentes victimes ?
Vengeance, désespoir, vertus des malheureux ;
Je n'espere donc plus que ces plaisirs affreux,
Que présente à la haine, à la rage assouvie,
L'aspect d'un ennemi qu'on arrache à la vie !

SCENE II.

ALZONDE, VOLFAX, AMELIE.

ALZONDE.

EH bien, qu'attendez-vous ? quelle lente fureur !
Un crime sans succès perd toujours son auteur :
Songez que si le Roi voit Eugenie en larmes ... ;

VOLFAX.

Madame, épargnez-vous d'inutiles allarmes ;
Aux cris dont sa douleur vient remplir ce Palais ;

Du Trône jusqu'ici j'ai sçu fermer l'accès :
Solitaire & plongé dans un morne silence,
Edouard laisse agir mes soins & ma vengeance ;
Et l'on n'interrompra ce silence fatal,
Qu'en lui portant l'arrêt qui proscrit mon rival.
Tout nous seconde enfin ; sa ruine est certaine :
Jaloux de son crédit, & liés à ma haine,
Ses Juges vont hâter son arrêt & sa mort :
Vos voeux seront remplis ; je commande en ce Port,
Madame, & dès demain cessant d'être captive,
Pour revoir vos Etats vous fuirez cette rive.

ALZONDE.

Perdez votre ennemi : mon funeste courroux
Ne sera point oisif en attendant vos coups.

SCENE III.

VOLFAX.

L'Abîme est sous tes pas, ambitieuse Reine ;
Tu crois que je te sers, je ne sers que ma haine ;
Mon rival abattu, je comble tes revers,
Je me suffis ici, je te nomme & te perds :
Mon sort s'affermira par leur chute commune ;
Point de lâches remords ; accablons l'infortune.
Mais quel est l'Etranger qui s'est offert à moi ?

Il prétend voir, dit-il, ou Vorcestre, ou le Roi;
Peu commune à la Cour, sa fermeté m'étonne;
Je n'ai pû m'éclaircir sur ce que je soupçonne;
Pour surprendre un secret qu'il craint de dévoiler,
Je veux qu'à mon Rival il vienne ici parler.

SCENE IV.

VOLFAX, GLASTON, GARDES.

VOLFAX.

GArdes, faites venir Vorcestre en ma présence;
Vous, fidéle Glaston, veillez dans mon absence:
Caché près de ces lieux, tandis que j'entendrai
D'un entretien suspect le secret ignoré;
Que rien ici du Roi ne trouble la retraite;
C'est son ordre absolu que ma voix vous repéte.

SCENE V.

VORCESTRE, VOLFAX, GARDES.

VORCESTRE.

QUe dois-tu m'annoncer? Ne faut-il que mourir?

VALFAX.

Un étranger demande à vous entretenir ;
Vous entendez ici ce qu'il prétend vous dire ;
Edouard le premier : Gardes, qu'on ſe retire.

SCENE VI.

VORCESTRE *ſeul.*

EH! Qui peut me chercher dans ces funeſtes
lieux ?
Eſt-ce un heureux ſecours que m'adreſſent les Cieux ?
Quel que ſoit l'inconnu que je vais voir paroître,
Dieu juſte ! fais au moins qu'il ne ſoit point un traître,
Que je puiſſe par lui détruire un attentat,
Non pour ſauver mes jours, mais pour ſauver l'Etat...
Où reſpire, où gémit ma fille infortunée ?
Tu connois ſa vertu, conduis ſa deſtinée...
Quand j'éprouve des maux qui ſemblent n'être faits
Que pour être la honte & le prix des forfaits,
Je ne t'accuſe point, arbitre de ma vie :
Lorſque la liberté, l'ame de la Patrie,
Voit dégrader ſes droits, voit tomber ſa grandeur ;
La mort eſt un bienfait, & non pas un malheur...
Ignorât-on le ſort que nous devons attendre,
Et ſous quels Cieux nouveaux notre eſprit va ſe
rendre ?

Le déſir du néant convient aux ſcélérats.
Non, je ne puis penſer que la nuit du trépas
Eteigne avec nos jours ce flambeau de notre ame,
Qu'alluma l'immortel d'une celeſte flamme;
La vertu malheureuſe en ces jours criminels,
Annonce à ma raiſon les ſiécles éternels:
Pour la ſeule douleur la vertu n'eſt point née;
Le Ciel a fait pour elle une autre deſtinée.
Plein de ce juſte eſpoir, je m'éleve aujourd'hui
Vers l'Etre bienfaiſant qui me créa pour lui...
Mais qui s'avance ici?

SCENE VII.

ARONDEL, VORCESTRE.

VORCESTRE.

Quel deſſein vous améne?

ARONDEL *l'embraſſant.*

Cher Vorceſtre!...

VORCESTRE.

Que vois-je? Ah! je m'en crois a peine...
Quoi, c'eſt vous, Arondel! c'eſt vous que je revois,
Et que j'embraſſe, hélas! pour la derniere fois!
Dans cet inſtant mêlé de joie & de triſteſſe,

De mes fils interdits soutenez la foiblesse...
Que venez-vous chercher aux portes de la mort ?
Pourquoi m'avez-vous fui dans un plus heureux sort ?
Quel désert à mes soins cachoit vos destinées ;
Privé de vous, hélas ? j'ai perdu mes années,
Et ne vous vois-je enfin vous rendre à mes souhaits
Que pour sentir l'horreur de vous perdre à jamais ?

ARONDEL.

Ne donnons point ce tems à d'inutiles plaintes ;
Osez briser vos fers, & dissipez nos craintes :
Le jour déja plus sombre aide à tromper les yeux ;
Je reste ici : pour vous, abandonnez ces lieux,
Fuyez avec horreur une indigne Patrie :
Déja par mes conseils, par les soins d'Eugénie
Une barque s'apprête : allez, passez les mers ;
Vivez, si vous m'aimez ; cette garde, ces fers,
Ces murs n'allarment point une ame magnanime ;
L'appareil de la mort n'étonne que le crime ;
Souffrez qu'en vous sauvant, l'intrépide amitié
Prenne l'emploi du Ciel qui vous laisse oublié.

VORCESTRE.

J'employerois pour la vie un lâche stratagême ?
Je pourrois à la mort exposer ce que j'aime !
Je ne crains rien pour moi: pour vous seul j'ai frémi;
Fuyez, abandonnez un malheureux ami :
Je sens, comme ma fin, l'instant qui nous sépare :
Mais fuyez, craignez tout dans ce Palais barbare :

Je mourrai doublement ſi vous y périſſez.

ARONDEL.

J'aurois crû qu'en m'aimant vous m'eſtimiez aſſez
Pour devoir m'épargner le ſoupçon de la crainte,
Et me croire au deſſus du ſort & de la plainte :
Vous me connoîtrez mieux : ſi vous voulez périr ;
Je ne vous quitte point, Ami, je ſçai mourir :
Convaincu, comme vous, du néant de la vie ;
Pourrois-je regretter de me la voir ravie ?
Aveugle ſur ſon être, incertain, accablé,
Dans ce ſéjour mortel le Sage eſt exilé ;
Il voit avec tranſport la fin de la carriére,
Où doit naître à ſes yeux l'immortelle lumiére.
Dans cette nuit d'erreurs la vie eſt un ſommeil,
La mort conduit au jour, & j'aſpire au réveil ;
Mais ſuſpendant ici cette ſageſſe auſtére,
Ne ſongez aujourd'hui qu'au tendre nom de Pere :
Si des barbares mains ne l'éloignoient de vous,
Eugenie en ce lieu ſeroit à vos génoux :
Prête à chercher la mort, reſolue à vous ſuivre ;
Ah ! ſi ſa tendre voix vous conjuroit de vivre,
Vous refuſeriez-vous à ſa vive douleur ?
Pourriez-vous lui plonger le poignard dans le cœur...
Ignorez-vous l'opprobre où vous expoſe un traître ?
Volfax peut tout : bientôt un vil bourreau peut-
être...
O honte ! Quoi, tomber ſous cette indigne main !

Fuyez, je crois déja voir le glaive assassin.

VORCESTRE.

Quelle que soit la main qui m'ôtera la vie,
Qui meurt dans sa vertu, meurt sans ignominie.

ARONDEL.

La gloire, je le sçai, devroit suivre une mort,
L'ouvrage de la fraude & le crime du sort;
Mais à tout conspirer la foule accoutumée,
Sur le crime apparent flétrit la renommée;
Qui pourroit se défendre & ne le daigne pas,
Veut perdre avec le jour l'honneur de son trépas.

VORCESTRE.

La vertu ne connoît d'autre prix qu'elle même:
Ce n'est point son renom, ce n'est qu'elle que j'aime;
Que l'Univers approuve ou condamne mes fers,
Ami, vous m'estimez; voilà tout l'Univers:
A parler pour mes jours si mon cœur se refuse,
Je sçai mon plus grand crime, il n'admet point d'excuse,
Et l'innocence enfin, peu faite à supplier,
Ne descend point au soin de se justifier:
En conservant mes jours, je perdrois votre estime,
Si je pouvois ramper sous la main qui m'opprime;
Si l'aspect de ma fin pouvoit m'intimider;
Je sçai quitter la vie, & non la demander.
Retournez vers ma fille, & cessant de m'abattre;

Ami, ne m'offrez plus ses larmes à combattre ;
Les maux, les fers, la mort, je puis tout surmonter,
Je n'ai que sa douleur & vous à redouter ;
Epargnez-moi l'horreur où ce moment me livre,
Au nom de ma tendresse, ordonnez lui de vivre ;
Au nom de l'amitié, dont les augustes nœuds
Survivent au trépas dans les cœurs vertueux,
Qu'elle me trouve en vous, & qu'elle vous soit
chere ;
Quand je meurs ; mon ami de ma fille est le Pere ;
Je vivrai dans vos cœurs : que ma mort à jamais
Emporte votre estime & non pas vos regrets.

ARONDEL.

Ainsi rien ne fléchit ce courage intrépide....
Je me livre moi-même au transport qui vous guide :
Eh bien, cruel ami, puisqu'immolant vos jours,
Vous refusez de fuir, il faut d'autres secours ;
Je vous dois des conseils dignes d'un cœur sublime.
Le supplice a toujours l'apparence du crime :
Sauvez de cet affront votre nom respecté,
Et marquez-le du sceau de l'immortalité :
Périr sous les regards du traître qui vous brave,
Perir dans les tourmens, c'est périr en esclave :
Non, il faut mourir libre, & décider sa fin,
Un cœur indépendant doit faire son destin ;
Des sens épouvantés étouffant le murmure,
Un cœur vraiment Anglois s'asservit la nature,

Il chérit moins le jour qu'il n'abhorre les fers,
Il sçait vaincre la mort, l'effroi de l'Univers:
Pour vous affranchir donc au sein de l'esclavage;
Pour tromper vos tyrans, & confondre leur rage,
Je vais.... glacé d'horreur & saisi de pitié,
Vous fournir un secours dont frémit l'amitié!
Je frissonne en l'offrant... mais un devoir austere
M'impose malgré moi ce cruel ministere.
Vous êtes désarmé.. ce poignard est à vous;
Que vôtre sein ne soit percé que de vos coups:
Prenez ce fer, frappez, je m'en reserve un autre;
Trop heureux que mon ame accompagne la vôtre,
Et qu'admirant un jour ce généreux courroux,
Londres nomme l'Ami qui tomba près de vous!

VORCESTRE.

Quelque honneur qu'à ce sort la multitude attache,
Se donner le trépas est le destin d'un lâche;
Sçavoir souffrir la vie, & voir venir la mort,
C'est le devoir du Sage, & ce sera mon sort;
Le désespoir n'est point d'une ame magnanime:
Souvent il est foiblesse, & toujours il est crime;
La vie est un dépôt confié par le Ciel,
Oser en disposer, c'est être criminel.
Du monde où m'a placé la sagesse immortelle,
J'attens que dans son sein son ordre me rappelle:
N'outrons point les vertus par la férocité,
Restons dans la nature & dans l'humanité:

Garde ce triste don ; ton ami ne demande
Qu'un service important que l'Etat te commande !
Cet écrit que Volfax adresse aux ennemis,
Par les soins d'un des miens venoit d'être surpris,
Quand l'apportant au Roi, j'ai trouvé l'esclavage ;
Porte-le : d'un perfide il y verra l'ouvrage....

SCENE VIII.

VOLFAX, VORCESTRE, ARONDEL, GARDES.

VOLFAX.

Holà, Gardes, à moi ! saisissez-les tous deux ;

ARONDEL, *frappant Volfax du poignard qu'il tenoit encore.*

Voilà ton dernier crime ; expire, malheureux.

(Il jette le poignard.)

(Aux Gardes.)
Faites votre devoir : je suis prêt à vous suivre ;
Vous vivrez, cher Vorcestre, où je cesse de vivre.

(On l'emmene.)

VORCESTRE.

Séparés si long-tems deux vertueux amis,
N'avoient-ils que les fers pour se voir réunis?

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EDOUARD, GLASTON, GARDES.

EDOUARD.

OUi, je vais confirmer l'arrêt de son suplice :
Qu'avant tout cependant cet ami, ce complice,
Qui s'obstine au silence, & brave le danger,
Soit conduit devant moi : je veux l'interroger.

GLASTON.

Aux portes du Palais Eugenie éplorée
Depuis long-tems, Seigneur, en demande l'entrée.

EDOUARD.

Qu'elle paroisse ; allez.

SCENE II.

EDOUARD.

JE vais la voir enfin :
Je tremble... Je frémis... Quel sera mon destin ?

Qu'Eugenie à mon cœur laisse au moins l'espérance;
Et je lui rends son Pere... O Ciel ! elle s'avance :
Sa grace est dans ses yeux.

SCENE III.

EDOUARD, EUGENIE.

EUGENIE.

Pour la derniere fois
Je puis, enfin, Seigneur, vous adresser ma voix :
Mon Pere est condamné ; Souverain de sa vie
L'abandonnerez-vous aux fureurs de l'envie ?

EDOUARD.

Je pouvois le sauver quoiqu'il fut convaincu :
Il va mourir, Madame, & vous l'avez voulu.

EUGENIE.

Le plus juste des Rois permettra-t'il le crime?
D'infames délateurs, qu'un vil espoir anime,
Ont osé le charger du plus faux attentat,
Des traitres ont jugé le soutien de l'Etat,
Que son Maître le juge, ou s'il faut qu'il périsse ;
Si détournant les yeux, vous souffrez l'injustice,
S'il n'obtient plus de vous un reste d'amitié,
A ma douleur du moins accordez la pitié ;

Ma vie est attachée à celle de mon Pere,
Ainsi donc par vos coups je perdrois la lumiere !...
Mais dans vos yeux, Seigneur, je lis moins de courroux :
Achevez, pardonnez, je tombe à vos genoux.

EDOUARD *la relevant.*

En quel état vous vois-je, ô ma chére Eugenie?
Vous l'objet de mes vœux, vous l'espoir de ma vie;
Commandez en ces lieux; n'accablez plus mon cœur
Du remord d'avoir pû causer votre douleur:
Quoi, c'est vous qui priez! C'est moi qui vous afflige!
A quels affreux excès votre haine m'oblige?
Terminez d'un seul mot ma peine & votre effroi:
Régnez; au même instant donnant ici la loi,
Vous dérobez Vorcestre au coup qui le menace;
C'est moi qui dans ce jour vous demande sa grace.

EUGENIE.

C'en est donc fait, Seigneur, on versera son sang.
Vous sçavez quel devoir m'éloigne de ce rang.

EDOUARD.

Oui, je sçai mon malheur; ce jour épouvantable,
Quand j'en doutois encore, & m'éclaire & m'accable:
Cessez de m'opposer des détours superflus,
Cruelle, je vois trop d'où partent vos refus:
Vous ne pouvez m'aimer, mes vœux sont votre peine,

Sous le nom du devoir vous déguiſez la haîne ;
Vous le voulez, Madame : il faut y conſentir ;
De mon cœur déchiré cet amour va ſortir :
C'en eſt fait ; mais ſongez qu'après cette victoire,
Si je puis l'obtenir, je ſuis tout à ma gloire,
Qu'à ma gloire rendu, n'agiſſant plus qu'en Roi ;
Un pardon dangereux ne dépend plus de moi ;
La Juſtice a parlé, je lui dois ſa victime.
Vous voyez la fureur & l'amour qui m'anime ;
Madame, prononcez... c'eſt le dernier moment ;
Le Maître va parler, ſi l'on brave l'Amant.

EUGENIE.

Où me reduiſez-vous, Seigneur ? Jugez vous-même
A quel horrible état, à quel tourment extrême
Me condamne aujourd'hui cet amour malheureux,
Pour qui le Ciel n'a fait qu'un deſtin rigoureux ;
Tel eſt mon ſort cruel : je veux ſauver mon Pere ;
Mais ſoit qu'à vos deſſeins je ne ſois plus contraire,
Soit que je m'y refuſe en ce dernier moment,
Ce Pere infortuné périt également ;
Le ſuplice l'attend, ſi je vous ſuis rebelle ;
Il meurt de ſa douleur, ſi je trahis ſon zèle.

EDOUARD.

C'eſt trop prier en vain, & c'eſt trop m'avilir ;
Perdons des furieux, puiſqu'ils veulent périr.

Il veut ſortir.

EUGENIE.

Ah ! Seigneur, arrêtez... & qu'enfin ma tendresse...

part.

Que vais-je dire ? ... Hélas ! ... Surmontons ma foiblesse.

Puisqu'il est vrai, Seigneur, qu'un aveugle courroux
Est le seul sentiment qui vous reste pour nous,
Accordez-moi du moins une grace derniere :
Qu'on ne me ferme plus la prison de mon Pere,
Que l'embrassant encor, qu'expirant dans ses bras,
Je m'arrache à l'horreur d'apprendre son trépas.

EDOUARD.

L'infléxible rigueur de cette ame hautaine,
Ne feroit pour mes feux qu'affermir votre haine ;
Sans ses tristes conseils, sans son farouche esprit,
Pour me haïr toujours, votre cœur vous suffit...
Je ne me connois plus dans ce crüel outrage...
Vos malheurs & les miens vont être votre ouvrage.

SCENE IV.

EUGENIE.

O Rigoureux devoir !... Mes cris sont superflus,
Et mes gémissemens ne l'attendrissent plus...
Faut-il tout avouer ?... M'entendra-t'il encore ?...

Des Gardes entrent, précédant Arondel.

Quel est cet appareil, ce trouble que j'ignore ?

SCENE V.

EUGENIE, ARONDEL, GARDES.

EUGENIE.

AH! Milord, c'en est fait; je vais chercher la mort.

ARONDEL.

Arrêtez.... Elle fuit....

SCENE VI.

ARONDEL, GARDES.

ARONDEL.

Quel est donc notre sort ?
Qu'attend-on ? Et pourquoi me laisse-t'on la vie ?
Ton crime est-il comblé, trop ingrate Patrie ?
Renversant de tes loix le plus ferme soutien,
As-tu sacrifié ton dernier Citoyen ?
Qu'est devenu Vorcestre ? Affreuse incertitude !
Ne puis-je m'éclaircir dans mon inquiétude ?

Dans mon cœur déchiré ce doute sur son sort,
Revient à chaque instant multiplier la mort :
* *aux Gardes.*
Vous * Ministres du meurtre & de la tyrannie,
Si chez vous la pitié n'est point anéantie,
Répondez ; rassurez mon esprit incertain,
Ou comblez les horreurs de mon affreux destin...
Vous ne répondez rien ? Ce farouche silence,
Barbares, m'apprend trop ce qu'il faut que je pense.
Il est donc mort, Frappez, terminez mon malheur ;
Qui versera mon sang sera mon bienfaiteur :
Achevez de briser la chaîne déplorable
Qui captive mon ame en ce sejour coupable,
Et délivrant mes yeux de l'aspect des mortels,
Sauvez-moi de l'horreur de voir des criminels.

SCENE VII.

GLASTON, ARONDEL, GARDES.

GLASTON.

LE Roi vient en ces lieux, vous pourrez faire entendre
Ce qu'aux Pairs assemblés vous refusez d'apprendre ;
Et vous justifiant...

ARONDEL.

Vos soins sont superflus ;
A me justifier je ne m'abaisse plus :
Oui, je voulois parler ; j'eûs servi l'Angleterre ;
Mais pour son noir forfait cette coupable terre,
Aujourd'hui dans mon cœur a perdu tous ses droits,
De là Patrie enfin je n'entends plus la voix,
Des traîtres, des complots, qu'elle soit la victime ;
L'horreur doit habiter dans le sejour du crime ;
Que la guerre y répande & le deuil & l'effroi,
Mon ami m'est ravi ; tout est fini pour moi,
L'Univers ne m'est plus qu'un désert où j'expire.
Le suplice est-il prêt ? je n'ai plus rien à dire.

SCENE VIII.

EDOUARD, ARONDEL, GLASTON. GARDES.

EDOUARD.

DEmeure : quel secret t'unit aux attentats
Du traître qui t'attend pour marcher au trépas ?

ARONDEL.

Qu'entends-je? Il vit encore! Appui de l'innocence,
Je reconnois, ô Ciel ! J'adore ta puissance ;

Je reverrai Vorcestre ? O bonheur imprévû ?
Je puis justifier & sauver la vertu.

EDOUARD.

Pour ton propre forfait quand la mort te ménace ;
Téméraire, oses-tu parler d'une autre grace ?
Crois-tu par ces dehors d'une fausse grandeur,
D'un infame assassin annoblir la fureur ?
Toi, qui n'es dans ma Cour connu que par un crime,
Quel es-tu ? Quel destin, quelle fureur t'anime ?

ARONDEL.

Je reçois, sans rougir, les noms des scélérats ;
L'apparence m'accuse & je ne m'en plains pas ;
Mais puisque vous daignez m'interroger, m'entendre,
A votre estime encor, Seigneur, je puis prétendre ;
Je ne farderai point l'aveu que je vous dois :
Non, la vérité seule est la langue des Rois.
Souvent, dans les combats, le sang de mes Ancêtres
A coulé pour les Rois vos Peres & nos Maîtres,
Et le nom d'Arondel, qui vit encore en moi,
Ne vous annonce pas l'ennemi de son Roi ;
Au sein de ces honneurs qu'annonce le vulgaire,
Je pouvois conserver un rang héréditaire ;
Mais né libre, j'ai fui l'esclavage des rangs,
Et j'ai laissé ramper les flateurs & les Grands :
Spectateurs des humains, Citoyens de la terre,
Pour vivre indépendant, je quittai l'Angleterre,
Et si, changeant de soins, je revois ce sejour,

L'intérêt de l'Etat a voulu mon retour :
En Norvége informé de la fuite d'Alzonde,
Et d'une trahison qu'ici même on seconde,
J'en venois à Vorcestre éclaircir les horreurs
Et j'arrivois enfin, quand j'appris ses malheurs :
Je ne le défens pas des crimes qu'on m'annonce,
Défendu par ses mœurs, sa vie est ma réponse ;
J'ai paru sans effroi ; plus stable que le sort,
L'amitié prend des fers & partage la mort :
Si j'ai puni Volfax, la plus pure lumiere
Va rendre à la vertu sa dignité premiere :
Regardez cet écrit qu'a signé l'imposteur :
Vous connoissez la main, lisez, voyez, Seigneur,
Si les tourmens sont faits pour qui vous en délivre,
Et jugez qui des deux a mérité de vivre.

EDOUARD.

Que vois-je ? avec Volfax Aglaé conspiroit !
Dans quel abîme affreux le traître m'attiroit !

ARONDEL.

Son inflexible haine empêchoit Eugénie
De confondre à vos yeux la noire calomnie,

EDOUARD.

Mortel, ami des Cieux, vous, que leur équité
A chargé d'apporter ici la vérité,
Vous verrez qu'Edouard est digne de l'entendre,
Et qu'il n'opprime point ceux qu'elle sçait défendre ;
Vorcestre dans mon cœur porte le coup mortel :

Tandis qu'un noir complot le peignoit criminel,
Sans regret, sans pitié j'attendois son suplice;
Mais le courroux se tait où parle la justice:

Aux Gardes.

Vorcestre est libre, allez, qu'il paroisse à mes yeux,
Et pour mieux éclaircir ces projets factieux,
Qu'en ces lieux, à l'instant, Aglaé soit conduite
Ignorant ses complots, je permettois sa fuite.
Glaston, volez au Port: qu'aujourd'hui nul vaisseau
Ne s'éloigne d'ici sans un ordre nouveau.

SCENE IX.

EDOUARD, VORCESTRE. ARONDEL, GARDES.

EDOUARD.

VOrcestre, paroissez: en vain la calomnie
Vous a voulu ravir & l'honneur & la vie;
Du Juge des humains l'immortelle équité
Des traits de l'imposteur sauve la probité:
Briser d'injustes fers, c'est venger l'innocence:
Vous rendre à votre rang, vous laisser ma puissance,
C'est moins une faveur qu'un legitime choix,
La vertu doit regner ou conseiller les Rois;
Mais ces titres brillans s'obscurciroient peut-être;

S'il vous manquoit celui d'ami de votre maître :
Vous sçavez trop pourquoi ce titre fut perdu ;
Vous sçavez à quel prix il peut être rendu.

VORCESTRE.

Si je pouvois changer ; par cet opprobre insigne ;
De vos bienfaits, Seigneur, je me rendrois indigne.
Un lâche au gré des tems, varie & se dément ;
Mais l'honneur se ressemble, & n'a qu'un sentiment.
Qu'attendez-vous, Seigneur ? On murmure, on conspire,
Un instant affermit ou renverse un Empire,
De traîtres investi, l'Etat veut en ce jour
Des soins plus importans que les soins de l'amour,
La perfide Aglaé, Ministre des rebelles,
Peut seule en dévoiler les trames criminelles ;
Que tarde-t-on, Seigneur, à la conduire ici ?

EDOUARD.

Mes ordres sont donnés ; on doit... Mais la voici.

SCENE X.

EDOUARD, ALZONDE, VORCESTRE, ARONDEL, GLASTON, GARDES.

ARONDEL.

EN croirai-je mes yeux ? C'est elle-même...

ALZONDE.

Arrrête ;

Je te connois, je vois l'orage qui s'apprête ;
Mais lasse de la vie, & lasse de forfaits,
J'éclaircirai sans toi mes funestes secrets.

A Edouard.

Toi qui fais ma disgrace & ma douleur profonde,
Respecte ton égale, & reconnois Alzonde.

EDOUARD.

Alzonde !

ALZONDE.

A tes malheurs tu la reconnoîtras :
Mon nom est, je le sçai, l'Arrêt de mon trépas ;
Mais quand toute espérance à mon ame est ravie :
Que craindre ? Tu ne peux que m'enlever la vie,
Tu perdras davantage, & j'aurai la douceur
De te voir en mourant survivre à ton malheur ;
De mes ressentimens je te laisse ce gage...
Mais trop long-tems ici je contrains mon courage ;
Alzonde, toujours Reine au milieu des revers,
Inconnue à tes yeux, fut libre dans tes fers,
Et dans l'instant fatal où tu peux me connaître,
Je sçai comme un grand cœur doit fuir l'aspect d'un Maître.

EDOUARD.

Gardes, suivez ses pas.

SCENE XI.

EDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, GLASTON.

EDOUARD.

Mon esprit agité
Ne peut de ses discours percer l'obscurité :
Quel est cet avenir, qu'elles sont ces disgraces
Que m'annoncent ici ses altiéres menaces ?
Que craindre ? Elle est captive, & ce ton menaçant
Est le dernier transport d'un courroux impuissant.
Je ne sens aujourd'hui que le bonheur suprême
De voir, de consoler, d'obtenir ce que j'aime ;
En faveur de mes vœux le Ciel s'est déclaré :
Vous en voyez, Vorcestre, un présage assûré,
Et lorsqu'en mon pouvoir il met mon ennemie,
Son choix n'est plus douteux, il couronne Eugenie.

SCENE VII.

EDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, GLASTON.

GLASTON.

Seigneur, la fiere Alzonde a sçu tromper nos yeux

Elle s'eſt poignardée au ſortir de ces lieux :
» On m'apprête la mort, je ne ſçai point l'attendre,
» Dit-elle ; c'eſt de moi que mon ſort doit dépendre ;
» Le poiſon m'a vengée ; en ce même moment
» Ma rivale périt : frémis, funeſte Amant,
» Tu ſçauras que j'aimois par l'effet de ma haine ;
» Je me venge en Amante, & me punis en Reine.

EDOUARD.

Quel noir preſſentiment d'un barbare deſtin....
Que l'on cherche Eugenie, & qu'elle apprenne enfin.

Eugenie arrive, ſoutenue par ſes femmes.

O Ciel ! en quel état elle s'offre à ma vûe !
O déteſtable Arondel !

VORCESTRE.

O diſgrace imprévûe !

SCENE XIII.

EDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, EUGENIE, ISMENE, GLASTON.

EUGENIE.

Que ſervent les regrets ? Laiſſez jouir mon cœur
Du peu de tems que doit m'accorder ma douleur !
Le croirai-je ? O mon Pere ! une juſte puiſſance

A puni l'imposture & sauvé l'innocence :
Quel heureux changement, comblant tous mes desirs,
Dans l'horreur du trépas m'offre encor des plaisirs...
Je renais un instant ; en perdant la lumiere,
Je puis vous dévoiler mon ame toute entiere ;
J'ai trop long-tems gémi sous ce triste fardeau ;
Il n'est plus de secrets sur le bord du tombeau.
Je dois benir le coup qui du jour me délivre ;
Victime de mon cœur, je ne pouvois plus vivre
Que dans l'horrible état d'un amour sans espoir,
Ou qu'infidelle aux loix ainsi qu'à mon devoir.
Pardonnez, ô mon Pere, aux feux que je déplore,
Ils seroient ignorés, si je vivois encore....
Oui, le Ciel, l'un pour l'autre avoit formé nos cœurs :
Prince.... Je vous aimois.... Je vous aime.... Je meurs.

VORCESTRE.

Hélas !

EDOUARD.

C'en est donc fait ! O douleur immortelle !
O Ciel ! éteins mes jours, ils n'étoient que pour elle.

FIN.

SIDNEI,

COMEDIE,

Représentée en 1745, par les Comédiens Ordinaires du Roi,

.... Hinc illud est tædium & displicentia sui..... fastidio esse cœpit vita & ipse mundus, & subit illud rabidarum deliciarum, quousque eadem? SENECA.

ACTEURS.

SIDNEI.

ROSALIE, Amante de Sidnei.

HAMILTON, Ami de Sidnei.

DUMONT, Valet de Chambre de Sidnei.

HENRI, Jardinier.

MATHURINE, Fille de Henri.

La Scène est en Angleterre, dans une Maison de Campagne.

SIDNEI,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DUMONT.

IL falloit, fur ma foi, que le mauvais Poëte
Qui chanta le premier l'amour de la retraite,
Fût un trifte animal ; quel ennuyeux fejour
Pour quelqu'un un peu fait à celui de la Cour !
Depuis trois mortels jours qu'en ce manoir champêtre
Je partage l'ennui dont fe nourrit mon Maître,

J'ai vieilli de trois ans : est-il devenu fou,
Monsieur Sidnei ? Quoi donc se nicher en hibou,
Lui, riche, jeune, exemt de tout soin incommode,
Au milieu de son cours des femmes à la mode,
A la veille morbleu d'avoir un Regiment,
Planter là l'Univers, s'éclipser brusquement ;
Quitter Londre & la Cour pour sa maudite terre !
Si je sçavois du moins quel sujet nous enterre
Dans un gîte où jamais nous ne sommes venus ;
Mais j'ai beau lui parler, il ne me répond plus,
Depuis un mois entier c'est le silence même :
Oh ! je sçaurai pourquoi nous changeons de sistême,
Il ne sera pas dit que nous nous ennuyerons,
Sans que de notre ennui nous sçachions les raisons ;
Allons... J'allois me faire une belle querelle,

Revenant sur ses pas.

Il m'a bien défendu d'entrer sans qu'il appelle :
Il n'a point amené seulement un laquais,
Il faut qu'en ce désert je sois tout désormais,
Et qu'un Valet de chambre ait la peine de faire
Le service des gens outre son ministere ;
Ah ! la chienne de vie !.. Encor si dans ces bois,
Pour se désennuyer, on voyoit un minois,
Certain air, quelque chose enfin, dont au passage
On pût avec honneur meubler son hermitage,
On prendroit patience, ou auroit un maintien,
Mais rien n'existe ici ? ce qui s'appelle rien ;

C'eſt pour un galant homme un pays de famine ;
J'ai pourtant entrevû certaine Mathurine,
Fille du Jardinier, gentille ; mais cela
M'a l'air ſi ſot, ſi neuf... ah parbleu, la voilà ;
Bon jour, la belle enfant.

SCENE II.

DUMONT, MATHURINE *faiſant pluſieurs révérences.*

DUMONT.

Point de cérémonie ?
Approchez... avez-vous honte d'être jolie ?
Pourquoi cette rougeur & cet air d'embarras ?

MATHURINE.

Monſieur....

DUMONT.

Ne craignez rien : où portiez-vous vos pas ?

MATHURINE.

Monſieur je vous cherchois ;

DUMONT, *à part.*

Ceci change la notte ;
Me chercher ? mais vraiment elle n'eſt pas ſi ſotte.

MATHURINE.

Vous êtes notre Maître ?

DUMONT.

A peu près ; mais voyons,
Comme au meilleur ami contez-moi vos raisons.

MATHURINE.

Pour un autre que moi, Monsieur, je suis venue...

DUMONT.

Oh ! je vous vois pour vous :

MATHURINE.

Une Dame inconnue
Depuis quatre ans entiers, toujours dans le chagrin,
Demeure en ce pays dans un château voisin.

DUMONT.

Achevez, dites-moi, que veut cette inconnue ?

MATHURINE.

Vous voudrez l'obliger dès que vous l'aurez vûe ;
Je ne sçai quel service elle espére de vous,
Mais si-tôt qu'elle a sçû que vous étiez chez nous,
J'étois près d'elle alors, j'ai remarqué sa joie,
Et si je viens ici, c'est elle qui m'envoye
Vous demander, Monsieur, un moment d'entretien,
Elle vous croit trop bon pour lui refuser rien.

DUMONT.

Des avances, oh oh ! le monde se renverse ;
On a raison, l'aisance est l'ame du commerce :
Oui, qu'elle se présente ; au reste elle a bien fait

Vous donner en chef le soin de son projet ;
Quel mérite enfoui dans une terre obscure !
J'admire les talens que donne la nature ;
Déja dans l'ambassade, auroit-on mieux le ton ;
Et l'air mysterieux de la profession,
Quand on auroit servi vingt Petites-Maîtresses ;
Et de l'art des messages épuisé les finesses ?
Mais ce rôle pour vous, ma fille, est un peu vieux ;
Votre âge en demande un que vous remplirez mieux,
Et, sans négocier pour le compte des autres,
Vous devriez n'avoir de secrets que les vôtres.

MATHURINE.

Je ne vous entends point.

DUMONT.

Je vous entends bien, moi ;

à part.

Ma foi je la prendrois, si j'étois sans emploi ;
Tenez, je ne veux point tromper votre franchise,
Monsieur est là dedans, vous vous êtes méprise,
Je ne suis qu'en second ; mais cela ne fait rien :
Je parlerai pour vous, & l'affaire ira bien ;
C'est un consolateur des beautés malheureuses,
Qui fait, quand il le veut, des cures merveilleuses.

MATHURINE.

A tout autre qu'à lui ne dites rien sur-tout :
On vient.... Chut, c'est mon pere.

DUMONT.

Oh! des peres par-tout.

SCENE III.

DUMONT, HENRI, MATHURINE.

HENRI, *portant un paquet de lettres.*

AH! ah! c'est trop d'honneur, Monsieur, pour notre.....

DUMONT.

Vraiment, Maître Henri, je la trouve gentille.

HENRI.

Ça ne dit pas grand'chose.

DUMONT.

Oh! que cela viendra:
Le tems & ton esprit... mais que portes-tu là?

HENRI, *lui donnant les lettres.*

Un paquet qu'un courier m'a remis à la porte.

DUMOMT.

Et qu'est-il devenu?

HENRI.

Bon, le diable l'emporte
Et ne le renverra que dans trois jours d'ici.

DUMONT.

DUMONT.

J'entends, je crois, mon Maître... oui, fortez,
le voici.

SCENE IV.

SIDNEI, *lisant quelques papiers*, DUMONT.

DUMONT.

O Serois-je, Monfieur, (cela fans conféquence;
Et fans prétendre après gêner votre filence,)
Vous préfenter deux mots d'interrogation ?
Comme j'aurois à prendre une précaution,
Si nous avions long-tems à rêver dans ce gîte;
Faites-moi le plaifir de me l'apprendre vîte,
Vû que, fi nous reftons quatre jours feulement,
Je voudrois m'arranger, faire mon teftament,
Me mettre en regle... Enfin, Monfieur, Je vous
le jure,
Je ne puis plus tenir dans cette fépulture;
Etant feul on raifonne, on bâaille en raifonnant;
Et l'ennui ne vaut rien à mon tempérament...

SIDNEI.

Une table, une plume.

DUMONT.

Eh mais...

SIDNEI.

Point de repliques;
Qu'on tienne un cheval prêt.

DUMONT.

Nous sommes laconiques.

Il sort.

SCENE V.

SIDNEI, *assis.*

Depuis qu'à ce parti mon esprit s'est rangé,
Du poids de mes ennuis je me sens soulagé;
Nulle chaîne en effet n'arrête une ame ferme,
Et les maux ne sont rien quand on en voit le terme.

Après avoir écrit quelques lignes.

O vous que j'adorai, dont j'aurois toujours dû
Chérir le tendre amour, les graces, la vertu!
Vous, dont mon inconstance empoisonna la vie,
Si vous vivez encor, ma chere Rosalie,
Vous verrez que mon cœur regrette vos liens;
Des mains de mon ami vous recevrez mes biens;
Il ne trahira point les soins dont ma tendresse

Ce charge en expirant, dans ces traits que je laisse.

Il écrit.

SCENE VI.

SIDNEI, DUMONT.

DUMONT.

MA requête, Monsieur, touchant notre retour,
(A quoi vous répondrez, c[illegible]ait pas le jour,)
M'avoit fait oublier ce paquet...

A part.

Il envoye

(*Il met les lettres sur la table.*)

Sans doute un homme à Londre; usons de cette voie.

Il prend une plume qu'il taille.

SIDNEI, *écrivant.*

Que vas-tu faire?

DUMONT.

Moi? mes dépêches : Parbleu
Il faut mander du moins que je suis en ce lieu;
Croyez-vous qu'on n'ait pas aussi ses connoissances?
Vous m'avez fait manquer à toutes bienséances,
Partir sans dire adieu, c'est gîter sans dire où,
Dans ma société on me prend pour un fou;

D'ailleurs quitter ainsi la bonne compagnie;
Monsieur, c'est être mort au milieu de sa vie:
Vous avez, il est vrai, des voisins amusans,
D'agréables Seigneurs, des Campagnards plaisans;
Qui vous diront du neuf sur de vieilles gazettes,
Cela sera vraiment des visites parfaites.

SIDNEI.

Console-toi, demain Londres te reverra;

DUMONT.

Vous me ressuscitez, j'étois mort sans cela.

SIDNEI, *continuant d'écrire.*

Tu ne te fais donc point au pays où nous sommes?

DUMONT.

Moi! j'aime les pays où l'on trouve des hommes;
Quel diable de jargon! je ne vous connois plus;
Vous ne m'aviez pas fait au métier de reclus;
Depuis votre retour du voyage de France,
Où mon goût près de vous me mit par préférence,
Je n'avois pas encor regretté mon pays?
Je me trouvois à Londre aussi bien qu'à Paris;
J'étois dans le grand monde, employé près des Belles,
Je portois vos billets, j'étois bien reçu d'elles,
De l'Amant en quartier on aime le Coureur,
Je remplissois la charge avec assez d'honneur;
En un mot, je menois un train de vie honnête;

Mais ici je me rouille, & je me trouve bête :
Ma foi nous faisons bien de partir promptement,
Et d'aller à la Cour notre unique élément ;
Mais puisque nous partons, qu'est-il besoin d'écrire ?

SIDNEI.

Tu pars ; je reste, moi.

DUMONT.

Quel chagrin vous inspire
Ce changement d'humeur, cette haine de tout,
Et l'étrange projet de s'ennuyer par goût ?
Je devine à peu près d'où vient cette retraite,
Oui, c'est quelque noirceur que l'on vous aura faite ;
Quelque femme, abrégeant son éternelle ardeur,
S'est-elle resignée à votre successeur ?
Il est piquant pour moi, qui n'ai pas de querelles
Et suis en pleine paix avec toutes nos belles,
D'être forcé de vivre en ours, en hébêté,
Parce que vous boudez, ou qu'on vous a quitté.

SIDNEI.

Chez Milord Hamilton tu porteras ma lettre.

DUMONT.

C'est de lui le paquet qu'on vient de me remettre,
Sur l'adresse du moins je l'imagine ainsi.

SIDNEI.

Comment, par quel hazard me sçait-il donc ici ?

Il lit une lettre, & laisse les autres sans les ouvrir.

Il me mande qu'il vient ; mais j'ai quelques affaires
Que je voudrois finir en ces lieux ſolitaires ;
Il faut, en te hâtant, l'empêcher de partir...

DUMONT.

Et vous laiſſer ici rêver, ſécher, maigrir,
Entretenir des murs, des hiboux & des hêtres...
Mais j'ai vû quelquefois que vous liſiez vos lettres.

Dumont lit les adreſſes.

Où je ſuis bien trompé, Monſieur, ou celle-ci
Eſt de quelque importance ; elle eſt de la Cour...

SIDNEI, *l'ayant lue.*

Oui,

Et j'ai ce Régiment....

DUMONT.

Je ne me ſens pas d'aiſe,
Allons, Monſieur, je vais préparer votre chaiſe,
Sans doute nous partons, il faut remercier...
Mais quel eſt ce myſtere ! il eſt bien ſingulier
Qu'après tant de deſirs, de pourſuites, d'attente,
Obtenant à la fin l'objet qui vous contente,
Vous paroiſſez l'apprendre avec tant de froideur !

SIDNEI, *écrivant toujours.*

Es-tu prêt de partir ? J'ai fait.

DUMONT.

Sur mon honneur
Je reſte confondu ; cet état inſenſible,

Votre air froid, tout cela m'est incompréhensible ;
Et si jusqu'à présent je ne vous avois vû
Un maintien raisonnable, un bon sens reconnu,
Franchement je croirois, excusez ce langage . . .

SIDNEI.

Va, mon pauvre Dumont, je ne suis que trop sage.

DUMONT.

Et pour nourrir l'ennui qui vous tient investi,
Vous entretenez là votre plus grand ami :
Ce n'est qu'un Philosophe ; au lieu de cette Epître
Qui traite sûrement quelque ennuyeux chapitre,
Que ne griffonnez-vous quelques propos plaisans
A ces autres amis toujours fous & brillans,
Qui n'ont pas le travers de refléchir sans cesse ?

SIDNEI.

Pour des soins importans à lui seul je m'adresse ;
Tous ces autres amis, réunis par l'humeur,
Liés par les plaisirs, tiennent peu par le cœur :
Je me fie au seul d'eux que je trouve estimable :
L'homme qui pense, est seul un ami véritable.

DUMONT.

Du moins en vous quittant, je prétends vous laisser
En bonne compagnie : on vient de m'adresser
Une Nimphe affligée, & qui lasse du monde,
Cache dans ce desert sa tristesse profonde,
Cela sent l'avanture ; elle veut, m'a-t-on dit,

De ſes petits malheurs vous faire le récit :
Outre qu'elle eſt en pleurs, on dit qu'elle eſt
charmante :
Si cela va ſon train, gardez-moi la Suivante ;
Vous ſçavez là-deſſus les uſages d'honneur.

SIDNEI.

Laiſſe tes viſions.

DUMONT.

Des viſions, Monſieur !
C'eſt parbleu du ſolide, & tel qu'on n'en tient
guéres :
J'ai lâché pour nous deux quelques préliminaires ;
Ne vous expoſez pas à les déſeſpérer,
Et pour tuer le tems, laiſſez-vous adorer ;
Irai-je en votre nom, comme l'honneur l'ordonne,
Leur dire....

SIDNEI.

Laiſſe-moi, je ne veux voir perſonne.

DUMONT.

Oh ! pour le coup, Monſieur, je vous tiens trépaſſé:
Vous ne ſentez plus rien.

SIDNEI, *ſe levant & emportant ce qu'il vient d'écrire.*

Attends-moi, j'ai laiſſé
Un papier important....

Il ſort.

SCENE VII.

DUMONT.

JE n'y puis rien connaître :
La tête, par ma foi, tourne à mon pauvre Maître,
Et me voilà tout seul chargé de la raison
Et du gouvernement de toute la maison ;
Il est blazé sur tout, tandis qu'un pauvre diable
Comme moi, goûte tout, trouve tout admirable :
On est fort malheureux avec de pareils rats :
Je suis donc heureux, moi je ne m'en doutois pas ;
Il partira, s'il veut que je me mette en route ;
Et sa lettre .... attendez ... Henri !

HENRI, *derrière le Théatre.*

Monsieur !

DUMONT.

Ecoute.
Il a beau commander, je ne partirai pas,
Son air m'allarme trop pour le quitter d'un pas.

SCENE VIII.

DUMONT, HENRI.

DUMONT.

Il faut aller à Londre, & porter une lettre.

HENRI.

Deux, Monsieur, s'il le faut.

DUMONT.

On va la remettre...

Il est malade ou fou, peut-être tous les deux:
Quel est donc le malheur de tous ces gens heureux?
Ils nagent en pleine eau, quel diable les arrête?

HENRI.

Tenez, Monsieur Dumont, je ne suis qu'une bête;
Mais voyant notre Maître, & rêvant à part moi,
J'estime, en ruminant, avoir trouvé pourquoi;
Etant chez feu Monsieur, j'ons vû la compagnie,
J'ons entendu causer le monde dans la vie:
Tous ces grands Seigneurs-là ne sont jamais plaisans,
Ils n'ont pas l'air joyeux, ils attristent les gens;
Comme ils sont toujours bien, leur joie est toute usée,
Vous ne les voyez plus jetter une risée;

Al leur faudroit du mal & du travail par fois,
Pour tire d'un bon cœur, parlez-moi d'un Bourgeois!
Mais, pour en revenir au mal de notre Maître,
Je sommes, voyez-vous, pour nous y bien connaître,
Puisque j'ons vû son pere aller le même train;
Il sera tout de même une mauvaise fin,
Si cela continue, & ce seroit dommage
Qu'un si brave Seigneur, si bon Maître, si sage...

DUMONT.

Oui vraiment; mais dis-moi, qu'avoit son pere?

HENRI.

Rien:
Le mal qui tue ici ceux qui se portiont bien.

DUMONT.

Comment donc?

HENRI.

Ah! ma foi qui l'entendra l'explique,
Je ne sçai si chez vous c'est la même rubrique
Comme en ce pays-ci? mais je voyons des gens
Qu'on ne soupçonnoit pas d'être fous en dedans,
Qui sans aucun sujet, sans nulle maladie,
Plantions-la brusquement toute la compagnie,
Et de leur petit pas s'en vont chez les défunts,
Sans prendre de témoins, de peur des importuns;
Tenez, défunt son pere, honneur soit à son ame,
C'étoit un homme d'or, humain comme une femme,

Semblable à son enfant comme deux gouttes d'iau :
Si bien donc qu'il s'en vint dans ce même Châtiau ;
Jadis il me parloit, il avoit l'ame bonne :
Or il ne parloit plus pour moi ni pour parsonne ;
Mais la parole est libre, & cela n'étoit rien,
Je le voyons va, mais il comme s'il étoit bien :
Point du tout, un biau jour il dormit comme un diable !
Si bien qu'il dort encore ; on trouva sur sa table
Un certain brinborion, où l'on scut débrouiller
Qu'il s'étoit endormi pour ne plus s'éveiller ;
C'étoit un grand esprit.

DUMONT.

C'étoit un très-sot homme ;
Le fils pourroit fort bien faire le second tôme :
Laisse-moi faire, il vient... allons, va t'apprêter ;
Reviens vite.

SCENE IX.

SIDNEI, DUMONT.

SIDNEI.

Es-tu prêt ?

DUMONT.

Oui, tout prêt à rester ;

SIDNEI.

Comment ?

DUMONT.

J'ai refléchi... D'ailleurs l'inquiétude...
Et puis de certains bruits ſur votre ſolitude...

SIDNEI.

Quoi ! que t'a-t'on dit ? qui ?

DUMONT.

Je ne cite jamais ;
Il ſuffit qu'à vous voir triſte dans cet excès,
Et changé tout-à-coup de goût & de génie,
On vous croiroit brouillé, Monſieur, avec la vie ;
Vous ne venez, dit-on, ici vous enfoncer
Que pour vous y laiſſer lentement trépaſſer.

SIDNEI.

Où prens-tu cette idée ?

DUMONT.

Il eſt vrai qu'elle eſt folle ;
Mais la précaution n'eſt pas un ſoin frivole ;
La vie eſt un effet dont je fais très-grand cas,
Et j'y veille pour vous, ſi vous n'y veillez pas.

SIDNEI.

Dumont à ce propos s'aime donc bien au monde ?

DUMONT.

Moi ! Monſieur ? Mon projet, ſi le Ciel le ſeconde,
Eſt de vivre content juſqu'à mon dernier jour :

On ne vit qu'une fois, & puisque j'ai mon tour,
Tant que je le pourrai, je tiendrai la partie ;
J'aurois été Héros sans l'amour de la vie ;
Mais dans notre famille on se plaît ici bas,
Vous sçavez que des goûts on ne dispute pas ;
Mon pere & mes ayeux, dès avant le déluge,
Etoient dans mon sistême, autant que je le juge,
Et mes futurs enfans, tant gredins que Seigneurs,
Seront du même goût, ou descendront d'ailleurs :
Les Grands ont le brillant d'une mort qu'on publie,
Nous autres bonnes gens, nous n'avons que la vie :
Nous avons de la peine, il est vrai ; mais enfin
Aujourd'hui on est mal, on sera mieux demain :
En quelque état qu'on soit, il n'est rien tel que
d'être....

SIDNEI.

Laisse-là ton sermon, & va porter ma lettre.

DUMONT.

J'en suis fâché, Monsieur, cela ne se peut pas.

SIDNEI.

De vos petits propos à la fin je suis las ;
J'aime assez, quand je parle, à voir qu'on obéisse ;
Et quand un Valet fat montre quelque caprice,
Je sçai congédier.

DUMONT.

Ayez des sentimens!
Voilà tout ce qu'on gagne à trop aimer les gens !

Eſt-ce pour mon plaiſir ? (j'enrage quand j'y penſe)
Que je demeure ici ? La belle jouiſſance !
Si mon attachement. . . .

SIDNEI.

Ceſſez de m'ennuyer ;
Et partez, ou ſinon . . .

On entend le bruit d'un fouet.

DUMONT.

Voilà votre courier.

Henri paroît.

SIDNEI.

Qui ?

DUMONT.

Lui, c'eſt mon Commis.

SCENE X.

SIDNEI, DUMONT, HENRI.

SIDNEI.

Faquin, quel eſt le maître.

DUMONT.

Monſieur, je ſçai fort bien que c'eſt à vous à l'être ;
Mais enfin dans la vie il eſt de certains cas. . .
Battez-moi, tuez-moi, je ne partirai pas ;

Je ne puis vous quitter dans l'état où vous êtes ;
Et plus vous me pressez, plus mes craintes secrettes...

SIDNEI.

Henri, partez pour Londre, & portez dans l'instant
A Milord Hamilton ce paquet important ;
Vous, sortez de chez moi, faites votre mémoire ;
Après quoi partez.

Il sort.

DUMONT.

Bon me voilà dans ma gloire ;
Vous me chassez, tant mieux, je m'appartiens ; ainsi
Je m'ordonne séjour, moi, dans ce pays-ci....
Il n'aura pas le cœur de me quitter ; il m'aime,
Et je veux le sauver de ce caprice extrême :
Les Maitres cependant sont des gens bienheureux
Que souvent nous ayons le sens commun pour eux.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT.

Vous me tirez, Monsieur, d'une très-grande peine,
Et je bénis cent fois l'instant qui vous améne ;
Voyez mon pauvre Maître, & traitez son cerveau ;
Peut-être sçaurez-vous par quel travers nouveau
Lui-même se condamne à cette solitude,
Et s'il veut malgré moi, s'en faire une habitude ;
Il vient de vous écrire, & sans doute ici près
Vous aurez en chemin rencontré son Exprès.

HAMILTON.

Non, mais j'ai remarqué, traversant l'avenue,
Deux femmes, dont je crois que l'une m'est connue ;
Mais ma chaise a passé, je n'ai pû les bien voir :
T'a-t'on dit ce que c'est ? Pourroit-on le sçavoir ?

DUMONT.

Je devine à peu près ; au pays où nous sommes,
Il faut, Monsieur, qu'il soit grande disette d'hommes;
Dès qu'on a sçu mon Maître établi dans ces lieux,
Ambassade aussi-tôt, sans prélude ennuyeux :
Mais lui, comme il n'est plus qu'une froide statue;
Il a tout nettement refusé l'entrevûe ;
Moi, qui ne suis point fait à de telles rigueurs,
Je prétends m'en charger, j'en ferai les honneurs,
Je les prens pour mon compte, & je sçai trop le monde.
Si le cœur vous en dit....

HAMILTON.

Va, fais qu'on te réponde,
Instruis-toi de leurs noms.... Mais est-il averti ?

DUMONT.

Oui, j'ai fait annoncer que vous êtes ici ;
Il promene ici près sa rêverie austére ;
Vous l'avez vû là-bas changer de caractére,
De ses meilleurs amis éviter l'entretien ;
Tout fuir jusqu'aux plaisirs ; tout cela n'étoit rien.

HAMILTON.

Mais que peut-il avoir ? Quelle seroit la cause...

DUMONT.

Il seroit trop heureux s'il avoit quelque chose ;
Mais ma foi, je le crois affligé sans objet.

HAMILTON.

De ce voyage au moins dit-il quelque sujet ?

DUMONT.

Bon ? parle-t-il encor ? Se taire eſt ſa folie ;
Ce qu'il vient d'ordonner ſur le champ il l'oublie ;
Il m'avoit chaſſé, moi, malgré notre amitié,
Et j'enrageois très-fort d'être congedié ;
Quelques momens après je ſers à l'ordinaire,
Il dîne ſans me dire un mot de notre affaire ;
Voilà ce qui m'afflige, & non ſans fondement :
Je l'aimerois bien mieux brutal, extravagant,
Je lui croirois la fiévre ; & puiſqu'il faut le dire ;
Je voudrois pour ſon bien qu'il n'eût qu'un bon délire ;
On ſçauroit le remède en connoiſſant le mal ;
Mais par un incident & biſarre & fatal,
Grave dans ſes revers, tranquille en ſa manie,
Il eſt fou de ſang froid, fou par philoſophie,
Indifférent à tout comme s'il étoit mort :
Il n'auroit autrefois reçu qu'avec tranſport
Un Régiment ; eh bien, il en a la nouvelle
Sans qu'au moindre plaiſir ce titre le rappelle :
Il avoit, m'a-t-on dit, certain pere autrefois
Qui cachant, comme lui, ſous un maintien ſournois
Sa triſteſſe, ou plutôt ſa démence profonde,
Ici même un beau jour s'eſcamotta du monde :
C'eſt un tic de famille, & j'en ſuis pénétré,
Enfin ſans vous, Monſieur, c'eſt un homme enterré :
Voyez, interrogez, il vous croit, il vous aime,
Je vous laiſſerai ſeuls....Mais le voici lui-même.

SCENE II.

SIDNEI, HAMILTON.

HAMILTON.

J'Ai voulu le premier vous faire compliment,
Ami ; c'étoit trop peu qu'écrire simplement,
Et je viens vous marquer dans l'ardeur la plus vive
Combien je suis heureux du bien qui vous arrive ;
Mais je suis fort surpris de vous voir en ce jour
Un air si peu sensible aux graces de la Cour.

SIDNEI.

Je vais vous avouer avec cette franchise
Que l'amitié sincére entre nous autorise,
Que j'aurois mieux aimé, je vous le dis sans fard,
Ne vous avoir ici que quelques jours plus tard :
Dans ce même moment on vous porte ma lettre
Sur un point important qui ne peut se remettre,
Et si vous entriez dans mes vrais intérêts.....

HAMILTON.

Je vous laisserois seul dans vos tristes forêts ?
Je ne vous conçois pas ; cet emploi qu'on vous donne,
Pour en remercier, vous demande en personne :
Quoi ! restez-vous ici ?

SIDNEI.

Je ne vous cache pas
Que dégoûté du monde, ennuyé du fracas,
Fatigué de la Cour, excédé de la Ville,
Je ne puis être bien que dans ce libre asyle.

HAMILTON.

Mais enfin, au moment où vous êtes placé,
Ce projet de retraite aura l'air peu sensé,
Et sur quelques motifs que votre goût se fonde,
Vous allez vous donner un travers dans le monde;
Il ne lui faut jamais donner legerement
Ces spectacles d'humeur, qu'on soutient rarement:
On le quitte, on s'ennuye, on souffre, on dissimule,
On revient à la fin, on revient ridicule;
Un mécontent d'ailleurs est bien-tôt oublié;
Tout meurt, faveur, fortune, & jusqu'à l'amitié;
Son histoire est finie, il s'exile, on s'en passe,
Et lorsqu'il reparoit, d'autres ont pris la place:
Ne peut-on autrement échapper au cahos?
Pour s'éloigner du bruit, pour trouver le repos,
Faut-il fuir tout commerce & s'enterrer d'avance?
L'homme sensé, qu'au monde attache sa naissance,
Sans quitter ses devoirs, sans changer de sejour,
Peut vivre solitaire au milieu de la Cour:
S'affranchir sans éclat, ne voir que ce qu'on aime;
Ne renoncer à rien, voilà le seul sistême;

Mais parlez-moi plus vrai; d'où vous vient ce dessein?
Quel chagrin avez-vous?

SIDNEI.

Moi, je n'ai nul chagrin;
Nul sujet d'en avoir.

HAMILTON.

C'est donc misantropie;
Prévenez, croyez-moi, cette sombre manie,
Quels que soient les humains, il faut vivre avec eux,
Un homme difficile est toujours malheureux,
Il faut sçavoir nous faire au pays où nous sommes;
Au siécle où nous vivons.

SIDNEI.

Je ne hais point les hommes;
Ami, je ne suis point de ces esprits outrés,
De leurs contemporains ennemis déclarés;
Qui, ne trouvant ni vrai, ni raison, ni droiture;
Meurent, en médisant de toute la nature.
Les hommes ne sont point dignes de ce mépris,
Il en est de pervers; mais dans tous les pays,
Où l'ardeur de m'instruire a conduit ma jeunesse,
J'ai connu des vertus, j'ai trouvé la sagesse,
J'ai trouvé des raisons d'aimer l'humanité,
De respecter les nœuds de la société,
Et n'ai jamais connu ces plaisirs détestables,
D'offenser, d'affliger, de haïr mes semblables.

HAMILTON.

Pourquoi donc à les fuir êtes-vous obstiné ?

SIDNEI.

Qu'auriez-vous fait vous-même ? Aux ennuis condamné,
Accablé du fardeau d'une tristesse extrême,
Réduit au sort affreux d'être à charge à moi-même,
J'épargne aux yeux d'autrui l'objet fastidieux
D'homme ennuyé par-tout, & par-tout ennuyeux ;
C'est un état qu'en vain vous voudriez combattre :
Insensible aux plaisirs dont j'étois idolâtre,
Je ne les connois plus, je ne trouve aujourd'hui
Dans ces mêmes plaisirs que le vuide & l'ennui ;
Cette uniformité des scènes de la vie
Ne peut plus reveiller mon ame appésantie ;
Ce cercle d'embarras, d'intrigues, de projets,
Ne doit nous ramener que les mêmes objets,
Et par l'expérience instruit à les connoître,
Je reste sans desirs sur tout ce qui doit être :
Dans le brillant fracas où j'ai long-tems vécu,
J'ai tout vû, tout goûté, tout revû, tout connu ;
J'ai rempli pour ma part ce Théatre frivole ;
Si chacun n'y restoit que le tems de son rôle,
Tout seroit à sa place, & l'on ne verroit pas
Tant de gens éternels dont le Public est las :
Le monde, usé pour moi, n'a plus rien qui me touche,

Et c'eſt pour lui ſauver un rêveur ſi farouche ;
Qu'étranger déſormais à la ſociété,
Je viens de mes déſerts chercher l'obſcurité.

HAMILTON.

Quelle fauſſe raiſon, cher ami, vous égare
Juſqu'à croire défendre un projet ſi biſarre ?
Si vous avez goûté tous les biens des Humains ;
Si vous les connoiſſez, le choix eſt dans vos mains,
Bornez-vous aux plus vrais, & laiſſez les chimeres
Dont le repentir ſuit les lueurs paſſageres :
Quel fut votre bonheur ! A préſent ſans deſirs
Vous avez, dites-vous, connu tous les plaiſirs ;
Eh quoi ! n'en eſt-il point au deſſus de l'yvreſſe
Où le monde a plongé notre aveugle jeuneſſe ?
Ce tourbillon brillant de folles paſſions,
Cette ſcène d'erreurs, d'excès, d'illuſions ;
Du bonheur des mortels bornent-ils donc la ſphére ?
La raiſon à nos vœux ouvre une autre carriere ;
Croyez-moi, cher ami, nous n'avons pas vécu ;
Employer ſes talens, ſon tems, & ſa vertu,
Servir au bien public, illuſtrer ſa patrie,
Penſer enfin, c'eſt-là que commence la vie,
Voilà les vrais plaiſirs dignes de tous nos vœux,
La volupté par qui l'honnête-homme eſt heureux :
Notre ame pour ces biens eſt toute neuve encore...
Vous ne m'écoutez pas ! quel chagrin vous dévore ?

SIDNEI.

SIDNEI.

Je connois la raison, votre voix me l'apprend,
Mais que peut-elle enfin contre le sentiment?
Marchez dans la carriére où j'aurois dû vous suivre,
Pour moi, je perds déja l'espérance de vivre;
En vain à vos regards vous offrez le tableau
D'une nouvelle vie & d'un bonheur nouveau;
Tout vrai bonheur dépend de notre façon d'être,
Mon état désormais est de n'en plus connoître;
Privé de sentiment, & mort à tout plaisir,
Mon cœur anéanti n'est plus fait pour jouir.

HAMILTON.

Connoissez votre erreur; cet état méprisable,
Le néant déshonore une ame raisonnable;
Quand il vous faudroit fuir le monde & l'embarras,
L'homme qui sçait penser ne se suffit-il pas:
Dans cet ennui de tout, dans ce dégoût extrême,
Ne vous reste-t'il point à jouir de vous-même?
Pour vivre avec douceur, cher ami, croyez-moi,
Le grand art est d'apprendre à bien vivre avec soi,
Heureux de se trouver, & digne de se plaire:
Je ne conseille point une retraite entiére,
Partagez votre goût & votre liberté
Entre la solitude & la Société;
Des jours passés ici dans une paix profonde
Vous feront souhaiter le commerce du monde:
L'absence, le besoin vous rendront des desirs,

Il faut un intervale, un repos aux plaisirs;
Leur nombre accable enfin, le sentiment s'épuise;
Et l'on doit s'en priver pour qu'il se reproduise;
Vous en êtes l'exemple, & tout votre malheur
N'est que la lassitude & l'abus du bonheur :
Ne me redites pas que vous n'êtes point maître
De ces noirs sentimens : on est ce qu'on veut être;
Souverain de son cœur, l'homme fait son état,
Et rien, sans son aveu, ne l'éleve ou l'abat;
Mais enfin, parlez-moi sans fard, sans défiances,
Quelque dérangement, causé par vos dépenses,
N'est-il point le sujet de ces secrets dégoûts ?
Je puis tout réparer, ma fortune est à vous.

SIDNEI.

Je sens, comme je dois, ces procédés sincéres;
Mais nul désordre, ami, n'a troublé mes affaires;
Vous verrez quelque jour, que du côté du bien
J'étois fort en repos, & que je ne devois rien

HAMILTON.

Ami, vous m'affligez, votre état m'inquiéte,
Ce sinistre discours....

SIDNEI.

Peut-être la retraite
Sçaura me délivrer de tous ces sentimens;
Il faut, pour m'y fixer, quelques arrangemens,
Ma lettre vous instruit, suivez mon espérance,
Tout mon repos dépend de votre diligence :

Au reste, en attendant que j'aille au premier jour
De ce nouveau bienfait remercier la Cour,
Vous m'y justifierez : d'une pareille absence
Ma mauvaise santé sauvera l'indécence ;
Après ces soins remplis, je vous attends ici.
Partez, si vous aimez un malheureux ami.

SCENE III.

HAMILTON.

CE ton mystérieux, cette étrange conduite
Ne m'assurent que trop du transport qui l'agite ;
Il cache sûrement quelque dessein cruel,
Et sa tranquillité n'a point l'air naturel....

SCENE IV.

HAMILTON, HENRI.

HENRI.

ON m'a dit votre nom à la poste prochaine ;
Monsieur, d'aller plus loin je n'ons pas pris la peine ;
Notte Maître vers vous nous envoyoit d'ici,
Mais puisque vous voilà, voici la lettre aussi.

HAMILTON.

Donne ; cela ſuffit : tu peux aller lui dire
Qu'elle eſt entre mes mains :

SCENE V.

HAMILTON.

QU'a-t'il donc pû m'écrire ?

Il lit.

„ Recevez, cher ami, mes éternels adieux ;
„ Vous ſçavez à quel point j'adorai Roſalie,
„ Et que j'oſai trahir un amour vertueux ;
„ J'ignore ſon deſtin : ſi la rigueur des Cieux
„ Permet qu'on la retrouve & conſerve ſa vie,
„ Je lui donne mes biens par l'écrit que voici,
„ Et remets ſon bonheur aux ſoins de mon ami ;
„ Daignez tout conſerver, ſi ſa mort eſt certaine ;
„ Epargnez ſur mon ſort des regrets ſuperflus,
„ J'étois laſſé de vivre, & je briſe ma chaine ;
„ Quand vous lirez ceci, je n'exiſterai plus.

SIDNEI.

Quel déplorable excès, & quelle frénéſie !
Allons le retrouver, prévenons ſa furie.

SCENE VI.

SIDNEI, *entrant d'un air égaré*, HAMILTON.

HAMILTON, *après l'avoir embrassé en silence.*

Reprenez ce dépôt qui me glace d'effroi ;
Vous me trompiez, cruel !

Il lui rend sa lettre.

SIDNEI.

Que voulez-vous de moi :
Puisque vous sçavez tout, plaignez un misérable,
Ma funeste existence est un poids qui m'accable ;
Je vous ai déguisé ma triste extrêmité,
Ce n'est point seulement insensibilité,
Dégoût de l'Univers à qui le sort me lie,
C'est ennui de moi-même, & haine de ma vie :
Je les ai combattus, mais inutilement ;
Cette haine, attachée aux restes de mon être,
A pris un ascendant dont je ne suis plus maître ;
Mon cœur, mes sens flétris, ma funeste raison,
Tout me dit d'abréger le tems de ma prison :
Faut-il donc sans honneur attendre la vieillesse,
Traînant pour tout destin les regrets, la foiblesse,
Pour objet éternel l'affreuse vérité,

Et pour tout sentiment l'ennui d'avoir été ?
C'est au stupide, au lâche de plier sous sa peine
A ramper, à vieillir sous le poids de sa chaîne;
Mais vous en conviendrez, quand on sçait réfléchir,
Malheureux sans remede, on doit sçavoir finir.

HAMILTON.

Dans quel coupable oubli vous plonge ce délire ?
Que la raison sur vous reprenne son empire;
Un frein sacré s'oppose à votre cruauté :
Vous vous devez d'ailleurs à la société;
Vous n'êtes point à vous, le tems, les biens, la vie,
Rien ne vous appartient, tout est à la Patrie,
Les jours de l'honnête-homme, au conseil, au combat,
Sont le vrai patrimoine & le bien de l'Etat;
Venez remplir le rang où vous devez paroître,
Votre esprit occupé va prendre un nouvel être;
Tout renaîtra pour vous... Mais hélas! je vous voi
Plongé dans un répos qui me remplit d'effroi :
Quoi! sans appréhender l'horreur de ce passage,
Vous suivrez de sang froid dans leur fatal courage
Ces Héros insensés....

SIDNEI.

Ce courage n'est rien;
Je suis mal où je suis, & je veux être bien :
Voilà tout; je n'ai point l'espoir d'être célébre,
Ni l'ardeur d'obtenir quelque éloge funébre,
Et j'ignore pourquoi l'on vante en certains lieux

Un procédé tout simple à qui veut être mieux ;
D'ailleurs que suis-je au monde ? une foible partie
Peut bien, sans nuire au tout, en être désunie :
A la Société je ne fais aucun tort,
Tout ira comme avant ma naissance & ma mort ;
Peu de gens, selon moi, sont assez d'importance
Pour que cet Univers remarque leur absence.

HAMILTON.

Continuez, cruel : calme dans vos fureurs,
Faites-vous des raisons de vos propres erreurs ;
Mais l'amitié du moins n'est-elle point capable
De vous rendre la vie encore desirable ?

SIDNEI.

Dans l'état où je suis, on pése à l'amitié,
Je ne puis désirer que d'en être oublié.

HAMILTON.

Vous m'offensez, Sidnei, quand votre ame incertaine
Peut douter de mon zèle à partager sa peine :
Mais cette Rosalie adorée autrefois,
Sur ce jour qui vous luit, n'a-t-elle point des droits ?
Sont-ce là les conseils que l'amour vous inspire ?
Que ne la cherchez-vous ? sans doute elle respire,
Sans doute vous pourrez la revoir quelque jour.

SIDNEI.

Ah ! ne me parlez point d'un malheureux amour :
Je l'ai trop outragé, méprisable, infidelle,
Quand je la reverrois, suis-je encor digne d'elle ?

Et les derniers soupirs d'un cœur anéanti
Sont-ils faits pour l'amour qu'autrefois j'ai senti?
Témoin de mes erreurs, vous n'avez pû comprendre
Comment j'abandonnai l'Amante la plus tendre :
Le sçavois-je moi-même ? égaré, vicieux,
Je ne méritois pas ce bonheur vertueux.
Ce cœur fait pour l'honneur comme pour la tendresse,
Que j'aurois respecté jusques dans sa foiblesse,
Lui promettant ma main, j'avois fixé son cœur,
Je la trompois : enfin lassé de sa rigueur ;
Lassé de sa vertu, j'abandonnai ses charmes,
J'affligeai l'amour même ; indigne de ses larmes ;
Je promenai par-tout mes aveugles desirs,
J'aimai sans estimer, triste au sein des plaisirs :
Errant loin de nos bords, j'oubliai Rosalie,
Elle avoit disparu, pleurant ma perfidie :
Hélas ! peut-être, ami, j'aurois causé sa mort,
Depuis que je suis las du monde & de mon sort,
Au moment de finir ma vie & mon suplice,
J'ai voulu réparer ma honteuse injustice ;
Pour lui donner mes biens, comme vous sçavez tout,
Je l'ai cherchée à Londre, aux environs par tout,
Mais depuis plus d'un mois les recherches sont vaines.

HAMILTON.

Du soin de la trouver fiez-vous à mes peines,

SIDNEI.

Non, quand je le pourrois, je ne la verrois plus :
Mes sentimens troublés, tous mes sens confondus,
Tout me sépare d'elle, & mon ame éclipsée
De ma fin seule, ami, conserve la pensée ;
Je ne voulois sçavoir sa retraite & son sort
Que pour la rendre heureuse, au moins après ma mort,
Et ne prétendois pas à reporter près d'elle
Un cœur déja frappé de l'atteinte mortelle.

HAMILTON.

Elle oubliera vos torts, en voyant vos regrets,
L'amour pardonne tout : laissez d'affreux projets,
Différez-les du moins, rassurez ma tendresse,
Votre ame fut toujours faite pour la sagesse ;
Vous entendrez sa voix, vous vaincrez vos dégoûts,
Je ne veux que du tems ; me le promettez-vous ?
Mon cher Sidnei, parlez.

SIDNEI.

J'ai honte de moi-même ;
Laissez un malheureux qui vous craint & vous aime..

Dumont paroît.

J'ai besoin d'être seul.... Je vous promets, ami,
De revenir dans peu vous retrouver ici.

HAMILTON.

Non, je vous suis.

SCENE VII.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT, *arrêtant Hamilton qui sort.*

Monsieur, un mot de conséquence.

HAMILTON.

Hâte-toi, je crains tout.

DUMONT.

Quoi ! son extravagance...

HAMILTON.

Il veut se perdre : il faut observer tous ses pas,
Le sauver de lui-même.

DUMONT.

Oh ! je ne le crains pas ;
J'ai pris ses pistolets, son arsenal est vuide,
Et j'ai sçu m'emparer de tout meuble homicide ;
Consignez-moi sa vie en toute sûreté :
S'il vous voit à le suivre un soin trop affecté,
Il pourroit bien.

HAMILTON.

Va donc ne le perds point de vûe ;
Vois si je puis entrer.

DUMONT, *revenant sur ses pas.*

A propos, l'inconnue....

Mais ce goût de mourir, Monsieur, il faut ma foi,
Que cela soit dans l'air, & j'en tremble pour moi:
Ce travers tient aussi l'une des Pélérines,
J'ignore le sujet de ses vapeurs chagrines,
Vous allez le sçavoir, ma course a reussi,
Mon Maître est réformé, c'est vous qu'on veut ici,
Elle dit vous connoître, elle est ma foi jolie,
Cela rappelleroit le défunt à la vie;
Des façons, des propos, des yeux à sentimens,
Un certain jargon tendre, imité des Romans,
Tout cela... vous verrez: on vient, je croi... c'est
elle,
Je cours dans mon donjon me mettre en sentinelle.

SCENE VIII.

ROSALIE, HAMILTON.

HAMILTON.

Que vois-je, Rosalie! Ah quel moment heureux!
Que je bénis le sort qui vous rend à nos voeux!

ROSALIE.

Ces transports sont-ils faits pour une infortunée,
Prête à voir terminer sa triste destinée?
J'ose à peine élever mes regards jusqu'à vous.

Quelle étrange démarche ! Ah, dans des tems plus doux
J'étois bien sûre, hélas ! d'obtenir votre estime ;
Mais de tout au malheur on fait toujours un crime :
Vous me condamnez.

HAMILTON.

Non, vivez, cet heureux jour
N'est point fait pour les pleurs, il est fait pour l'amour.

ROSALIE.

Que dites-vous, ô Ciel ! ma surprise m'accable...

HAMILTON.

Sidnei dans les remords....

ROSALIE.

Quel songe favorable !
Il m'aimeroit encore !

HAMILTON.

Il est digne de vous ;
Vous finirez ses maux, il sera votre époux.

ROSALIE.

Laissez-moi respirer, vous me rendez la vie ;
Quel heureux changement dans mon ame ravie !
Tous mes jours ressembloient au moment de la mort ;
Mais ne flatez-vous point un crédule transport ?

HAMILTON.

Non, croyez votre cœur, vous êtes adorée ;
Mais par quel heureux sort en ces lieux retirée...

ROSALIE.

Je n'ai point à rougir aux yeux de l'amitié ;
Vous connoissez mon cœur, il est justifié :
Oui, je l'aimois encor même sans espérance,
C'est un bien que n'a pû m'ôter son inconstance;
Et si, malgré l'excès de mon accablement,
J'ai vécu jusqu'ici, c'est par ce sentiment ;
Victime du malheur, quand Sidnei m'eut trahie;
Privée au même tems d'une mere cherie,
Je vins cacher mes pleurs, & fixer mon destin
Auprès d'une parente en ce château voisin ;
Mais loin de voir calmer ma vive inquiétude,
Je retrouvai l'amour dans cette solitude ;
Voisine de ces lieux soumis à mon Amant,
J'y venois, malgré moi, rêver incessamment,
Tout me parloit de lui, tout m'offroit son image,
J'avois tout l'Univers dans ce séjour sauvage ;
Mille fois j'ai voulu fuir dans d'autres déserts,
Mais un charme secret m'attachoit à mes fers :
Après quatre ans entiers d'une vie inconnue,
Quel trouble me saisit, quand j'appris sa venue ?
Pour la derniere fois je voulois lui parler,
Des adieux de l'amour je venois l'accabler ;
Je succombois sans doute à ma douleur mortelle;
Si je ne l'eusse vû que toujours infidelle ;
Mais pourquoi retarder le bonheur de nous voir ?
Venez, guidez mes pas, & comblez mon espoir.

HAMILTON.

Commandez un moment à votre impatience ;
Je connois pour vos voeux la plus sûre espérance ;
Mais il me faut d'abord disposer votre Amant
Au charme inespéré de cet heureux moment.
Il est dans la douleur, égaré, solitaire...
Je vous éclaircirai ce funeste mystere,
Qu'il vous suffise ici de sçavoir qu'en ce jour,
Fidéle, heureux par vous, il vivra pour l'amour.
Je différe à regret l'instant de votre joie ;
Mais enfin, avant vous, il faut que je le voie.

ROSALIE.

Tous ces retardemens me pénétrent d'effroi....
Vous me trompez ; Sidnei ne pensoit plus à moi.

HAMILTON.

Je ne vous trompe pas ; si je pouvois vous dire
Ce qu'il faisoit pour vous... mais non, je me retire ;
Je vais hâter l'instant que nous desirons tous

ROSALIE.

Du destin de mes jours je me remets à vous,
Songez que ces délais, dont mon ame est saisie ;
Sont autant de momens retranchés de ma vie.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SIDNEI.

C'EN est donc fait enfin, tout est fini pour moi;
Ce breuvage fatal, que j'ai pris sans effroi,
Enchaînant tous mes sens dans une mort tranquille,
Va du dernier sommeil assoupir cet argile;
Nul regret, nul remord ne trouble ma raison:
L'esclave est-il coupable en brisant sa prison?
Le Juge qui m'attend dans cette nuit obscure,
Est le père & l'ami de toute la nature;
Rempli de sa bonté, mon esprit immortel
Va tomber, sans frémir, dans son sein paternel.

SCENE II.

SIDNEI, HAMILTON.

HAMILTON.

QU'aux peines d'un ami vous êtes peu sensible!
Pourquoi donc, cher Sidnei vous rendre inaccessible?

Depuis une heure entiére en vain je veux vous voir,
Et dissiper l'horreur d'un cruel désespoir ;
Je n'ai pû pénétrer dans votre solitude :
Enfin vous m'arrachez à mon inquiétude,
Et la raison sur vous va reprendre ses droits.

SIDNEI.

Embrassons-nous, ami, pour la derniere fois.

HAMILTON.

Quel langage accablant ! dans cette léthargie,
Quoi ! je retrouve encor votre ame ensevelie.

SIDNEI.

De mes derniers desirs, de ma vive douleur
J'ai déposé l'espoir au fond de votre cœur ;
Que mon attente un jour par vos soins soit remplie,
Si la mort a frappé la triste Rosalie....

HAMILTON.

Non, elle vit pour vous ; répondez par pitié,
Répondez à l'espoir, aux vœux de l'amitié,
Parlez : si Rosalie à votre amour rendue,
Dans ces lieux aujourd'hui s'offroit à votre vûe,
Telle encor qu'elle étoit dans ces heureux momens,
Où vous renouvelliez les plus tendres sermens ;
Sensible à vos remords, oubliant votre offense,
Fidéle à son amour malgré votre inconstance,
Enfin avec ces traits, cette ingénuité,
Cet air intéressant qui pare la beauté,
Pourriez-vous resister à l'amour de la vie,

Au charme de revoir une Amante attendrie,
De faire son bonheur, de reparer vos torts,
De partager ses vœux, sa vie & ses transports !

SIDNEI.

Je rendrois grace au Ciel de l'avoir conservée :
Vous sçavez mes projets, si je l'eusse trouvée ;
Je recommanderois son bonheur à vos soins ;
Mais dans ce même jour je ne mourrois pas moins.

HAMILTON.

Puisqu'en vain l'amitié vous conseille & vous prie,
L'amour doit commander ; paroissez, Rosalie.

SIDNEI.

Rosalie ! .. Est-ce un songe ? En croirai je mes yeux ?
Vous, Rosalie, ô Ciel ! & dans ces tristes lieux ?

SCENE III.

ROSALIE, SIDNEI, HAMILTON.

ROSALIE.

OUi, c'est moi qui malgré mon injure & ma peine,
N'ai jamais pû pour vous me resoudre à la haine :
C'est moi qui viens jouir d'un repentir heureux,
Votre cœur m'appartient, puisqu'il est vertueux...
Mais que vois-je ? Est ce là l'effet de ma présence ?
On me trompe, Hamilton ; ce farouche silence...

SIDNEI.

Confondu des chagrins que j'ai pû vous causer,

Que répondre, quand tout s'unit pour m'accuser!
Vous daignez oublier mes fureurs, mon caprice;
Puis-je m'en pardonner la cruelle injustice?
Du sort, sans murmurer, je dois subir les coups
Je ne meritois pas le bonheur d'être à vous!

ROSALIE.

J'ai pleuré vos erreurs, j'ai plaint votre foiblesse;
Mais mon malheur jamais n'altéra ma tendresse.

SIDNEI.

Ne me regrettez plus; c'est pour votre bonheur
Qu'à d'autres passions le Ciel livra mon cœur;
L'état que m'apprêtoient mes tristes destinées,
Auroit semé d'ennui vos plus belles journées;
Le destin vous devoit des jours pleins de douceur:
Mon triste caractére eût fait votre malheur.

ROSALIE.

Le pouvez-vous penser? Quelle injustice extrême!
Est-il quelque malheur, aimé de ce qu'on aime?
Sensible à vos chagrins, & sans m'en accabler,
Je ne les aurois vûs que pour vous consoler;
Si mes soins redoublés, si ma vive tendresse
N'avoient pû vous guérir d'une sombre tristesse,
Je l'aurois partagée, & sans autres désirs,
J'aurois du monde entier oublié les plaisirs:
Rosalie avec vous ne pouvoit qu'être heureuse.

SIDNEI.

Vous ne connoissez pas ma destinée affreuse;

Infenſible à la vie au milieu de mes jours,
Il m'étoit reſervé d'en déteſter le cours,
De voir pour l'ennui ſeul renaître mes journées,
Et de marquer moi-même un terme à mes années.

ROSALIE.

Que dites-vous, cruel, quelle aveugle fureur
Vous inſpire un deſſein qui fait frémir mon cœur ?
Calmez l'état affreux d'une Amante allarmée ;
Vous aimeriez vos jours, ſi j'étois plus aimée ;
Dans le ſein des vertus, dans les nœuds les plus doux,
L'image du bonheur s'offrant encore à vous,
Affranchiroit vos ſens d'une langueur mortelle :
Le véritable amour donne une ame nouvelle ;
Sans doute l'union de deux cœurs vertueux,
L'un pour l'autre formés, & l'un par l'autre heureux,
Eſt faite pour calmer toute aveugle furie,
Pour adoucir les maux, pour embellir la vie.

SIDNEI.

Qu'entends-je ! je pouvois me voir encor heureux ?
Quel bandeau tout-à-coup eſt tombé de mes yeux ?
Tout étoit éclipſé, tout pour moi ſe ranime,
Et tout dans un moment retombe dans l'abîme !
Quel mêlange accablant de tendreſſe & d'horreur !
D'un côté Roſalie, & de l'autre... O douleur !
Malheureux ! Qu'ai-je fait ?... Fuyez.

ROSALIE.

De ma tendreſſe

Voilà donc tout le prix ! (*A Hamilton.*)
Vous trompiez ma foiblesse !

SIDNEI, *aux genoux de Rosalie qui veut sortir.*

Non, s'il vous a juré mon sincére retour,
S'il a peint les transports d'un immortel amour,
Il ne vous trompoit pas, ma chere Rosalie,
Je déteste à vos pieds le crime de ma vie,
Je déteste ces jours où l'erreur enchainoit
Les sentimens d'un cœur qui vous appartenoit,
Ah ! si par mes fureurs vous fûtes outragée;
Si je fus criminel, vous êtes trop vengée;
L'amour pour me punir attendoit ce moment.

ROSALIE.

Que dites-vous, Sidnei ? Quel triste égarement...

SIDNEI.

Je ne dis que trop vrai; plaignez mon sort funeste;
Au sein de mon bonheur le désespoir me reste;
L'amour rallume en vain ses plus tendres transports,
Mon cœur n'apartient plus qu'à l'horreur des remords.
Oui, d'une illusion échappée à ma vûe,
Je découvre trop tard l'effrayante étendue :
Quels lieux vous déroboient ! Quelle aveugle fureur
Egara ma raison & combla mon malheur !

ROSALIE.

Laissons des maux passés l'image déplorable :
Non, mon cœur ne sçait plus que vous fûtes coupable;
Je vous vois tel encor que dans ces jours heureux

Où l'amour & l'honneur devoient former nos nœuds;
Mais pourquoi me causer ces nouvelles allarmes ;
Vous vous troublez ; vos yeux se remplissent de
larmes.

SIDNEI.

Vaine félicité qu'empoisonne l'horreur !
Oubliez un barbare indigne du bonheur ;
Je vous revois trop tard, ma chere Rosalie,
Je vous perds à jamais, c'en est fait de ma vie :
Je touche, en frémissant, aux bornes de mon sort :
Oui, cette nuit me livre au sommeil de la mort,
Apprenez, déplorez le plus affreux délire ;
Vous m'aviez dit trop vrai, le voile se déchire ;
Je suis un furieux que l'erreur a conduit,
Que la terre condamne, & que le Ciel poursuit.

Il donne à lire à Rosalie la lettre écrite à Hamilton.

Voyez ce que pour vous mon amour voulut faire
Dans les extrêmités d'un malheur nécessaire...

ROSALIE.

Que vois-je ! Ayez pitié de mon cœur allarmé ;
Laissez....

SIDNEI.

Il n'est plus tems, le crime est consommé :
Tout secours est sans fruit, toutes plaintes sont vaines,
Un poison invincible a passé dans mes veines.

ROSALIE.

Barbare !

HAMILTON.

Malheureux !

ROSALIE.

Il faut ſauver ſes jours ;
Peut-être en ce malheur il eſt quelque ſecours.

HAMILTON.

Je me charge de tout ; comptez ſur moi ; j'y vole,
Ne l'abandonnez pas. (*Il ſort.*)

SIDNEI.

Eſpérance frivole ?

SCENE IV.

SIDNEI, ROSALIE.

ROSALIE.

EToit-ce donc ainſi, cruel, que vous m'aimiez ?

SIDNEI.

Moi, ſi je vous aimois ! Ah ! ſi vous en doutiez,
Ce ſoupçon me rendroit la mort plus douloureuſe ;
Voyant que ma recherche étoit infructueuſe,
J'ai mépriſé des jours qui n'étoient plus pour vous ;
A la mort condamné, j'ai dévancé ſes coups ;
J'aurois vû naître, au ſein des ennuis & des larmes,
Un nouvel Univers embelli par vos charmes ;
La vérité trop tard a levé le bandeau,
Pour ne me laiſſer voir que l'horreur du tombeau :
Soumis à mon Auteur, je devois ſur moi-même
Attendre, en l'adorant, ſa volonté ſuprême ;

Puisqu'il vous conservoit, il vouloit mon bonheur,
J'ai blessé sa puissance, il en punit mon cœur.

SCENE V.

HAMILTON, SIDNEI, ROSALIE, DUMONT.

HAMILTON, *à Dumont.*

Que n'obéis-tu ?

SIDNEI.

Non, ma mort est trop sûre.

DUMONT.

Ah ! vous vous regrettez ? J'entreprens cette cure...

SIDNEI.

Chassez cet insensé :

DUMONT.

Vous êtes fort heureux
Que loin d'extravaguer, j'étois sage pour deux ;
Je vous gardois à vûe, & d'une niche obscure
J'avois vû des apprêts de fort mauvais augure;
Distrait, ne voyant rien, en vous même enfoncé,
Dans votre cabinet vous êtes répassé :
Par l'alcove & sans bruit, durant cet intervale,
Je suis venu changer cette liqueur fatale,
Et je ne vous tiens pas plus trépassé que moi.

ROSALIE.

Je renais.

HAMILTON.

O bonheur !

SIDNEI.

A peine je le croi.
Rosalie... Hamilton... & toi dont l'heureux zèle
Me sauve des excès d'une erreur criminelle.
Comment puis-je payer...

DUMONT.

Vivez, je suis payé;
Les gens de mon pays font tout par amitié;
Ils n'envisagent point d'autre reconnoissance;
Le plaisir de bien faire est notre recompense.

SIDNEI.

O vous, dont la vertu, les graces, la candeur,
Vont fixer sur mes jours les plaisirs & l'honneur,
Vous, par qui je reçois une plus belle vie,
Oubliez mes fureurs, ma chere Rosalie,
Ne voyez que l'amour qui vient me ranimer,
Le jour ne seroit rien sans le bonheur d'aimer:
Partagez mes destins, je vous dois tout mon être:
C'est pour vous adorer que je viens de renaître.

DUMONT.

Ne sçavois-je pas bien qu'on en venoit là?
Ennui, haine de soi, chansons que tout cela;
Malgré tout le jargon de la Philosophie,
Malgré tous les chagrins, ma foi vive la vie.

FIN.

LE
MÉCHANT,
COMEDIE,

Représentée en 1747, par les Comédiens Ordinaires du Roi.

ACTEURS.

CLE'ON, Méchant.

GERONTE, Frere de Florise.

FLORISE, Mere de Chloé.

CHLOÉ.

ARISTE, Ami de Geronte.

VALERE, Amant de Chloé.

LISETTE, Suivante.

FRONTIN, Valet de Cléon.

UN LAQUAIS.

La Scène est à la Campagne, dans un Château de Geronte.

LE MÉCHANT,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

T'E voilà de bonne heure, & toujours plus jolie !

LISETTE.

Je n'en suis pas plus gaye.

FRONTIN.

Eh ! pourquoi, je te prie ?

LISETTE.

Oh ! pour bien des raisons.

FRONTIN.

Es-tu folle ? comment,
On prépare une-noce, une fête...

LISETTE.

Oui, vraiment;
Crois cela: mais pour moi, j'en suis bien convaincue,
Nos affaires vont mal, & la noce est rompue.

FRONTIN.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Oh pourquoi ? Dans toute la maison
Il regne un air d'aigreur & de division
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance
Qu'établissoit ici l'entiére confiance,
On se boude, on s'évite, on baaille, on parle bas,
Et je crains que demain on ne se parle pas.
Va, la noce est bien loin, & j'en sçai trop la cause:
Ton maître sourdement...

FRONTIN.

Lui ? bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valere avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé;
Et qu'au bonhomme d'Oncle il repete sans cesse
Que c'est le seul parti qui convienne à sa Niéce.

LISETTE.

S'il s'en mêle, tant pis; car s'il fait quelque bien;

C'eſt que, pour faire mal, il lui ſert de moyen.
Je ſçais ce que je ſçais : Et je ne puis comprendre
Que connoiſſant Cléon, tu veuilles le défendre.
Droit, franc, comme tu l'es, comment eſtimes-tu
Un fourbe, un homme faux, deshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, & croit tout légitime ?

FRONTIN.

Oh ! Quand on eſt fripon, je rabats de l'eſtime.
Mais autant qu'on peut voir, & que je m'y connais,
Mon Maître eſt honnête homme, à quelque choſe près.
La premiere vertu qu'en lui je conſidére,
C'eſt qu'il eſt libéral, excellent caractére !
Un Maître avec cela n'a jamais de défaut,
Et de ſa probité c'eſt tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de ſorts bons gages.

LISETTE.

Il faut, puiſqu'il te fait de ſi grands avantages,
Que de ton ſçavoir faire il eſt ſouvent beſoin.
Mais tiens, parles-moi vrai, nous ſommes ſans témoin ;
Cette Chanſon qui fit une ſi belle hiſtoire...

FRONTIN.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les rapports ſont toujours plus de mal que de bien ;
Et de tout le paſſé je ne ſçai jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode est bonne, & j'en veux faire usage.
Adieu, Monsieur Frontin.

FRONTIN.

Quel est donc ce langage?
Mais, Lisette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, & que tu dois m'en croire?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux-tu?

LISETTE.

Je veux que sans autre façon,
Si tu veux m'épouser, tu laisses-là Cléon.

FRONTIN.

Oh! le quitter ainsi, c'est de l'ingratitude:
Et puis, d'ailleurs, je suis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux?

LISETTE.

Ce n'est pas l'embarras.
Si malgré ce qu'on voit, & ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenoit à se faire,
Je pourrois, par Chloé, te placer chez Valere.

Mais à propos de lui j'apprends avec douleur
Qu'il connoît fort ton Maître, & c'est un grand
malheur.
Valere, à ce qu'on dit, est aimable, sincére,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractére,
Mais séduit par l'esprit, ou la fatuité,
Croyant qu'on réussit par la méchanceté,
Il a choisi, dit-on, Cléon pour son modele;
Il est son complaisant, son copiste fidele....

FRONTIN.

Mais tu fais des malheurs & des monstres de tout!
Mon Maître a de l'esprit, des lumiéres, du goût,
L'air & le ton du monde, & le bien qu'il peut faire
Est au dessus du mal que tu crains pour Valere.

LISETTE.

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide: il arrive aujourd'hui:
Tu verras, les Méchans nous apprennent à l'être,
Par d'autres, ou par moi, je lui peindrai ton Maître,
Au reste, arrange-toi; fais tes réfléxions:
Je t'ai dit ma pensée, & mes conditions;
J'attens une réponse & positive & prompte.
Quelqu'un vient, laisse-moi... Je crois que c'est
Géronte.
Comment, il parle seul?

SCENE II.

GERONTE, LISETTE.

GERONTE, *sans voir Lisette.*

MA foi, je tiendrai bon.
Quand on eſt bien inſtruit, bien sûr d'avoir raiſon,
Il ne faut pas céder. Elle ſuit ſon caprice :
Mais moi, je veux la paix, le bien & la juſtice,
Valere aura Chloé.

LISETTE.

Quoi, ſérieuſement?

GERONTE.

Comment, tu m'écoutois?

LISETTE.

Tout naturellement?
Mais n'eſt-ce point un rêve, une plaiſanterie?
Comment, Monſieur, j'aurois une fois en ma vie
Le plaiſir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre ſentiment, & d'un avis à vous?

GERONTE.

Qui m'en empêcheroit? je tiendrai ma promeſſe;
Sans l'avis de ma ſœur, je marierai ma Niéce :
C'eſt ſa fille, il eſt vrai; mais les biens ſont à moi,
Je ſuis le maître enfin. Je te jure ma foi

Que la donation, que je suis prêt à faire,
N'aura lieu pour Chloé qu'en épousant Valere,
Voilà mon dernier mot.

LISETTE.

Voilà parler cela !

GERONTE.

Il n'est point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE.

Assurément.

GERONTE.

C'étoit pour traiter cette affaire,
Qu'Ariste vint ici la semaine derniere.
La mere de Valere, entre tous ses amis,
Ne pouvoit mieux choisir pour proposer son fils.
Ariste est honnête-homme, intelligent & sage :
L'amitié qui nous lie est, ma foi, de notre âge :
Il est parti, muni de mon consentement ;
Et l'affaire sera finie incessamment,
Je n'écouterai plus aucun avis contraire :
Pour la conclusion, on n'attend que Valere,
Il a dû revenir de Paris, ces jours-ci ;
Et ce soir au plus tard, je les attends ici.

LISETTE.

Fort bien.

GERONTE.

Toujours plaider m'ennuye & me ruine,
Des terres du Futur cette terre est voisine ;

Et confondant nos droits, je finis des procès,
Qui, sans cette union, ne finiroient jamais.

LISETTE.

Rien n'est plus convenable.

GERONTE.

Et puis d'ailleurs ma Niéce
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valere non plus. Avant nos différends,
Ils se voyoient beaucoup, n'étant encor qu'enfans;
Ils s'aimoient, & souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris,
Ils ne se sont pas vûs : mais je serois surpris
Si par ses agrémens & son bon caractére
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valere.

LISETTE.

Cela n'est pas douteux.

GERONTE.

Encore une raison
Pour finir : J'aime fort ma terre, ma maison :
Leur embellissement fit toujours mon étude.
On n'est pas immortel. J'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra :
Je voudrois mettre au fait celui qui me suivra,
Lui laisser mes projets. J'ai vû naître Valere :
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un pere.

LISETTE.

Rien de mieux : mais...

GÉRONTE.

Quoi mais ? J'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Tout cela seroit beau, mais cela n'est pas fait.

GÉRONTE.

Eh pourquoi donc ?

LISETTE.

Pourquoi ? Pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle ?
Si j'ai bien entendu, ce n'est pas son avis.

GERONTE.

Qu'importe ? ses conseils ne seront pas suivis.

LISETTE.

Ah ! vous êtes bien fort ; mais c'est loin de Florise :
Au fonds, elle vous méne, en vous semblant soumise :
Et par malheur pour vous & toute la Maison,
Elle n'a pour Conseil que ce Monsieur Cléon,
Un mauvais cœur, un traitre, enfin un homme horrible,
Et pour qui votre goût m'est incompréhensible.

GERONTE.

Ah, te voilà toujours ? On ne sçait pas pourquoi
Il te déplait si fort.

LISETTE.

Oh ! je le ſçai bien, moi.
Ma Maîtreſſe autrefois, me traitoit à merveille,
Et ne peut me ſouffrir depuis qu'il la conſeille.
Il croit que de ſes tours je ne ſoupçonne rien ;
Je ne ſuis point ingrate, & je lui rendrai bien.
Je vous l'ai déja dit, vous n'en voulez rien croire,
C'eſt l'eſprit le plus faux, & l'ame la plus noire ;
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit. . .

GERONTE.

Toujours la calomnie en veut aux gens d'eſprit.
Quoi, donc, parce qu'il ſçait ſaiſir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flateur diſſimule,
On le prétend méchant ? C'eſt qu'il eſt naturel :
Au fonds, c'eſt un bon cœur, un homme eſſentiel.

LISETTE.

Mais je ne parle pas ſeulement de ſon ſtile.
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il diſtile,
Ce ſeroit peu de choſe ; & tous les Médiſans
Ne nuiſent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de detruire,
Du talent de brouiller, & du plaiſir de nuire :
Semer l'aigreur, la haine & la diviſion,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon :
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de ſon ame,
Dans le dernier voyage où j'ai ſuivi Madame.
Dans votre terre, ici, fixé depuis long-tems,

Vous ignorez Paris, & ce qu'on dit des gens.
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Floriſe,
Et lui trouvant un ton ſuſpect à ma franchiſe,
Je m'informai de l'homme, & ce qu'on m'en a dit,
Eſt le tableau parfait du plus méchant eſprit;
C'eſt un enchaînement de tours, d'horreurs ſecrettes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin, un caractère effroyable, odieux.

GERONTE.

Fables que tout cela! Propos des envieux!
Je le connois, je l'aime, & je lui rends juſtice.
Chez moi, j'aime qu'on rie, & qu'on me divertiſſe;
Il y réuſſit mieux que tout ce que je voi:
D'ailleurs, il eſt toujours de même avis que moi,
Preuve que nos eſprits étoient faits l'un pour l'autre,
Et qu'une ſymphatie, un goût comme le nôtre,
Sont pour durer toujours; & puis, j'aime ma ſœur,
Et quiconque lui plaît, convient à mon humeur:
Elle n'améne ici que bonne compagnie,
Et, grace à ſes amis, jamais je ne m'ennuye.
Quoi! Si Cléon étoit un homme décrié,
L'aurois-je ici reçu? L'auroit-elle prié?
Mais quand il ſeroit tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant; moi, qu'en aurois-je à craindre!
Iſolé dans mes bois, loin des Sociétés,
Que me font les diſcours & les méchancetés!

LISETTE.

Je ne jurerois pas, qu'en attendant pratique,
Il ne divisât tout dans votre Domestique.
Madame me paroît déja d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez promis,
Et d'une... Mais enfin je me ferai méprise.
Vous en êtes content; Madame en est éprise.
Je croirois même assez...

GERONTE.

Quoi? qu'elle aime Cléon?

LISETTE.

C'est vous qui l'avez dit, & c'est avec raison
Que je le pense moi; j'en ai la preuve sûre,
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déja vû Madame avoir quelques amans:
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentimens,
Le différent esprit. Tour-à-tour, je l'ai vûe
Ou folle, ou de bon sens; sauvage, ou répandue;
Six mois dans la Morale, & six dans les Romans,
Selon l'Amant du jour, & la couleur du tems;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime,
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle étoit,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestoit;
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle;
Autre conclusion, toute aussi naturelle,
Elle en prendra conseil; vous en croirez le sien

Pour notre mariage; & nous ne tenons rien.

GERONTE.

Ah, je voudrois le voir! Corbleu, tu vas connaître,
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très-chere sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déja sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste,
Tu m'y fais réfléchir: Outre un accueil fort triste;
Elle m'avoit tout l'air de se moquer de lui,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui:
Oh! par exemple, ici, tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire;
Ni de choquer Ariste, ou de contrarier
Un projet, dont ma sœur paroissoit s'ennuyer;
Car il ne disoit mot.

LISETTE.

Non: mais à la sourdine;
Quand Ariste parloit, Cléon faisoit la mine;
Il animoit Madame en l'approuvant tout bas;
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas;
Certain ricannement, un silence perfide,
Voilà comme il parloit, & tout cela décide:
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est,
Vous présent: Il entend trop bien son intérêt;
Il se sert de Florise, & sçait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point, par le mal qu'il fait faire.
Enfin, à me prêcher, vous perdez votre tems:

Je ne l'aimerai pas ; j'abhorre les Méchans :
Leur esprit me déplaît comme leur caractere,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.
Vous, Monsieur, par exemple, à parler sans façon,
Je vous aime ; pourquoi ? C'est que vous êtes bon.

GERONTE.

Moi ! je ne suis pas bon. Et c'est une sotise
Que pour un compliment...

LISETTE.

Oui, bonté c'est bêtise
Selon ce beau Docteur : Mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez,
Vous n'êtes pas méchant, & vous ne pouvez l'être :
Quelquefois, je le sçai, vous voulez le paroître,
Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement :
Mais au fonds la bonté fait votre caractere,
Vous aimez qu'on vous aime, & je vous en révére.

GERONTE.

Ma sœur vient ; tu vas voir si j'ai tant de douceur,
Et si je suis si bon.

LISETTE.

Voyons.

SCENE III.

FLORISE, GERONTE, LISETTE.

GERONTE, *d'un ton brusque.*

Bon jour ma sœur.

FLORISE.

Ah Dieux ! Parlez plus bas, mon frere, je vous prie.

GERONTE.

Eh, pourquoi, s'il vous plaît ;

FLORISE.

Je suis anéantie :
Je n'ai pas fermé l'œil & vous criez si fort ...

GERONTE, *bas à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE, *bas à Geronte.*

Et vous, vous êtes mort ;
Voilà donc ce courage ?

FLORISE.

Allez sçavoir, Lisette ;
Si l'on peut voir Cléon ... Faut-il que je répéte ?

SCENE IV.

FLORISE, GERONTE.

FLORISE.

Je ne ſçai ce que j'ai, tout m'excéde aujourd'hui,
Auſſi c'eſt vous . . . hier . . .

GERONTE.

Quoi donc ?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui
Que vous m'avez cauſé ſur ce beau mariage,
Dont je ne vois pas bien l'important avantage ;
Tous vos propos ſans fin m'ont occupé l'eſprit
Au point que j'ai paſſé la plus mauvaiſe nuit.

GERONTE.

Mais ma ſœur, ce parti . . .

FLORISE.

Finiſſons-là, de grace :
Allez-vous m'en parler ? Je vous céde la place.

GERONTE

Un moment : Je ne veux . . .

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.

GERONTE.

Ne vous voilà-t'il pas? J'aime tous vos amis;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis.
Et moi, je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte,
Et vous le déteftez: Oh! cela me démonte:
Vous l'avez accablé, contredit, abruti;
Croyez-vous qu'il foit fourd, & qu'il n'ait rien fenti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué? Vous autres fortes têtes
Vous voilà! vous prenez tous les gens pour des bêtes;
Et ne ménageant rien...

FLORSIE.

Eh mais, tant pis pour lui;
S'il s'en eft offenfé; c'eft auffi trop d'ennui,
S'il faut à chaque mot voir comme on peut le prendre,
Je dis ce qui me vient, & l'on peut me le rendre.
Le Ridicule eft fait pour notre amufement,
Et la plaifanterie eft libre.

GERONTE.

Mais vraiment;
Je fçai bien, comme vous, qu'il faut un peu médire:
Mais en face des gens il eft trop fort d'en rire.
Pour conferver vos droits, je veux bien vous laiffer
Tous ces lourds Campagnards que je voudrois chaffer,
Quand ils viennent; raillez leurs façons, leur langage
Et tout l'Arriére-ban de notre voifinage.

Mais grace, je vous prie, & plus d'attention
Pour Ariste : il revient : Faites réfléxion
Qu'il me croira s'il est traité de même sorte,
Un Maitre à qui bien-tôt on fermera sa porte;
Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.
Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE.

Par malheur, je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un sujet qui ne sçauroit me plaire
Et je le marquerois indubitablement :
Je ne sortirai pas de mon appartement.

GERONTE.

Ce seroit une scéne.

FLORISE.

Eh non ; je ferai dire
Que je suis malade.

GERONTE.

Oh toujours me contredire !

FLORISE.

Mais marier Chloé, mon frere, y pensez-vous ?
Elle est si peu formée, & si sotte, entre nous...

GERONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,
De l'esprit naturel, un fort bon caractére ;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras :
On imagineroit que vous ne l'aimez pas
A vous la voir traiter avec tant de rudesse ;

Loin de l'encourager, vous l'effrayez sans cesse,
Et vous l'abrutissez, dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez.
Mais c'est un air si gauche, une maussaderie...

GERONTE, *éleve la voix, appercevant Lisette.*

Tout comme il vous plaira : Finissons, je vous prie,
Puisque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parce que je suis sûr de sa décision.
Mais, quoi qu'on puisse dire, il faut ce mariage :
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus sage ;
Feu son pere, on le sçait, a mangé tout son bien,
Le vôtre est médiocre : elle n'a que le mien :
Et quand je donne tout, c'est bien la moindre chose
Qu'on daigne se prêter à ce que je propose. *Il sort.*

FLORISE.

Qu'un sot est difficile à vivre ?

SCENE V.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien, Cléon
Paroîtra-t'il bien-tôt ?

LISETTE.

Mais oui, si ce n'est non.

FLORISE.

Comment donc ?

LISETTE.

Mais, Madame, au ton dont il s'explique ;
A son air, où l'on voit dans un rire ironique
L'estime de lui-même, & le mépris d'autrui,
Comment peut-on sçavoir ce qu'on tient avec lui,
Jamais ce qu'il vous dit, n'est ce qu'il veut vous dire :
Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut se lire,
Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE.

Madame, je serai peut-être trop sincére :
Mais il a pleinement le don de me déplaire ;
On lui croit de l'esprit, vous dites qu'il en a :
Moi, je ne voudrois point du tout cet esprit-là
Quand il seroit pour rien : je n'y vois, je vous jure,
Qu'un stile, qui n'est pas celui de la droiture ;
Et sous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête-homme, il le cache très-bien.

FLORISE.

Tous vos raisonnemens ne valent pas la peine
Que j'y réponde : mais pour calmer cette haine,
Disposez pour Paris tout votre arrangement :

Vous

Vous y verrez Chloé : je l'envoye au Couvent.
Dites lui de ma part...

LISETTE.

Voici Mademoiſelle ;
Vous-même apprennez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE, *à Chloé qui lui baiſe la main.*

Vous êtes aujourd'hui coëffée à faire horreur.

Elle ſort.

SCENE VI.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOE'.

Quoi ! ſuis-je donc ſi mal ?

LISETTE.

Bon ! c'eſt une douceur
Qu'on vous dit en paſſant, par humeur, par envie,
Le tout, pour vous punir d'oſer d'être jolie :
N'importe ; là-deſſus allez votre chemin.

CHLOE'.

Du chagrin qui me ſuit quand verrai-je la fin ?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mere ;
Je veux la contenter ; je fais tout pour lui plaire ;
Je me ſacrifierois, & tout ce que je fais
De ſon averſion augmente les effets !

Je ſuis bien malheureuſe !

LISETTE.

Ah ! quittez ce langage :

Les lamentations ne ſont d'aucun uſage :
Il faut de la vigueur : nous en viendrons à bout,
Si vous me ſecondez : Vous ne ſçavez pas tout.

CHLOE'.

Eſt-il quelque malheur au-delà de ma peine ?

LISETTE.

D'abord, parlez-moi vrai, ſans que rien vous retienne.
Voyons ; qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un époux ?

CHLOE'.

A quoi bon ce propos ?

LISETTE.

C'eſt que j'ai près de vous

Des pouvoirs pour les deux : Votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'eſt une affaire arrangée
Que votre mariage : & d'un autre côté
Votre mere m'a dit, avec même clarté,
De vous notifier qu'il falloit, ſans remiſe,
Partir pour le couvent. Jugez de ma ſurpriſe.

CHLOE'.

Ma mere eſt ma maîtreſſe : il lui faut obéir :
Puiſſe-t'elle à ce prix, ceſſer de me haïr ?

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît, l'affaire n'est pas faite,
Et ma décision n'est pas pour la retraite.
Je ne suis pas d'humeur d'aller périr d'ennui;
Frontin veut m'épouser, & j'ai du goût pour lui:
Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valere qu'on vous
donne?

CHLOE'.

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer.
D'ailleurs, long-tems absent, Valere a pû changer:
La dissipation, l'yvresse de son âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
Tant d'objets séduisans, tant de divers plaisirs
Ont loin de moi sans doute emporté ses desirs,
Si Valere m'aimoit, s'il songeoit que je l'aime;
J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-même:
Qu'il soit heureux du moins! Pour moi, j'obéirai:
Aux ennuis de l'exil mon cœur est préparé,
Et j'y dois expier le crime involontaire
D'avoir pû mériter la haine de ma mere.
A quoi rêves-tu donc? Tu ne m'écoute pas.

LISETTE.

Fort bien!.. Voilà de quoi nous tirer d'embarras...
Et sûrement Florise...

CHLOE'.

Eh bien?

LISETTE.

Mademoiſelle,
Soyez tranquille ; allez, fiez-vous à mon zéle ;
Nous verrons, ſans pleurer, la fin de tout ceci.
C'eſt Cléon qui nous perd, & brouille tout ici :
Mais, malgré ſon crédit, je vous donne Valere.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mere
Sur le fourbe inſolent qui la méne aujourd'hui,
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui :
Vous verrez.

CHLOÉ.

Ne fais rien que ce qu'elle ſouhaite ;
Que ſes vœux ſoient remplis, & je ſuis ſatisfaite.

SCENE VII.

LISETTE *ſeule.*

Pour faire ſon bonheur, je n'épargnerai rien.
Helas ! on ne fait plus de cœurs comme le ſien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉON, FRONTIN.

CLE'ON.

QU'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience ?
Tu fais tout de travers : Tu gardes le silence,
Je ne t'ai jamais vû de si mauvaise humeur.

FRONTIN.

Chacun a ses chagrins.

CLE'ON.

Ah ! . . . Tu me fais l'honneur
De me parler enfin : Je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître.
Mais à propos, Valere.

FRONTIN.

Un de vos gens viendra

M'avertir en ſecret dès qu'il arrivera.
Mais pourrois-je ſçavoir d'où vient tout ce myſtere ?
Je ne comprends pas trop le projet de Valere ;
Pourquoi lui, qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maiſon,
Prétend-il vous parler, ſans ſe faire connoître ?

CLE'ON.

Quand il en ſera tems, je le ferai paroître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas *trop clair* : mais le peu que j'y vois
Me paroît mal à vous, & dangereux pour *moi.*
Je vous ai, comme un ſot, obéi, ſans mot dire ;
J'ai reflêchi depuis : Vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maiſon,
A celui qui l'écrit, vaut cent coups de bâton.

CLE'ON.

Je te croyois du cœur: Ne crains point d'avanture:
Perſonne ne connoît ici ton écriture,
Elles arriveront de Paris, & pourquoi
Veux-tu que le ſoupçon aille tomber ſur toi ?
La mere de Valere a ſa lettre, ſans doute ?
Et celle de Geronte...

FRONTIN.

Elle doit être en route ;
La Poſte d'aujourd'hui va l'apporter ici.
Mais ſérieuſement tout ce manége-ci

M'allarme, me déplaît, & ma foi j'en ai honte :
Y pensez-vous, Monsieur? Quoi ! Florise & Geronte
Vous comblent d'amitiés, de plaisirs & d'honneurs;
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs.
Valere, d'autre part, vous aime à la folie :
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie ;
Et, grace à vous, Geronte en va voir le portrait :
Comme d'un libertin, & d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLÉON.

Oh ! tu prens au tragique
Un débat, qui pour moi ne sera que comique :
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scène, & le plus grand plaisir...
J'ai bien voulu pour eux quitter un tems la Ville :
Ne point m'en amuser, seroit être imbécille ;
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me payera du tems que je perds avec eux.
Valere à mon projet lui-même contribue,
C'est un de ces enfans, dont la folle recrue
Dans les Sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs parens.
Croirois-tu que sur ma foi tout son espoir se fonde ?
Le hazard me l'a fait rencontrer dans le monde :
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
Et me croit son ami, je ne sçai pas pourquoi.

Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise,
J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidalise :
Elle a pour la plûpart, formé nos jeunes gens :
J'ai demandé pour lui quelques mois de son tems.
Soit que cette avanture, ou quelque autre langage,
Voulant absolument rompre son mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins,
Pour le faire manquer, ou l'éloigner du moins,
Parbleu, je vous le sers de la bonne maniére.

FRONTIN.

Oui, vous voilà chargé d'une très-belle affaire.

CLE'ON.

Mon projet étoit bien qu'il se tint à Paris,
C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays,
Depuis long-tems, dit-il, il n'a point vû sa mere,
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espere.

FRONTIN.

Mais vous, quel intérêt? . . . Pourquoi vouloir aigrir
Des gens, que pour toujours ce noeud doit réunir ?
Et pourquoi seconder la bizarre entreprise
D'un jeune écervelé, qui fait une sottise ?

CLE'ON.

Quand je n'y trouverois que de quoi m'amuser ;
Oh ! c'est le droit des gens, & je veux en user :
Tout languit, tout est mort sans la tracasserie :
C'est le ressort du monde, & l'ame de la vie ;
Bien fou, qui là-dessus contraindroit ses desirs :

Les ſots ſont ici bas pour nos menus plaiſirs.
Mais un autre intérêt que la plaiſanterie,
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN.

Comment donc, à Chloé ſongeriez-vous auſſi ?
Floriſe croit pourtant que vous n'êtes ici,
Que pour ſon compte, au moins. Je penſe que ſa fille
Lui péſe horriblement, & la voir ſi gentille
L'afflige : je lui vois l'air ſombre & ſoucieux
Lorſque vous regardez long-tems Chloé.

CLE'ON.

Tant mieux.
Elle ne me dit rien de cette jalouſie :
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie,
Et je la laiſſe aller.

FRONTIN.

C'eſt-à-dire, à peu près,
Que Valere écarté ſert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel deſſein eſt le vôtre :
Quoi ! Floriſe & Chloé ? ...

CLE'ON.

Moi ? ni l'un, ni l'autre.
Je n'agis ni par goût, ni par rivalité :
M'as-tu donc jamais vû duppe d'une beauté ?
Je ſçai trop les défauts, les retours qu'on nous cache :
Toute femme m'amuſe, aucune ne m'attache ;

Si par hazard aussi je me vois marié,
Je ne m'ennuierai point pour ma chere moitié;
Aimera qui pourra. Florise, cette folle,
Dont je tourne à mon gré l'esprit faux & frivole,
Qui malgré l'âge encore a des prétentions,
Et me croit transporté de ses perfections,
Florise pense à moi. C'est pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vû que l'Oncle à la Niéce assurant tout son bien;
S'il venoit à mourir, Florise n'auroit rien:
Le point est d'empêcher qu'il ne se désaisisse,
Et je souhaite fort que cela réussisse:
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrois pas d'une tentation
Sur cet hymen secret dont Florise me presse:
D'un bien considérable elle sera maitresse,
Et je n'épouserois que sous condition
D'une très-bonne part dans la succession.
D'ailleurs, Géronte m'aime: Il se peut très-bien faire
Que son choix me regarde en renvoyant Valere,
Et sur la fille alors arrêtant mon espoir,
Je laisserai la mere à qui voudra l'avoir;
Peut-être tout ceci n'est que vaines chiméres.

FRONTIN.

Je le croirois assez.

CLE'ON.

Aussi n'y tiens-je guères;

Et je ne m'en fais point un fort grand embarras :
Si rien ne réussit, je ne m'en pendrai pas :
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Florise,
Mais quand je manquerois l'une & l'autre entreprise,
J'aurai, chemin faisant, les ayant conseillés,
Le plaisir d'être craint, & de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien, mais si j'osois vous dire en confidence
Où cela va tout droit.

CLE'ON

Eh bien ?

FRONTIN.

En conscience,
Cela vise à nous voir donner notre congé ;
Déja, vous le sçavez, & j'en suis affligé,
Pour vos maudits plaisirs on nous a pour la vie
Chassés de vingt maisons.

CLE'ON.

Chassez ? quelle folie !

FRONTIN.

Oh ! c'est un mot pour l'autre, & puisqu'il faut choisir,
Point chassés, mais priés de ne plus revenir.
Comment, n'aimez-vous pas un commerce plus stable ?
Avec tout votre esprit, & pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement

De vous faire haïr universellement ?

CLE'ON.

Cela m'est fort égal : On me craint, on m'estime ;
C'est tout ce que je veux ; & je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas :
Etre cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les Histoires nouvelles,
Etre craint à la fois & desiré par-tout.
Voilà ma destinée & mon unique goût.
Quant aux Amis, crois-moi, ce vain nom qu'on se donne
Se prend chez tout le monde, & n'est vrai chez personne,
J'en ai mille, & pas un. Veux-tu que limité
Au petit cercle obscur d'une Société,
J'aille m'ensevelir dans quelque cotterie !
Je vais où l'on me plaît, je pars quand on m'ennuye
Je m'établis ailleurs, me moquant au surplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus :
C'est ainsi qu'en ce lieu, si la chance varie,
Je compte planter-là toute la compagnie.

FRONTIN.

Cela vous plaît à dire, & ne m'arrange pas,
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas,
Mais je suis las, Monsieur, de cette vie errante ;

Toujours visages neufs, cela m'impatiente,
On ne peut, grace à vous, conserver un ami,
On est tantôt au Nord, & tantôt au Midi.
Quand je vous crois logé, j'y compte, je me lie
Aux femmes de Madame, & je fais leur partie,
J'ose même avancer que je vous fais honneur:
Point du tout, ou vous chasse, & votre serviteur:
Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici; j'y reste.

CLE'ON.

Et quels sont les appas,
L'heureux objet?...

FRONTIN.

Parbleu ne vous en moquez pas.
Lisette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête;
Et je veux l'épouser.

CLE'ON.

Tu serois assez bête
Pour te marier, toi? Ton amour, ton dessein,
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin;
Et ma vocation est d'épouser Lisette.
J'aimois assez Marton, & Nérine & Finette,
Mais quinze jours chacune, ou toutes à la fois;
Mon amour le plus long n'a point passé le mois.

Mais ce n'est plus cela, tout autre amour m'ennuye:
Je suis fou de Lisette, & j'en ai pour la vie.

CLE'ON.

Quoi! tu veux te mêler aussi de sentiment?

FRONTIN.

Comme un autre.

CLE'ON.

Le fat! Aime moins tristement.
Pasquin, l'Olive, & cent, d'amour aussi fidèle,
L'ont aimée avant toi, mais sans se charger d'elle,
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs?
Fais de même; aucun d'eux n'est mort de ses rigueurs.

FRONTIN.

Vous la connoissez mal; c'est une fille sage.

CLE'ON.

Oui, comme elles le sont.

FRONTIN.

Oh! Monsieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLE'ON, *après un moment de silence.*

Eh bien, écoute-moi.
Tu me conviens, je t'aime, & si l'on veut de toi,
J'employerai tous mes soins pour t'unir à Lisette:
Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN.

Monsieur, vous m'enchantez.

CLE'ON.

Ne va point nous trahir.
Vois si Valere arrive, & reviens m'avertir.

SCENE II.

CLE'ON, *seul.*

FRontin est amoureux ! Je crains bien qu'il ne cause.
Comment parer le risque où son amour m'expose?
Mais si je lui donnois quelque commission
Pour Paris ? Oui vraiment, l'expédient est bon:
J'aurai seul mon secret, & si par avanture
On sçait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié,
Que c'étoit un coquin, & qu'il est renvoyé.

SCENE III.

FLORISE, CLÉON.

FLORISE.

JE vous cherche par tout. Ce que prétend mon frere,
Est-il vrai ? Vous parlez, m'a-t'il dit pour Valere.

Changeriez-vous d'avis?

C L E' O N.

Comment, vous l'avez crû?

F L O R I S E.

Mais il en est si plein & si bien convaincu....

C L E' O N.

Tant mieux. Malgré cela, soyez persuadée
Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée,
Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout;
En ne paroissant pas contrarier son goût,
J'en suis beaucoup plus maître, & la bête est bonne,
Soit dit sans vous fâcher....

F L O R I S E.

Ah! je vous l'abandonne;
Faites-en les honneurs, je me sens entre nous
Sa sœur, on ne peut moins.

C L E' O N.

Je pense comme vous:
La parenté m'excéde, & ces liens, ces chaînes
De gens, dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés, miséres du vieux tems,
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parens:
Vous avez de l'esprit, & votre fille est sote,
Vous avez pour surcroît un frere qui radote,
Eh bien, c'est leur affaire après tout, selon moi
Tous ces noms ne sont rien, chacun n'est que pour soi.

FLORISE.

Vous avez bien raiſon ; je vous dois le courage
Qui me ſoutient contr'eux, contre cet étalage ;
L'affaire preſſe au moins, il faut ſe décider :
Ariſte nous arrive, il vient de le mander,
Et par une façon des galans du vieux ſtile,
Geronte ſur la route attend l'autre imbécile.
Il compte voir ce ſoir les articles ſignés.

CLE'ON.

Et ce ſoir finira tout ce que vous craignez.
Premiérement, ſans vous on ne peut rien conclure ;
Il faudra, ce me ſemble, un peu de ſignature
De votre part ; ainſi tout dépendra de vous,
Refuſez de ſigner, grondez, & boudez nous,
Car pour me conſerver toute ſa confiance
Je ferai contre vous moi-même en ſa préſence,
Et je me fâcherois, s'il en étoit beſoin ;
Mais nous l'emporterons ſans prendre tout ce ſoin.
Il m'eſt venu d'ailleurs une aſſez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pourrez être aidée ...
Mais non : car ce ſeroit un moyen un peu fort :
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh ! vous me le direz : Quel ſcrupule eſt le vôtre ?
Quoi ! ne penſons-nous pas tout haut l'un devant l'autre ?
Vous ſçavez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,

Et que vos seuls conseils sont ma régle aujourd'hui ;
Vous êtes honnête-homme, & je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre :
Ainsi confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Geronte ainsi qu'à nous unir.

CLE'ON.

Au fond, je n'y vois pas de quoi faire un mistére...
Et c'est ce que de vous mérite votre frere ;
Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits, ni les siens,
Et que vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hazard réglé votre partage :
Vous sçavez à quel point il déteste un procès ;
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix ;
Cela fait contre lui la plus belle matiére :
Des biens à répéter, des partages à faire,
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs,
En lui faisant prévoir un procès de dix ans :
S'il va donc s'obstiner malgré vos répugnances,
A l'établissement qui rompt nos espérances,
Partons d'ici, plaidez, une assignation
Détruira le projet de la donation ;
Il ne peut pas souffrir d'être seul : vous partie ;
On ne me verra pas lui tenir compagnie,
Et quant à vos procès, ou vous le gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'acheverez.

FLORISE.

Contre les préjugés dont votre ame est exempte,
La mienne, par malheur n'est pas aussi puissante,
Et je vous avouerai mon imbécillité,
Je n'irois pas sans peine à cette extrémité :
Il m'a toujours aimée, & j'aimois à lui plaire,
Et soit cette habitude ou quelque autre chimére ;
Je ne puis me résoudre à le désespérer :
Mais votre idée au moins sur lui peut opérer,
Dites-lui qu'avec vous, paroissant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ, & qu'enfin, s'il me poussoit à bout,
Vous avez entrevû que je suis prête à tout.

CLEON.

S'il s'obstine pourtant, quoiqu'on lui puisse dire...
On pourroit consulter pour le faire interdire,
Ne le laisser jouir que d'une pension,
Mon Procureur fera cette expédition :
C'est un homme admirable, & qui par son adresse
Auroit fait enfermer les sept Sages de Gréce,
S'il eût plaidé contre eux. S'il est quelque moyen
De vous faire passer ses droits & tout son bien,
L'affaire est immanquable, il ne faut qu'une lettre
De moi....

FLORISE.

Non, différez... Je crains de me commettre ;
Dites-lui seulement, s'il ne veut point céder,

Que je suis, malgré vous, résolue à plaider :
De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure,
Et pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir pour m'assurer son bien ;
Au reste, vous sçavez pourquoi je le desire.

CLE'ON.

Vous connoissez aussi le motif qui m'inspire,
Madame : Ce n'est point du bien que je prétends ;
Et mon goût seul pour vous fait mes engagemens ;
Des amans du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage,
Mais je vous le redis tout naturellement ;
Votre genre d'esprit me plaît infiniment ;
Et je ne sçai que vous, avec qui j'aye envie
De penser, de causer, & de passer ma vie,
C'est un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en assurer ?
Et, loin de tout, ici, pourrez-vous demeurer ?
Je ne sçai, répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites :
Peut-être votre goût vous a séduit d'abord,
Mais tout Paris.....

CLE'ON.

Paris ! il m'ennuye à la mort ;
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice,

En m'éloignant d'un monde, à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir & d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisans détestables;
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité! ...
Des femmes d'un caprice, & d'une fausseté! ...
Des prétendus Esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gayeté de l'épaisse opulence,
Tant de petits talens où je n'ai pas de foi;
Des réputations on ne sçait pas pourquoi;
Des Protégés si bas! des Protecteurs si bêtes! ...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds, ni têtes;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui;
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui;
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne sont pas, quand on pense, une chaine bien forte:
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets, dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillans qu'on mange, qu'on fripponne,
Qui pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE.

J'en reconnois grand nombre à ce portrait fidelle.

CLE'ON.

Paris me fait pitié, lorsque je me rappelle
Tant d'illustres Faquins, d'insectes freluquets...

FLORISE.

Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes?

CLE'ON.

Pour vous, je n'ai point de mistéres;
Et vous verrez ma liste avec les caractéres:
J'aime l'ordre, & je garde une collection
Des lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie;
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et désoler là-bas bien des Sociétés:
Je suis tenté parbleu d'écrire mes mémoires,
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher...

FLORISE.

Cela sera délicieux.

CLE'ON.

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
Il m'en vient déja vingt qui retiennent des places:
Vous y verrez Mélite avec toutes ses graces,
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits Messieurs qui rodent à l'entour.
Sur l'aigre Céliante, & la fade Uranie

Je compte bien aussi passer ma fantaisie ;
Pour le petit Damis, & Monsieur Dorilas,
Et certain plat Seigneur l'Automate Alcidas
Qui glorieux & bas se croit un personnage,
Tant d'autres importans, Esprits du même étage ;
Oh ! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien que de six mois ils n'osent se montrer ;
Ce n'est pas sur leurs moeurs que je veux qu'on en cause.
Un vice, un déshonneur font assez peu de chose,
Tout cela dans le monde est oublié bien-tôt,
Un ridicule reste, & c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous ? cela peut faire un bruit du diable
Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien scandaleux, bien bon, le stile n'y fait rien,
Pourvû qu'il soit méchant, il sera toujours bien.

FLORISE.

L'idée est excellente, & la vengeance est sûre.
Je vous prierai d'y joindre, avec quelque avanture,
Une Madame Orphise, à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs :
Quoiqu'elle soit affreuse, elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie :
Je voudrois que déja votre ouvrage fût fait.

CLE'ON.

On peut toujours à compte envoyer son portrait ;
Et dans trois jours d'ici désespérer la belle,

FLORISE.

Eh comment?

CLE'ON.

On peut faire une chanson sur elle;
Cela vaut mieux qu'un livre, & court tout l'univers.

FLORISE.

Oui, c'est très-bien pensé : mais faites-vous des vers?

CLE'ON.

Qui n'en fait pas? Est-il si mince cotterie
Qui n'ait son bel-esprit, son plaisant, son génie?
Petits Auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chansons, & des vers innocens,
Oh! pour quelques couplets, fiez-vous à ma Muse,
Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon excuse :
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir,
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

SCENE IV.

FRONTIN, FLORISE, CLE'ON.

FRONTIN, *un peu éloigné.*

Monsieur, je voudrois bien...

CLE'ON,

CLE'ON.

à Florise.

Attends.... Permettez-vous....

FLORISE.

Veut-il vous parler seul ?

FRONTIN.

Mais, Madame....

FLORISE.

Entre nous

Entiére liberté. Frontin est impayable,
Il vous sert bien ; je l'aime.

CLE'ON, *à Florise qui sort.*

Il est assez bon diable,
Un peu bête....

SCENE V.

CLE'ON, FRONTIN.

FRONTIN.

AH Monsieur, ma réputation
Se passeroit fort bien de votre caution :
De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valere entrera-t'il ?

CLE'ON.

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir,
Que j'irois le trouver ?

FRONTIN.

Il a voulu venir :
Je ne suis point garant de cette extravagance,
Il m'a suivi de loin malgré ma remontrance,
Se croyant invisible, à ce que je conçois,
Parce qu'il a laissé sa chaise dans le bois.
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLE'ON.

Florise heureusement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne. Observe tout pendant notre entretien.

SCENE VI.

CLE'ON *seul.*

L'Affaire est en bon train, & tout ira fort bien
Après que j'aurai fait la leçon à Valere
Sur toute la maison, & sur l'art d'y déplaire :
Avec son ton, ses airs, & sa frivolité
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté ;
Une vieille franchise à ses talens s'oppose :
Sans cela l'on pourroit en faire quelque chose.

SCENE VII.

VALERE, *en habit de campagne.*

CLE'ON.

VALERE, *embrassant Cléon.*

Eh bon jour, cher Cléon ! je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidéle ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable !
Comment reconnoîtrai-je ...

CLE'ON.

Ah point de complimens :
Quand on peut être utile, & qu'on aime les gens,
On est payé d'avance... Eh bien, quelles nouvelles
A Paris ?

VALERE.

O ! cent mille, & toutes des plus belles.
Paris est ravissant, & je crois que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talens plus féconds, les esprits plus aimables :
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables :
Chaque jour le génie & la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLÉON.

Tout vous paroît charmant, c'est le sort de votre
âge.
Quelqu'un pourtant m'écrit, & j'en crois son suffrage,
Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé,
Que les arts, les plaisirs, les esprits font pitié,
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties,
Et qu'à force d'esprit & de petits talens
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon
sens.
Comment vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien? Tenez-vous aux scrupules?
Toujours bon, toujours dupe.

VALERE.

Oh! non, en vérité:
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté:
Tout est colifichet, ponpon & parodie,
Le monde, comme il est, me plaît à la folie.
Les Belles tous les jours vous trompent, on leur
rend:
On se prend, on se quitte assez publiquement,
Les maris sçavent vivre, & sur rien ne contestent:
Les hommes s'aiment tous: les femmes se détestent
Mieux que jamais: enfin c'est un monde charmant,

Et Paris s'embellit délicieusement.

CLE'ON.

Et Cidalise ?...

VALERE.

Mais....

CLE'ON.

C'est une affaire faite :
Sans doute, vous l'avez ?... Quoi la chose est
secrette ?

VALERE.

Mais cela fut-il vrai, le dirois-je ?

CLE'ON

Par-tout ;
Et ne point l'annoncer, c'est mal servir son goût.

VALERE.

Je m'en détacherois si je la croyois telle.
J'ai, je vous l'avouerai, beaucoup de goût pour
elle,
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLE'ON, *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon, je crois, vous a légué son ame :
Il faudroit des six mois pour aimer une femme
Selon vous : on perdroit son tems, la nouveauté
Et le plaisir de faire une infidélité ;
Laissez la Bergerie, & sans trop de franchise,
Soyez de votre siécle ainsi que Cidalise :

Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez ;
Et vous l'estimerez après si vous pouvez.
Au reste, affichez tout : Quelle erreur est la vôtre ?
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre,
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'un autre a pris,
A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

VALERE.

Je vous en crois assez. . . . Eh bien, mon mariage ?
Concevez-vous ma mere, & tout ce radotage ?

CLE'ON.

N'en appréhendez rien. Mais soit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous :
Car enfin, si voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, & si vous vous trompez vous-même,
En fuyant un parti peut-être avantageux ?

VALERE.

Eh non : vous me sauvez un ridicule affreux.
Que diroit-on de moi, si j'allois à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage ?
Ou j'aurois une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui seroit mon pédant ;
Ou si par mon malheur ma femme étoit jolie,
Je serois le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce seroit m'égorger de ma main :
Quand je puis m'avancer & faire mon chemin,

Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre, & borner ma fortune ?
Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi ! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLE'ON.

Vous pensez juste.

VALERE.

A vous en est toute la gloire :
D'après vos sentimens, je prévois mon histoire,
Si j'allois m'enchaîner ; & je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLE'ON.

Mais malheureusement on dit que votre mere
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire :
Elle a chez elle une homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi,
Un Ariste, un esprit d'assez grossiére etoffe,
C'est une espéce d'ours, qui se croit Philosophe :
Le connoissez-vous ?

VALERE.

Non, je ne l'ai jamais vû ;
Chez moi, depuis six ans, je ne suis pas venu ;
Ma mere m'a mandé que c'est un homme sage,
Fixé depuis long-tems dans notre voisinage,
Que c'étoit son ami, son conseil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui :

CLE'ON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte ;
Il vous ſuffit qu'elle eſt aveugle ſur ſon compte :
Mais moi, qui vois pour vous les choſes de ſang
froid,
Au fond je ne puis croire Ariſte un homme droit :
Geronte eſt ſon ami, cela depuis l'enfance...

VALERE.

A mes dépens peut-être ils ſont d'intelligence ?

CLE'ON.

Cela m'en a tout l'air.

VALERE.

J'aime mieux un procès ;
J'ai des amis là-bas, je ſuis sûr du ſuccès.

CLE'ON.

Quoique je ſois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc : à moins d'aimer leur fille,
Je ne vois pas pourquoi vous vous empreſſeriez
Pour pareille alliance : On dit que vous l'aimiez
Quand vous êtiez ici ?

VALERE.

Mais aſſez, ce me ſemble :
Nous étions élevés, accoutumés enſemble,
Je la trouvois gentille, elle me plaiſoit fort,
Mais Paris guérit tout, & les abſens ont tort ;
On m'a mandé ſouvent qu'elle étoit embellie :
Comment la trouvez-vous ?

CLE'ON.

Ni laide, ni jolie,
C'est un de ces minois que l'on a vûs par-tout
Et dont on ne dit rien.

VALERE.

J'en crois fort votre goût.

CLE'ON.

Quant à l'esprit, néant : il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paroître, & je doute qu'il vienne :
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, & qu'elle a de l'humeur :
On la croit une Agnès, mais comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge
Je la crois avancée, & sans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter...
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est Dieux, qui la firent si bête.

VALERE.

Assurément, Chloé seroit une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté.
Allons, je vais partir, & comptez que j'espere
Dans deux heures d'ici desabuser ma mere :
Je laisse en bonnes mains...

CLE'ON.

Non, il vous faut rester.

VALERE.

Mais comment? Voulez-vous ici me présenter?

CLE'ON.

Non pas dans le moment, dans une heure.

VALERE.

A votre aise.

CLE'ON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise :
Dans l'instant que Geronte ici sera rentré,
Car c'est lui qu'il nous faut, je vous le manderai :
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous surprendre & nous plaire.

VALERE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie avec mon compliment?
C'est se moquer de l'Oncle, & c'est me contredire :
Toute mon ambassade est reduite à lui dire
Que je serai, soit dit dans le plus simple aveu,
Toujours son serviteur, & jamais son Neveu.

CLE'ON.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire :
Ce ton d'autorité choqueroit votre mere :
Il faut dans vos propos paroître consentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réussir ;
Ecoutez : conservons toutes les vraisemblances ;
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens,
Il faut, pour les mener, les prendre dans leur sens ;

L'important est d'abord que l'Oncle vous déteste,
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste;
Or notre Oncle est un sot, qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu:
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre:
Homme d'un autre siécle, & ne suivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le
vieux goût:
Cerveau des plus bornés, qui tenant pour maxime
Qu'un Seigneur de Paroisse est un Etre sublime,
Vous entretient sans cesse avec stupidité,
De son banc, de ses soins & de sa dignité:
On n'imagine pas combien il se respecte:
Yvre de son Château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sotement entêté,
Possédé du Démon de la Propriété,
Il reglera pour vous son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine;
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre par-tout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue,
Il ne vous fera pas grace d'une laitue:
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort
commun,
Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très-importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile,

Peut-être ira-t'il même à vous croire imbécille.

VALERE.

Oh, vous êtes charmant ! ... Mais n'aurois-je point
tort ?
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLE'ON.

Eh bien. . . Mariez-vous... Ce que je viens de dire
N'étoit que pour forcer Geronte à se dedire
Comme vous d[illegible] : moi, je n'exige rien ;
Tout ce que vous ferez sera toujours très-bien,
Ne consultez que vous.

VALERE.

Ecoutez-moi de grace
Je cherche à m'éclairer.

CLE'ON.

Mais tout vous embarrasse ;
Et vous ne sçavez point prendre votre parti :
Je n'approuverois pas ce début étourdi,
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable,
Dont la vûe exigeât un maintien raisonnable ;
Mais avec un vieux fou dont on peut se moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer,
Et que, pour vos projets, il falloit sans scrupule
Traiter légerement un vieillard ridicule.

VALERE.

Soit ... Il a la fureur de me croire à son gré,
Mais, fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

SCENE VIII.

FRONTIN, CLE'ON, VALERE.

FRONTIN.

MOnsieur j'entends du bruit, & je crains qu'on ne vienne.

CLE'ON.

Ne perdez point de temps. Que Frontin vous remene.

SCENE IX.

CLE'ON *seul.*

MAintenant éloignons Frontin, & qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frere;
Florise s'en défend, son foible caractére
Ne sçait point embrasser un parti courageux:
Embarquons là si bien, qu'amenée où je veux,
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sçai si je dois trop compter sur Valere...
Il pourroit bien manquer de resolution,
Et je veux appuyer son expédition;
C'est un sât subalterne; il est né trop timide:
On ne va point au Grand, si l'on n'est intrépide.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOE'.

Oui je te le repete, oui c'est lui que j'ai vû,
Mieux encor que mes yeux, mon cœur l'a reconnu :
C'est Valere lui-même, & pourquoi ce mystére ?
Venir, sans demander mon Oncle ni ma Mere,
Sans marquer, pour me voir, le moindre empressement !
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh non, ce n'est pas lui, vous vous serez trompée.

CHLOE'.

Non, crois-moi, de ses traits je suis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper, & nul autre sur moi
N'auroit jamais produit le trouble où je me voi ;
Si tu le connoissois, si tu pouvois l'entendre,

Ah ! tu sçaurois trop bien qu'on ne peut s'y mé-
prendre,
Que rien ne lui ressemble, & que ce sont des traits
Qu'avec d'autres, Lisette, on ne confond jamais,
Le doux saisissement d'une joie imprévûe,
Tous les plaisirs du cœur m'ont remplie à sa vûe;
J'ai voulu l'appeller, je l'aurois dû, je crois:
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix,
Il étoit déja loin ... M[illegible]ai, Lisette?
Quoi, Frontin...

LISETTE.

Il me tient l'avanture secrette;
Son maître l'attendoit, & je n'ai pû sçavoir...

CHLOE'.

Informe-toi d'ailleurs; d'autres l'auront pû voir;
Demande à tout le monde... eh va donc.

LISETTE.

Patience;
Du zèle n'est pas tout, il faut de la prudence:
N'allons pas nous jetter dans d'autres embarras;
Raisonnons: c'est Valere, ou bien ce ne l'est pas:
Si c'est lui, dans la regle, il faut qu'il vous prévienne;
Et si ce ne l'est pas, ma course seroit vaine;
On le sçauroit; Cléon, dans ses jeux innocens,
Diroit que nous courons après tous les passans:
Ainsi, tout bien pensé, le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre.

Seroit-ce bien Valere ?... Eh mais en vérité,
Je commence à le croire ... Il l'aura consulté :
De quelques bons conseils cette suite est l'ouvrage :
Oui, brouiller des parens le jour d'un mariage,
Pour prélude chasser l'époux de la maison,
L'histoire est toute simple, & digne de Cléon,
Plus le trait seroit noir, plus il est vraisemblable.

CHLOE'.

Il faudroit que ce fût un homme abominable :
Tes soupçons vont trop loin; qu'ai-je fait contre lui?
Et pourquoi voudra t'il m'affliger aujourd'hui ?
Peut-il être des cœurs assez noirs, pour se plaire
A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire ?
Mais toi-même pourquoi, soupçonner cette horreur?
Je te vois lui parler avec tant de douceur.

LISETTE.

Vraiment, pour mon projet, il ne faut pas qu'il
sçache
Le fonds d'aversion qu'avec soin je lui cache,
Souvent il m'interroge, & du ton le plus doux
Je flate les desseins qu'il a, je crois, sur vous :
Il imagine avoir toute ma confiance,
Il me croit sans ombrage & sans expérience,
Il en sera la dupe : allez, ne craignez rien :
Geronte améne Ariste, & j'en augure bien ;
Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres ;
J'ai vû ces gens si fins plus attrapés que d'autres ;

On l'emporte ſouvent ſur la duplicité,
En allant ſon chemin avec ſimplicité,
Et....

FRONTIN, *derriere le Théatre.*

Liſette !

LISETTE, *à Chloé.*

Rentrez ; c'eſt Frontin qui m'appelle.

SCENE II.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *ſans voir Liſette.*

PArbleu, je vais lui dire une bonne nouvelle!
On eſt bien malheureux d'être né pour ſervir :
Travailler, ce n'eſt rien ; mais toujours obéir !

LISETTE.

Comment, ce n'eſt que vous ? Moi, je cherchois Ariſte.

FRONTIN.

Tiens, Liſette, finis, ne me rends pas plus triſte :
J'ai déja trop ici de ſujet d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger :
Il m'envoye à Paris, que dis-tu du meſſage ?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN.

Comment rien ? un mot pour le moins.

LISETTE.

Bon voyage.

Partez, ou demeurez, cela m'eſt fort égal.

FRONTIN.

Comment ! as-tu le cœur de me traiter ſi mal ?
Je n'y puis p[illegible]a gravité me tue,
Il ne tiendra qu'à moi, ſi cela continue,
Oui... de mourir.

LISETTE.

Mourez.

FRONTIN.

Pour t'avoir réſiſté
Sur celui qui tantôt s'eſt ici préſenté...
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore...

LISETTE.

Vous le ſçavez très-bien, je le répéte encore :
Vous aimez les ſecrets : moi, chacun a ſon goût,
Je ne veux point d'amant qui ne me diſe tout.

FRONTIN.

Ah ! comment accorder mon honneur & Liſette ;
Si je te le diſois ?

LISETTE.

Oh ! la paix ſeroit faite :
Et pour nous marier tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN.

Eh bien, l'homme, qu'ici vous ne deviez pas voir,
Etoit un inconnu... dont je ne sçai pas l'âge...
Qui pour nous consulter sur certain mariage
D'une fille... non veuve... ou les deux : au surplus
Tout va bien... M'entends-tu ?

LISETTE.

Moi ? non.

FRONTIN.

Ni moi non plus :
Si bien que pour cacher & l'homme & l'avanture...

LISETTE.

As-tu dit ? A quoi bon te donner la torture ?
Va, mon pauvre Frontin, tu ne sçais pas mentir,
Et je t'en aime mieux : moi, pour te secourir,
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, qui c'étoit.

FLORISE.

Qui ;

LISETTE.

Valere.
Il ne faut pas rougir, ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien, si tu le sçais, pourquoi le demander ?

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi-confidences,

Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valere en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux;
Mais je n'ai pas le tems d'en dire davantage,
Voici mon dernier mot, je défends ton voyage;
Tu m'aimes, obéis. Si tu pars, dès demain
Toute promesse est nulle, & j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais....

LISETTE.

Point de mais... On vient. Va, fais croire à ton Maitre
Que tu pars: nous sçaurons te faire disparaître.

SCENE III.

ARISTE, GERONTE, CLE'ON, LISETTE.

GERONTE.

Que fait donc ta Maîtresse ? Où chercher maintenant ?
Je cours... j'appelle...

LISETTE.

Elle est dans son appartement.

GERONTE,

Cela peut être, mais elle ne répond guère.

LISETTE.

Monsieur, elle a si mal passé la nuit derniere...

GERONTE.

Oh! parbleu, tout ceci commence à m'ennuyer:
Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer:
Comment? on ne peut plus être un seul jour tranquile?
Je vois bien qu'elle boude, & je connois son stile.
Oh bien, moi, les boudeurs sont mon aversion,
Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison:
A mon exemple ici je prétends qu'on en use,
Je tâche d'amuser, & je veux qu'on m'amuse:
Sans cesse de l'aigreur, des scènes, des refus,
Et des maux éternels ausquels je ne crois plus,
Cela m'excéde enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y gronde,
Et qu'avec moi chacun aime à se rejouir,
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE.

Florise a de l'esprit: avec cet avantage
On a de la ressource, & je crois bien plus sage
Que vous la rameniez par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colere à l'humeur:
Ces nuages legers se dissipent d'eux-mêmes:
D'ailleurs je ne suis point pour les partis extrêmes;

Vous vous aimez tous deux.

GERONTE.

Et qu'en pense Cléon ?

CLE'ON.

Que vous n'avez pas tort, & qu'Ariste a raison.

GERONTE.

Mais encor, quel conseil...

CLE'ON.

Que voulez-vous qu'on dise !
Vous sçavez mieux que nous comment mener Florise :
S'il faut se déclarer pourtant de bonne foi,
Je voudrois, comme vous, être maître chez moi :
D'autre part, se brouiller ... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle : En causant avec elle,
Je crois avoir surpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux,
Car vous voir bien ensemble est ce que je désire.

GERONTE.

Allons ? chemin faisant, vous pourrez me le dire.
Je vais la retrouver : venez-y : je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte,
Je vais, avec Cléon, voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir,
Car de façon ou d'autre... Enfin, nous allons voir.

SCENE IV.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah, que votre retour nous étoit nécessaire
Monsieur ! vous seul pouvez rétablir cette affaire,
Elle tourne au plus mal, & si votre crédit
Ne détrompe Geronte, & ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE.

Que veux-tu que je fasse ?
Geronte n'entend rien : ce que je vois me passe ;
J'ai beau citer des faits, & lui parler raison,
Il ne croit rien, il est aveugle sur Cléon.
J'ai pourtant tout espoir dans une conjecture
Qui le détromperoit, si la chose étoit sûre :
Il s'agit de soupçons, que je puis voir détruits :
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encor, mais aux yeux de Geronte
Je démasque le traître & le couvre de honte,
Si je puis averer le tour le plus sanglant,
Dont je l'ai soupçonné, graces à son talent.

LISETTE.

Le soupçonner ! Comment c'est-là que vous en êtes ?

Ma foi, c'eſt trop d'honneur, Monſieur, que vous
lui faites,
Croyez d'avance, & tout.

ARISTE.

Il s'en eſt peu fallu.
Que pour ce mariage on ne m'ait pas revû :
Sans toutes mes raiſons, qui l'ont bien ramenée
La mere de Valere étoit déterminée
A les remercier.

LISETTE.

Pourquoi ?

ARISTE.

C'eſt une horreur
Dont je veux dévoiler & confondre l'auteur,
Et tu m'y ſerviras.

LISETTE.

A propos de Valere,
Où croyez-vous qu'il ſoit ?

ARISTE.

Peut-être chez ſa mere
Au moment où j'en parle : à toute heure on l'attend.

LISETTE.

Bon ! Il eſt ici.

ARISTE.

Lui ?

LISETTE.

Lui : le fait eſt conſtant.

ARISTE.

ARISTE.

Mais quelle étourderie !

LISETTE.

Oh ! toutes ses mesures
Sembloient, pour le cacher, bien prises & bien sûres,
Il n'a vû que Cléon, & l'oracle entendu;
Dans le bois près d'ici Valere s'est perdu,
Et je l'y crois encor : comptez que c'est lui-même,
Je le sçai de Frontin.

ARISTE.

Quel embarras extrême !
Que faire? l'aller voir, on sçauroit tout ici :
Lui mander mes conseils est le meilleur parti ;
Donne-moi ce qu'il faut ; hâte-toi, que j'écrive.

LISETTE.

J'y vais... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.

SCENE V.

ARISTE, *seul.*

Ce voyage insensé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon soupçon ;
La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse,
Tout se sçait tôt ou tard, & la vérité perce :
Par eux-mêmes souvent les méchans sont trahis.

SCENE VI.

VALERE, ARISTE.

VALERE.

AH, les affreux chemins, & le maudit pays !

à Ariste.

Mais de grace, Monsieur, voulez-vous bien m'apprendre

Où je puis voir Géronte ?

ARISTE.

Il seroit mieux d'attendre :

En ce moment, Monsieur, il est fort occupé,

VALERE.

Et Florise ? On viendroit, ou je suis bien trompé ;

L'étiquette du lieu seroit un peu légére,

Et quand un gendre arrive on n'a point d'autre affaire.

ARISTE.

Quoi ! vous êtes. . .

VALERE.

Valere.

ARISTE.

Eh quoi ! surprendre ainsi !

Votre mere vouloit vous présenter ici,

A ce qu'on m'a dit.

VALERE.

Bon ! vieille cérémonie ;
D'ailleurs, je sçai très-bien que l'affaire est finie,
Ariste a décidé... Cet Ariste, dit-on,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison,
On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne :
Ma mere est, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE.

Sur l'amitié d'Ariste, & sur sa bonne foi...

VALERE.

Oh ! cela...

ARISTE.

Doucement ; cet Ariste, c'est moi.

VALERE.

Ah ! Monsieur...

ARISTE.

Ce n'est point sur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur hazarde :
Ne me connoissant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offensez pas : mais je dois m'affliger
Du ton, dont vous parlez d'une mere estimable,
Qui vous croit de l'esprit, un caractére aimable :
Qui veut votre bonheur, voilà ses seuls défauts,
Si votre cœur au fond ressemble à vos propos.

VALERE.

Vous me faites ici les honneurs de ma mere

Je ne sçais pas pourquoi : son amitié m'est chére :
Le hazard vous a fait prendre mal mes discours,
Mais mon cœur la respecte, & l'aimera toujours.

ARISTE.

Valere, vous voilà : ce langage est le vôtre :
Oüi, le bien vous est propre ; & le mal est d'un autre.

VALERE.

A part. *haut.*

Oh, voici les sermons, l'ennui ! . . . Mais s'il vous plaît,
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on est ?
Il convient. . . .

ARISTE.

Un moment : si l'amitié sincére
M'autorise à parler au nom de votre mere,
De grace, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même, ici, vous avez déja fait.

VALERE.

Vous sçavez . . . .

ARISTE.

Je le sçais.

VALERE.

Ce n'est point un mistére
Bien merveilleux ; j'avois à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, & m'intéresse fort,
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mere & la fille,

Et nous voir assiégés de toute une famille :
Comme il est mon ami. . .

ARISTE.

Lui ?

VALERE.

Mais assurément.

ARISTE.

Vous osez l'avouer ?

VALERE.

Ah ! très parfaitement :
C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie,
Et je suis son ami de cœur, & pour la vie :
Oh ! ne l'est pas qui veut.

ARISTE.

Et si l'on vous montroit
Que vous le haïrez ?

VALERE.

On seroit bien adroit.

ARISTE.

Si l'on vous faisoit voir que ce bon air, ces graces,
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces,
Cachent un homme affreux, qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer ?

VALERE.

C'est juger par des bruits de pédants, de commeres.

ARISTE.

Non, par la voix publique : elle ne trompe guères.
Géronte peut venir, & je n'ai pas le tems
De vous instruire ici de tous mes sentimens ;
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne ;
Après quoi, choisissez son commerce ou sa haine.
Je sens que je vous lasse, & je m'apperçois bien
A vos distractions, que vous ne croyez rien :
Mais, malgré vos mépris, votre bien seul m'occupe;
Il seroit odieux que vous fussiez sa dupe.
L'unique grace encor, qu'attend mon amitié,
C'est que vous n'alliez point paroître si lié
Avec lui : vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeois pas une vaine prudence.
Quant au ton, dont il faut ici vous présenter ;
Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter,
Vous avez de l'esprit, un heureux caractére,
De l'usage du monde, & je crois que pour plaire
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui;
Géronte vient ; allons...

SCENE VII.

GERONTE, ARISTE, VALERE.

GERONTE, *d'un air fort empressé.*

Eh vraiment oüi, c'est lui.
Bon jour, mon cher enfant... viens donc, que je
t'embrasse! *à Ariste.*
Comme le voilà grand!... Ma foi, cela nous chasse.

VALERE.

Monsieur, en vérité...

GERONTE.

Parbleu, je l'ai vû là,
(Je m'en souviens toujours) pas plus haut que cela:
C'étoit hier, je crois... Comme passe notre âge!
Mais te voilà, vraiment, un grave personnage.

à Ariste.

Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon,
C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

VALERE.

Monsieur, c'est trop d'honneur...

GERONTE.

Oh! non pas, je te prie;
N'apporte point ici l'air de cérémonie,

Regarde-toi déja comme de la maison.

à Ariste.

A propos nous comptons qu'elle entendra raison.
Oh ! j'ai fait un beau bruit : c'eſt bien moi qu'on étonne :
La menace eſt plaiſante : ah je ne crains perſonne,
Je ne la croyois pas capable de cela :
Mais je commence à voir que tout s'appaiſera,
Et que ma fermeté remettra ſa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous préſenter chez elle :
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui ;
Je vais renouveller connoiſſance avec lui.
Allez, ſi l'on ne peut la réſoudre à deſcendre,
J'irai dans un moment lui préſenter ſon gendre.

SCENE VIII.

GERONTE, VALERE.

GERONTE.

EH bien, es-tu toujours vif, joyeux, amuſant ?
Tu nous réjouiſſois.

VALERE.

Oh ! j'étois fort plaiſant !

GERONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire,

Je t'aime comme un fils, & tu dois.. ..

VALERE, *à part.*

Comment faire ?

Son amitié me touche.

GERONTE, *à part.*

Il paroît bien distrait.

Eh bien...

VALERE.

Assurément, Monsieur.... j'ai tout sujet

De chérir les bontés.....

GERONTE.

Non; ce ton-là m'ennuye;

Je te l'ai dit, point de cérémonie.

SCENE IX.

CLE'ON, GERONTE, VALERE.

CLE'ON.

Ne suis--je pas de trop ?

GERONTE.

Non, non, mon cher Cléon;

Venez & partagez ma satisfaction.

CLE'ON.

Je ne pouvois trop-tôt renouer connoissance

Avec Monsieur.

VALERE.

J'avois la même impatience.

CLE'ON, *bas à Valere.*

Comment va ?

VALERE, *bas à Cléon.*

Patience.

GERONTE, *à Cléon.*

Il eſt complimenteur ;

C'eſt un défaut.

CLE'ON.

Sans doute, il ne faut que le cœur.

GERONTE.

J'avois grande raiſon de prédire à ta mere
Que tu ſerois bien fait, noblement, ſûr de plaire ;
Je m'y connois, je ſçais beaucoup de bien de toi :
Des lettres de Paris & des gens que je crois...

VALERE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles ?
Les derniéres, Monſieur, les ſçait-on ?

GERONTE.

Qui ſont-elles ?

Nous eſt-il arrivé quelque choſe d'heureux ?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je ſuis toujours ſenſible aux biens de ma patrie :
Eh bien, voyons donc, qu'eſt-ce ? Apprens-moi, je
te prie...

VALERE, *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort ;
Mais il avoit Phriné, qu'elle hait à la mort ;
Lisidor, à la fin a quitté Doralise :
Elle est bien, mais ma foi d'une horrible bêtise :
Déja depuis long-tems cela devoit finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

CLÉON, *bas à Valere.*

Très-bien : continuez.

VALERE.

J'oubliois de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile & Delphire :
Lucile en est outrée & ne se montre plus,
Mais Delphire a mieux pris son parti là dessus,
On la trouve par tout s'affichant de plus belle ;
Et se moquant du ton, pourvû qu'on parle d'elle ;
Lise a quitté le rouge, & l'on se dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas ;
On prétend qu'il n'est pas compris dans la reforme,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GERONTE.

Quels diables de propos me tenez-vous donc là ?

VALERE.

Quoi ? vous ne sçaviez point un mot de tout cela ?
On n'en dit rien ici ? l'ignorance profonde !
Mais c'est, en vérité, n'être pas de ce monde ;
Vous n'avez donc, Monsieur, aucune liaison ?

Eh ! mais, où vivez-vous ?

GERONTE.

Parbleu, dans ma maison :
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de fréluquets, d'une troupe de folles :
Aux gens que je connois paisiblement borné,
Eh ! que m'importe à moi, si Madame Phriné
Ou Madame Lucile affichent leurs folies ?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos ;
Ces puérilités, la pâture des sots.

CLE'ON.

à Geronte. *bas à Valere.*
Vous avez bien raison... Courage.

GERONTE.

cher Valere ;
Nous avons, je le vois, la tête un peu legere,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté :
Mais nous te guérirons de la frivolité.
Ma niéce est raisonnable, & ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALERE.

C'est moi, sans me flater, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, & je vous conterai...

GERONTE.

Je t'en dispense.

VALERE.

On peut vous rendre un homme aimable;
Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs :
On ne vit qu'à Paris, & l'on végète ailleurs.

CLE'ON.

bas à Valere. *bas à Geronte.*

Ferme !... Il est singulier !

GERONTE.

Mais c'est de la folie !
Il faut qu'il ait....

VALERE.

La niéce, est-elle encor jolie ?

GERONTE.

Comment, encor ? Je crois qu'il a perdu l'esprit :
Elle est dans son printems, chaque jour l'embellit.

VALERE.

Elle étoit assez bien.

CLE'ON, *bas à Geronte.*

L'éloge est assez mince.

VALERE.

Elle avoit de beaux yeux... pour des yeux de Province.

GERONTE.

Sçais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'est très-mal débuter ?

Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma Niéce,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse...

VALERE.

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration?
Je ne me pique pas de belle passion.
Je l'aime... sensément.

GERONTE.

Comment donc?

VALERE.

Comme on aime...
Sans que la tête tourne... Elle en fera de même:
Je réserve au contrat toute ma liberté,
Nous vivrons bons amis, chacun de son côté.

CLE'ON, *bas à Valere.*

A merveille! appuyez.

GERONTE.

Ce petit train de vie
Est tout à fait touchant, & donne grande envie...

VALERE.

Je veux d'abord...

GERONTE.

D'abord il faut changer de ton.

CLE'ON, *bas à Valere.*

Dites, pour l'achever, du mal de la maison,

GERONTE.

Or, écoute...

VALERE.

Attendez : il me vient une idée.

Il se promene au fond du Théatre, regardant de côté & d'autre, sans écouter Géronte.

GERONTE, *à Cléon.*

Quelle tête! Oh ! ma foi la noce est retardée :
Je ferois à ma Niéce un fort joli présent !
Je lui veux un mari sensible, complaisant,
Et s'il veut l'obtenir, car je sens que je l'aime,
Il faut, sur mes avis, qu'il change son système.
Mais qu'examine-t-il ?

VALERE.

Pas mal... cette façon...

GERONTE.

Tu trouves bien, je crois, le goût de ma maison ?
Elle est belle, en bonne air, enfin c'est mon ouvrage,
Il faut bien embellir son petit hermitage :
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi ?...

VALERE.

Je suis à vous... En abbatant ceci...

CLE'ON, *à Géronte,*

Que parle-t-il d'abbatre ?

VALERE.

Oh! rien.

GERONTE.

Mais je l'espère.

Sçachons ce qui l'occupe : eſt-ce donc un miſtére ?

VALERE.

Non : c'eſt que je prenois quelques dimenſions
Pour des ajuſtemens, des augmentations.

GERONTE.

En voici bien d'une autre ! Eh : dis moi je te prie ;
Te prennent-ils ſouvent tes accès de folie :

VALERE.

Parlons raiſon, mon oncle, oubliez un moment
Que vous avez tout fait, & point d'aveuglement :
Avouez, la maiſon eſt mauſſade, odieuſe,
Je trouve tout ici d'une vieilleſſe affreuſe :
Vous voyez. . .

GERONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun ;
De l'eſprit ſi l'on veut, mais pas le ſens commun.

VALERE.

Oüi. . . vous avez raiſon ; il ſeroit inutile
D'ajuſter, d'embellir. . .

GERONTE, *à Cléon.*

Il devient plus docile ;
Il change de langage.

VALERE.

Ecoutez ; faiſons mieux.
En me donnant Chloé l'objet de tous mes vœux ;
Vous lui donnez vos biens, la maiſon ?

GERONTE.

C'est-à-dire,

Après ma mort.

VALERE.

Vraiment, c'est tout ce qu'on desire,
Mon cher Oncle : Or voici mon projet sur cela,
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a,
La maison est à nous : on ne peut rien en faire,
Un jour je l'abbatrois, donc il est nécessaire,
Pour jouir tout-à-l'heure & pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain :
J'aurai soin....

GERONTE.

Le partir ; ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLE'ON, *bas à Geronte.*

Sa folie est certaine.

GERONTE.

Et quand à vos beaux plans & vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALERE.

Parce que pour nos biens je prends quelques mesures,
Mon cher Oncle se fâche, & me dit des injures ?

GERONTE.

Oui, va je t'en réponds, ton cher Oncle ? Oh ! parbleu,
La peste emporteroit jusqu'au dernier neveu,

Je ne te prendois pas pour rétablir l'espece.

VALERE, *à Cléon.*

Par malheur j'ai du goût, l'air maussade me blesse,
Et Monsieur ne veut rien changer dans sa façon :
Sous prétexte qu'il est maître de la maison
Il prétend...

GERONTE.

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLE'ON.

Sans doute.

VALERE, *à Cléon.*

Mais, Monsieur, je ne prétends pas l'être :
Faites ici ma paix ; je ferai ce qu'il faut....
Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

SCENE X.

GERONTE, CLE'ON.

GERONTE.

A-T'on vû quelque part un fond d'impertinences
De cette force-là ?

CLE'ON.

Si sur les apparences...

GERONTE.

Où diable preniez-vous qu'il avoit de l'esprit ?

C'est un original qui ne sçait ce qu'il dit :
Un de ces merveilleux gâtés par des *Caillettes* :
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes,
Et Monsieur celui-ci, Madame celle-là,
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.
Ma foi, sauf votre avis...

CLE'ON.

Je m'en rapporte au vôtre :
Vous vous y connoissez tout aussi-bien qu'un autre ;
Prenez qu'on ma surpris, & que je n'ai rien dit :
Après tout, je n'ai fait que rendre le recit
De gens qu'il voit beaucoup ; moi qui ne le vois guere
Qu'en passant, j'ignorois le fonds du caractere.

GERONTE.

Oh ! sur parole ainsi ne louons point les gens :
Avant que de louer, j'examine long-tems,
Avant que de blâmer même cérémonie :
Aussi connois-je bien mon monde : & je défie
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien ;
Autrefois j'ai tant vû, soit en mal, soit en bien,
De reputations contraires aux personnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes,
Il faut y voir soi-même : & par exemple, vous,
Si je les en croyois, ne disent-ils pas tous
Que vous êtes méchant ? ce langage m'assomme,
Je vous ai bien suivi, je vous trouve bon-homme.

CLE'ON.

Vous avez dit le mot, & la méchanceté
N'est qu'un nom odieux, par les sots inventé:
C'est-là, pour se venger, leur formule ordinaire:
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphére,
Que, de peur d'être absurde, on fronde leur avis;
Et qu'on ne rampe pas comme eux, fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sçachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque, & qu'on veut les confondre,
Un tel est très-méchant, vous disent-ils tout bas:
Et pourquoi? C'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

Un Laquais arrive.

GERONTE.

Eh bien, qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur ce sont vos lettres.

GERONTE.

Donne.
Cela suffit.

(Le Laquais sort.)

Voyons... Ah! celle-ci m'étonne...
Quelle est cette écriture? Oui-dà? j'allois vraiment
Faire une belle affaire! Oh! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui, la matiere est féconde,
Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLE'ON.

Que vous mande-t-on ? Qui ?

GERONTE.

Je ne sçais pas qui c'est :
Quelqu'un sans se nommer, sans aucun intérêt...
Mais je ne sçais s'il faut vous montrer cette lettre :
On parle mal de vous.

CLE'ON.

De moi ? daignez permettre.

GERONTE.

C'est peu de chose : mais....

CLE'ON.

Voyons : je ne veux pas
Que sur mes procédés vous ayez d'embarras,
Qu'il soit aucun soupçon, ni le moindre nuage.

GERONTE.

Ne craignez rien : sur vous je ne prends nul ombrage :
Vous pensez comme moi sur ce plat fréluquet :
Tenez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

CLE'ON *lit.*

J'apprens, Monsieur, que vous donnez votre Niéce à Valere : vous ignorez apparemment que c'est un libertin, dont les affaires sont très-dérangées, & le courage fort suspect. Un ami de sa mere, dont on ne m'a pas dit le nom, s'est fait le médiateur de ce mariage, & vous sacrifie. Il m'est revenu aussi que Cléon est fort lié avec Valere ; prenez garde que ses conseils ne vous embarquent dans une affaire qui ne peut que vous faire tort de toute façon.

GERONTE.

Eh bien, qu'en dites-vous?

CLE'ON.

Je dis, & je le pense
Que c'est quelque noirceur sous l'air de confidence,
Pourquoi cacher son nom?

Il déchire la lettre.

GERONTE.

Comment? vous déchirez!....

CLE'ON.

Oui... Qu'en voulez-vous faire?

GERONTE.

Et vous conjecturez
Que c'est quelque ennemi, qu'on en veut à Valere?

CLE'ON.

Mais je n'assure rien: dans toute cette affaire
Me voilà suspect, moi, puisqu'on me dit lié...

GERONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLE'ON.

Le mieux sera d'agir selon votre sistême,
N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même:
Je veux croire qu'Ariste est honnête-homme: mais...
Votre écrivain peut-être... Enfin sçachez les faits,
Sans humeur, sans parler de l'avis qu'on vous donne:
Soit calomnie ou non, la lettre est toujours bonne

Quant à vos sûretés ; rien encor n'eſt ſigné :
Voyez, examinez...

GERONTE.

Tout eſt examiné :
Je renverrai mon fat, & ſon affaire eſt faite ;
Il vient... propoſez-lui de hâter ſa retraite,
Deux mots : je vous attends.

SCENE XIII.

CLEON, VALERE *d'un air rêveur.*

CLEON, *fort vîte & à demi voix.*

Vous êtes trop heureux,
Géronte vous déteſte ; il s'en va furieux ;
Il m'attend ; je ne puis vous parler davantage,
Mais ne craignez plus rien ſur votre mariage.

SCENE XIV.

VALERE *ſeul.*

Je ne ſçais où j'en ſuis, ni ce que je reſous.
Ah, qu'un premier amour a d'empire ſur nous !

J'allois braver Chloé par mon étourderie :
La braver ! J'aurois fait le malheur de ma vie ;
Ses regards ont changé mon ame en un moment ;
Je n'ai pû lui parler qu'avec saisissement ;
Que j'étois pénétré ! que je la trouve belle !
Que cet air de douceur & noble & naturelle
A bien renouvellé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur !
Ma conduite, à mes yeux, me pénétre de honte ;
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte ?
Il m'aimoit autrefois : j'espére mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon ?
Moi ! sérieusement amoureux !... Il n'importe :
Qu'il m'en plaisante ou non, ma tendresse l'emporte,
Je ne vois que Chloé : si j'avois pû prévoir...
Allons tout réparer : je suis au désespoir.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE.

LISETTE.

EH quoi, Mademoiselle, encor cette tristesse !
Comptez sur moi, vous dis-je, allons, point de
foiblesse.

CHLOE'.

Que les hommes sont faux ! & qu'ils sçavent, hélas !
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas !
Je n'aurois jamais crû l'apprendre par Valere.
Il revient, il me voit, il sembloit vouloir plaire ;
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agrémens,
Ses yeux sembloient répondre à tous mes sentimens ;
Le croiras-tu, Lisette ? Et qu'y puis-je comprendre ?
Cet amant adoré, que je croyois si tendre,
Oui, Valere, oubliant ma tendresse & sa foi,
Valere me méprise !... il parle mal de moi.

LISETTE.

Il en parle très-bien ; je le sçais, je vous jure.

CHLOE'.

Je le tiens de mon Oncle, & ma peine est trop sûre :
Tout est rompu, je suis dans un chagrin mortel.

LISETTE.

Ouais ! tout ceci me passe & n'est pas naturel :
Valere vous adore, & fait cette équipée ?
Je vois là du Cléon, ou je suis bien trompée :
Mais il faut par vous-même entendre votre amant ;
Je vous menagerai cet éclaircissement,
Sans que dans mon projet Florise nous dérange :
Ma foi, je lui prépare un tour assez étrange
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous :
Le moment est heureux : tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas ? C'est *ma chere Lisette !*
Mon enfant ! ... On m'écoute, on me trouve parfaite ;
Tantôt on ne pouvoit me souffrir : à présent,
Vû que pour terminer Géronte est moins pressant ;
Elle est d'une gayté, d'une folie extrême :
Moi, je vais profiter de l'instant où l'on m'aime ;
Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin :
Il *est délicieux, incroyable, divin*,
Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse :
Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse ;
Géronte le demande, on le dit en fureur,
Mais je compte guérir le frere par la sœur.

CHLOÉ.

Eh! que fait Valere!

LISETTE.

Ah! j'oubliois de vous dire
Qu'il est à sa toilette, & cela doit détruire
Vos soupçons mal-fondés : car vous concevez bien
Que s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.
Ariste est avec lui : j'en tire bon augure.
Pour Valere & Cléon, quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connoissent fort, ils s'évitent tous deux :
Seroit-ce intelligence, ou brouillerie entre eux?
Je le demêlerai, quoiqu'il soit difficile...
Votre mere descend ; allez, soyez tranquille.

SCENE II.

LISETTE *seule.*

Moi, tout ceci me donne une peine, un tourment...
N'importe, si mes soins tournent heureusement.
Mais que prétend Ariste? Et pour quelle avanture
Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin? comment faire? Et puis d'ailleurs Frontin
Au plus, signe son nom & n'est pas écrivain.

SCENE III.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

EH bien, Lisette ?

LISETTE.

Eh bien, Madame.

FLORISE.

Es-tu contente ?

LISETTE.

Mais, Madame, pas trop : ce couvent m'épouvante.

FLORISE.

Pour y suivre Chloé je destine Marton,
Tu resteras ici : je parlois de Cléon :
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente ?
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'enchante ?
J'ai bien vû tout-à-l'heure, & ton goût me plaisoit,
Que tu t'amusois fort de tout ce qu'il disoit :
Conviens qu'il est charmant, & laisse, je te prie,
Tous les petits discours que fait tenir l'envie.

LISETTE.

Moi, Madame ? Eh mon Dieu ! je n'aimerois rien
tant
Que d'en croire du bien : vous pensez sensément ;

Et ſi vous perſiſtez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE.

Ah! tu l'aimeras donc; je te jure aujourdhui
Que de tout l'univers je n'eſtime que lui:
[illegible] a tous les tons, tous les eſprits enſemble
Il eſt toujours nouveau: tout le reſte me ſemble,
D'une miſere affreuſe, ennuyeux à mourir,
Et je rougis des gens qu'on me voyoit ſouffrir.

LISETTE.

Vous avez bien raiſon: quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus ſage
Eſt de s'y tenir; mais...

FLORISE.

Quoi?

LISETTE.

Rien.

FLORISE.

Je veux ſçavoir...

LISETTE.

Non.

FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE.

Eh bien... J'ai crû m'appercevoir
Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous marque:

Il me parle souvent, & souvent je remarque
Qu'il a, quand je vous loue, un air embarrassé;
Et sur certains discours si je l'avois poussé...

FLORISE.

Chimére !... il faut pourtant éclaircir ce nuage;
Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage;
Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui;
Toi, fais causer Cléon, & que je puisse apprendre...

LISETTE.

Je voudrois qu'en secret vous vinssiez nous entendre;
Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE.

Quelle folie?

LISETTE.

Oh! non.
Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon:
Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi-même:
J'ai l'esprit défiant: vous voulez que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer, comme je le prétends,
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE.

Mais comment ferions-nous?

LISETTE.

Ah! rien n'est plus facile;
C'est avec moi tantôt que vous verrez son stile:
Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera, là:

Vous avez vu ſouvent qu'au moment où l'on va
Se promener enſemble, au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie;
Il reſte à me parler, à me queſtionner:
Et de ce cabinet, vous pourriez vous donner
Le plaiſir de l'entendre appuyer, ou détruire...

FLORISE.

Tout ce que tu voudras; je ne veux que m'inſtruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi,
Mais je ne puis penſer qu'il parle mal de moi.

LISETTE.

Eh bien, c'eſt de ma part une galanterie;
L'éloge des abſens ſe fait ſans flaterie:
Il faudra que ſur vous, dans tout cet entretien,
Je diſe un peu de mal, dont je ne penſe rien,
Pour lui faire beau jeu.

FLORISE.

Je te le paſſe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh! ma foi, je l'adore.

FLORISE *voyant venir Ariſte & Valere.*

Encor Monſieur Ariſte avec ſon Protégé!
Je voudrois bien tous deux qu'ils priſſent leur congé;
Mais ils ne ſentent rien: laiſſons-les.

SCENE IV.

ARISTE, VALERE *paré.*

VALERE.

On m'évite

O Ciel ! je suis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, & fiez-vous à moi
Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi,
Soyez-en sûr, j'ai fait demander à Geronte
Un moment d'entretien, & c'est sur quoi je compte :
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchise & de la vérité,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.

VALERE.

Mais il a, par malheur, fort peu d'esprit.

ARISTE.

De grace,
Le connoissez-vous ?

VALERE.

Non : mais je vois ce qu'il est ;
D'ailleurs, ne juge-t'on que ceux que l'on connaît ?
La conversation deviendroit fort stérile :
J'en sçais assez pour voir que c'est un imbecile.

ARISTE.

Vous retombez encor, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air & de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous est étrangere;
Eh! pourquoi s'opposer à son bon caractere?
Tenez, devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon; il faut absolument
Rompre...

VALERE.

Que je me donne un pareil ridicule!
Rompre avec un ami!

ARISTE.

Que vous êtes crédule!
On entre dans le monde, on en est enyvré,
Au plus frivole accueil on se croit adoré,
On prend pour des amis de simples connoissances,
Eh que de répentirs suivent ces imprudences!
Il faut, pour votre honneur, que vous y renonciez:
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez,
Ce préjugé s'étend sur votre vie entiére,
Et c'est des premiers pas que dépend la carriére.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé!

VALERE.

Je vous réponds, Monsieur, qu'il est très-estimé;
Il a les ennemis que nous fait le mérite:
D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite,
Aux Spectacles sur tout il faut voir le crédit

De ses [illegible], le poids de ce qu'il dit :
Il faut l'entendre après une Piéce nouvelle,
Il regne, on l'environne, il prononce sur elle ;
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage & les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre :
Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre,
L'Orateur des Foyers & des mauvais propos ?
Quels titres sont les siens ? l'insolence, & des mots,
Les applaudissemens, le respect idolâtre
D'un essain d'étourdis, chenilles du Théatre,
Et qui venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer, d'après lui, l'ignoble parodie
Sur les fruits des talens & les dons du génie.
Cette audace, d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
L'homme éclairé suspend l'éloge & la censure ;
Il sçait que sur les arts, les esprits & les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous,
Qu'attendre est pour juger la régle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALERE.

Il est vrai : mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire ?
Du rôle de Plaisant connoissez la misère :
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmans, qui n'étoient que des sots;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien ;
Et malgré les Plaisans le bien est toujours bien.
J'ai vû d'autres méchans d'un grave caractére,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire ;
Examinez-les bien, un ton sententieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux ;
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance ;
Il veut être méchant jusques dans son silence :
Mais qu'il se taise ou non, tous les esprits bienfaits
Sçauront le mépriser jusques dans ses succès.

VALERE.

Lui refuseriez-vous l'esprit ? J'ai peine à croire....

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant, je ne vois point de gloire ;
Si vous sçaviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé !
Le plus stupide obtient la même réussite :
Eh! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite ?
Stérilité de l'ame, & de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse & sans fiel ;

On dit l'esprit commun ! par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare :
Ami du bien, de l'ordre, & de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à mes yeux qu'une fausse lumiere :
La réputation des mœurs est la premiere ;
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur.
Mon estime toujours commence par le cœur,
Sans lui l'esprit n'est rien, & malgré vos maximes
Il produit seulement des erreurs & des crimes.
Fait pour être chéri, ne serez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté ?

VALERE.

Je vois tout le contraire : on le recherche, on l'aime,
Je voudrois que chacun me détestât de même :
On se l'arrache au moins : Je l'ai vû quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois :
Quand il est à Paris il ne peut y suffire ;
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on desire ?

ARISTE.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent !
On recherche un esprit, dont on hait le talent :
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre ;
Et loin de le proscrire on l'encourage encore !
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens, dont il est l'oracle ou le bouffon ;
Craignant pour eux le sort des absens qu'il leur livre,

Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi ;
Mais quelqu'un voudroit-il en faire son ami ?

VALERE.

On le craint, c'est beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable !
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable ?
C'est ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos :
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre ?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse & l'inhumanité :
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la foiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois & l'amour & l'appui ?

VALERE.

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,
Vous m'avouerez du moins que sa vie est heureuse ;
On épuise bientot une société :
On sçait tout votre esprit : vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf : il faut une autre scéne
Et d'autres spectateurs : il passe, il se proméne
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien,

Il a la fleur de tout, n'eſt eſclave de rien.

ARISTE.

Vous le croyez heureux ? Quelle ame mépriſable !
Si c'eſt là le bonheur ! c'eſt être miſérable,
Etranger au milieu de la ſociété,
Et par-tout fugitif, & par-tout rejetté.
Vous connoîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur eſt dans la confiance :
Un commerce de ſuite avec les mêmes gens,
L'union des plaiſirs, des goûts, des ſentimens,
Une ſociété peu nombreuſe, & qui s'aime,
Où vous penſez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, ſans crainte, & ſans malignité,
Dans le ſein de la paix & de la ſureté,
Voilà le ſeul bonheur honorable & paiſible
D'un eſprit raiſonnable, & d'un cœur né ſenſible,
Sans amis, ſans repos, ſuſpect & dangereux,
L'homme frivole & vague eſt déja malheureux :
Mais jugez avec moi combien l'eſt davantage
Un méchant affiché, dont on craint le paſſage,
Qui traîne avec lui les rapports, les horreurs,
L'eſprit de fauſſeté, l'art affreux de noirceurs,
Abhorré, mépriſé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes-gens demeure ſans patrie.
Voilà le vrai Proſcrit, & vous le connoiſſez.

VALERE.

Je ne le verrois plus, ſi ce que vous penſez

Alloit m'être prouvée ; mais on confond les choses,
C'est donner à des riens les plus horribles causes ;
Quant à la probité, nul ne peut l'accuser :
Ce qu'il dit, ce qu'il fait n'est que pour s'amuser.

ARISTE.

S'amuser, dites-vous ? Quelle erreur est la vôtre !
Quoi ! vendre tour-à-tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société, diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables,
Ce germe d'infamie & de perversité
Est-il dans la même ame avec la probité ?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme ?

VALERE.

Je ne le connois plus s'il n'est point honnête-homme,
Mais il me reste un doute : avec trop de bonté,
Je crains de me piquer de singularité :
Sans condamner l'avis de Cléon ni le vôtre,
J'ai l'esprit de mon siécle & je suis comme un autre ;
Tout le monde est méchant : & je serois par-tout
Ou dupe, ou ridicule, avec un autre goût.

ARISTE.

Tout le monde est méchant ? oüi ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs : esprits bas & jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.

En vain un cœur affreux, sans frein & sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule :
Pour chasser ce nuage & voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,
Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés : voyez à nos Spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est-là qu'on entend le cri de la Nature.

VALERE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez
Qu'en suivant ces conseils : soyez bon, vous plairez ;
Si la raison ici vous a plû dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur que votre intérêt touche.

VALERE.

Géronte vient : calmez son esprit irrité,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

SCENE V.

GERONTE, ARISTE, VALERE.

GERONTE.

LE voilà bien paré ! Ma foi c'est grand dommage

Que vous ayez [illegible] du [illegible]otre [illegible]

VALERE.

Ceſſez de m'accabler, Mo[illegible], [illegible] par [illegible]itié
Songez qu'avant ce [illegible]our j'a[illegible]ois [illegible]otre a[illegible]itié ;
Par l'erreur d'un m[illegible] n[illegible] j[illegible]ez [illegible] ma vie :
Je n'ai qu'[illegible]pérance, Ah ! [illegible]'eſt-elle ravie ?
Sa[illegible] aimable Chloé, je ne puis être heureux :
[illegible]oulez-vous mon malheur ?

GERONTE.

Elle a d'aſſez beaux yeux....
Pour des yeux de Province.

VALERE.

Ah ! laiſſez-là, de grace,
Des torts que pour toujours mon repentir efface,
Laiſſez un ſouvenir...

GERONTE.

Vous-même, laiſſez-nous ;
Monſieur veut me parler. Au reſte, arrangez-vous
Tout comme vous voudrez : vous n'aurez point ma
Niéce.

VALERE.

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'yvr[illegible]

GERONTE.

Oh! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raiſons.

VALERE.

Quoi donc ?

GERONTE.

Je ne dis rien : mais sans tant de façons
Laissez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALERE.

Non, Monsieur, j'obéis... A peine je respire...
Ariste, vous sçavez mes vœux & mes chagrins,
Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains.

SCENE VI.

GERONTE, ARISTE.

ARISTE.

Vous le traitez bien mal : je ne vois pas quel
crime...

GERONTE.

A la bonne heure : il peut obtenir votre estime ;
Vous avez vos raisons apparemment : & moi
J'ai les miennes aussi, chacun juge pour soi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valere
Vous pouviez ignorer le mauvais caractére.

ARISTE.

Ce ton-là m'est nouveau : jamais votre amitié
Avec moi jusqu'ici ne l'avoit employé.

GERONTE.

Que diable voulez-vous, quelqu'un qui me conseille

De m'empêtrer ici d'une Espéce pareille ?
M'aime-t'il ? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit Suffisant qui n'a que du caquet,
D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, & mal de tout le monde.

ARISTE.

Il est jeune ; il peut être indiscret, vain, léger ;
Mais quand le cœur est bon, tout peut se corriger,
S'il vous a revolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son cœur
Qu'à de mauvais Conseils, dont on sçaura l'auteur.
Sur la Méchanceté vous lui rendrez justice,
Valere a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice :
Il peut en avoir eu l'apparence & le ton
Par vanité, par air, par indiscrétion :
Mais de ce caractére il a vû la bassesse :
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse...

GERONTE.

Il fait donc l'hypocrite avec vous : en effet
Il lui manquoit ce vice & le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage,
Ce que je sçais de lui ...

ARISTE.

Cléon...

GERONTE.

Encor ? J'enrage :
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui :
Qu'a-t-il affaire ici ? vous parlez mal de lui,
Tandis qu'il vous estime, & qu'il vous justifie.

ARISTE.

Moi ! me justifier ? Eh ! de quoi, je vous prie !

GERONTE.

Enfin. . .

ARISTE.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais :
Vous ne m'estimez plus si des soupçons secrets. . .

GERONTE.

Tenez, voilà Cléon, il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.
C'est de mon amitié faire bien peu de cas. . . .
Je sors . . . car je dirois ce que je ne veux pas.

SCENE VII.

CLE'ON, ARISTE.

ARISTE.

M'Apprendrez-vous, Monsieur, quelle odieuse histoire
Me brouille avec Géronte, & quelle ame assez noire.

[illegible]E' [illegible] N.

[illegible]liés, amis d[illegible]es, tems

[illegible] t[illegible] les d[illegible]

[illegible]ent q[illegible] c'est quelqu[illegible]uage ;

[illegible] s'aim[illegible] davantage.

[illegible]

[illegible], qu'en vain vous & moi conseillons.

[illegible], j'aime fort Valere, & je vois avec peine

Qu'il se soit annoncé par donner une scéne :

Mais, soit dit entre nous, peut-on compter sur lui ?

A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,

On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage,

Qu'il agit sourdement contre son mariage :

Il veut, il ne veut plus : sçait-il ce qu'il lui faut ?

Il est près de Chloé, qu'il refusoit tantôt.

ARISTE.

Tout seroit expliqué si l'on cessoit de nuire,

Si la Méchanceté ne cherchoit à détruire....

CLE'ON.

Oh bon, quelle folie ! Etes-vous de ces gens

Soupçonneux, ombrageux ? croyez-vous aux Mé-
chans ?

Et réalisez-vous cet Etre imaginaire,

Ce petit préjugé qui ne va qu'au Vulgaire ?

Pour moi, je n'y crois pas : soit dit sans intérest ;

Tout le monde est méchant, & personne ne l'est :

On reçoit, & l'on rend, on est à peu près quitte :

Parlez [illegible] des propos co[illegible]
Ni goût, [illegible] gement qui n[illegible]
Que rien n'est vrai sur [illegible], Q[illegible]
Tel sera mon hé[illegible]s & tel fe[illegible]
L'Aigle d'une maison n'est qu[illegible]
Je dis ici qu'Eraste e[illegible] mau[illegible]
Eh bien, on dit ailleurs qu[illegible]aste est amusan[illegible]
Si vous parlez des faits & des tracasseries,
Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries,
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes-gens sont de ces fripons-là ;
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime :
Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un crime,
C'est l'ennui : pour le fuir tous les moyens sont bons :
Il gagneroit bien-tôt les meilleures maisons
Si l'on s'aimoit si fort : l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule ;
Au reste, chacun parle & fait comme il l'entend,
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes :
Tout est indifférent pour les ames sublimes.
Le plaisir, dites-vous, y gagne : en vérité,
Je n'ai vû que l'ennui chez la Méchanceté,
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie ;

Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin
Toujours avec un air qui voudroit être fin;
Ces indiscrétions, ces rapports infidelles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles,
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine, & la mort du plaisir?
Aussi ne voit-on plus où sont ces caractéres;
L'aisance, la franchise, & les plaisirs sincéres,
On est en garde, on doute enfin si l'on rira:
L'esprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a:
De la joie & du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurde talent d'un triste *persifflage*:
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air?
Mais sans perdre en discours un tems qui nous est cher;
Venons au fait, Monsieur, connoissez ma droiture:
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison, si vous voulez le bien,
Allons trouver Géronte, & qu'il ne cache rien;
Sa défiance ici tous deux nous déshonore:
Je lui révélerai des choses qu'il ignore,
Vous serez notre Juge; Allons, secondez-moi;
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLÉON.

Une explication? en faut-il quand on s'aime?
Ma foi, laissez tomber tout cela de soi-même;
Me mêler là-dedans?... ce n'est pas mon avis:
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis.

Et je crois... Vous sortez ? mais vous me faites rire;
De grace, expliquez-moi...

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.

SCENE VIII.

LISETTE, ARISTE, CLE'ON.

LISETTE.

MEssieurs, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas à Lisette, en sortant.*

Songe au moins...

LISETTE, *bas à Ariste.*

Silence.

SCENE IX.

CLE'ON, LISETTE.

CLE'ON.

HEureusement, nous voilà sans témoins:
Acheve de m'instruire, & ne fais aucun doute...

LISETTE.

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute

Par

Par hazard à la porte, ou dans ce cabinet,
Quelqu'un des gens vouloit entendre mon secret.

CLE'ON, *seul.*

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourroit vouloir de moi ! L'avanture est parfaite :
Feignons : c'est à Valere assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE *à part, en revenant.*

Tout va bien.

CLE'ON.

Tu me vois dans la plus douce yvresse ;
Je l'aimois, sans oser lui dire ma tendresse ;
Sonde encor ses desirs : s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès long-tems j'ai prévenu les siens.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours.

CLE'ON.

Quoi ?

LISETTE.

Ce goût pour Madame.

CLE'ON.

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme..
Je te l'ai déja dit, non je ne l'aime pas.

LISETTE.

Ma foi ni moi non plus. Je suis dans l'embarras ;
Je veux sortir d'ici, je ne sçaurois m'y plaire :
Ce n'est pas pour Monsieur ; j'aime son caractère,

Il eſt aſſez-bon maître & le même en tout tems,
Bon-homme.

C L É O N.

Oui, les bavards ſont toujours bonnes-gens.

L I S E T T E.

Pour Madame !... Oh d'honneur... Mais je crains
ma franchiſe :
Si vous redeveniez amoureux de Floriſe...
Car vous l'avez été ſûrement, & je croi...

C H L O E'.

Moi, Liſette, amoureux ? tu te moques de moi.
Je ne me le ſuis crû qu'une fois dans ma vie :
J'eus Araminte un mois ; elle étoit très-jolie,
Mais coquette à l'excès : cela m'ennuyoit fort,
Elle mourut, je fus enchanté de ſa mort.
Il faut pour m'attacher, une ame ſimple & pure
Comme Chloé, qui ſort des mains de la nature,
Faite pour allier les vertus aux plaiſirs,
Et mériter l'eſtime en donnant des deſirs ;
Mais Madame Floriſe ! ...

L I S E T T E.

Elle eſt inſuportable :
Rien n'eſt bien ; autrefois je la croyois aimable,
Je ne la trouvois pas difficile à ſervir :
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir ;
Et pour reſter ici, j'y ſuis trop malheureuſe ;
Comment la trouvez-vous ?

CLEON.

Ridicule, ennuyeuse.

L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant;
Ne pouvant se guérir de se croire un enfant;
Tant de prétentions, tant de petites graces
Que je mets, vû leur date, au nombre des grimaces,
Tout cela, dans le fond, m'ennuye horriblement:
Une femme qui fuit le monde, en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, & se croit philosophe;
Qui veut être méchante, & n'en a pas l'étoffe:
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit repété qu'elle attrape en courant:
Jouant le sentiment: il faudroit, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythére,
Ou sans cesse essuyer des scénes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit:
Un amour propre affreux, quoique rien ne soutienne.

LISETTE.

Au fond, je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

CLE'ON.

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur? Qui n'a-t'elle pas eu?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire,
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'histoire;
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE, *allant vers le cabinet.*

Paix, j'entends là-dedans... Je crains quelque avanture.

CLEON, *seul.*

Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnoit;
Et si comme elle aussi Chloé l'imaginoit,
Elle ne craindra plus...

LISETTE, *à part, en revenant.*

Elle est ma foi partie
De rage apparemment, ou bien par modestie.

CLE'ON.

Eh bien?

LISETTE.

On me cherchoit. Mais vous n'y pensez pas
Monsieur, souvenez-vous qu'on vous attend là-bas.
Gardons bien le secret, vous sentez l'importance...

CLE'ON.

Compte sur les effets de ma reconnoissance,
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien, j'oblige pour l'honneur.

à part, en sortant.

Ma foi, nous le tenons.

CLE'ON, *seul.*

Pour couronner l'affaire,
Achevons de brouiller & de noyer Valere.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Entre donc... ne crains rien, te dis-je: ils n'y sont pas.
Eh bien, de ta prison tu dois être fort las?

FRONTIN.

Moi? Non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chére,
Et que j'aye en tout tems Lisette pour géoliere,
Je serai prisonnier ma foi tant qu'on voudra.
Mais si mon Maitre enfin....

LISETTE.

Supprime ce nom-là
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valere.
Chloé doit l'épouser, & voilà ton affaire;
Grace à la noce, ici tu restes attaché,
Et nous nous marierons par-dessus le marché.

FRONTIN.

L'affaire de la noce est donc racommodée ?

LISETTE.

Pas tout-à-fait encor, mais j'en ai bonne idée ;
Je ne sçais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne sommes pas loin de la conclusion :
En gens congédiés je crois me bien connaître ;
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître ;
Dans l'esprit de Florise il est expédié :
Grace aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé,
Valère l'abandonne : ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte ;
Qui par nous tous dans peu sçaura la vérité ;
Veux-tu lui rester seul ? & que ta probité...

FRONTIN.

Mais le quitter ?... Jamais je n'oserai lui dire.

LISETTE.

Bon ! Eh bien écris-lui... Tu ne sçais pas écrire
Peut-être ?

FRONTIN.

Si, parbleu.

LISETTE.

Tu te vantes.

FRONTIN.

Moi ? Non,
Tu vas voir.

Il écrit.

LISETTE.

Je croyois que tu signois ton nom
Simplement : mais tant mieux ; mande-lui, sans mystere,
Qu'un autre arrangement que tu crois nécessaire,
Des raisons de famille enfin t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi sans compliment je demande mes gages :
Tiens, tu lui porteras...

LISETTE.

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter sur moi,
Et j'attendrois cela pour finir avec toi ;
Valere, c'en est fait, te prend à son service,
Tu peux dès ce moment entrer en exercice,
Et pour que ton état soit dûment éclairci
Sans retour, sans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valere
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à sa mere :
Cela te sauvera toute explication,
Et le premier moment de l'humeur de Cléon....
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourroit nous surprendre
J'en meurs de peur : adieu.

LISETTE.

Ne crains rien : Va m'attendre ;
Je vais t'expédier.

SCENE II.

LISETTE *ſeule.*

J'Ai de ſon écriture ;
Je voudrois bien ſçavoir quelle eſt cette avanture,
Et pour quelles raiſons Ariſte m'a preſcrit
Un ſi profond ſecret quand j'aurois cet écrit ?
Il ſe peut que ce ſoit pour quelque gentilleſſe
De Cléon ; en tout cas, je ne rends cette pièce
Que ſous condition, & s'il m'aſſure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :
Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.

SCENE III.

FLORISE, ARISTE, LISETTE.

LISETTE, *à part à Ariste.*

Monsieur, pourrois-je vous parler ?

ARISTE.

Je te suis dans l'instant.

SCENE IV.

FLORISE, ARISTE.

ARISTE.

C'Est trop vous désoler :
En vérité, Madame, il ne vaut point la peine
Du moindre sentiment de colére ou de haine :
Libre de vos chagrins, partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment
D'avoir pû recouvrer l'amitié de sa mere,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valere.
Vous ne m'étonnez point au reste & vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE.

Qu'on ne m'en parle plus: c'est un fourbe exécrable,

Indign[illegible]om d'homme, un monstre abominable,
Trop tard p[illegible]r mon m[illegible]r je détest[illegible] aujour[illegible]
L[illegible] moment [illegible] pû[illegible] lier avec l[illegible].
Je suis [illegible]trée!

ARISTE.

Il faut sans tarder, sans mistére,
Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE.

Je ne sçais comment fai[illegible].
Je le crains : c'est pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Meprisez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre?
Vous l'honoreriez trop en paroissant le craindre :
Osez l'apprécier : tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos & par les faussetés,
Vûs de près ne sont rien : & toute cette espéce
N'a de force sur nous que par notre foiblesse;
Des femmes sans esprit, sans graces, sans pudeur;
Des hommes décriés, sans talens, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendro[illegible] dans la crainte à force d'infamies,
Et se feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas sçû qu'ils avoient existé?
Non, il faut s'épargner tout égard, toute feinte,
Les braver sans foiblesse, & les nommer sans crainte;
Tôt ou tard, la vertu, les graces, les talens

Sont vainqueurs des jaloux, & vengés des méchans.

FLORISE.

Mais songez qu'il peut nuire à votre famille,
Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte & sa fille
Les plus affreux discours...

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien,
Il est déshonoré, ses discours ne sont rien.
Il vient de couronner l'histoire de sa vie ;
Je vais mettre le comble à son ignominie,
En écrivant par-tout les détails odieux
De la division qu'il semoit en ces lieux ;
Autant qu'il faut de soins, d'égards & de prudence
Pour ne point accuser l'honneur & l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déférer un traître à la société,
Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.
J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi
Sans me cacher ; je veux qu'il sçache que c'est moi :
Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête-homme,
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, & me nomme.

FLORISE.

Non : si vous m'en croyez, laissez-moi tout le soin
De l'éloigner de nous, sans éclat, sans témoin.
Quelque peine que j'aye à soutenir sa vûe
Je veux l'entretenir, & dans cette entrevûe

Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il eſt de trop ici : tout autre arrangement
Ne réuſſiroit pas ſur l'eſprit de mon pere,
Cléon plus que jamais a le don de lui plaire :
Ils ne ſe quittent plus, & Geronte prétend
Qu'il doit à ſa prudence un ſervice important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on ſoupçonnoit Cléon d'une affreuſe ſatire,
Geronte ne croit rien : nul doute, nul ſoupçon
N'a pû faire ſur lui la moindre impreſſion...
Mais ils viennent, je crois : ſortons, je vais attendre
Que Cléon ſoit tout ſeul.

SCENE V.

GERONTE, CLE'ON.

GERONTE.

JE ne veux rien entendre ;
Votre premier conſeil eſt le ſeul qui ſoit bon,
Je n'oublierai jamais cette obligation ;
Ceſſez de me parler pour ce petit Valere,
Il ne ſçait ce qu'il veut, mais il ſçait me déplaire :
Il refuſoit tantôt, il conſent maintenant,
Moi, je n'ai qu'un avis, c'eſt un impertinent.
Ma ſœur, ſur ſon chapitre eſt dit-on revenue :

Autre eſprit inégal ſans aucune tenue ;
Mais ils ont beau s'unir, je ne ſuis plus un ſot,
Un fou n'eſt pas mon fait, voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en ſuis pas plus triſte ;
Que dites-vous auſſi de ce bon-homme Ariſte ?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le ſens commun :
Plein de préventions, diſcoureur importun,
Il veut que vous ſoyez l'auteur d'une ſatyre
Où je ſuis pour ma part ; il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt : vainement je lui dis
Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis,
Puiſqu'on vouloit donner des ſoupçons ſur vous-même :
Rien n'y fait : il ſoutient ſon abſurde ſiſtême ;
Soit dit confidemment, je crois qu'il eſt jaloux
De tous les ſentimens qui m'attachent à vous.

CLÉON.

Qu'il choiſiſſe donc mieux les crimes qu'il me donne ;
Car moi, je ſuis ſi loin d'écrire ſur perſonne
Que ſans autre ſujet, j'ai renvoyé Frontin
Sur le ſimple ſoupçon qu'il étoit écrivain ;
Il m'étoit revenu que dans des brouilleries
On l'avoit employé pour des tracaſſeries :
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en ſuis défait de peur des accidens.
Je ne répondrois pas qu'il n'eût part au myſtere
De l'écrit contre vous : & peut-être Valere

Qui re[illegible] d'abord, & qui connoît Frontin
Depuis qu'il me connoît, s'est servi de sa main
Pour écrire à sa mere une lettre anonyme.
Au reste... il ne faut point que cela vous anime
Contre lui: Ce soupçon peut n'être pas fondé.

GERONTE.

Oh! vous êtes trop bon. Je suis persuadé,
Par le ton qu'employoit ce petit agréable,
Qu'il est faux, méchant, noir, & qu'il est bien capable
Du mauvais procédé, dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encore! Oh! laissez-les venir;
Puisque de leur présence on ne peut se défaire,
Je vais leur déclarer d'une façon très-claire
Que je romps tout accord: Car, sans comparaison,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maison.

SCENE VI.

CLE'ON *seul.*

QUe je tiens bien mon sot! mais par quelle inconstance
Florise semble-t'elle éviter ma présence?
L'imprudente Lisette auroit-elle avoué?
Elle consent, dit-on, à marier Chloé,
On ne sçait ce qu'on tient avec ces femmelettes;

Mais je l'ai subjuguée... Un mot, quelques fleurettes
Me la rameneront... Oui si je suis trahi,
J'en suis tout consolé, je me suis réjoui.

SCENE VII.

FLORISE, CLÉON.

CLE'ON.

Vous venez à propos : j'allois chez vous, Madame...
Mais quelle rêverie occupe donc votre ame ?
Qu'avez-vous ? Vos beaux yeux me semblent moins sereins :
Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins ?

FLORISE.

J'en ai de trop réels.

CLE'ON.

Dites-les moi de grace,
Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connoissez...

FLORISE.

J'ai fait bien des réfléxions ;
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLE'ON

Comment, belle Florise ? & quel affreux caprice

Vous [illegible] à me traiter avec tant d'injuſtice ?
Quelle étoit mon erreur ! quand je vous adorois ;
Je me croyois aimé...

FLORISE.

Je me l'imaginois :
Mais je vois à préſent que je me ſuis trompée,
Par d'autres ſentimens mon ame eſt occupée,
Des folles paſſions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raiſon enfin a détrompé mon cœur.

CLE'ON.

Mais eſt-ce bien à moi que ce diſcours s'adreſſe.
A moi, dont vous ſçavez l'eſtime & la tendreſſe,
Qui voulois à jamais tout vous ſacrifier,
Qui ne voyois que vous dans l'univers entier ?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute,
Tranquiliſez mon cœur: vous l'éprouvez ſans doute?

FLORISE.

Une autre vous auroit fait perdre votre tems ;
On vous amuſeroit par l'air des ſentimens :
Moi, qui ne ſuis point fauſſe...

CLE'ON, *à genoux & de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affreuſe nouvelle ?

FLORISE.

Il faut ne nous plus voir.

CLE'ON *ſe relevant, & éclatant de rire.*

Ma foi ſi vous voulez,

Que je vous parle auſſi très-vrai, vous me comblez.
Vous m'avez épargné, par cet aveu ſincére,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous ceſſez de m'aimer, vous me croyez quitté ;
Mais j'ai depuis long-tems gagné de primauté,

FLORISE.

C'eſt trop ſouffrir ici la honte où je m'abaiſſe ;
Je rougis des égards qu'employoit ma foibleſſe.
Eh bien, allez, Monſieur : que vos talens, ſur nous,
Epuiſent tous les traits qui ſont dignes de vous ;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre :
Vous êtes démaſqué, vous n'êtes plus à craindre.
Je ne demande pas d'autre éclairciſſement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment ;
Ne me voyez jamais.

CLE'ON.

La Dignité s'en mêle ?
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle ?
Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous deux.
Epargnons à Géronte un éclat ſcandaleux,
Ne donnons point ici de ſcéne extravagante,
Attendons quelques jours, & vous ſerez contente.
D'ailleurs il m'aime aſſez, & je crois mal-aiſé. . .

FLORISE.

Oh ! je veux ſur le champ qu'il ſoit déſabuſé.

SCENE VIII.

GERONTE, ARISTE, VALERE, CHLOE', FLORISE, CLE'ON.

GERONTE.

EH bien, qu'eſt-ce, ma ſœur? Pourquoi tout ce tapage?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,
Si Monſieur, qu'il falloit n'y recevoir jamais...

CLE'ON.

L'éloge n'eſt pas fade.

GERONTE.

Oh! qu'on me laiſſe en paix;
Ou, ſi vous me pouſſez, tel ici qui m'écoute....

ARISTE.

Valere ne craint rien: pour moi, je ne redoute
Nulle explication: Voyons, éclairciſſez....

GERONTE.

Je m'entends; il ſuffit.

ARISTE.

Non, ce n'eſt point aſſez;
Ainſi que l'amitié, la vérité m'engage...

GERONTE.

Et moi, je n'en veux point entendre davantage :
Dans ces miséres là je n'ai plus rien à voir,
Et je sçais là-dessus tout ce qu'on peut sçavoir.

ARISTE.

Sçachez donc avec moi confondre l'Imposture ;
De la lettre sur vous, connoissez l'écriture...
C'est Frontin, le valet de Monsieur que voilà...

GERONTE.

Vraiment oüi c'est Frontin ; je sçavois tout cela ;
Belle nouvelle !

ARISTE.

Eh quoi ! votre raison balance ?
Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence....

GERONTE.

Un valet, un coquin !...

VALERE.

Connoissez mieux les gens ;
Vous accusez Frontin, & moi je le défens.

GERONTE.

Parbleu, je le crois bien, c'est votre secretaire.

VALERE.

Que dites-vous, Monsieur ? & quel nouveau mistére...
Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLE'ON.

Il est parti, je l'ai renvoyé ce matin.

VALERE.

Vous l'avez renvoyé ? moi je l'ai pris : Qu'il vienne.

à un Laquais.

Qu'on appelle Lisette, & qu'elle nous l'améne.

GERONTE.

à Valere. *à Cléon.*

Frontin vous appartient ? Autre preuve pour nous!

Il étoit à Monsieur, même en servant chez vous,

Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.

CLE'ON.

Valere, quelle est donc cette plaisanterie !

VALERE.

Je ne plaisante plus & ne vous connois point.

Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point,

Respectez ce qu'ici je respecte & que j'aime ;

Songez que l'offenser, c'est m'offenser moi-même.

GERONTE.

Mais vraiment il est brave ! on me mandoit que non.

SCENE IX.

LISETTE, GERONTE, ARISTE, CLE'ON, VALERE, FLORISE, CHLOE'

ARISTE, *à Lisette.*

Qu'as-tu fait de Frontin ? Et par quelle raison...

LISETTE.

Il est parti.

ARISTE.

Non, non : ce n'est plus un mistére.

LISETTE.

Il est allé porter la lettre de Valere :
Vous ne m'aviez pas dit . . .

ARISTE.

Quel contre-tems fâcheux !

CLE'ON.

Comment malgré mon ordre, il étoit en ces lieux ?
Je veux de ce fripon . . .

LISETTE.

Un peu de patience
Et moins de complimens, Frontin vous en dispense :
Il peut bien par hazard avoir l'air d'un fripon,

Mais dans le fond il est fort honnête garçon -

Montrant Valere.

Il vous quitte d'ailleurs, & Monsieur en ordonne :
Mais comme il ne prétend rien avoir à personne,
J'aurois bien à vous rendre un paquet, qu'à Paris
A votre Procureur vous auriez crû remis,
Mais...

FLORISE, *se saisissant du paquet.*

Donne cet écrit ; j'en sçais tout le mistère.

CLEON, *très-vivement.*

Mais, Madame, c'est vous... Songez...

FLORISE.

Lisez mon frere.
Vous connoissez la main de Monsieur, apprenez
Les dons que son bon cœur vous avoit destinez,
Et jugez, par ce trait, des indignes manœuvres...

GERONTE *en fureur après avoir lû.*

M'interdire ! corbleu ! ... voilà donc de vos œuvres !
Ah ! Monsieur l'honnête-homme, enfin je vous connais.
Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLEON.

C'est à l'attachement de Madame Florise
Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise.
Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vû je suis en fond je croi
Pour prendre ma revanche. *Il sort.*

SCENE X. ET DERNIERE.

GERONTE, ARISTE, VALERE, FLORISE, CHLOE', LISETTE.

GERONTE, *à Cléon qui sort.*

OH! l'on ne vous craint guére..
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractére
Mais, morbleu, s'il ne part...

ARISTE.

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son ame est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GERONTE.

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspiroit pour vous.
Ma soeur faisons la paix... ma Niéce... mon Valere
Si j'étois bien cert...

ARISTE.

S'il a pû vous déplaire;
Je vous l'ai déja dit, un conseil ennemi..

GERONTE.

à Valere. *à Ariste.*

Allons je te pardonne... Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne soit plus parlé de torts ni de querelles,
Ni de gens à la mode, & d'amitiés nouvelles.
Malgre tout le succès de l'esprit des méchans,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

FIN.

00099987

Digitized with financial assistance from
Government of Maharashtra
on 30 January, 2020